

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 04049 2050

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
**The Redemptorists of
the Toronto Province**
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto





HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

XXII 7

TRANSFERRED

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa



L'HOMME-DIEU

DU MÊME AUTEUR :

L'ÉGLISE, Œuvre de l'homme-Dieu. — 7^e édition. 1 vol. in-18 jésus, 3 fr.

LE MÊME OUVRAGE. — I vol. in-8°, 5 fr.

DÉCALOGUE OU LA LOI DE L'HOMME-DIEU. — 2 vol. in-8°, 10 fr.

LE MÊME OUVRAGE. — 4^e édition, 2 vol. in-18 jésus.

PANÉGYRIQUES et ORAISONS FUNÈBRES. — 2 vol. in-8°, 10 fr.

LE MÊME OUVRAGE. — 2 vol. in-18 jésus. 6 fr.

VIE DE M. L'ABBÉ BUSSON, ancien secrétaire général des affaires ecclésiastiques, chanoine honoraire, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon. — 1 vol. in-18 jésus de 600 pages, avec portrait, 3 fr. 50 c.

VIE de M^{sr} CART, évêque de Nîmes. — 1 vol. in-18 jésus, avec portrait, 3 fr.

L'HOMME-DIEU

CONFÉRENCES

PRÊCHÉES A LA MÉTROPOLE DE BESANÇON

PAR

M. L'ABBÉ BESSON

SUPÉRIEUR DU COLLÈGE DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER

NEUVIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE



PARIS

BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1872

Droits de traduction et de reproduction réservés

HOLY REDEEMER LIBRARY WINDSOR



APPROBATION

DE SON EM. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE BESANÇON

Faverney, en tournée, le 16 mai 1864.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER SUPÉRIEUR,

Je donne mon entière approbation à l'impression de vos Conférences sur l'Homme-Dieu. Je les ai provoquées, autorisées, et j'y ai applaudi à cause du sentiment de foi profonde qui vous a fait entreprendre ce grand travail malgré toutes vos autres occupations, et à cause de la manière supérieure dont vous l'avez accompli. Je crois qu'après l'avoir lu on pourra dire, comme après l'avoir entendu : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

Recevez, Monsieur et très-cher Supérieur, l'assurance de mon sincère et affectueux attachement,

† CÉSAIRE.

Cardinal Archevêque de Besançon.

A M. Besson, supérieur du collège de Saint-François-Xavier, à Besançon.

AVIS DE L'ÉDITEUR

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION

En encourageant la publication des *Conférences* de M. l'abbé Besson, Son Ém. Mgr le cardinal Mathieu ne s'est point trompé sur le succès qu'il leur avait promis. La presse religieuse a signalé en effet de toutes parts l'apparition de ce livre avec des éloges dont le concert éclatant justifie la parole de l'éminent prélat. Après un compte-rendu publié par le *Monde*, qui a pris l'initiative de la louange ¹, le journal la *Vérité* déclare, par la plume de M. Pérennès, que l'*Homme-Dieu* doit trouver sa place dans les bibliothèques les plus nombreuses comme dans les collections les plus économiques de livres choisis et fortement substantiels ². Le P. Toulemont, dans la *Revue*, si estimée, des *Études religieuses, historiques et littéraires* ³, publiée par la Compagnie de Jésus, reconnaît que les *Conférences* de Besançon tiendront un rang distingué parmi ces œuvres fortes et durables auxquelles la tempête du jour a donné naissance. « Le beau talent qui s'y révèle, continue-t-il, mérite les plus grands éloges. On sent là un vigoureux esprit, fort au courant de l'érudition et de la science modernes, et usant avec habileté des richesses qu'il leur emprunte. On sent surtout une intelligence qui ne s'est pas bornée à s'emparer des idées d'autrui, mais qui a profondément médité son sujet, qui l'a agrandi, rajeuni par une élaboration toute personnelle, et l'a déroulé avec une grande largeur et plénitude de doctrine. Le style, malgré quelques négligences, du reste en petit nombre, est digne du sujet : simple et grand, sans emphase, sans affectation de néologisme, plein de nerf et de chaleur et parfois d'un éclat extraordinaire. »

M. Douhaire, dans le *Correspondant*, a donné une analyse très-détaillée de l'ouvrage. Son appréciation se résume ainsi dans les dernières lignes : « M. Besson développe toutes ses preuves avec une richesse d'instruction théologique peu commune, une remarquable force de dialectique et une rare coordination d'idées. Chaque conférence, à la vérité, se conscrit dans une question distincte toujours nettement défi-

1 N° du 18 juillet.

2 N° du 21 août, p. 665.

3 N° de septembre 1864. p. 239.

« nie et, quoique brièvement, complètement traitée; mais toutes se relient entre elles d'après un plan méthodiquement tracé et par les transitions les plus habilement travaillées. Aussi constituent-elles, sous forme oratoire, un véritable traité théologique où le dogme fondamental de notre foi, attaqué aujourd'hui avec tant d'art, rencontre l'exposition la mieux appropriée aux préoccupations présentes ¹. »

Enfin, dans la *Bibliographie catholique*, ce recueil dont les appréciations sont à la fois si judicieuses et si sévères, M. l'abbé Maynard n'hésite pas à dire, avec toute l'autorité d'une plume exercée par l'examen de tant d'ouvrages : « Nous ne prodiguons pas les compliments; on nous croira donc peut-être, nous critiques trop difficiles, si nous disons simplement et d'un mot que ce livre est un chef-d'œuvre. Or, nous le disons et sans hésiter : c'est un chef-d'œuvre dans son ensemble et dans chacune de ses parties, dans son fond et dans sa forme. »

Après avoir analysé le livre, M. Maynard conclut en ces termes : « On voit, par cette simple analyse, la largeur, la profondeur, toutes les proportions, toutes les harmonies, toutes les magnificences de ce plan, qui, tout en répondant aux dernières attaques d'une incrédulité se jetant, à bout de voie, dans les impasses du romanesque et de la folie, embrasse la grande et éternelle démonstration de la divinité de Jésus-Christ telle qu'elle convient à tous les âges et à tous les esprits. C'est bien là, en effet, le double caractère de cette nouvelle apologie : elle semble n'avoir en vue qu'un récent mauvais livre, contre lequel elle se retourne sans cesse, avec une insistance trop marquée peut-être et que ce triste livre ne méritait pas, et en même temps elle repose sur des bases indépendantes de la fluctuation des esprits et du changement des temps. Elle reproduit et résume sous une forme nouvelle et originale les plus beaux arguments des Pères et des plus grands apologistes, et elle s'adapte aux besoins de notre âge en tournant à son profit les recherches et les erreurs de la philosophie, les découvertes et les objections de la science. On s'étonne de la quantité de faits et d'idées qui sont condensés dans ces quatre cents pages. Et tout cela est dit dans un langage pur et correct, plein d'élégance et de distinction, s'élevant quelquefois à la plus haute éloquence. Nous ne mettons rien au-dessus de ce livre, pas même les

1 Correspondant du 25 octobre 1864.

« fameuses Conférences du P. Lacordaire sur la divinité de Jésus-Christ. Nous ne lui faisons qu'un reproche, c'est d'être trop bien fait, trop peigné, trop léché, trop symétrique. Dans son tissu trop serré et trop compassé, il manque peut-être ça et là d'air et de souffle, de liberté et de mouvement. Trop bien fait! Critique dont peu de livres, surtout aujourd'hui, sont dignes! Critique que plusieurs prendront pour un nouvel éloge! Nous ne nous y opposons pas¹. »

La presse religieuse des provinces n'a pas été moins sympathique et moins favorable que la presse parisienne aux conférences sur *l'Homme-Dieu*. M. l'abbé Delor, curé de Saint-Pierre de Limoges s'exprime ainsi : « Des journaux et des revues de Paris ont consacré de longs articles à ce bel ouvrage. D'autres ont donné la table des matières : c'était comme le plan d'une savante bataille. Ce travail, tout fait dans le livre, et qui, à mon gré, en est une des plus importantes parties, n'y occupe pas moins de dix pages. M. Besson, avocat éloquent, est aussi un penseur : il a trouvé des points de vue neufs et éclatants. C'est un amasseur de preuves comme je n'en ai pas connu. Je rappelle dans ce mot l'épithète donnée par Homère à Jupiter, l'amasseur de nuages. Des nuages amassés par le dieu ne tombaient pas des foudres comme celle qui des faits, des témoignages, des textes admirablement rassemblés par M. Besson tombent sur l'in-crédulité². »

M. l'abbé Azaïs, non moins connu que M. l'abbé Delor dans la presse catholique, termine en ces mots une brillante analyse de *l'Homme-Dieu*, qu'il vient de publier dans *l'Opinion du Midi*³ : « Le magnifique cri de foi et de saint enthousiasme que laisse échapper l'orateur arrivé au terme de sa tâche, le lecteur convaincu le redit avec le même élan. Ces pages émues où la théologie la plus élevée revêt les formes de l'éloquence, offrent la démonstration la plus complète, la plus saisissante, la mieux appropriée aux besoins de notre époque. C'est de la controverse, mais de la controverse vraiment oratoire. Le lecteur entraîné par cette richesse de preuves, par cette force de dialectique et cette clarté d'exposition, se sent subjugué par la puissance irrésistible de la vérité, et en face de cette apologie éloquente, il voit s'évanouir des vains sophismes de l'erreur, il sent tout ce que la

1 *Bibliographie Catholique*, n° de septembre 1864.

2 *Semaine religieuse* de Limoges du 27 novembre 1864,

3 N° du 25 février.

« foi nous apporte de lumière sereine, de paix et de certitude. »

Au-dessus de ces témoignages, d'ailleurs si compétents, se placent les lettres les plus flatteuses des membres les plus distingués de l'épiscopat. Nous en citerons six seulement. Mgr l'évêque du Mans écrit à l'auteur : « Laissez-moi vous dire, mon
« cher Supérieur, tout le bonheur que j'ai goûté en lisant vos
« *Conférences* sur l'Homme-Dieu. Vous avez victorieusement
« réfuté toutes les négations et résolu tous les doutes de ce
« qu'on est convenu d'appeler la critique moderne.

« Votre plan est complet, rien n'est inutile; chacun de vos
« discours éclaire la question, la fait avancer et contribue à
« mettre dans tout son jour la divinité de Jésus-Christ. La
« théologie, la science des saintes Ecritures, la logique, l'élo-
« quence, s'unissent pour triompher de toutes les résistances.

« Heureux les auditeurs qui, pressés autour de cette chaire
« où l'on aime tant à vous entendre, ont pu recueillir cette belle
« doctrine toute vivante et animée par votre parole! Mais,
« grâce aux charmes d'un style noble et élevé, d'une diction tou-
« jours pure et élégante, leur bonheur sera partagé par beau-
« coup d'autres, et votre livre portera la lumière bien au delà
« de l'enceinte d'une église, quelque vaste qu'elle soit ¹.

Mgr l'évêque de Nancy n'est pas moins explicite. Dans une lettre adressée à l'auteur le 25 juillet dernier, il s'exprime ainsi :
« Je joins mes félicitations et mes éloges à ceux que vous avez
« déjà reçus. Votre livre les mérite sous tous les rapports. Il
« détruira l'effet anti-chrétien de tant de productions qui con-
« tristent l'Eglise; il éclairera les fidèles et les entraînera vers
« cet Homme-Dieu par lequel nous avons la vie, le salut et la
« résurrection. Je bénis Dieu de ces résultats, si honorables
« pour vous, et je vous prie d'agréer l'expression de mes sen-
« timents affectueux et dévoués en N. S. ². »

Le témoignage de Mgr l'évêque de Saint-Dié fait ressortir très-bien l'un des principaux mérites du livre. Nous citons la lettre tout entière :

« Avant de vous répondre, mon cher Abbé, j'ai voulu pou-
« voir vous parler de votre ouvrage en pleine connaissance de
« cause.

« Vos *Conférences* sur l'Homme-Dieu sont, à mes yeux, un
« ouvrage hors ligne, et le trop célèbre Renan, dont l'odieuse
« tentative a donné lieu à tant de répliques, n'a été réfuté par

¹ Lettre du 22 septembre 1864.

² Lettre du 25 juillet 1864.

« aucun écrivain d'une manière aussi solide et aussi complète
« que par vous.

« Vous avez eu l'art de réunir dans un seul volume toutes
« les preuves, soit directes, soit indirectes, de la divinité de
« N. S., et vous les avez présentées avec une force et une ori-
« ginalité de talent, permettez-moi cette expression, que je n'ai
« rencontrées nulle part.

« Votre travail de réfutation est devenu, sous votre plume,
« un véritable traité de l'Incarnation, et de tous ceux que je
« connais, le plus satisfaisant, du moins eu égard aux idées qui
« ont cours à cette époque. Aussi le verrais-je avec plaisir entre
« les mains des professeurs de théologie dogmatique. Ils y
« trouveraient les matériaux les plus riches et les plus variés
« pour établir la thèse fondamentale de la divinité de notre
« Sauveur Jésus-Christ ¹. »

Mgr de Dijon écrit à l'auteur : « Vous me demandez mon
« opinion sur vos *Conférences*. Dès les premières, elle vous était
« favorable sous tous les rapports, et l'ouvrage lu tout entier
« ne l'a point fait changer. Je ne puis qu'admirer encore plus
« l'ordre et l'enchaînement des idées, la puissance irrésistible
« du raisonnement, l'art et l'éclat du discours, si bien qu'on
« peut dire sans vaine flatterie qu'après avoir choisi le sujet le
« plus sublime, vous avez su le présenter sous toutes ses faces
« en vous maintenant à sa hauteur et en élevant vos auditeurs
« jusqu'à lui. Après vous avoir lu, on ne peut que tomber à
« genoux devant le Fils de Dieu fait homme et lui dire en
« l'adorant avec saint Thomas : *Dominus meus et Deus meus!*
« ou mieux avec saint Pierre : *Tu es Christus Filius Dei vivi.*
« Daigne le Seigneur vous accorder pour récompense cet heu-
« reux résultat de votre beau travail. »

Mgr Peschoud, évêque de Cahors, a tenu à féliciter, comme
compatriote et comme évêque, l'auteur de l'*Homme-Dieu* ².
« J'ai pu trouver enfin quelques heures pour lire vos belles
« *Conférences*. Cette lecture, que je viens d'achever, m'a tenu
« constamment sous l'impression d'un charme auquel je ne
« pouvais m'arracher sans regret, et c'est pour moi un besoin
« de cœur de prendre la plume à l'instant pour vous adresser,
« comme compatriote et comme évêque, mes plus sincères fé-
« licitations.

« Hauteur de la doctrine, enchaînement lumineux des ques-

¹ Lettre du 27 août 1864.

² Lettre du 7 novembre 1864.

« tions, rigueur et sûreté des preuves, éloquence et netteté de
« l'argumentation, richesse savante des développements, tout
« m'a paru admirable. Impossible à mon avis d'opposer à l'im-
« piété contemporaine rien de plus solide, de plus fort, de plus
« péremptoire. Je bénis Dieu de l'assistance visible qu'il vous
« a prêtée dans ce travail par lequel vous avez voulu venger
« avec les armes de la vraie science notre foi chrétienne odieu-
« sement outragée. Puisse ce livre avoir beaucoup de lecteurs,
« surtout parmi le grand nombre d'esprits ignorants et faibles
« sur lesquels l'audace du sophisme, aidée de la complicité de
« l'orgueil, exerce une fascination que nous ne saurions trop
« déplorer! Le bien que vous leur ferez est la première ré-
« compense que je vous souhaite. Aucune autre en ce monde
« ne pourrait satisfaire votre zèle sacerdotal et c'est aussi le
« seul honneur assez digne du rare talent que vous avez mis
« au service de la plus sainte des causes. »

Enfin, un illustre prélat dont l'Eglise de France pleurera longtemps la perte, Mgr Gerbet, évêque de Perpignan, a adressé à l'auteur de *l'Homme-Dieu* une lettre écrite le 27 juillet, quelques jours seulement avant le coup fatal qui a glacé sa main.

C'est un grand honneur pour l'abbé Besson, et pour ses Conférences une heureuse fortune, que d'avoir eu une des dernières lettres sorties d'une plume si éloquente, un des derniers souhaits d'un cœur si grand et si affectueux.

« Monsieur le Supérieur, j'ai reçu, avec la bonne lettre que
« vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le présent que vous
« y avez joint. Comme un travail extraordinaire qui absorbe
« mes moments depuis quelques jours ne m'a pas encore laissé
« le plaisir de vous lire tout entier, je ne puis pas vous adresser
« encore aujourd'hui toutes les félicitations que mérite votre
« beau livre; mais je les prévois et je vous prie d'en agréer
« l'expression sincère. Les compliments qui suivront un exa-
« men plus détaillé ne sont qu'ajournés...

Je ne veux pas terminer cette lettre sans vous dire qu'ayant
« toujours un cœur très franc-comtois, je suis charmé d'être
« en rapport avec un compatriote si distingué.

« Veuillez agréer, Monsieur le Supérieur, l'assurance de ma
« haute estime et de mon cordial dévouement.

« PHILIPPE,

« Évêque de Perpignan. »

Pour se rendre de plus en plus digne de ces encouragements si bienveillants et si paternels, l'auteur a corrigé avec un religieux empressement toutes les inexactitudes qui lui ont été signalées dans les premières éditions de cet ouvrage. Il a effacé en plusieurs endroits quelques expressions échappées à la vivacité de la défense. Enfin tout en gardant la liberté d'allures qui sied à sa plume et le ton entraînant qui caractérise ses discours, il n'a rien négligé pour joindre la précision de la doctrine à la justesse des expressions. De son côté, l'éditeur s'est fait un devoir de rendre le format de l'*Homme-Dieu* plus populaire et son prix plus accessible à tous. Il contribuera ainsi à répandre un livre qui sera pour son auteur un titre impérissable à la reconnaissance publique, et pour la religion une nouvelle apologie, appropriée aux besoins et aux idées du siècle.

AMBROISE BRAY.

PREMIÈRE CONFÉRENCE

DE LA NOTION DE DIEU

ÉMINENCE ¹,

L'enseignement de notre sainte religion est le plus indispensable de tous les ministères, puisque le salut, la seule chose indispensable au monde, est tous les jours mis en péril aussi bien par l'ignorance que par le respect humain et par les passions.

Mais les temps troublés où nous vivons imposent au prêtre des devoirs plus austères et plus sacrés que jamais. Nous voilà en face de l'agression la plus radicale et la plus dissimulée que l'on ait jamais vue, et le christianisme, dont nous sommes les ministres, n'a point eu d'ennemis à la fois aussi audacieux dans leurs desseins et aussi hypocrites dans leur langage que ces critiques nouveaux, qui s'estiment plus forts que Dieu et plus instruits que leurs semblables : entreprise audacieuse, car elle attaque par des coups discrètement frappés et savamment gradués, le pape, l'Église, la divinité de

¹ Mgr Mathieu, Cardinal Archevêque de Besançon.

Jésus-Christ, l'existence même de Dieu, c'est-à-dire les vérités qui sont non-seulement le fond du christianisme, mais encore la base des lois morales et la vie de toute société; langage hypocrite, car ces attaques sont pleines d'équivoques, de réticences et de contradictions; l'erreur, pour imposer aux simples ou pour faire illusion aux âmes sensibles, marche dans l'ombre, s'enveloppe de ténèbres, frappe nos croyances en s'inclinant devant elles, et verse des larmes feintes sur les ruines qu'elle entasse autour de nous.

Voilà la guerre et voilà l'ennemi. Il s'agit de savoir si le monde chrétien veut se laisser envahir par une barbarie présentée sous le nom de la science, et si le titre de romancier ou de lettré suffira désormais à quelques hommes pour faire et défaire à leur gré les principes de toutes choses et la foi des peuples. Dans ce combat suprême entre la vérité et l'erreur, il est un personnage sur lequel se dirigent toutes les attaques, parce que ce personnage est dans l'histoire le centre de tous les événements, dans l'édifice de nos dogmes la pierre angulaire et fondamentale, dans les rapports entre le ciel et la terre le lien sacré qui les fortifie et qui les resserre. Ce personnage qui relie l'homme à Dieu, c'est celui que Dieu a envoyé et qui a envoyé le pape à son tour, c'est le Messie, c'est l'Homme-Dieu, c'est Jésus-Christ.

J'ai entrepris de vous le faire connaître. Après avoir expliqué les harmonies et les convenances de l'Incarnation, je vous dirai comment le fils de Dieu a été attendu et comment il est venu; quel faux portrait l'incrédulité et l'hérésie ont fait de sa personne; avec quel soin merveilleux son portrait véritable a été tracé dans les deux Testaments et de quelle autorité jouit son histoire parmi les ouvrages historiques: ce sont les preuves préliminaires de la divinité de Jésus-Christ.

Nous étudierons ensuite la sainteté de sa vie, la hau-

teur de sa doctrine, la splendeur de ses miracles, l'étonnante variété et l'accomplissement littéral des prophéties qu'il a faites, la magnificence des titres qu'il s'est donnés, le testament qu'il a laissé à la terre, sa mort si digne de sa vie, et sa résurrection si digne de sa mort : ce sont des preuves décisives et comme le sceau de sa divinité.

Tel est l'*Homme-Dieu*. Mais nous ne saurions entreprendre cette grande étude sans avoir rappelé d'abord l'exacte notion qu'on doit avoir de *Dieu* et de *l'Homme*, non moins défigurée par les erreurs modernes que la notion de l'*Homme-Dieu*.

C'est de Dieu que je viens vous entretenir aujourd'hui.

1° *Dieu existe* : redisons-le à l'honneur de la raison humaine, qui l'a toujours proclamé.

2° *Qu'est-ce que Dieu* : enseignons-le à la raison elle-même, qui en défigure la notion.

Existence de Dieu, vérité de raison et d'enseignement humain.

Notion exacte de Dieu, vérité de catéchisme enseignée par la foi et justifiée par les sciences modernes.

Vous avez voulu, Monseigneur, qu'un humble apôtre de l'Église montât dans cette chaire pour exposer et pour défendre la vérité sous vos auspices. Le Ciel nous donne de ne point faillir à votre appel ! Puissions-nous, en imitant votre grand cœur, et en suivant de loin vos pas intrépides, servir, avec le zèle inspiré par un si noble exemple, la cause de Dieu et la cause de l'homme.

I. Dieu existe, la raison le demande, parce que Dieu est l'être nécessaire.

Un peu d'attention suffit pour distinguer ce qui existe de soi-même de ce qui pourrait ne pas exister. Je vois clairement que les êtres qui m'entourent sont bornés,

limités, défectueux ; je vois que moi-même je suis plein de défauts ; je vois que tout ce qui compose l'univers est essentiellement changeant, variable et perfectible. Tous ces êtres n'ont point en eux-mêmes une raison suffisante de leur existence. Je peux rêver pour mon âme une vie antérieure aussi longue que je le voudrai. Il y aura toujours un temps où cette vie aura commencé pour elle ; je peux ordonner dans un magnifique ensemble tous les phénomènes de lumière, de chaleur et d'électricité qui remplissent le monde, et les faire dépendre d'un principe modifié de différentes manières, il restera toujours à dire d'où vient cette force, qui les produit et qui les met en mouvement. Ces idées, ces phénomènes extérieurs, cette âme et ce monde qui en sont le siège, ne sont que des effets contingents et non nécessaires, changeants et non immuables, passagers et non éternels ; et d'effets en effets, de cause secondaire en cause secondaire, il faut remonter à la cause unique, première, nécessaire, immuable, infinie, éternelle, incréée et créatrice, pour reposer enfin ma raison fatiguée et dire en toute vérité : *Il n'y a plus rien au-delà*. Cette cause, je le sens, est au-dessus de moi, indépendante de moi, et fût-elle anéantie, elle ne périrait point avec moi. Je reconnais que, quand même tous les esprits semblables au mien cesseraient d'exister, elle ne disparaîtrait point avec eux, parce que sa nature est d'être par elle-même, tandis que la nôtre est de naître, de se transformer et de disparaître au besoin.

Voilà ce que la raison conçoit, demande, exige. Puis, avec cette notion de l'être nécessaire, cause unique et primordiale à laquelle se rapportent tous les effets, elle descend, comme avec un flambeau, dans les mystères de l'âme, de la nature et de l'Histoire, et elle vient éclairer d'une magnifique lumière trois ordres de faits qui ne seraient plus sans elle que des effets sans cause.

Entrons d'abord dans le sanctuaire de l'âme. Là, je trouve l'idée du parfait, et j'en suis sûr par cela même que j'ai idée de l'imparfait. Cette perfection absolue, souveraine, universelle, sans bornes, se nomme l'infini : idée véritablement originelle qui me fait sentir au milieu de nos mensonges le besoin de la vérité, au milieu de nos incertitudes et de nos doutes le désir de la science, au milieu de l'injustice de mes semblables l'espoir de la justice qui ne défaille point. Je rêve la règle parmi les dérèglements, l'ordre malgré les désordres qui m'entourent, l'inflexibilité dans le bien et dans le droit avec d'autant plus d'obstination que le mal déborde et que l'iniquité semble prévaloir. Voilà donc l'être parfait, la nature heureuse, le type accompli auquel je rapporte et compare tous mes jugements. « Mais cette idée d'où me vient-elle, s'écrie Fénelon, qui la sentait plus qu'aucun homme de son siècle avec son grand esprit et son noble cœur ? Où l'ai-je prise, cet idée qui est si fort au-dessus de moi, qui me surpasse infiniment, qui m'étonne, qui me fait disparaître à mes propres yeux, qui me rend l'infini présent ? Où l'ai-je prise ! Dans le néant ? Mais nul fini, quelque grand qu'il soit, ne peut me donner l'idée de l'infini ; comment donc est-ce que le néant me la donnerait ? En moi-même ? Mais je suis fini, comme les autres choses dont je puis avoir quelque idée. Encore une fois, d'où me vient-elle, cette merveilleuse représentation de l'infini ? Elle est en moi, elle est plus que moi, elle me paraît tout et moi rien. Je ne puis ni l'effacer, ni l'obscurcir, ni la diminuer, ni la contredire. Elle est en moi, je ne l'y ai pas mise, je l'y ai trouvée. Elle demeure invariable, lors même que je n'y pense pas et que je pense à autre chose. Je la retrouve toutes les fois que je la cherche et elle se présente souvent quoique je ne la cherche pas. »

Telle est l'idée de l'infini ou de la cause première, ré-

vélée à l'homme par ses propres conceptions. Cette idée, qui est infinie, ne peut se confondre avec l'homme, qui est essentiellement fini et borné. Elle n'est donc point distincte de l'infini réel, et ne saurait être autre chose que Dieu lui-même présent à notre esprit.

Qui ne comprend maintenant la profonde vérité de ces paroles de saint Paul : « *Dieu n'est point éloigné de chacun de nous ; c'est en lui que nous avons l'être, le mouvement, la vie* ¹. » N'allons donc pas à la recherche de ce Dieu, comme à la recherche d'un Dieu étranger, avec lequel notre âme n'aurait aucun rapport. Notre âme vit en Dieu d'une façon toute spéciale ; elle est en rapport constant avec lui par son intelligence et par sa volonté, elle l'implore sans le vouloir, dans la surprise, dans la joie, dans la douleur. Notre âme, en un mot, est pleine de Dieu, et quand cette grande idée n'est pas aperçue, distinguée nettement en elle-même, elle se fait jour d'une autre manière, et elle éclate, sous la forme du sentiment, jusque dans les cris involontaires de l'athée qui nomme Dieu en le niant, ou de l'impie, qui le blasphème en le prenant à témoin.

Ces idées et ces sentiments sont une manifestation directe et immédiate de Dieu ; le monde à son tour en offre une autre preuve qui n'est ni moins réelle ni moins véritable. L'ordre et la beauté qui règnent dans le tout et les merveilles imperceptibles de chaque détail sont, en effet, une image affaiblie, mais sensible encore, des perfections inénarrables de l'Être nécessaire, et c'est à la vue des magnificences de l'œuvre, qu'un Père de l'Église célèbre en ces mots l'existence de l'Ouvrier :

« Est-il rien de plus manifeste et de plus incontestable, lorsque vous levez les yeux au ciel, et que vous considérez la nature, que l'existence d'une intelligence suprême qui l'anime, qui la conserve et la régit ? Voyez l'an-

¹ Act., xvii, 28.

née dont le soleil mesure le cours, les mois dont la lune fait distinguer par ses phases les différentes parties ; cette succession régulière de la lumière et des ténèbres qui marque à l'homme les heures du travail et celles du repos, ces astres qui règlent la navigation, le temps du labour et celui de la récolte : toutes ces merveilles peuvent-elles n'être pas l'ouvrage d'un ouvrier suprême et d'une raison parfaite, puisqu'il faut déjà tant de raison et tant de perspicacité pour les apercevoir et pour les comprendre ? Que dirai-je de cet ordre régulier et invariable des saisons et des productions de la terre : du printemps avec ses fleurs, de l'été avec ses moissons, de l'automne avec ses fruits, de l'hiver avec ses frimas ? Cet ordre ne serait-il pas interrompu, s'il n'était maintenu par une volonté toute-puissante ?

« Jetez les yeux sur la mer et remarquez les sables qui lui servent de limite, le flux et le reflux qui signalent le mouvement de ses ondes. Regardez les fontaines jaillir sans interruption et les fleuves rouler majestueusement leurs eaux. Parlerai-je des terrains si heureusement disposés en vallons, collines et montagnes ? des animaux, pourvus d'armes si diverses pour se défendre, ou conserver leur liberté ? Mais par-dessus toutes ces merveilles, la beauté du corps humain annonce un Dieu pour auteur : cette stature droite, ce visage tourné vers le ciel, ces yeux placés au sommet comme des sentinelles, ces membres dont la proportion est si juste, tout s'y trouve pour le besoin comme pour l'ornement. Ce qui n'est pas moins admirable, c'est que la même forme se remarque dans tous les hommes et se diversifie en chacun d'eux. Tous se ressemblent, et tous sont différents. Ah ! si, lorsque vous entrez dans une maison où tout est propre, ordonné, disposé avec goût, vous ne doutez pas qu'elle n'ait un maître, et que ce maître ne soit meilleur encore que tout ce que vous voyez,

croyez de même, quand vous considérez le ciel et la terre, que cette immense maison du monde, où l'ordre, la sagesse, la prévoyance, brillent de toutes parts, est l'ouvrage d'un maître bien supérieur à tout ce que le monde renferme de plus beau ¹. »

Ainsi parlaient les Pères de l'Église au troisième siècle de notre ère. Mais laissez, si vous le voulez, ce magnifique témoignage; prenez pour guides les savants de notre ère; pénétrez, avec les instruments les plus perfectionnés de l'astronomie moderne, à travers les champs infinis des cieux, et calculez, si vous le pouvez, la distance, la profondeur, l'étendue des globes lumineux qui les peuplent. Que l'univers est admirable! quelle longueur et quelle grandeur! Quelles mesures inappréciables dans la langue humaine! quels horizons! quels feux! quels mouvements! Ces corps, qui nous paraissent voisins les uns des autres, en sont néanmoins séparés par d'immenses intervalles. Ce soleil, qui, du centre de notre monde, domine également sur les comètes à la marche errante et à la chevelure déployée, et sur les planètes, dont l'armée régulière se développe autour de lui, ce soleil, avec ce pompeux cortège, n'est qu'une très-petite partie de cet univers. Les étoiles, qui d'ici ne nous paraissent qu'un point, sont dans la réalité des corps immenses qui surpassent le soleil en étendue comme en splendeur, et chacune d'elles peut être le centre de plusieurs mondes. Du fond de ces déserts célestes, elles lancent l'éblouissant éclat de leurs rayons, qui scintille à peine à nos regards. Quoique la vitesse de ces rayons soit de quatre-vingt mille lieues par seconde, la plus rapprochée de nous met trois ans à nous envoyer sa lumière, et douze ans ne suffisent pas à l'étoile polaire pour accomplir cette route mystérieuse à travers les espaces. Voyez enfin ces lueurs blanchissantes qui

¹ MINUTIUS FELIX, *Octavus*, cap. XVII-XVIII.

apparaissent comme des jalons sur les points isolés du ciel, ou qui s'étendent en écharpes à travers l'immensité : ce sont des étoiles dont l'éclat pâlit par l'effet de la distance. En apparence très-rapprochées, en réalité très-éloignées l'une de l'autre, elles accusent déjà l'imperfection de nos instruments, et marquent les limites imposées à l'industrie de l'homme, mais non aux grandeurs de Dieu.

En effet, nous ne nous sommes encore élevés que jusqu'aux limites de la création visible. Quand les instruments font défaut à nos yeux, il nous reste les ailes de la pensée et les calculs de la raison. Notre âme, s'élançant bien au-dessus du monde, va s'asseoir sur la dernière étoile que l'astronomie laisse à peine entrevoir, et de là, comme d'un observatoire nouveau, elle pressent, elle découvre, elle salue d'autres soleils, d'autres étoiles, d'autres mondes, créés du même mot, gouvernés de la même main, ordonnés dans le même ensemble, avec la même harmonie. Embrassez donc, si vous le pouvez, tant de magnificence et de grandeur, rapprochez et comparez ces corps, ces lumières, ces espaces. Qu'est-ce que cet univers auprès du Dieu qui l'a fait ? A peine un reflet de ses perfections. Qu'est-ce que le soleil avec la superbe parure de son lever et de son coucher ? Une étoile plus rapprochée de nous que les autres, et un million de fois plus petite que la plus petite d'entre elles. Qu'est-ce que la terre avec ses océans, ses montagnes, ses déserts et ses villes ? Un atome qui se joue dans l'air aux rayons du soleil, un grain de sable, un million et demi plus petit que le soleil lui-même ?

Et si de si grands objets fatiguent votre vue et vos recherches ; regardez à vos pieds, prenez l'œil de l'insecte, le corsage de la mouche, l'aile du papillon. Quelle perfection ! La main de Dieu y est aussi clairement empreinte que sur le disque du soleil ou sur la face de la

terre. A la vue des merveilles qu'étale l'industrie, vous vous récriez d'admiration sur le génie, les ressources, la grandeur de l'homme qui en est l'auteur. Quand il emprisonne l'air et le feu, qu'il les dompte et qu'il les lance comme un coursier, pour franchir en trois bonds les bornes du monde, quand il donne des ailes à sa parole pour la faire vibrer à la fois aux quatre coins de la terre, vous saluez l'audace des entreprises, les victoires de la science, les conquêtes de l'esprit sur la matière. C'est justice, et vous regarderiez comme un fou celui qui, au lieu de voir dans toutes ces inventions la vive empreinte de l'intelligence humaine, s'obstinerait à n'y voir qu'une combinaison fortuite de sons, d'images ou d'atomes. Eh bien ! le plus chétif insecte est une machine animée, dont les ressorts sont mille fois plus étonnants et plus parfaits que ceux de vos chars de feu. L'art qui le fait vivre ne peut être ni compris ni imité ; sa vie, mêlée à toute la nature, offre un rapport exact avec l'air qu'il respire, comme avec les astres qui l'éclairent ; il a sa place, son rôle, sa destinée dans la goutte d'eau qui le suspend à la feuille tremblante de l'arbrisseau, ou qui le dépose sur le grain de sable du rivage. L'intelligence suprême a laissé son nom sur cet admirable mécanisme avec plus d'éclat que l'horloger sur son cadran, l'architecte sur le palais sorti de ses mains, le savant au frontispice de ses livres. Ce nom, c'est celui de Dieu. Si vous hésitez à le prononcer, ne me citez plus désormais ni Aristote, ni Kléper, ni Newton, ni Cuvier. Quoi ! se souvenir de ceux qui ont expliqué le monde et nier celui qui l'a formé ! quelle contradiction ! quelle folie ! Remarquez que, pour confondre l'athée, nous ne demandons que l'aile d'un papillon, quand nous pourrions l'écraser du poids de l'univers.

Est-il donc étonnant que l'humanité tout entière croie en Dieu ! Non, cette idée d'une cause première, gravée

dans l'âme en caractères mystérieux, écrite d'un bout du monde à l'autre, ici avec le feu des étoiles, là avec le jus des fruits sauvages, ailleurs avec l'écume qui expire sur le rivage des mers, n'est pas restée, un seul jour ni en une seule langue, sans interprète et sans témoignages dans l'histoire des peuples. Les Phéniciens, les Chaldéens, les Persans, les Indiens, les Chinois, les Grecs, les Romains, toutes les nations, se rencontrent dans la même croyance. Platon reconnaît Dieu aussi bien qu'Aristote ; Cicéron aussi bien que Sénèque ; Bossuet, Fénelon, Descartes, Mallebranche, en ont fait le thème de leurs plus beaux ouvrages. Le roi de Tyr lui rend grâces comme Salomon ; Balthazar tremble devant sa main, et Cyrus se fait l'exécuteur de ses vengeances. Pharaon s'avoue vaincu par ses prodiges. Alexandre vénère sa majesté empreinte sur le bandeau du grand-prêtre ; César et Pompée l'implorant tous deux avant la bataille ; les premiers héros francs se demandent avec effroi quel est donc ce roi du ciel qui fait mourir ainsi les rois de la terre, et le vainqueur de Marengo prélude au rétablissement du trône en relevant les autels. Numa, Solon, Lycurgue inscrivent, après Moïse, le nom de Dieu à la tête de leurs lois. *Dieu est Dieu*, s'écrie Mahomet en commençant la lecture du Coran, et afin que rien ne manque à l'unanimité de ce témoignage, la Terreur, effrayée de ses propres crimes, s'arrête un jour entre deux échafauds pour prendre le temps d'écrire sur les portes des temples qu'elle venait de fermer : *Le peuple français reconnaît l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme*. Homère et Hésiode avaient chanté ce dogme à la Grèce naissante, Job l'a glorifié parmi les palmes de l'Idumée, et Moïse sur les hauteurs du Sinaï ; nos forêts encore vierges l'ont entendu bénir par la voix des druides ; l'Amérique, jusque-là inconnue au reste du monde, le saluait déjà dans sa langue sauvage, et quand la France

égarée n'avait plus ni lois, ni juges, ni mœurs, il lui restait un poète pour dire impunément aux victimes : Dieu vous vengera ! aux bourreaux : Dieu vous jugera !

Répétons-le donc avec un grand orateur : « Dieu est ici-bas le plus populaire de tous les êtres. Le pauvre l'appelle, le mourant l'invoque, le pervers le craint, l'homme de bien le bénit, les rois lui donnent leurs couronnes à porter, les armées le placent à la tête de leurs bataillons, la victoire lui rend grâces, la défaite y cherche un secours, les peuples s'arment de lui contre leurs tyrans, il n'est pas un lieu, un temps, une occasion, un sentiment où Dieu ne paraisse et ne soit nommé. L'amour lui-même, si sûr de son charme, si confiant dans sa propre immortalité, n'ose pourtant pas se passer de lui, et il vient demander aux pieds des autels la confirmation des promesses qu'il a tant de fois jurées. La colère croit n'avoir atteint son expression suprême qu'après avoir maudit cet adorable nom, et le blasphème est un hommage encore d'une foi qui se révèle en s'oubliant. Que dire du parjure ? Voilà un homme qui est en possession d'un secret d'où dépend sa fortune, son honneur ; lui seul le connaît sur la terre, lui seul est juge. Mais la vérité a un complice éternel en Dieu. Elle appelle Dieu à son secours ; elle met le cœur de l'homme aux prises avec le serment, et celui-là même qui sera capable d'en violer la majesté, ne le fera pas sans un tremblement intérieur, comme devant l'action la plus lâche et la plus forcenée. Et pourtant, qu'y a-t-il dans cette parole : Je le jure. Rien qu'un nom, mais c'est le nom de Dieu. C'est le nom qu'ont adoré tous les peuples, auquel ils ont bâti des temples, consacré des sacerdoces, adressé des prières ; c'est le nom le plus grand, le plus saint, le plus efficace que les lèvres de l'homme aient reçu la grâce de prononcer ¹. »

¹ Le P. Lacordaire.

II. Dieu existe : la raison le demande, l'âme le sent, l'univers le prouve, tous les peuples et toutes les langues le confessent, le saluent et le bénissent.

Mais, chose étonnante ! autant l'existence de Dieu a de témoins, autant la notion exacte de Dieu a de contradicteurs. Appeler, sentir, prouver, bénir l'Être suprême est l'œuvre de la raison. Le nommer, le définir, le séparer de tout ce qui n'est pas lui est l'œuvre de la révélation.

Que l'homme, à qui sa raison persuade l'existence de Dieu, puisse à la rigueur en déterminer les attributs et en citer les ouvrages, je le reconnais. Mais gardons-nous de conclure de cette possibilité métaphysique à la réalité de la chose. Le fait est que la raison abandonnée à elle-même n'a jamais fait que bégayer sur ce grand mystère, et pour parler de Dieu, pour en établir et en définir la notion, ce n'est plus une raison troublée ni une science incertaine qu'il faut entendre, c'est Dieu lui-même.

Qu'est-ce que Dieu ? Sur cette question, je vais interroger d'abord les philosophies et les religions, œuvres de l'homme. Si elles ne nous apprennent rien de satisfaisant, nous [en appellerons à l'enseignement catholique, œuvre de Dieu.

1° Qu'est-ce que Dieu ? Je le demande d'abord au paganisme. Quel spectacle ! Des dieux changés en bêtes à l'exemple de la Grèce, et des bêtes changées en dieux à l'exemple de l'Égypte ! ici la pierre et le bois le plus grossier devenus l'objet d'un culte superstitieux ; là le sculpteur pliant le genou devant la statue qu'il a fabriquée de ses mains ; ailleurs les astres, les plantes, les forêts, les montagnes divinisées par l'ignorance ; partout les autels ensanglantés par des sacrifices humains en l'honneur de ces divinités imaginaires, dont les unes sont stupides, les autres honteuses, toutes convaincues

ou de l'insensibilité la plus complète, ou des crimes les plus monstrueux ; l'univers entier croulant sous le poids de tant d'idoles, et Rome, maîtresse de l'univers, les couronnant toutes dans la splendeur de son Panthéon, pour en constater le nombre, en consacrer l'infamie et en montrer le néant ! Voilà le paganisme, c'est-à-dire le culte de la force, le mystère du plaisir, la haine du bien, l'horreur de la vérité et de la vertu. Non, non, ce n'est pas parmi de tels tableaux que la notion du vrai Dieu a pu subsister intacte, pure, lumineuse. Là où tout est blasphème ou volupté, la raison se voile, rentre en elle-même, s'interroge dans le silence de la pensée et se demande, en détournant les yeux et en tremblant : Qu'est-ce donc que Dieu ?

C'est à la philosophie pure que je m'adresse. Mais quoi ! je trouve ici les mêmes incertitudes et les mêmes ténèbres. Trop clairvoyante pour être athée, trop raisonnable pour être païenne, à peine a-t-elle nommé Dieu qu'elle le défigure aussitôt avec deux erreurs qu'elle y mêle alternativement comme si elle n'avait de lumières que pour choisir l'une d'elles. La première est le dualisme, la seconde le panthéisme.

On peut définir le dualisme, la doctrine des deux êtres et des deux principes : d'une part un être intelligent, de l'autre un être matériel, tous deux éternels, incréés, coexistants ; deux principes indépendants et suprêmes : le principe du bien venu de l'intelligence, et le principe du mal venu de la matière. Voilà le dualisme : ce mot résume, avec toutes les nuances qui les distinguent, Zoroastre chez les Persans, Platon et Aristote chez les Grecs, Manès parmi les hérétiques, Bayle et tous les philosophes de son école. Cependant la raison proteste et répond que deux dieux répugnent et s'excluent dans les termes ; que Dieu cesse de l'être s'il peut avoir un égal ; qu'être Dieu, c'est l'être tout seul ; que diviser Dieu,

c'est le détruire ; et si le paganisme a méconnu l'idée de Dieu en la multipliant à l'excès, le dualisme ne la méconnaît pas moins en distinguant sa nature et en partageant sa puissance. O raison ! enseigne-moi donc le Dieu un, la cause unique produisant tout, l'esprit et la matière, et laissant à l'homme pour l'épreuve, pour le combat, pour la victoire, la liberté du bien et du mal.

Est-ce le panthéisme qui me donnera cet enseignement ? Mais j'invoque ici un nouvel abîme. Ici Dieu est la substance unique, matérielle, universelle. Dieu est tout, tout est Dieu. L'Inde l'appelle Brama, et la Grèce le dieu Pan. Pythagore, Cicéron, Pline l'Ancien, Sénèque, Marc-Aurèle, ont partagé à différents degrés cette étrange croyance. Saint Thomas l'avait réfutée au moyen âge, mais elle est ressuscitée de nos jours, dans le travail aussi inquiet que stérile de la raison dévoyée, et la voilà devenue la grande sottise des philosophies modernes.

Ah ! ne demandez pas de preuves au panthéisme ; il n'en a point. Il s'énonce seulement et dit : Croyez.

Croyez que la guerre et la paix, le bien et le mal, le crime et la vertu, le fini et l'infini, sont des manières de se montrer, et des réalités diverses du même être qui est tout, car tout est Dieu. Voilà l'une des faces du panthéisme : plus de morale ni de liberté.

Ou bien, si ce symbole vous répugne, croyez que le tout n'est rien, qu'il n'y a qu'illusion et apparence dans la terre qui vous porte, dans le soleil qui vous éclaire, dans le pain que vous mangez, dans la douleur qui vous accable, dans votre naissance, dans votre vie, dans votre mort ; qu'il n'y a ni hommes, ni terre, ni effet, ni cause. Voilà l'autre face du panthéisme : plus de certitude ni de réalité.

Et Dieu, qu'est-il devenu ? écoutez son sort : « Le mot « Dieu étant en possession des respects de l'humanité, ce

« mot ayant pour lui une longue prescription et ayant
 « été employé dans les belles poésies, ce serait renverser
 « toutes les habitudes du langage que de l'abandonner.
 « Dieu, Providence, Immortalité, autant de bons vieux
 « mots un peu lourds peut-être, que la philosophie inter-
 « prètera dans des sens de plus en plus raffinés, mais
 « qu'elle ne remplacera pas avec avantage. Dieu sera tou-
 « jours, sous une forme ou sous une autre, l'idéal ¹. »

Entendez-vous, ô vous qui croyez encore au Dieu vivant et véritable, voilà dans quels termes parlent de ce Dieu les revues que vous aimez, et l'écrivain à qui vous avez si légèrement décerné, sinon la palme de la science, du moins celle du style.

Ainsi, à entendre ce nouvel oracle, ce n'est plus Dieu qui a fait l'homme, c'est l'homme qui fait Dieu. Il le crée en le pensant. Dieu est pour lui le type le plus élevé de la vie, de la science, de l'art. C'est tout cela, mais ce n'est pas un être ; c'est tout cela, mais ce n'est pas une réalité distincte de la réalité qui pense Dieu. Dieu, ce serait donc l'esprit et le cœur de l'homme, Dieu, ce serait donc l'homme !

Oui, M. F., Dieu ce serait l'homme, et, qui pis est, ce serait l'homme s'adorant lui même : *Homo sibi deus*.

Ah ! soyez donc franc. Si Dieu n'est que la forme sous laquelle nous concevons l'idéal, que m'importe la dévote onction avec laquelle vous parlez de ce vieux mot ? Dieu n'est donc plus alors qu'une conception de l'esprit, Dieu n'existe plus en dehors de nous ; à vos yeux, enfin, Dieu n'est pas, vous niez Dieu, vous êtes athée.

Et c'est aux lèvres de ce panthéiste devenu athée, que tout un peuple vient de se suspendre : et c'est à une telle école que des hommes égarés ont déclaré avoir puisé le sentiment religieux dont ils sentaient le besoin, et c'est après avoir défiguré, dans une confusion aussi inexpri-

1 RENAN, *Etudes d'hist. relig.*, t. 118-119.

mable, la notion de Dieu et la notion de l'homme, qu'un romancier a entrepris de raconter au monde la vie de l'Homme-Dieu : et ce livre a été appelé le cinquième évangile. Oui : c'est l'évangile du néant, et son auteur ; — vous l'avez dit, Monseigneur, et ce mot restera — son auteur, l'homme de rien ¹ !

Vous le voyez, la notion de Dieu est en péril dans les âmes. On n'a jamais tant prodigué ce grand nom dans les déclamations quotidiennes des journaux, des drames et des revues. Mais on répète le mot sans comprendre l'idée, et nous le disons avec une conviction attristée, la foi en Dieu s'ébranle, la foi en Dieu s'en va ! Nous assistons à une renaissance du XVIII^e siècle, mais d'un XVIII^e siècle plus dangereux que l'autre et plus difficile à combattre, parce qu'il tient en réserve son dernier mot et que, pour le savoir, il nous a fallu le lui arracher.

Eh bien ! si après dix-huit siècles d'enseignement chrétien, la raison s'égaré à ce point quand elle détourne de la foi ses yeux et sa pensée, si malgré les magnifiques démonstrations que le génie éclairé par la foi a composées depuis saint Augustin jusqu'à Bossuet, la notion de Dieu paraît encore un problème à tant d'esprits, quelle leçon, quel avertissement pour nous tourner vers cette doctrine qui n'est pas livrée à l'arbitraire, vers cette école qui enseigne le Dieu personnel, le Dieu juste et bon, le Dieu de la raison, le vrai Dieu !

Cette école, c'est l'Église. A cette question : *qu'est-ce que Dieu*, elle n'a jamais eu qu'une réponse, simple, grande, complète, la première réponse du catéchisme, le premier article du symbole, le premier mot de la Bible.

Dieu, dit le cathéchisme, c'est l'Être infiniment parfait, Créateur du ciel et de la terre, Souverain Seigneur de toutes choses. Cette notion, simple et précise, pénétrant dans l'âme naïve et pure de l'enfant, est pour son esprit

¹ Voir les Notes et Eclaircissements, à la fin du volume.

une lumière, pour son cœur la paix et l'amour. Il sait qu'il a Dieu pour père autant que pour maître, et sous l'œil toujours ouvert de cette Providence qui l'observe, qui le guide, qui doit le punir ou le récompenser un jour, il croit en vertu, en grâce, en science véritable, tant qu'il garde la crainte filiale que lui inspire cette notion salutaire.

Après le catéchisme, écoutez le symbole. La courte mais solennelle profession [de foi qui porte le nom des apôtres, donne en quelques mots la réponse à toutes les inquiétudes de la philosophie, et contient toutes les lumières après lesquelles le genre humain avait soupiré si longtemps. *Je crois en Dieu, Créateur du ciel et de la terre.* L'Église a répété ce symbole dans toutes ses assemblées œcuméniques. L'enseignement, la tradition, les Pères, sont unanimes sur ce point. Toutes les voix et toutes les autorités s'accordent à reconnaître comme l'essence même de Dieu : l'unité : *in unum Deum* ; comme attribut de Dieu, la puissance : *Deum omnipotentem* ; et comme ouvrage de cette puissance suprême, mais ouvrage distinct de l'ouvrier, la création du ciel et de la terre : *factorem cœli et terræ.*

Or, cette notion de Dieu donnée aux chrétiens n'est pas autre chose que celle que Moïse a donnée aux Juifs et que Dieu lui-même avait donnée à Moïse.

La première fois que le nom de Dieu fut écrit avec autorité dans ce livre, qui est la première histoire, et la première philosophie, et la première législation du monde, dès le premier mot de ce livre, la grande question est résolue. Voici le Dieu véritable, le Dieu unique, le Dieu personnel, le Dieu créateur : *Au commencement, dit la Genèse, Dieu créa le ciel et la terre : In principio creavit Deus cœlum et terram.*

Et afin que l'œuvre demeure toujours distincte de l'ouvrier, Dieu s'applique à plusieurs reprises aux détails de

cet ouvrage : il le reprend, il le quitte, il le reprend encore, à des jours ou des époques déterminés; il l'achève enfin à un jour donné qui n'est pas loin de nous, montrant à chaque reprise que le roi créateur ne doit pas être confondu avec la création, qu'il est le maître de son œuvre qu'il la façonne comme il lui plaît et qu'il en dispose à son gré.

C'est ici qu'il faut entendre la géologie confirmer le récit de la Genèse et marquer elle-même les intervalles et les reprises de l'œuvre créée.

La terre que nous habitons n'était, dans l'origine, qu'un peu de poussière sidérale, un nuage flottant devant Dieu comme le flocon de neige au milieu de notre atmosphère. Dieu, qui avait déjà créé les mondes a pris ce nuage, cette poussière, il l'a rendu dure comme le granit, et la séparant de l'eau et du feu, il lui a imprimé, la science le prouve, ce mouvement de rotation qu'elle a reçu, toute fluide encore, et dont elle porte les traces ineffaçables à l'aplatissement des pôles et au renflement de l'équateur.

Dieu dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut* ¹. Seconde création, que la science avoue aussi bien que la première, puisqu'elle reconnaît une lumière antérieure au soleil, indépendante de lui, cachée dans l'intérieur des corps, qui jaillit, au moindre choc, des veines du caillou ou qui s'échappe des substances en dissolution.

Mais à quoi servira cette lumière? Dieu, dit la Genèse, déposa sur la terre le premier germe végétal : c'est une troisième action créatrice, c'est un nouveau trait de la puissance divine. L'herbe naît, la fleur se développe, les fruits commencent, sous l'action de ce fluide allumé dans le sein de la terre. Et c'est pourquoi la science, en fouillant les entrailles du sol, retrouve sur la matière inerte cette végétation magnifique du second jour, mais sans

¹ Gen., 1, 3.

mélange avec aucun autre débris, parfaitement distincte du granit qui l'a reçue et des autres couches qui la recouvrent.

Dieu envoie à la terre un nouveau don, les animaux, c'est-à-dire la race des êtres capables de se mouvoir et de sentir. C'est l'œuvre des jours suivants, et la preuve que cette création ne doit pas être confondue avec les précédentes, et que Dieu a appliqué de nouveau à la terre sa force et sa puissance, c'est qu'au-dessus des grands végétaux qui forment la première couche du sol géologique, la science a reconnu des débris de poissons, d'oiseaux, de quadrupèdes, dans l'ordre même où la Genèse les range, avec les intervalles qu'elle marque entre eux et selon l'heure où Dieu les a appelés à la vie.

Notre globe était formé, ensemencé, peuplé, mais il était encore inintelligent et muet, la parole n'était pas à la terre, l'homme y manquait. Eh bien ! de même qu'il y a eu des jours distincts pour la création successive de la matière inerte, du fluide lumineux, des végétaux et des animaux, il y a eu un jour aussi, plus solennel encore, pour la création de l'homme. Dieu s'est consulté : il est descendu ; il a déposé sur un point de ce globe l'homme tout entier, avec les puissances de son corps et les facultés de son âme ; il l'a créé enfin à son image et à sa ressemblance.

Toutes ces créations ont été successives, l'une ne commandait point l'autre : l'homme n'est point né de l'animal, puisqu'il a la raison ; l'animal de la plante, puisqu'il a le mouvement ; la plante du sol, puisqu'elle a la vie. Tous ces ouvrages sont aussi indépendants l'un de l'autre qu'ils sont dépendants de leur auteur. La plante a couvert seule la face de la terre jusqu'à ce que l'être animé y ait été appelé à son tour ; les animaux ont habité seuls au milieu des plantes jusqu'à ce que la raison soit venue donner la parole à la vie ; l'homme enfin,

être absolument nouveau, incomparable, sans antécédents, libre, intelligent, doué de la pensée et de la parole, a été mis à son tour sur la terre par la main qui y avait déjà mis le premier feu, la première fleur, le premier être animé.

Voilà le Dieu créateur avec son intervention toujours libre et subite, sa puissance infinie et son insondable sagesse. Chaque page de son ouvrage se retrouve dans les entrailles de la terre, disposée d'étage en étage, comme dans les rayons d'un immense cartulaire. C'est la charte de la création que la géologie a découverte, et le premier mot de la Genèse reste le dernier mot des sciences modernes. Quand on voit la Bible, le symbole, le catéchisme, ainsi justifiés jusque dans leurs moindres détails, on respire et on se sent soulagé. Ainsi rien n'est plus certain ni plus net que la distinction de Dieu d'avec la matière, de l'ouvrier d'avec l'ouvrage. Rapprochez de cet enseignement le panthéisme avec ses vagues abstractions, le dualisme avec ses contradictions, le paganisme avec ses monstrueuses incarnations. D'un côté quelle lumière, quelle simplicité auguste, quelle vérité consolante ! De l'autre quelles ténèbres, quel dédale affreux, quelle désolante erreur !

J'ai raconté les deux doctrines ; choisissez : ou le panthéisme, dernier terme de toutes les erreurs, athéisme, raffiné, doctrine de néant ; ou le christianisme, dépositaire des vérités primitives justifiées par la science. *Dieu créateur et père* ou bien *Dieu tout* et *l'idée Dieu*.

Mais votre choix n'est pas douteux, car tout se réduit à être athée ou chrétien, et l'athéisme vous fait horreur.

Je me tourne donc vers vous, ô Dieu créateur du ciel et de la terre, Père des hommes et Souverain Seigneur de toutes choses. Agréez l'expression de notre dépen-

dance et de nos besoins ; dispensez-nous les trésors de votre bonté en même temps que vous déployez devant nos yeux les merveilles de votre sagesse ; soyez surtout notre père : donnez-nous de vivre, donnez-nous de mourir en répétant le symbole que nous avons appris sur les genoux de nos mères et que nous chantons tous les jours dans vos temples : *Je crois en Dieu le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre.*

DEUXIÈME CONFÉRENCE

DE LA NOTION DE L'HOMME

Dieu existe; c'est une vérité de raison que la connaissance de notre âme, du monde et de l'histoire tout entière, impose à notre esprit, à nos yeux, à notre mémoire, avec une certitude à laquelle on ne saurait se dérober.

Qu'est-ce que Dieu? Les fausses religions et les vaines philosophies se sont épuisées à le peindre ou à le définir; elles n'ont fait qu'en défigurer la notion et ont fini par la rendre incertaine. Au contraire, la foi révèle à la raison et la science atteste à la foi un Dieu unique dans son essence, parfait dans ses attributs, essentiellement distinct de ses ouvrages; le Dieu du catéchisme, le Dieu de nos symboles, le Dieu de la Genèse. Dieu existe; Dieu est l'Être infiniment parfait, Créateur du ciel et de la terre, Souverain Seigneur de toutes choses.

Après vous avoir rappelé la vraie notion de Dieu, je vous dois la vraie notion de l'homme.

Or, depuis le jour où l'homme, qui n'était pas encore sur la terre, y a été déposé par la main du Tout-Puisant, jusqu'au jour, éloigné ou prochain, n'importe, où

cette main souveraine l'en rappellera à jamais, trois états fort distincts se sont succédé dans l'humanité : elle a connu le bonheur, elle a senti la chute, elle a joui de la réparation. Et c'est pourquoi, l'histoire à la main, nous venons étudier ces trois états, si différents l'un de l'autre et marqués dans les annales du monde à des traits si éclatants. Peignons, avec les caractères qui les distinguent, 1° *l'homme innocent*, 2° *l'homme déchu*, 3° *l'homme racheté*.

Dans cette histoire de l'humanité, divisée en trois époques, nous trouvons la notion simple et vraie qu'il faut donner de l'homme quand on veut le comprendre et l'expliquer.

I. Un philosophe tristement fameux du dernier siècle, Rousseau, a enseigné que l'homme naît bon et que la société le déprave.

Cependant quiconque a touché à l'enfance, quiconque en a étudié les premiers mouvements, reconnaît aisément que l'homme apporte en naissant des instincts hostiles à son propre développement et rebelles à la loi de la nature. Il est menteur, emporté, cruel ; il a au dedans de lui le germe de l'orgueil et l'amour du plaisir ; malheur à lui s'il ne rencontre une main qui le châtie et s'il ne sait se châtier lui-même ! A défaut de cette réaction intelligente, libre, généreuse, contre ses mauvais instincts, il deviendra un prodige d'égoïsme. Non, l'homme ne naît pas bon, et ces flatteurs mal avisés de la nature humaine, à force de proclamer dans l'homme le bien, rien que le bien, arrivent nécessairement à y développer le mal, rien que le mal ; témoin ce philosophe menteur qui ne supposait la nature irréprochable que pour s'épargner la peine de la corriger en lui-même ; témoin ses disciples qui, ayant appliqué son système dans leurs malheureuses écoles, attendaient patiemment que la nature parlât de

religion et de morale à leurs élèves, et ont fini par les laisser à vingt ans sans Dieu et sans mœurs, c'est-à-dire sans juge, sans loi et sans frein.

Voilà la première erreur sur l'homme : elle nie la malice qui est en lui : elle a inventé *l'homme de la nature*.

Il y a une seconde erreur qui appartient à notre siècle et qui le distingue du précédent. En vertu de je ne sais quelle force mystérieuse, les êtres dont se compose la nature se coordonnent ensemble et s'élèvent l'un au-dessus de l'autre, dans l'échelle indéfinie du progrès. Grâce à cette ascension universelle, le minéral s'est élevé peu à peu au végétal; le végétal est devenu l'animal; l'animal lui-même s'est transformé et perfectionné jusqu'à devenir l'homme; et l'homme, enfin, dernier terme de cette série hiérarchique, bien différent à présent de ce qu'il était à son origine, doit monter, monter encore, se perfectionner toujours, en perfectionnant le soleil, la lune et les étoiles. C'est la conclusion ridicule de Fourier. Vous en avez ri peut-être! Et vous n'avez pas ri cependant quand l'auteur du nouvel évangile a laissé tomber de sa plume cette phrase inaperçue : « Quand l'homme a commencé à se distinguer de l'animal, etc. 1... »

Voilà la seconde erreur sur l'homme : elle nie l'innocence et la beauté qui ont été en lui dès l'origine; elle a inventé *l'homme du progrès*.

Enfin, il est, sur ce grave sujet, une troisième erreur qui a séduit presque toute la philosophie moderne. A l'en croire, l'homme vient au monde avec une nature complète, se suffisant à elle-même pour l'accomplissement de tous ses devoirs, n'ayant rien à guérir, parce qu'elle n'apporte aucune blessure, rien à recevoir de Dieu, parce que Dieu lui a donné selon l'étendue de ses besoins. Ces penseurs s'imaginent avoir suffisamment expliqué l'homme en disant que l'état actuel de notre

1 *Vie de Jésus*, par RENAN.

nature est un état d'épreuve et d'exercice. L'homme, tel qu'ils le représentent, est *l'homme de la raison*.

Or, rien de tout cela n'est ni vrai ni complet. L'homme véritable n'est ni l'homme de la nature en qui tout est bien, ni l'homme du progrès en qui tout s'améliore, ni l'homme de la raison en qui le bien et le mal, quoique reconnus et signalés, formeraient une nature éprouvée, mais sans dégradation.

L'homme de la nature nie le mal qui est en nous; l'homme du progrès, le bien qui y a été dès l'origine; l'homme de la raison, le désordre, suite de la lutte entre le bien et le mal. C'est là nier trois grands faits, qui sont le résumé de toutes les histoires et l'unique explication des phénomènes de l'âme aussi bien que des annales des peuples.

Ces trois faits sont l'innocence primitive, la chute qui a suivi l'innocence, et la réparation qui a suivi la chute. Quand nous les aurons établis, il demeurera prouvé, contre la philosophie de la *nature*, que l'homme ne naît pas bon mais déchu; contre la philosophie *du progrès*, qu'il a été bon dans l'origine et qu'il est réhabilité définitivement depuis dix-huit siècles; contre la philosophie *de la raison*, que l'homme n'est pas seulement un être éprouvé, mais un être en désordre dont il a fallu réparer les ruines.

L'homme en s'examinant lui-même découvre au dedans de son âme deux penchants opposés; l'un par lequel il rapporte les choses à soi, l'autre par lequel il se rapporte lui-même à Dieu. L'un est la loi de la jouissance, l'autre la loi du devoir. La première s'accomplit facilement, la seconde ne s'exerce qu'après une lutte violente. Aussi malgré l'estime et l'amour de la vérité, l'homme la recherche très-peu et l'aime encore moins. Il recherche, au contraire, avec une infatigable ardeur, les biens sensibles; mais à peine les a-t-il possédés, qu'il les rejette

avec dégoût. Ses recherches recommencent, et son dégoût recommence avec elles. Il a toujours le même désir; il éprouve toujours le même vide. Pourquoi devient-il la proie du malheur, s'il est né pour être heureux? Pourquoi subit-il tant d'esclavages, tandis que son cœur aspire à la liberté? Pourquoi les cris et les douleurs de sa naissance, de sa vie et de sa mort? De telles énigmes sont comme des sceaux mystérieux que l'homme porte dans son intelligence, dans son cœur, dans son sang même, depuis six mille ans, et que nulle philosophie n'a jamais brisés.

Mais la poésie, plus fidèle aux traditions primitives, explique cette énigme :

L'homme est un roi tombé qui se souvient des cieux ¹.

Mais l'histoire, d'accord avec la poésie, déclare que la croyance à l'innocence primitive de l'homme se trouve chez tous les anciens peuples. Le premier âge, dit Voltaire, fut l'âge d'or : *Aurea prima sata est ætas*, est la devise de toutes les nations ².

Vous connaissez les tableaux que l'antiquité a tracés de la terre féconde sans culture et de la paix qui régnait à l'origine. Ces moissons qu'il ne coûtait rien de semer ni de recueillir, ces fleuves de lait qui serpentaient dans les plaines, ces coteaux chargés de fruits, offrent l'image d'une nature bienfaisante dont l'homme percevait sans peine le tribut volontaire. Cette paix, que rien ne troublait encore, est bien celle que nous demandons pour nous sans l'obtenir jamais. Quelque combinaison heureuse que nous fassions pour notre bonheur, la tradition semble l'avoir devancée. Et quand la philosophie rêve l'âge d'or, poètes et historiens de toutes les langues nous

¹ LAMARTINE, *Premières Médit. poét. et relig.*

² VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs*, c. IV.

répondent : L'âge d'or n'est pas une espérance, c'est un souvenir.

C'est un souvenir chez les Mongols. « Nos premiers pères, disent-ils, vivaient dans un état heureux. Mais cet état ne fut pas de longue durée. Ils virent bientôt s'effacer, par leur faute, toutes les félicités qui avaient jusque-là embelli leur existence. A la surface du sol croissait en abondance la plante du *schimæ*, blanche et douce comme le sucre; son aspect séduisit un homme, qui en mangea, et tout fut consommé¹. »

Ouvrez les livres sacrés de la Chine, vous apprendrez que « dans l'état du premier ciel, ce sont les expressions propres du texte, l'homme était uni au dedans à la souveraine raison, et qu'en dehors il pratiquait toutes les œuvres de la justice. Le cœur se réjouissait dans la vérité; il n'y avait en lui aucun mélange de fausseté. Alors les quatre saisons de l'année suivaient un ordre réglé et sans confusion. Rien ne nuisait à l'homme, et l'homme ne nuisait à rien. Une harmonie universelle régnait dans toute la nature². »

Après les livres de la Chine, interrogez ceux de la Perse; vous apprendrez que « le premier homme et la première femme, Meschia et Meschiani, étaient originellement purs, heureux, parfaits et soumis à Ormuzd, c'est-à-dre à Dieu, leur auteur³. »

Enfin, quel n'a pas été l'étonnement des savants qui ont étudié les traditions de l'Amérique, lorsqu'ils ont trouvé, dans cette terre vierge et sans relation avec le vieux continent, le souvenir de l'innocence primitive plus vif encore que dans les traditions et les histoires de l'Europe et de l'Asie?

Non, ce n'est pas un simple hasard qui peut donner

1 BERGMAN analysé par M. OZANAM.

2 RAMSAY, *Discours sur la mythologie*, p. 146-148.

3 CREUZER, *Religions de l'antiquité*, t. I, p. 328; — ANQUETIL-DUPERRON, *Zend-Avesta*, t. II, p. 593.

un résultat si frappant. Les idées de ces peuples qui ont si peu de rapport ensemble, dont la langue, la religion, les mœurs, n'ont rien de commun, s'accorderaient-elles sur ce point, si elles n'avaient la vérité pour base ?

Et cette vérité, à quoi se réduit-elle ? A reconnaître que Dieu nous a créés dans l'ordre, c'est-à-dire en mettant en harmonie les puissances de notre corps avec les facultés de notre âme et en établissant l'équilibre entre les forces qui composent notre être.

Exempt du penchant au mal et par là même des souffrances morales, l'homme était en communication intime avec Dieu : voilà pour l'âme. Exempt des souffrances physiques et de la mort, il était en rapport avec un monde intérieur plus beau et plus parfait, avec une nature matérielle qui ne renfermait encore aucune des forces ennemies et destructives qui font la guerre au genre humain : voilà pour le corps. L'homme était heureux parce que tout se rapportait à lui sans contrainte et qu'il rapportait tout à Dieu sans détour : voilà l'ordre.

Ce bonheur primitif n'a été peint nulle part mieux que dans la Genèse, et l'on reconnaît assez que là est la vraie peinture, tandis que les autres traditions n'en offrent que des copies grossières ou d'informes ébauches. Pour donner une idée de l'innocence primitive, les cosmogonies païennes décrivent la paix qui régnait entre les hommes. La Genèse de Moïse, plus clairvoyante parce qu'elle est inspirée, au lieu de s'arrêter à la surface, pénètre jusque dans l'intérieur de l'homme et le montre en paix avec lui-même : trait profond, qui révèle la condition première de toute félicité, le véritable paradis terrestre, tout intérieur et tout spirituel : l'âme, maîtresse d'elle-même comme de tout le reste, ne connaissait que l'ordre, l'harmonie et la sécurité.

En décrivant l'abondance des biens dont jouissaient les premiers hommes, la plupart des cosmogonies profa-

nes nous montrent l'humanité endormie dans l'oisiveté et le bonheur. Ce n'est pas cette béatitude ennuyeuse que peint la Genèse. Elle nous apprend qu'Adam travaillait le jardin de délices où Dieu avait placé son berceau. Ce travail ne courbait point son corps et ne faisait point couler la sueur de son front; ses mains n'étaient point ensanglantées par les ronces et les épines, tristes images des obstacles que rencontre l'industrie et des luttes que l'agriculture livre à un sol rebelle. Mais l'homme, roi de la nature, n'en devait pas moins la gouverner par un travail sans peine, parce qu'il était sans résistance. La matière était docile, la terre s'ouvrait d'elle-même, et tous les êtres de la création servaient, dans leur indépendance muette, respectueuse et soumise, le souverain dont ils reconnaissaient l'autorité. Tel était l'homme primitif, au milieu des créatures inférieures qui lui procuraient ses jouissances. On voit, on vénère en lui le ministre de Dieu, dans le gouvernement des plantes, des animaux, des éléments terrestres. Par là se révèle le véritable caractère de sa domination sur l'univers matériel, et les plus gracieuses peintures de l'âge d'or sont bien pâles auprès de cette paix intérieure, de ce travail heureux et de cet empire immense qui signalent les commencements de l'humanité.

Voilà le premier fait : toutes les traditions l'attestent. De là, le vague sentiment d'une destinée complète, resté au fond de tous les cœurs; de là le souvenir non moins vague, non moins persistant et non moins universel, de la justice et du bonheur au fond de toutes les histoires.

II. L'histoire de l'homme innocent ne dure qu'un jour; celle de l'homme déchu dure quatre mille ans.

Un grand et fatal événement, qui est comme la préface du long livre des douleurs humaines, succède dans toutes les traditions au récit du bonheur. C'est la chute

originelle. L'Église l'enseigne comme un dogme ; mais personne n'en peut douter comme d'un fait, car on en retrouve partout les indices, on suit partout les lamentables traces des maux qu'elle a causés.

En effet, si haut que l'on remonte dans les annales des peuples, elles commencent par l'idolâtrie, elles sont souillées par la volupté, elles sont ensanglantées par la guerre et déshonorées par l'esclavage. Trois désordres, qui montrent l'homme en lutte ouverte avec Dieu, avec lui-même et avec ses semblables.

Mais, ce qu'on ne saurait trop remarquer, ce qui confond à la fois et la théorie du progrès et la théorie de la raison, c'est que le mal, une fois sorti de sa source, va épanchant ses eaux avec une fureur que rien n'arrête ; c'est que l'homme, une fois déchu, se précipite de siècle en siècle dans des profondeurs où la religion disparaît d'abord, puis les mœurs, le courage, la liberté, jusqu'au jour où il ne reste plus de Dieu qu'un nom et de l'homme qu'un monstre. Écoutez ce que c'est que le progrès pour l'homme, écoutez ce que sa raison seule peut faire pour établir l'équilibre troublé.

Dès les temps les plus reculés de l'histoire, l'homme altéra ses rapports avec Dieu, en associant au culte de l'Être suprême celui des génies ou des intelligences supérieures ; voilà le premier pas de l'homme déchu.

Mais bientôt il voit ces intelligences dans l'air, dans le feu, dans l'eau ! C'est aux éléments qu'il adresse ses hommages, et il finit par défier les forces de la nature ; le déclin devient plus sensible et l'idolâtrie plus grossière.

Plus tard, c'est vers les astres qu'il se tourne, parce que leur éclat attire ses regards. Le culte du soleil, plus matériel encore que celui des éléments, est le signe d'une nouvelle chute dans l'abîme.

Enfin l'homme divinise ses semblables, sous l'empire

de l'admiration et de la crainte qu'ils lui ont inspirées. C'est d'abord à leur esprit, à leur mémoire, qu'il élève des autels, puis il anime leur image par le ciseau ou le burin, il se prosterne et il adore. Voilà l'idolâtrie complète et Dieu dégradé par l'homme.

Est-ce tout ? Non, car nous ne sommes qu'aux temps chantés par Homère et aux dieux dont ce poète a laissé à Phidias le modèle antique.

Mais, en ce temps du moins, les hommes valaient mieux que les dieux : ils honoraient le courage, ils aimaient leur patrie, ils étaient généreux, hospitaliers, désintéressés. C'était Nestor apaisant par ses cheveux blancs les querelles des Atrides, Ulysse cherchant sa chère Ithaque, Enée emportant son père à travers les mers avec ses dieux vaincus; plus tard Codrus se dévouant pour Athènes, Lycurgue donnant des lois à Lacédémone. Saluons ces derniers restes de la grandeur humaine : c'est un édifice ébranlé dont les ruines vont bientôt disparaître. Voyez, en effet, dans le siècle le plus brillant de la Grèce, ce que l'humanité est devenue. Socrate enseigne, Sophocle et Pindare chantent à l'envi, Hérodote, Xénophon, Thucydide se disputent la palme de l'histoire, Périclès donne son nom à son siècle, et Alexandre va donner à la Grèce l'empire du monde. Mais cette gloire, patrimoine de quelques lettrés et de quelques artistes, qu'un conquérant dévorera bientôt, n'empêche pas les mœurs de se pervertir, l'esclavage de s'aggraver, la vertu de devenir de plus en plus rare. Platon veut-il exposer les relations des hommes entre eux, sa raison, élevée si haut par la spéculation et la théorie, l'abandonne complètement. Il devient matérialiste comme le dernier des Grecs, méconnaît honteusement la dignité humaine et outrage à chaque pas les principes les plus sacrés de la loi naturelle¹. De Platon à Aristote

¹ Voyez la *République* de Platon.

le déclin est plus visible encore. Le précepteur d'Alexandre, n'admettant point l'immortalité personnelle de l'âme humaine, réduit toute la morale à l'intérêt bien entendu, et renferme l'homme tout entier dans le cercle étroit des intérêts de la vie présente¹. Epicure fonde l'école du plaisir, Zénon celle de la vanité. L'un abaisse l'homme jusqu'à l'abrutissement, l'autre l'exalte jusqu'à l'enivrement. Ni l'un ni l'autre ne connaissent son origine, sa nature, sa destinée. L'homme n'évite l'excès de la volupté que par l'excès de l'orgueil, et l'égoïsme demeure, sous un nom ou sous un autre, le tyran de l'humanité.

Cependant le théâtre des événements est transporté de la Grèce en Italie. Là ce n'est déjà plus cette Rome fondée par les armes de Romulus et les lois de Numa, honorée par le serment de Régulus, par la pauvreté de Fabricius et par la grande âme de Caton l'Ancien. Elle vient d'avoir pour maîtres Marius et Sylla, et la voilà tombée aux mains d'Octave à qui le monde tend les bras et qui demeure, sous le nom d'Auguste et sous le titre d'Empereur, seul maître de tout l'univers.

Que le siècle de Périclès dispute au siècle d'Auguste la palme du goût et des beaux-arts, je n'en suis pas surpris, mais il ne lui disputera pas du moins celle de la perversité.

Entrez dans la famille : un simple coup d'œil jeté sur les membres qui la composent vous fera apprécier les progrès de la dégradation. Une main de fer pèse sur tout ce qui est faible : les enfants, les femmes, les esclaves, les malheureux. L'enfant est exposé à périr de faim et de froid ; on le jette au bord des chemins, et les loups qui descendent toutes les nuits des Abruzzes, viennent dévorer cette proie aux portes des villes. La femme est répudiée sous le plus léger prétexte ; l'esclave est

¹ Voyez le livre de XII de la *Métaphysique*.

mis en croix pour avoir brisé une amphore ; le malade est sans secours, le pauvre sans asile : c'est une égale honte d'être accessible à la pitié ou de céder à la crainte : *nil misereri, nil pavere*. Et ces hommes, qui ne connaissaient ni la pitié envers les pauvres, ni les égards dus à leurs serviteurs, ni les affections saintes du foyer, si quelque disgrâce ou quelque revers venait éprouver leur cœur endurci, devenant tout à coup aussi lâches dans le malheur qu'ils étaient cruels dans la prospérité, tournaient contre eux-mêmes une main qui avait condamné vingt fois la vie de leurs semblables. Ils déchiraient leurs propres entrailles en s'écriant : « Vertu, tu n'es qu'un nom ! » et ils passaient pour être sortis noblement de l'existence, et cette ombre de vertu qu'ils maudissaient en mourant, les saluait après leur mort, tant elle était viciée et corrompue ! Et ils comptaient parmi les hommes les plus dignes de l'estime publique ! Et la lâcheté des Caton et des Brutus était honorée à l'égal du dévouement des Décius et de la valeur des Scipion ! L'infanticide et l'adultère signalent dans toutes les familles et les naissances et les mariages ; le pécumat et la spoliation marquent l'accroissement de toutes les fortunes ; c'est la débauche qui les perd, c'est le suicide qui est le dénouement presque inévitable de toutes les hontes et de tous les crimes.

Ne soyez pas surpris de trouver la famille en ruine : elle est sans croyances, et par conséquent sans fondement et sans lien. Les dieux anciens avaient encore des temples, mais ils n'obtenaient plus de respect ni de crédit ; les grands dogmes de la justice divine, de la vie future, de la récompense et du châtimeut à venir, étaient niés par Lucrèce avec tout le prestige de la poésie, par César, en plein sénat, avec tout l'autorité de l'éloquence. Bientôt les arguments de Lucrèce et de César devinrent la science du vulgaire. Cicéron nous apprend qu'athéisme

et philosophie sont devenus synonymes; Sénèque déclare qu'il n'y a rien au-delà de la mort; Juvénal avoue que les enfants ne croient plus aux enfers, et l'historien Philon, qui vivait du temps de Caligula, se plaint que le monde est rempli d'athées. Mais à défaut de la foi antique et grossière des premiers païens, vous aurez la superstition, la crédulité, la raillerie, unies à la corruption. On ne trouve dans l'histoire des Césars que présages, prédictions astrologiques, événements merveilleux, invocations magiques. Ce qui restait du culte ancien, était souillé par les mauvaises mœurs, et la dévotion n'était pas moins impie dans ses vœux, qu'absurde dans son objet. Tous les écrivains de cette époque s'accordent à dénoncer les prières impures que l'on faisait dans les temples, et les offrandes qu'on adressait aux dieux pour en obtenir des choses honteuses. Ce grave personnage qui consulte le devin, c'est un époux pressé d'être veuf; celui-ci, prosterné devant le dieu, désire le succès d'un amour infâme. Voici un fidèle plus discret, qui se fait conduire par le gardien jusqu'à l'idole, il lui parle à l'oreille; si vous vous approchez, il se taira; il rougirait si un homme pouvait entendre ce qu'il ne rougit pas de dire à un dieu ¹. Glissez-vous auprès de cet autre dévot qui prend un autre dieu à part pour lui adresser sa prière : « Oh ! si de belles funérailles allaient enfin emporter mon oncle, si je pouvais biffer le nom de cet enfant à défaut duquel je dois hériter; il est infirme, bilieux, que ne meurt-il donc ²? » Un marchand s'agenouille devant Mercure, pour que Mercure veuille bien l'aider à tromper ses pratiques. Un voleur s'arrête devant la déesse protectrice de son métier : « Belle Laverne, dit-il, aiguise mes mains pour le vol ³. » Un personnage

¹ SÉNÈQUE, *Epist.* 10.

² PERSE.

³ PLAUTE, *Cornicul.*

consulaire vient à son tour : il immole, il sacrifie devant le peuple entier, il invoque tout haut Apollon et Janus ; puis il remue seulement les lèvres, et il murmure : « Belle Laverne, donne-moi de paraître juste et saint. Jette un nuage épais sur mes tromperies, une épaisse nuit sur mes fraudes¹. » Ainsi religion immorale et mercenaire, impiété malfaisante, crédulité sans culte, confusion de toutes les superstitions et de tous les vices, voilà ce que croient, ce que professent, ce que pratiquent Ovide, Virgile, Tibulle, Horace et tous les poètes, César, Hortensius, Cicéron et tous les orateurs, Tite-Live, Salluste, Suétone et tous les historiens, le sénat et le peuple, Rome et le monde. C'était le temps où l'on fouettait Jupiter sur un théâtre, et où l'on divinisait Claude à la face du soleil.

Passez des temples dans les cirques, et l'horreur succède à l'infamie. Là c'est l'homme sans religion, ici c'est l'homme sans entrailles. Représentez-vous un amphithéâtre immense, où Rome, l'Italie, l'univers entier, envoyaient cent mille spectateurs pour voir s'entre-déchirer des milliers d'esclaves mis aux prises avec des milliers d'animaux féroces. Quand les mourants demandent grâce, c'est aux vestales qu'est réservé l'honneur de la leur refuser, et ces vierges sanguinaires donnent d'un geste le signal de la mort. Quand les gladiateurs manquent, César fait saisir les premiers venus des spectateurs et les jette aux bêtes. Le peuple applaudit à ce jeu, le sénat l'encourage, des règlements publics statuent que désormais les gladiateurs ne se battront plus par couples, mais par masses et comme en bataille rangée ; le sang enivre à la fois les magistrats, les prêtres, les vestales, la foule, et ceux mêmes qui vont s'immoler semblent partager cette ivresse commune, car on les

¹ HORAT., *Epist.* lib. I, XXI, 57 et seq. Voir pour plus de détails, les *Césars* de M. de Champagny.

voit s'agenouiller lâchement devant le trône, on les entend s'écrier dans un désespoir avili par la bassesse : *Ave, Cæsar, morituri te salutant.*

Et quel est donc ce César entouré de l'assemblée du monde entier et salué, avec ces stupides adorations, par des peuples entiers qu'il immole à ses caprices ?

C'est Tibère, l'ennemi de Germanicus et le tyran de Caprée.

C'est Caligula, qui a voulu élever son cheval au consulat.

C'est Claude, que des soldats ont trouvé tout tremblant de peur dans un coin du palais, et qu'ils ont salué empereur par hasard.

C'est Néron, l'assassin de son frère, de sa mère et de ses maîtres, l'horreur du genre humain.

C'est Domitien, qui s'amuse à tuer des hommes comme d'autres s'amusent à tuer des mouches, et qui renouvelle à la fois la cruauté de Caligula, l'imbécilité de Claude et la fureur de Néron.

C'est ici qu'il faut se donner le spectacle de la dégradation humaine. Quoi ! Rome ne s'était enrichie des dépouilles de l'univers que pour les mettre aux pieds du crime couronné. Elle tient dans sa main tous les sceptres, et quand il faut les décerner, il se trouve qu'elle n'a plus que le choix entre les tyrans. Ainsi, selon la pensée de Montesquieu, ce sénat n'avait fait évanouir tant de rois que pour tomber lui-même dans le plus bas esclavage de quelques-uns de ses plus indignes citoyens ! Ce vaste projet de tout envahir, si bien formé, si bien soutenu, si bien fini, n'a donc abouti qu'à assouvir le bonheur de cinq ou six monstres ! Un homme est devenu seul la loi et l'autorité ; un homme a hérité seul de quatre mille ans de gloire ; un homme reçoit seul l'encens des mortels ; et cet homme, en qui le monde se ré-

sume et vers qui le ciel s'abaisse pour le recevoir, cet homme, c'est Néron !

Posons ici la borne de notre déchéance et disons hardiment : Il n'y a rien au delà.

Et il y a juste dix-huit siècles, presque jour pour jour, que ce spectacle fut donné à la terre. Or, dans le même siècle, à la même date, dans la même ville, à côté de l'homme qui s'étalait dans sa plus grande misère, parut l'homme dans sa plus complète réhabilitation

Écoutez et jugez.

III. Claude régnait encore, lorsqu'un pêcheur de Galilée arrive à Ostie, accompagné de quelques Juifs, et poursuit ensuite son chemin vers Rome, en remontant le Tibre dans une barque qui lui rappelle son ancienne profession. Rien ne le signale aux yeux qu'un visage pâle, une barbe crépue, une robe et un manteau usés par le voyage, des pieds chaussés de pauvres sandales. Arrivé près de la porte Navale, il s'assied un moment sur une borne d'où il peut apercevoir le Capitole, image abrégée de l'ancienne Rome, et le palais d'or, théâtre de la puissance, des plaisirs et des crimes des Césars

Voici l'homme nouveau. Écoutez et jugez si jamais homme n'a mieux mérité ce titre.

Un païen l'aborde et un dialogue s'engage entre eux :

— Étranger, dit le païen, pourrais-je savoir quelle affaire t'amène à Rome ?

— Je viens y annoncer le vrai Dieu, et ce vrai Dieu est un Juif crucifié.

— Vraiment ! un Dieu qui s'est fait Juif, voilà quelque chose de bien nouveau. Tu appartiens donc à cette race qui demeure le long du Tibre et dont on se moque depuis si longtemps. Quel rang tiens-tu dans ta nation ?

— Je n'ai ni or, ni argent, ni éloquence, ni crédit, et

je viens apprendre aux hommes à mépriser comme moi, les richesses, la philosophie, la puissance et la mort.

— Oh! l'étrange école! Mais les riches n'y entreront jamais.

— Je viens les détacher de ces trésors que la rouille et les voleurs leur enlèvent tous les jours. Riches et pauvres me croiront également.

— Mais les philosophes te railleront?

— Je viens captiver leur entendement sous le joug des mystères et leur apprendre à dompter leurs passions. Les philosophes seront mes disciples.

— Mais César ne souffrira jamais qu'on change le culte et les mœurs de l'empire?

— Je viens destituer César du souverain pontificat, je dégraderai ses ancêtres du rang qu'ils ont usurpé parmi les dieux; je détruirai les temples où sous le nom de tant de dieux vous adorez tant de vices.

— Et tu crois que César tolérera impunément toutes ces injures?

— César me fera mourir, mais un autre César embrassera ma croyance.

— Quoi! tu prétends créer une race et avoir des successeurs?

— Cette race s'étendra par toute la terre, et mes successeurs siégeront au Capitole.

— Et pour longtemps sans doute?

— Pour tous les siècles.

Le pauvre fou! s'écrie le Romain en s'éloignant. Qui aurait pensé que la démence allât si loin? Il croit sincèrement ce qu'il dit.

Vous avez entendu l'homme nouveau, la régénération qu'il annonce, les succès qu'il se promet, l'incrédulité qu'il rencontre d'abord, la guerre horrible qu'il vient déclarer aux dieux et au monde. Cet homme nouveau a

changé de nom ; il ne s'appelle plus Simon, mais Pierre, et la nouvelle qu'il apporte au monde, c'est la foi.

Quelques années après, un autre Juif était annoncé à Rome. A cette nouvelle, les frères qu'il comptait dans cette ville viennent à sa rencontre jusqu'au forum d'Appius et aux Trois-Tavernes. L'étranger, en les voyant, rendit grâces à Dieu, prit confiance, s'entretint longtemps avec eux avant d'entrer dans la cité. On lui racontait les progrès de la foi, les premières alarmes de l'idolâtrie, les cruautés de Néron. Il parla à son tour et retraça en quelques traits les principales circonstances de sa vie. Ses frères, en l'entendant, ne se lassaient point d'admirer comment un pharisien naguère si superbe, si cruel et si acharné contre l'Église, était devenu si humble et si doux. Il disait sa conversion sur le chemin de Damas, ses prédications à Athènes, à Corinthe, à Ephèse, ses plaidoyers devant Festus et devant Agrippa, ses persécutions et ses voyages, les trahisons qu'il avait essayées de la part des faux frères, les visions sublimes dans lesquelles il avait été ravi au ciel. Son récit était interrompu par des applaudissements.

« Voilà, disait-on, le vase d'élection qui portera le nom de Dieu parmi les gentils. » Mais l'étranger reprenait doucement ses frères : C'est la grâce de Dieu qui m'a fait ce que je suis : *Gratia Dei sum id quod sum*³. Puis, mêlant d'utiles instructions à ce touchant récit, il racontait les luttes déchirantes qu'il soutenait contre lui-même. Vieilli déjà, battu de verges, éprouvé par le naufrage, épuisé par de longues pérégrinations, il sentait en lui la loi de la chair se révolter contre la loi de l'esprit. « Malheureux ! s'écriait-il, qui me délivrera de ce corps de péché ? Le bien que je veux, je ne le fais pas ; le mal que je hais, je l'accomplis. » On s'étonnait de cet aveu, mais il reprenait aussitôt : « Combattons jusqu'à la fin

1 I Cor., xv,

le bon combat ! Que le bouclier ne tombe jamais de nos mains et que le casque du salut préserve notre tête ! Mes frères, gardons les armes de la milice sainte ; qu'elles soient notre rempart et notre force pour détruire ce corps de péché. »

Vous venez d'entendre un Juif converti ; on ne l'appelle plus Saul, mais Paul ; la nouvelle qu'il apporte au monde, c'est la grâce.

Trente ans s'écoulent, et Domitien, en qui Néron semble revivre, ordonne une nouvelle persécution contre les chrétiens. Un jour on amena devant la porte Latine un troisième Juif, vieux, chargé de chaînes, et que l'on appelait l'évêque d'Éphèse. C'était, disait-on, le dernier disciple d'une superstition enfin abolie. Plongé par l'ordre de l'empereur dans une chaudière d'huile bouillante, il en sortit, malgré ses quatre-vingt-dix ans, fort, serein, radieux. Au bruit de ce prodige, l'empereur n'en peut plus. C'est un magicien, s'écrie-t-il ; qu'on le relègue à Pathmos et qu'on me débarrasse de ses sortilèges. Le vieil évêque s'éloigna de Rome, mais une foule de personnes qu'il appelait ses chers enfants, se trouvèrent, de bourgade en bourgade, sur la route de son exil, et lui formèrent un cortège d'honneur. Il les saluait du geste et de la voix, ne leur laissant pour adieux que ces mots cent fois répétés : *Aimez-vous les uns les autres, car c'est là toute la loi* ¹.

Vous venez d'entendre saint Jean : on ne l'appelle plus le fils du Tonnerre, mais l'apôtre bien-aimé : la nouvelle qu'il apporte au monde, c'est la charité.

Vous connaissez maintenant l'homme nouveau tout entier. Ce siècle, qui n'avait plus ni croyances, ni vertus, ni entrailles, connaît tout-à-coup la foi qui redresse l'esprit, la grâce qui raffermi la volonté, la charité qui embrase le cœur. Il va croire comme saint Pierre, com-

¹ I Joan., II, 10.

battre comme saint Paul, aimer comme saint Jean, parce que ses rapports avec Dieu, avec lui-même, avec ses semblables, sont rétablis, parce qu'il est régénéré.

Ainsi, le siècle qui avait vu l'homme dans sa plus grande déchéance, le retrouve tout-à-coup dans sa plus complète réhabilitation. Doctrine, mœurs, vertus, devoirs, dévouement, sacrifice, héroïsme, tout se régénère, non par l'effet d'un progrès lent et successif, mais sous l'empire d'un esprit imprévu, d'un bras puissant, d'une création féconde et merveilleuse. Ce n'est pas le soleil qui se dégage peu à peu des ombres de la nuit et qui monte graduellement à l'horizon; c'est un astre éclipsé qui reparaît tout-à-coup en plein midi et qui verse sur la terre, réveillée en sursaut, des torrents de lumière et de chaleur.

Ils naîtront maintenant, selon l'ordre des temps, les prodiges de foi à qui il a été promis de transporter les montagnes. Les Gaules entendront les Irénée, les Martial, les Saturnin, les Denys, les Ferjeux. Augustin évangélisera l'Angleterre, Colomban la Bourgogne, l'Allemagne et l'Italie, Cyrille et Méthodius les peuples slaves, Xavier les Indes et le Japon. Ce ne sont que les envoyés de Pierre, les imitateurs de sa foi et les disciples de sa doctrine.

Ils tomberont comme Paul, sous les coups de la miséricorde et de la grâce, les Constantin, les Clovis, les Ethelbert, les Etienne. Ils viendront se régénérer à la suite de leurs rois, ces peuples que l'on conduit au baptême comme on les conduisait à la victoire, et qui garderont à ce prix l'honneur, la discipline et le courage. Leurs lois s'adouciront avec leurs mœurs; les amphithéâtres qu'ils ont détruits ne se rebâtiront jamais; et le sang de l'homme, si doux à l'homme déchu, sera sacré désormais pour l'homme régénéré.

Elle s'étendra partout, cette école de la charité par-

faite qu'a fondée l'apôtre d'Ephèse. Et depuis dix-huit siècles, il n'y a point de cloître où le disciple bien-aimé ne soit un modèle de perfection, point d'hospice où sa devise chérie : *Aimez-vous les uns les autres*, ne soit la devise de l'aumône qui se prodigue du dévouement qui s'oublie, de la vie qui se consume au service de l'humanité.

La puissance romaine s'est écroulée sous les coups des barbares ; de nouvelles nations sont sorties de ses ruines ; le moyen âge a paru, il a brillé, il a péri. L'ère moderne a duré trois siècles au milieu des orages de la réforme, des grandeurs de Louis XIV et des triomphes passagers de la philosophie. L'ère révolutionnaire, qui a commencé en 1789, poursuit ses transformations politiques, dont on ne saurait dire ni le caractère définitif, ni le terme final. Au milieu de tous ces bouleversements, l'épée du conquérant et la plume du diplomate ont remanié cent fois la carte du globe. Tout a changé parmi les institutions humaines : seul l'homme réhabilité est resté debout ; seul il est resté vainqueur ; seul il possède la parole, le glaive, l'amour. Seul il enseigne ; seul il commande ; seul il civilise. Il enseigne, parce qu'il a la foi ; il commande parce qu'il sait se vaincre lui-même ; il civilise, parce qu'il pratique la charité. Un mot dit tout : Cet homme est chrétien.

Parcourez tous les peuples qui ne portent pas ce nom : regardez-les au visage, pénétrez dans le fond de leur cœur, ce sont des barbares. Au dedans comme au dehors, vous lisez ce mot écrit dans leurs lois, dans leurs mœurs aussi bien que dans leurs traits. Chinois, Indous, Tartares, Mahométans se rencontrent dans la même décadence et n'offrent à l'œil de l'observateur que des images variées de la barbarie. Ils cachent leurs livres et leurs dogmes ; ils s'abandonnent sans mesure et sans frein au penchant de leur nature ; ils s'enferment dans des

murailles jalouses, redoutant le regard autant que l'épée ; et quand ils ont été contraints à signer quelque traité, ils attendent encore de la perfidie, du mensonge, de la bassesse, quelque délai à l'invasion de la foi qui se lève sur eux, du courage qui les dompte, et de la charité qui demande leur cœur.

A quoi tient donc cette différence profonde ? D'où vient ce contraste éclatant ? Tous sont déchus, mais le front des uns ne s'est pas relevé sous le signe de la réhabilitation, tandis que les autres, sous les diverses couleurs qui les distinguent, portent ensemble le drapeau que les trois apôtres sont venus planter au pied du Capitole, le drapeau de la foi, de la grâce et de la charité ; et ces trois mots n'ont qu'un symbole : la croix. C'est l'homme déchu qui a laissé tomber le sceptre de ses mains, en Espagne, en Afrique, dans les grandes Indes, dans le Nouveau-Monde. C'est l'homme réhabilité qui l'a repris partout et qui le tient dans tous les cabinets, dans toutes les entreprises, sur toutes les mers. On s'incline devant lui en Chine, en Corée, en Océanie ; il perce l'Isthme de Suez ; il rouvre au monde les portes de Pékin, continuant ce que n'ont pas cessé de faire depuis dix-huit siècles, apôtres, soldats, marchands, ces représentants et ces interprètes si divers de la grande idée de la Rédemption humaine. Et quand un voyageur égaré dans les sables de l'Ethiopie, sur les côtes de la Guinée, ou le long des fleuves de l'Amérique, retrouve sur ces plages lointaines quelque trace de civilisation, qu'il interroge les anciens, qu'il s'initie aux traditions du pays, il apprendra qu'en des temps reculés, l'homme régénéré y avait déjà planté sa tente, et que la forte empreinte de son pied y est demeurée gravée, tant il est vrai que l'homme marqué de ce caractère, soldat, marchand, missionnaire, est depuis dix-huit siècles le roi du monde.

Résumons et concluons. L'homme est né dans l'innocence et la perfection c'est le premier fait.

L'homme a vécu dégradé pendant quatre mille ans, c'est le second fait.

L'homme est réhabilité depuis dix-huit siècles, c'est le troisième fait.

Je ne vous dis pas encore avec l'Église : Ce sont trois dogmes.

Je vous dis seulement avec l'histoire : Ce sont trois faits.

— Et maintenant je vous interroge, expliquez-les moi ?

Pourquoi ce passage si brusque de l'innocence à la dégradation ?

Pourquoi cette déchéance subite, mais progressive ?

Pourquoi ce passage non moins subit, mais définitif, de la dégradation à la réhabilitation.

Une dégradation si profonde, si longue, si universelle, dont les degrés sont marqués de siècle en siècle avec le sang de l'humanité, serait-elle explicable par la *philosophie de la nature* ? Jamais !

Le souvenir de l'âge d'or, placé aux dernières limites du passé, serait-il explicable par la *philosophie du progrès* ? Jamais !

La réhabilitation subite de l'homme par la foi, par la grâce et par la charité serait-elle explicable par la *philosophie de la raison* ? Jamais ! jamais !

Pauvre progrès ! rêve ridicule de notre siècle ; ce que tu dis de l'avenir n'est pas autre chose que la dernière réminiscence du paradis terrestre.

Pauvre nature ! tu nies le mal ; cette négation même ne fait que trop voir que l'homme est dégradé puisqu'il peut fermer les yeux à l'évidence !

Pauvre raison ! tu ne veux pas voir dans ce mal une chute et dans cette réparation un secours nécessaire,

parce que tu te crois forte et puissante. Ah ! cette prétention est étrange. Après dix-huit siècles de réhabilitation, quand on compare tes doctrines à celles de Socrate et de Cicéron, on voit assez le jour précis où elles sont sorties des ténèbres ; on marque la date où tu as été réhabilitée avec tout le reste, et puisque tu jouis des bienfaits, tu ne saurais en nier la céleste origine.

En sorte que la philosophie du progrès offre la preuve de notre bonheur primitif ;

La philosophie de la nature, une marque permanente de notre dégradation originelle ;

La philosophie de la raison, un aveu implicite de notre réparation ;

— Et qu'à les bien examiner, ces trois erreurs donnent, sans le savoir, la même solution que l'Église aux trois questions qui résument tout ce discours.

Qu'est-ce que le souvenir de l'innocence primitive ? c'est le paradis terrestre.

Qu'est-ce que ce passage si brusque de l'innocence à la dégradation ? c'est le péché originel.

Qu'est-ce que le passage non moins subit du péché à la grâce, de la mort à la vie ? c'est la rédemption.

TROISIÈME CONFÉRENCE

NOTION DE L'HOMME - DIEU

Vous connaissez Dieu : c'est l'être infiniment parfait, essentiellement distinct du monde, qui est son ouvrage, Souverain Seigneur de toutes choses. La raison en démontre l'existence; la foi en dicte la vraie notion et les sciences attestent à la raison que la foi ne s'est pas trompée.

Vous connaissez l'homme : ce n'est ni l'*homme de la nature*, en qui tout est bon, ni l'*homme du progrès*, en qui tout s'améliore, ni l'*homme de la raison*, en qui le bien et le mal formeraient un être éprouvé, mais complet. A la place de cet homme imaginaire, nous avons peint l'homme de l'histoire, c'est-à-dire l'homme innocent, l'homme déchu et l'homme réhabilité. Son innocence primitive, sa déchéance graduelle et sa réhabilitation subite, sont trois faits en histoire; en religion ce sont trois dogmes : le paradis terrestre, le péché originel et la rédemption.

Voilà Dieu et voilà l'homme.

L'unique problème de toute religion consiste à trou-

ver le rapport exact qui les réunit. Il faut les unir sans les confondre ; il faut les distinguer sans les séparer.

Si vous ne distinguez pas Dieu de l'homme, vous les détruisez en les confondant ; leur personnalité disparaît et vous aboutissez au panthéisme.

Si vous séparez Dieu de l'homme, il n'y a plus de lien, l'unité disparaît et vous aboutissez au naturalisme.

Le christianisme seul a résolu le problème, en trouvant le vrai rapport entre le fini et l'infini. Seul il pourvoit à leur union sans les confondre, à leur distinction sans les séparer ; seul il respecte à la fois Dieu et l'homme, seul il les connaît, seul il les rapproche, seul il les unit.

Ce rapprochement s'est opéré par l'Incarnation, ou le mystère d'un Dieu fait homme.

Je viendrai vous dire bientôt : L'incarnation est un fait, croyez-le. Aujourd'hui je vous dis seulement : C'est un mystère plein de merveille, admirez-le.

Il est parfaitement croyable que Dieu s'est fait homme ; car ce mystère entre dans l'harmonie des mondes et dans les analogies de la nature et de la grâce.

Il était d'une convenance suprême que Dieu se fit homme, car cette merveille a réparé l'outrage fait à la divine gloire et elle a assuré notre salut.

En deux mots : 1° Rien de plus croyable que l'Incarnation parmi les mystères que Dieu propose à l'homme ;

2° Rien de plus convenable que l'Incarnation pour rétablir les rapports troublés de Dieu avec l'homme.

Telles sont les *harmonies* et les *convenances* de l'Incarnation.

I. Le mystère de l'Incarnation a été exposé comme il suit dans nos symboles :

La vraie foi consiste à confesser que Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, est Dieu et homme.

Il est Dieu, engendré avant tous les siècles, de la substance du Père. Il est homme, né de la substance maternelle, dans le temps.

Dieu parfait, homme parfait, ayant un corps humain et une âme raisonnable.

Égal au Père par sa divinité, mais inférieur au Père par son humanité.

Quoiqu'il soit Dieu et homme, il n'est pas deux, mais un; il est le Christ.

Il est un, non par le changement de la divinité en chair, mais bien par l'assomption de l'humanité en Dieu.

Il est un, non par la confusion des substances, mais par l'unité de la personne.

Car de même que l'âme raisonnable et la chair, c'est un seul homme, de même Dieu et l'homme, c'est un seul Christ.

Voilà le mystère de l'Incarnation.

Or, ce mystère n'est pas autre chose que le dernier mot du plan divin, qui embrasse tous les êtres dans un ensemble parfait, et qui les tient unis l'un à l'autre par les lois d'une admirable harmonie.

Les différentes natures dont le monde se compose, s'appellent, s'unissent et se pénètrent successivement. Leur union est la loi universelle et comme le nœud de toutes choses ¹.

Après avoir créé la matière inerte, Dieu ouvrit les flancs de l'aride rocher et y déposa le premier germe végétal; et les deux natures, mêlées, mais non confondues, ne firent qu'un.

¹ Voyez le livre III, chapitre xvii, du *Traité* de Thomassin sur *l'Incarnation*. — Ce grand théologien, que nous ne faisons qu'abrégé, dit expressément en parlant de ce mystère : « *Cardo rei totius aperitur : modus videlicet, quo naturæ superiores, inferioribus quamlibet perfectis, ulterius perficiendis, sese infundunt, easque ad multimodam secum unitatem accolunt.* » Le P. Gratry a développé admirablement cette doctrine dans sa *Philosophie du Credo*.

Dieu, élevant ensuite la création d'un degré, déposa dans la nature immobile le germe de la vie animée, et unit ainsi l'animal au végétal, comme il avait uni le végétal au minéral.

Puis, renfermant dans le corps humain tous les degrés de la vie, il donna à ce corps un souffle divin. Corps animal, âme spirituelle, encore deux natures en un seul être, et cet être, c'est l'homme.

Il restait quelque chose de plus admirable à faire. Le Créateur, qui avait appelé successivement la matière, la végétation, la vie, la parole, et qui avait renfermé toutes ces forces en un seul être, chef-d'œuvre abrégé de toutes les merveilles de sa main, a voulu élever jusqu'à lui-même la création tout entière, et, s'adressant à l'homme, qui la représente, il lui a dit : Montez à moi.

L'heure de ce dernier miracle était fixée, comme celle de la création du monde et de la création de l'homme : c'est l'heure où la pensée suprême s'achève et se complète. La main qui avait déposé la plante dans les fentes de la pierre, l'animal dans l'immense jardin formé par les plantes, et l'homme intelligent, libre et souverain parmi les animaux dociles à sa parole et soumis à son empire, s'étendit alors, par un autre prodige, jusqu'à l'homme, et prenant avec l'homme la création tout entière, Dieu l'unit à lui-même « pour terminer le cercle, « dit saint Thomas d'Aquin, et ramener à lui ce qui vient de lui ¹. » Il était sorti de lui-même par son Verbe incréé; il y rentra par son Verbe incarné.

Il y a là une création surnaturelle, comme il y a eu une création naturelle. Par celle-ci, l'univers a été appelé du néant au fini; par celle-là, il est appelé du fini à l'infini.

Dans la première merveille, la puissance souveraine

¹ *Homo cum sit creaturarum terminus, convenienter primo rerum principio unitur, etiam ut quâdam circulatione perfectio rerum concludatur. Cont. gent., LIII, cap. LV. 4.*

envoie son Verbe; le Verbe *dit, et tout est fait : Dixit, et facta sunt* ¹; dans la seconde, le Verbe franchit l'abîme du fini comme il avait franchi l'abîme du néant. *Voici, dit-il lui-même, que je vais créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre* ². Prodige pour prodige, c'est la même pensée, la même puissance, le même amour.

Avant que Dieu eût créé l'homme, il n'y avait dans l'univers que de purs esprits et des corps matériels; substances si opposées l'une à l'autre que leur union semblait impossible. Mais Dieu voulant faire voir que rien n'est impossible à sa parole, résolut, le sixième jour de la création, de former l'homme en unissant l'esprit et le corps dans la même personne.

De même, avant la venue du Rédempteur, Dieu et l'homme, éloignés l'un de l'autre de la distance qui sépare l'infini du fini, en étaient éloignés encore davantage de la distance qui sépare la sainteté du péché. L'union de Dieu avec l'homme paraissait impossible. Mais voilà que Dieu, pour montrer que sa sagesse sait tout combiner et que sa puissance peut tout accomplir, choisit le sixième âge du monde pour renfermer son propre Fils, son Verbe, dans une humanité pure qui n'a du péché que les apparences et qui en subit la peine

En créant l'homme, il ébauchait l'Homme-Dieu. La création de l'un n'était que l'esquisse de l'incarnation de l'autre. La création est le plus ineffable des mystères de la nature, parce que c'est l'union de l'esprit et du corps; la Rédemption est le plus ineffable des mystères de la grâce, parce que c'est l'union de Dieu et de l'homme. Ainsi, la raison humaine a été préparée d'avance à reconnaître le second mystère en s'initiant au premier.

Un mystère si bien placé dans l'harmonie du monde

¹ *Psalm, xxxii, 9.*

² *Is., xvi, 17.*

trouve dans l'homme lui-même des relations et des analogies qui achèvent de le rendre croyable. Écoutez là-dessus saint Athanase, saint Cyrille et saint Augustin.

Il y a dans l'homme deux substances ou deux natures totalement distinctes ; mais ces deux natures constituent ensemble une seule et même personne, la personne humaine.

Le corps est un limon pétri par la main de Dieu, l'âme un souffle vivifiant sorti de sa bouche créatrice.

Détaché de l'âme, le corps demeure avec sa forme, ses membres et ses proportions.

Détachée du corps, l'âme demeure intelligente, libre, maîtresse de soi.

L'âme n'est ni délayée dans le corps, ni confondue avec lui ; le corps n'est ni absorbé, ni détruit par l'âme. Quelque intime que soit l'union des deux substances, ces deux substances demeurent distinctes l'une de l'autre.

Cependant il y a entre le corps et l'âme des rapports étroits de dépendance et de commandement. L'âme envahit le corps, le pénètre et se l'approprie. Selon l'expression de saint Thomas, elle le fait être ¹. Elle agit, elle pèche ou elle mérite avec lui, comme avec un instrument associé à ses desseins et qui partage sa responsabilité morale. Dans cette haute destinée communiquée à une chair infirme, le corps garde les propriétés essentielles de sa nature, mais il perd son individualité indépendante, et suivant le sort de l'âme, il en a dans l'éternité comme dans le temps, tous les mérites ou toutes les hontes, toutes les souffrances ou toutes les gloires. C'est une chaire ennoblie et immortalisée sans retour.

Voilà dans l'union de l'âme et du corps l'image de l'union de Dieu avec l'homme.

Comme il y a dans l'homme deux substances et un

¹ Magis anima continet corpus et fecit ipsum esse quàm è converso. (I. p. 2 76, a 3.)

seul être, il y a dans l'Homme-Dieu deux natures et une seule personne.

Avant de s'unir à notre nature, le Verbe est une personne : c'est la seconde personne de la Très-Sainte Trinité.

D'autre part la nature humaine considérée en soi, a tout ce qui est requis pour constituer une personne propre.

Mais le Verbe semblable à l'âme qui pénètre le corps, envahit et domine la nature humaine; il l'assume en même temps qu'elle est créée dans la chair virginale où ce mystère s'opère; il se l'approprie et en devient le sup-pôt; il en dispose pleinement et souverainement comme d'une chose qui est à lui ¹.

C'est ainsi que la nature humaine perd sa personnalité dans l'Homme-Dieu; elle abdique, mais son abdication n'a rien que de glorieux, car elle participe à la personnalité divine et va s'associer dans ses destinées nouvelles à la suprême dignité du créateur.

Si le corps de l'homme est le plus parfait des corps, n'est-ce pas parce qu'il offre partout, dans son attitude, sa forme, sa prestance, ses mouvements, comme un reflet de l'âme qui l'anime? Telle est aussi l'humanité dans le Verbe fait chair. Bien loin d'avoir rien perdu, en perdant sa personnalité pour revêtir la personnalité divine, elle en est devenue plus noble et plus auguste encore. L'homme y est Dieu, et Dieu y est homme : *Perfectus Deus; perfectus homo ex anima rationali, et humana carne subsistens* ².

Tel est le mystère de l'union du Verbe avec l'humanité dans l'Homme-Dieu. Cette union que la théologie appelle hypostatique, pour exprimer le rapport entre les

¹ Natura nostra non sic assumpta est ut priùs creata postea assumeretur, sed ut ipsa assumptione crearetur. (Saint Léon.)

² Symb. Saint Athanase.

deux natures dont elle ne fait qu'une seule personne, n'enlève à notre nature aucune de ses propriétés essentielles ; mais elle fait remonter à Dieu la responsabilité et le mérite des actes de l'homme ; elle donne à ces actes un prix infini par la vertu divine qui en est le principe, elle agrandit et elle exalte dans la splendeur créée ce qui eût été, par sa nature propre, terrestre et humain. Exaltation merveilleuse, chef-d'œuvre de l'amour de Dieu, prodige incomparable, devant lequel tous ceux qui participent à la nature humaine ne peuvent que tomber à genoux et se confondre dans un sentiment de respectueuse admiration et de pieuse reconnaissance ¹.

L'homme est donc comme le type vivant et anticipé de l'Homme-Dieu, et il n'est pas plus difficile de concevoir cette admirable union entre Dieu et l'homme dans la personne.

Ainsi, il n'est pas plus difficile de concevoir cette admirable union entre Dieu et l'homme dans la personne du Dieu fait homme, que l'union de l'âme et du corps en chacun de nous.

Ce sont des mystères, il est vrai, mais des mystères à deux aspects, l'un tout rayonnant de clarté, l'autre tout rempli de ténèbres. Il y a assez de certitude pour satisfaire la raison et assez de profondeur pour éprouver la foi. Telle est la condition générale des connaissances humaines. L'ombre y marche côte à côte avec la lumière, et la logique du bon sens demande que nous acceptions ce qui est impénétrable, en faveur de ce qui est lumineux.

La nature a donc des analogies qui nous persuadent la possibilité de l'Incarnation et qui la rendent éminem-

¹ Thomassin, *de incarnatione Verbi*, lib. III, c. III et suiv. — Voir aussi les *Dogmes catholiques*, par M. le chanoine Laforest, t. II, l. XI, ch. IV, 420 — 426. Ouvrage excellent dont on ne saurait trop recommander la lecture aux chrétiens qui veulent connaître à fond leurs croyances et en parler avec précision.

ment croyable. Il y a plus : par une autre analogie non moins frappante, elle nous fait comprendre comment ce prodige s'opère. Il suffit pour cela de signaler les miracles du verbe de l'homme et de les rapprocher, par une comparaison facile, des miracles du Verbe de Dieu.

Tant que ma pensée est dans mon esprit, dit saint Augustin, elle est une chose toute spirituelle, bien différente du mot et du son de la voix ¹.

Quand elle veut se manifester au dehors, que fait-elle ? Elle cherche un véhicule dans les sons ; mes lèvres s'ouvrent pour les laisser passer ; elle s'unit, en quelque sorte, à la voix, elle s'incarne en elle, elle se fait voix. Voilà le premier des prodiges du Verbe humain ² !

Ce n'est pas tout. En passant dans votre esprit, ma pensée ne me sépare pas du mien ³. Avant que j'eusse parlé, j'avais cette pensée en moi-même, et vous ne l'aviez pas. J'ai parlé, vous avez commencé à l'avoir en vous, je vous l'ai donnée, et je n'ai rien perdu, puisque je la conserve dans mon esprit aussi complète qu'auparavant. Voilà le second prodige du verbe humain.

Le troisième prodige est plus grand encore. Si, au lieu de vous administrer le pain spirituel de la parole de Dieu, je ne faisais que vous distribuer un certain nombre de pains matériels, les uns en recevraient plus, les autres moins, plusieurs même n'en pourraient recevoir, mais aucun n'obtiendrait ni le même morceau que son voisin ni la totalité du pain. Mais je parle, ma pensée vous est transmise à tous ; c'est peu que vous l'avez tous, tous vous l'avez tout entière. O merveille ! ô prodige du Verbe humain ⁴ !

¹ *I Verbum quod est in corde meo aliud est quàm sonus. (Serm. 119 de Verb. Joann.)*

² *Vehiculum quærit ; vehiculum verbi sonus est vocis. (Ibid.)*

³ *Pervenit ad vos et non recessit à me... Antequàm dicerem, ego habebam, et vos non habebatis. Dixi, et vos habere cœpistis, et ego nihil perdididi. (Ibid.)*

⁴ *Si proponerem vobis panes, si ad unum pervenirent, cœteri*

Nous ne sommes que de pauvres et chétives créatures, et cependant nous sommes capables de garder notre verbe, de le manifester au dehors sans le séparer de l'esprit qui l'engendre, de le reproduire, par la parole et par l'écriture, aux oreilles et aux yeux des milliers d'hommes qui l'entendent ou qui le lisent. Ce verbe humain opère d'éclatantes merveilles dans mon esprit, dans ma langue, dans ma voix, et vos oreilles en le recevant les renouvellent avec la même fidélité. L'homme fait cela tous les jours avec son verbe, et nous serions surpris que Dieu l'eût fait une fois, d'une manière plus réelle et plus parfaite, pour manifester son propre Verbe ! De ce qui arrive dans l'humble, dans le petit, dans le créé, nous ne concluons pas à ce qui peut arriver dans le grand, dans le parfait dans l'incréé !¹ Et les prodiges que nous accomplissons nous-mêmes sur la terre avec une facilité qui en redouble encore la mystérieuse profondeur, ne nous détermineraient pas à soumettre notre raison aux prodiges du ciel !

Mais ces trois mystères du Verbe humain, que sont-ils autre chose que des images frappantes et de vivantes représentations du Verbe incarné ?

De même que ma pensée, voulant se faire connaître, s'unit à la voix ; de même le Verbe de Dieu, voulant se faire connaître à l'homme, est passé dans la chair, s'est uni à la chair, s'est incarné dans la chair, en un mot s'est fait chair.

De même que le Verbe humain, devenu sensible par la parole, ne se sépare pas de l'esprit qui le conçoit ; de même le Verbe de Dieu ne s'est point séparé de l'intelligence suprême dont il est l'essence.

De même que le Verbe humain se transmet tout entier nihil haberent. Ecce loquor, et omnes habetis... O miraculum verbi mei ! (*Ibid.*)

¹ De parvis magna conjicite, considerate terrena, laudate caelestia. (*Ibid.*)

et demeure identiquement le même pour tous ceux qui entendent le même son ; ainsi le Verbe divin, une fois incarné, demeure infini et indivisible, se trouvant en même temps tout entier dans des lieux différents, amoindri et raccourci dans la chair d'une Vierge et cependant élevé dans le sein de son Père au plus haut des cieux.

Avant de me demander comment Dieu s'est fait homme, expliquez-moi donc comment la pensée se fait parole. Expliquez-moi comment cette pensée, conception toute spirituelle, se transmet à l'esprit par la langue, par le son, par l'oscillation de l'air, par les oreilles, choses matérielles et sensibles. Expliquez-moi comment ces moyens, tout matériels qu'ils sont, suffisent pour que je dépose dans votre intelligence l'empreinte de la mienne et que je fasse battre votre cœur à l'unisson du mien. Expliquez-moi comment les rayons de ma voix, ces ailes invisibles mais palpitantes, auxquelles mon esprit se confie pour se communiquer au vôtre, après s'être brisés en mille et mille échos, vous apportent dans chaque vibration sonore une pensée invisible. Expliquez-moi comment cette pensée serait entendue de la terre entière si ma voix pouvait la parcourir. Expliquez-moi comment les huit cent millions d'hommes qui habitent cette terre recevraient, s'ils pouvaient entendre, ma pensée tout entière, sans altération ni partage. Vous ne voyez que l'homme, eh bien ! j'en veux pas davantage pour vous étonner et vous confondre. Pourquoi blasphémer contre le mystère du Verbe de Dieu, tandis que vous admettez, sans le comprendre davantage, le mystère du Verbe de l'homme.

Oh ! laissez-moi plutôt m'élever de la contemplation des mystères de l'homme à la contemplation plus haute des mystères de Dieu. Philosophe qui cherches à m'exalter, que me diras-tu de plus noble et de plus grand que ce que j'entrevois dans mon âme en méditant ce grand sujet ?

Que j'aime à lire ces nobles pages où les princes de la science théologique montrent à l'homme qu'il porte en lui-même, comme dans une image spirituelle, l'auguste mystère de la Trinité ! Ils lui disent qu'il est intelligence, pensée et amour, comme Dieu est Père, Fils et Saint-Esprit ; comparaison magnifique dont il partage l'honneur avec les anges qui, étant eux-mêmes intelligence, pensée, amour, représentent aussi la Trinité, mais d'une manière plus parfaite.

L'ange toutefois n'a ni voix ni figure ; sa pensée ne saurait être articulée d'une manière sensible ; il ne représente la Trinité que telle qu'elle est dans son essence. Seul, l'homme représente à la fois la Trinité et l'Incarnation, le Dieu triple et un et le Dieu fait homme, les deux plus grands mystères de l'Être infini, fondement de toute science et de toute religion.

L'homme seul est donc le portrait le plus vrai, la ressemblance la plus complète, l'image la plus parfaite de Dieu. L'homme seul résume Dieu tout entier, et le manifeste tout entier et dans son être et dans ses ineffables opérations. Dieu n'a accordé à aucune autre créature qu'à l'homme l'honneur d'être son image véritable ; ce qui nous explique pourquoi c'est de l'homme seul que Dieu a dit en le créant : *Faisons l'homme à notre image ressemblance*¹.

Qu'il est beau de voir que Dieu en créant l'homme en a fait un temple, un tabernacle, un reliquaire vivant de ses mystères, le prophète qui les prédit, l'évangéliste qui les annonce, l'apôtre qui les persuade, le martyr qui les confesse, l'apologiste qui les défend² !

Je crois, mon Dieu ! je crois ! Ces harmonies sont souverainement belles, ces analogies sont souverainement

¹ Gen., 1, 26

² Voir le P. VENTURA, *Conférences sur la raison philosophique et la raison catholique*, t. 1, p. 443 et suiv.

ment frappantes; tout ce mystère est souverainement croyable, puisqu'il donne de Dieu une idée si haute et qu'il donne à l'homme une ressemblance si parfaite avec Dieu.

II. Avant la chute de l'homme l'Incarnation était croyable; après sa chute elle devient vraisemblable. Ce n'est plus seulement le terme harmonieux de toute chose; c'est la réparation que demande Dieu pour sa gloire et que l'homme attend pour son salut.

« L'adoration en esprit et en vérité de la Divinité invisible, a dit Leibnitz, est le sommet de toute la religion. »

Or, cette vérité, à laquelle nous sommes accoutumés depuis dix-huit siècles, n'avait plus de cours dans le monde ancien :

Ni chez les Juifs, où le culte de Dieu, quoique infiniment plus pur que dans tout le reste de la terre, était restreint au temple de Jérusalem, enveloppé d'ombres et de figures, et borné dans sa sanction aux seuls avantages de ce monde;

Ni chez les païens, où les idoles usurpaient la place de Dieu dans les temples et où le dualisme et le panthéisme en défiguraient la notion dans les écoles.

Cette antiquité tout entière avait l'idée de Dieu, mais elle n'en avait pas la connaissance. Elle savait qu'il est, mais elle ne savait pas ce qu'il est. Errante dans une nuit profonde, elle cherchait Dieu sans le trouver. Tout lui devenait Dieu, sans la satisfaire. Elle avait conscience de cette erreur sans pouvoir la redresser. A mesure qu'elle l'ignorait plus profondément, elle la prodiguait davantage; plus elle en devenait prodigue, plus elle achevait de l'ignorer; enfin, ne sachant qu'en penser et ne voulant pas le méconnaître, elle finit par lui élever un autel sans symbole et sans image et par écrire ces

mots, qui attestent son erreur et son désir : *Au Dieu inconnu.*

Eh bien ! ce Dieu inconnu qu'Athènes adorait sans le nommer, c'est le Dieu que saint Paul vient lui faire connaître, c'est le Dieu incarné.

Il y a sans doute dans la création seule une gloire immense pour son auteur. L'excellence, la beauté, les splendeurs de cet univers ont une langue muette, mais sublime, qui célèbre, dans l'harmonieux ensemble de tant d'ouvrages Celui par qui tout a été fait et qui s'est applaudi lui-même en déclarant que tout était bien. Mais la création n'a pas conscience de ses hommages ; elle n'entend pas ce qu'elle dit, elle ne sent pas ce qu'elle doit : c'est un orgue immense dont les touches sonores, s'étendant d'une extrémité du monde à l'autre, attendent la main qui les fera parler.

Ici paraît l'homme, interprète intelligent et libre de ces grandes harmonies. Seul spectateur du monde visible, il en comprend seul l'étendue et la grandeur, seul il en embrasse toutes les merveilles dans sa pensée, seul il en rend grâces à son auteur.

Mais si l'homme a un esprit pour comprendre Dieu et un cœur pour l'aimer, qui lui donnera de le comprendre sans incertitudes, de le voir sans obstacles, de l'aimer sans partage ? Toutes les créatures prises ensemble n'ont aucune proportion avec l'être de Dieu ; toutes les nations ne sont devant lui qu'un atome et un néant ; et quelque effort qu'elles fassent pour témoigner à Dieu leur dépendance, Dieu ne pouvant être pleinement honoré par elles, il restait toujours un vide infini que tous les sacrifices du monde n'étaient pas capables de remplir. Il fallait un sujet aussi grand que Dieu, qui d'un côté possédât la souveraineté de l'être, et qui de l'autre se mit en état de prière et d'offrande. Il fallait être Dieu pour honorer Dieu ; mais en même temps il fallait que le Dieu

qui honore se fit inférieur pour rendre cet hommage.

Le médiateur aurait pu ne prendre que la nature angélique, mais alors Dieu n'aurait tiré sa gloire que de la nature céleste.

Il aurait pu ne prendre que l'âme humaine, mais alors Dieu n'aurait tiré sa gloire que de la nature spirituelle.

Il aurait pu emprunter le corps humain au lieu de s'en revêtir, mais alors Dieu n'aurait pas tiré sa gloire de la nature corporelle au même titre que de toutes les autres.

Mais se faisant chair, comme l'a dit saint Jean avec une admirable crudité d'expressions, il a ramassé en lui la création tout entière, la prenant ainsi par son fond, pour la consacrer dans son tout, et la rendre absolument digne de la gloire de son Auteur.

La nature humaine participe en effet et du monde sensible, dont elle réunit tous les éléments dans son corps, et du monde spirituel, dont elle représente toutes les facultés dans son âme.

Rappelez-vous maintenant ce qu'était cette nature avant l'Incarnation? Une nature dégradée, couverte de souillures, remplie de péchés; un esprit où régnaient des ténèbres visibles, un cœur ouvert à tous les penchants mauvais, une mémoire accablée sous le poids de souvenirs honteux, un jugement perverti par l'erreur, un goût corrompu par le vice, une imagination flétrie par de sales images, un corps enfin où la volupté avait gravé ses stigmates, là dressé par l'orgueil contre le ciel même, ici courbé vers la terre par l'esclavage. L'homme était corrompu dans ses tendances, blessé dans ses facultés, bouleversé dans son être.

Eh bien! cette adoration, que l'humanité faible, malade, assujettie aux souffrances et à la mort, ne pouvait plus faire agréer, le Verbe de Dieu va la rendre à son

Père, en prenant une chair qui, sans être entachée par le péché, a toute la ressemblance extérieure du péché lui-même.

Mais, sous ce voile, le Verbe éternel a conservé la sainteté, les mérites, les droits, la dignité de Fils de Dieu. Véritablement homme, il pourra prier, adorer, souffrir, mourir comme tout autre homme; véritablement Dieu, il donnera à ses adorations, à ses souffrances, à sa mort, la valeur, le mérite infini des actions de Dieu même. C'est ainsi que sur l'abîme creusé par la nature entre le fini et l'infini, agrandi par le péché entre Dieu irrité et l'homme coupable, Dieu et l'homme se rencontrent en Jésus-Christ, se donnent un mutuel baiser et se réunissent enfin. Dieu, grâce à l'Incarnation, n'est plus le Dieu inconnu à l'homme; sa gloire est saluée par une voix digne de lui; et tout ce qui l'a obscurcie va changer de nom et contribuera désormais, par un juste retour, à la faire resplendir. Le jardin de l'Eden a disparu pour laisser entrevoir celui des Oliviers. A la place de l'arbre du mal, j'entrevois la croix, arbre de vie. Au lieu de Satan, l'ange de l'enfer qui tente l'homme par le plaisir, j'entends Gabriel, l'ange du ciel, qui annonce sa réhabilitation par la grâce du Verbe incarné. Le nouvel Adam prend la place du premier; ce n'est plus Ève dont la faiblesse m'indigne, c'est Marie dont la bonté m'attire et me console. Ne redoutez plus le fruit cueilli par les mains téméraires de la première femme; la nouvelle Ève ne présente qu'un fruit de grâce et de salut. Ainsi le plan de la réparation est calqué sur la chute; Dieu fait crouler sur le démon les derniers débris de ses machines; voilà de part et d'autre les mêmes symboles, mais c'est la vie au lieu de la mort, l'adoration au lieu de l'oubli. La création ne dira plus à Dieu : « O Père, je monte toujours, mais je n'arrive jamais à vous. Entre vous et moi il y a toujours l'infini. » Non, entre Dieu et

l'homme il n'y aura désormais plus qu'une croix, et sur cette croix l'Homme-Dieu.

L'autel, le sacrifice, la victime, tout est digne de Dieu, la gloire de Dieu est satisfaite.

En assurant la gloire de Dieu, l'Incarnation assure aussi le salut de l'homme ; car, dans l'admirable unité du monde, ces deux buts ne se séparent point. Dieu, avec sa gloire, et l'homme avec son salut sont renfermés en Jésus-Christ comme en un terme qui réunit les deux extrêmes. C'est cette théologie sublime du mystère de Dieu incarné que saint Paul résumait en trois mots, comme dans cette merveilleuse formule : Tout est à vous, vous êtes à Jésus-Christ, Jésus-Christ est à Dieu : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei* ¹.

L'homme, dit un grand théologien ², résume, en sa personnalité, tous les corps et tous les esprits ; l'Homme-Dieu résume à son tour tous les corps, tous les esprits, et Dieu lui-même. Par la création de l'homme, l'ordre matériel a été élevé à l'ordre spirituel. Par l'Incarnation du Verbe, l'ordre matériel et spirituel est élevé à l'ordre divin. Dans l'homme et par l'homme, la matière est élevée jusqu'à l'intelligence ; dans l'Homme-Dieu l'intelligence et la matière sont élevées jusqu'à Dieu. Tout se spiritualise dans l'homme ; tout se divinise dans l'Homme-Dieu. L'Homme-Dieu est le médiateur entre la nature spirituelle et la nature divine, et Dieu est la fin dernière de tous les êtres, pour les rendre heureux en lui et avec lui.

Mais, sans l'Incarnation, comment l'homme eût-il atteint cette fin, qui est son salut et la loi de son être ?

Dieu considéré d'une manière immédiate était invi-

¹ *I Corinth.*, III, 23.

² Le P. VENTURA, *Conférences sur la raison philosophique et la raison catholique*.

sible, inaccessible et entièrement inimaginable pour l'homme.

Les créatures, dont les perfections sensibles devaient nous élever à la connaissance des perfections invisibles de leur Auteur, en avaient pris la place dans le cœur de l'homme; et comme, entre toutes les créatures, il n'y a pas d'idée plus naturelle à l'homme que l'homme même, celui-ci, dans cette grande méprise, était porté naturellement à appliquer à un corps et à une forme humaine l'idée qui lui restait de la Divinité.

Pour s'accorder à cette bassesse de l'esprit de l'homme, Dieu a jugé qu'il devait abaisser sa grandeur jusqu'à présenter à l'homme un homme qui fût Dieu, afin de faire entrer dans son esprit, par les actions de cette humanité défiée, la justice éternelle et la vérité souveraine que l'homme ne pouvait plus contempler en elles-mêmes. Toute autre image de Dieu était fausse et de pure idolâtrie; mais, en se faisant homme, Dieu nous a donné le droit de nous le représenter comme un homme, de le contempler dans l'étable, entre les bras de Marie, prêchant sur la montagne, mourant sur la croix, et de l'adorer dans ces divers états. Ce qui fait que saint Augustin appelle ce mystère le lait des enfants, c'est-à-dire, la sagesse éternelle abaissée par un divin artifice et proportionnée par un excès d'amour à la grossièreté des hommes.

Voilà pourquoi Dieu s'est rendu, en s'incarnant, accessible, visible, sensible, humain. Il se fait l'un de nous. Il prend notre langage articulé, notre cœur, notre raison, notre sang, nos besoins, nos misères, nos souffrances, notre mortalité, tout, sauf le mal, pour le changer en lui. La nature humaine est domptée, transformée, régénérée.

Tel est le modèle désormais proposé à l'homme. Ce modèle ne s'est fait voir qu'autant qu'il le fallait pour at-

teindre le but de sa mission. Il s'est suffisamment montré pour condescendre à la faiblesse humaine; il ne s'est pas trop montré pour laisser à l'homme le mérite de la foi et l'obliger à se relever par lui-même. Il a été annoncé et attendu pendant quatre mille ans; il devra entretenir de soi le reste des temps jusqu'à la fin du monde; et ce personnage qui remplit tous les siècles de son attente ou de son action, ne paraît que trente-trois ans sur un point obscur de la Judée, et de ces trente-trois ans il en cache encore trente dans l'obscurité d'une humble condition. Mais c'est assez de voir une fois ce dont on se souviendra toujours. C'est assez pour Dieu de paraître un instant sur un point pour sanctifier de sa présence tous les temps et tous les lieux. Le Verbe incarné n'a fait que passer, et on l'a suivi; et cette apparition a suffi pour assurer à la grâce, qu'il a promise, son efficacité, et pour donner à la liberté de l'homme, qu'il veut respecter, son initiative et son mérite.

Les yeux fixés sur cet exemplaire régénéré de l'homme primitif, le monde apprend à se régénérer lui-même. L'Homme-Dieu est l'initiateur, le premier-né de cet ordre nouveau, le père du siècle à venir. L'Homme-Dieu, par l'esprit qu'il a semé, par la grâce qu'il répand tous les jours, par les exemples que sa vie a donnés, est toujours au milieu de nous, agissant, opérant, sollicitant l'âme de tout homme à s'éveiller, sondant nos cœurs, illuminant le fond de nos esprits, bénissant et touchant nos corps, et laissant l'élite de ses disciples, comme autrefois saint Jean, s'appuyer sur son cœur et s'endormir sur sa poitrine.

Mais la liberté de chaque homme n'en est pas moins respectée. Notre union avec le Christ nous est présentée nous la. e. re d'un seul corps, dont le Christ est le chef et dont nous sommes les membres. Quoi de plus intime! Et cependant nous pouvons la combattre, l'affai-

blir, la briser. Quoi de plus libre ! C'est un jeu continu de dons et de fidélité. C'est un commerce tour à tour commencé, interrompu, renoué par la volonté de l'homme, selon qu'elle incline à l'amour, qu'elle passe à la haine, ou qu'elle revient de la haine à l'amour. Les conséquences de ces relations sont éternelles. Elles aboutissent au ciel ou à l'enfer, librement choisis, librement voulus.

Et quels égards Dieu ne témoigne-t-il pas à l'âme humaine en lui offrant l'application de ses mérites et le modèle de sa chair incarnée ! *Voici*, dit Dieu, *que je suis à la porte et que je frappe : Ecce sto ad ostium et pulso*¹. — Et depuis quand, Seigneur, attendez-vous à la porte de cette âme et frappez-vous ? — J'y suis venu avec la première pensée et le premier sentiment ; j'ai épié l'éveil de l'intelligence ; j'ai sollicité la raison naissante ; j'ai proposé ma grâce aux passions de la jeunesse ; je l'ai offerte aux sollicitudes de l'âge mûr ; je la rapporte enfin au milieu des impressions d'une vieillesse inclinée vers la tombe. — Quoi ! vous pressez, et il résiste encore ; forcez donc cette liberté qui vous repousse, ou retirez cette grâce qu'elle méprise et qu'elle outrage. — Non ! l'homme ne cessera pas d'être libre, et moi je ne cesserai pas d'être bon. — Mais cette lutte, mais ces égards durent depuis vingt, trente, soixante ans. — N'importe ! je frapperai, j'attendrai, je presserai jusqu'à la dernière heure ; et si, au dernier moment, la dernière parole et le dernier regard sont une adhésion de l'homme à Dieu par l'Homme-Dieu, un rapprochement du Créateur avec la créature par le Médiateur qui les unit, c'en est assez : tout sera à lui dans l'éternité, puisqu'il est au Christ et que le Christ est à Dieu : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei*.

Voilà notre foi, notre espérance, notre amour, et dans

¹ *Apocal.*, III, 20.

tout cela le respect et le triomphe de ce que nous avons de plus cher et de plus grand, de la liberté.

Arrière ! arrière ! cruels sophistes qui voulez arracher de mon cœur la foi du Dieu fait homme ! J'ai besoin de ce grand et délicieux mystère. Laissez-moi-le ; c'est le principe, le fondement, le gage de mon salut. C'est par lui que j'espère, que je me réforme, que je deviens bon, désintéressé, généreux. Si vous séparez Dieu de l'homme dans la personne divine qui les a réunis, je n'ai plus de Rédempteur, j'ai perdu ma richesse, mon espérance, ma force est ébranlée, mon bonheur évanoui. Un Dieu qui n'est pas homme ne m'inspire que de l'effroi ; un homme qui n'est pas Dieu ne m'inspire que de l'indifférence. Un Dieu qui n'est pas homme ne rassure pas ma faiblesse ; un homme qui n'est pas Dieu ne me sauve pas de la mort. Il n'y a que le Dieu-Homme qui m'éclaire et qui me console ; il n'y a que l'Homme-Dieu qui m'encourage et qui me relève. Laissez-moi donc l'Homme-Dieu. C'est en l'Homme-Dieu seulement que je dois espérer ; c'est à ses pieds que je puis me reposer ; c'est dans ses bras que je veux mourir.

QUATRIÈME CONFÉRENCE

NAISSANCE DE L'HOMME-DIEU

Nous avons étudié Dieu et l'homme. Vous savez comment la raison atteste à la foi non les vaines idoles que le paganisme encensait dans ses temples, non le dualisme et le panthéisme que la philosophie préconisait dans ses écoles, mais le Dieu du catéchisme, du symbole et de la Bible.

Vous savez comment l'histoire atteste à son tour la vraie notion de l'homme, c'est-à-dire l'innocence primitive, la déchéance graduelle et la réhabilitation subite de l'humanité.

Ces deux termes étant connus et définis, je vous ai proposé le vrai moyen qui les rapproche d'une manière digne de l'un et de l'autre.

Ce moyen, c'est l'Incarnation ou le mystère d'un Dieu fait homme.

Le mystère de l'Incarnation est croyable, même avant la chute originelle, parce qu'il entre dans les harmonies du monde et qu'il y a dans notre nature des ressemblances et des analogies propres à le faire comprendre.

Le mystère de l'incarnation devient, après la chute,

l'une convenance suprême, parce qu'il répare seul la gloire utragée d'un Dieu méconnu, et qu'il assure seul le salut de l'homme en respectant sa liberté.

Ici la raison s'arrête. Elle s'étonne, elle admire, elle demande si ces harmonies et ces convenances ne sont pas la magnifique hypothèse d'un grand esprit ou le rêve généreux d'un cœur abusé.

Je viens lui répondre, l'histoire à la main : Non, ce n'est pas ainsi que l'esprit invente ni que le cœur s'épuise en rêves ; l'Incarnation est un fait : Dieu s'est fait homme, et ce Dieu fait homme c'est Jésus-Christ.

L'Homme-Dieu *a été attendu* ; l'Homme-Dieu *est venu*. Il a été attendu comme on attend un Dieu, j'en atteste les Juifs et les Gentils, c'est-à-dire toutes les nations durant quatre mille ans. Il est venu comme un Dieu doit venir ; j'en atteste la terre et le ciel ; la terre avec le dénombrement de ses habitants, le tressaillement de ses peuples, les terreurs de ses rois, les aveux de ses historiens ; le ciel où tous les astres achèvent alors leur révolution et viennent s'incliner en passant devant le berceau qui doit sauver le monde.

I. Si Dieu s'est fait attendre ici-bas, ce n'a point été, vous vous le persuadez aisément, d'une manière ordinaire et commune. Sa visite a dû être annoncée dans toutes les langues et dans tous les lieux ; tous les hommes devaient l'espérer ; tous les hommes pouvaient le reconnaître. Il fallait des signes divins, populaires, efficaces, éclatant à la fois au ciel et sur la terre, capables d'émouvoir le cœur des nations, de les soulever comme la poussière, au souffle d'une espérance commune, et de les entraîner, sur tous les chemins, à la rencontre du libérateur qui leur était promis.

Or, telle a été l'attente du Messie. Le monde entier eut le pressentiment et l'espoir de sa venue, parce qu'il

venait pour sauver tout le monde. Mais la terre où il devait naître, vivre et mourir, préparée par des prodiges à ce prodige suprême, a senti plus qu'une autre les douleurs de l'attente, les inquiétudes du désir, les espérances de la régénération.

Transportez-vous par la pensée au moment solennel où les trois fils de Noé, sortant de l'arche qui les a sauvés, vont se partager l'univers. Ils emportent tous trois la peine de la faute originelle et l'espoir de la rédemption à venir. Tous trois ont entendu raconter à Noé la tentative et la chute du premier homme, son expulsion du paradis terrestre, et la promesse faite à la femme d'une revanche éclatante sur le démon qui l'a perdu. Voici cette parole : tous la rediront ; leurs fils la rediront à leur tour ; elle se transmettra de génération en génération ; elle sera traduite dans toutes les langues ; on l'exprimera par les symboles les plus divers ; mais partout se [retrouvera la tentation maudite, le serpent séducteur, la femme séduite. Partout retentira cette parole divine, dont le démon est menacé : *Je mettrai des inimitiés irréconciliables entre toi et la femme, entre sa race et la tienne, et un jour cette race t'écrasera la tête*¹. Mais où habitera cette postérité de la femme ?

Déjà Sem, Cham et Japhet deviennent de grandes races. L'Europe, l'Asie, l'Afrique, tout se peuple ; les dynasties, les villes, les empires, tout commence. Étudiez les principales nations avec le génie qui les anime ; cherchez, entre toutes les terres, la terre que Dieu a choisie pour s'y montrer, entre tous les peuples, le peuple qu'il a élu pour en faire ses ancêtres.

Est-ce Babylone ? Babylone, il est vrai, semblait née pour commander à la terre, elle avait le génie de l'orgueil ; mais sa prospérité dura peu, car l'orgueil s'oublie toujours dans la mollesse et dans les plaisirs. Babylone

¹ *Genes.*, III, 15.

était ruinée de fond en comble cinq cents ans avant la Rédemption. Est-ce l'Égypte? Je la vois animée d'un esprit de sagesse et de prévoyance; elle dure quinze siècles; mais cette durée, le plus beau chef-d'œuvre de la politique humaine, aura son terme. L'Égypte, autrefois si sage, marche étourdie, enivrée, chancelante; elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue quand le Messie est encore à naître. Est-ce la Grèce? La passion de la Grèce est la liberté. Homère et Pindare l'enflamment par leurs chants dans le cœur des Hellènes; Lycurgue et Solon l'affermissent par leurs lois; Léonidas, Miltiade, Thémistocle, la vengent par leurs armes. Mais cette liberté a ses défaillances : Philippe trouve assez d'or pour l'acheter, Alexandre assez de prestige pour l'aveugler en l'enchaînant, et le dernier soupir de cette généreuse passion s'exhale avec la vie de Philopœmen sans donner naissance au libérateur attendu. Est-ce Rome enfin, l'héritière de l'Égypte, de la Grèce et de l'Asie? Ah! sans doute, c'est un noble et fier sentiment que celui qui fit la fortune et la grandeur de Rome. L'amour de la patrie fut le génie de ce peuple nouveau. Mais depuis le jour où le vieil Horace offrait sa famille à Rome en danger, jusqu'au jour où Rome se vendait dans les comices à César, à Pompée, à Antoine, à Octave, il ne s'écoula pas plus de sept siècles. L'amour de la patrie s'éteignit, comme celui de la liberté, dans ces cœurs amollis par le luxe et la corruption, et les sentiments romains n'étaient plus quand la terre attendait encore un sauveur.

Mais à côté de ces quatre grandes nations il y en a une autre, d'un territoire resserré et d'une existence souvent obscure, qui a surpassé par sa durée et par sa fidélité à ses lois, par sa constance dans ses épreuves, Rome, Athènes, Memphis et Babylone. D'abord errante, longtemps esclave, rarement victorieuse, toujours combattue, elle a résisté pendant deux mille ans à toutes

ces vicissitudes. Ce n'est ni l'ambition, ni la politique, ni la liberté, ni l'amour de la patrie, qui a soutenu et animé cette merveilleuse existence. De tels sentiments quelque grands qu'ils soient, ne révèlent que l'homme, et c'est le souffle de Dieu que nous trouvons en elle. Cette nation naît, se forme, existe, souffre, agit, règne, succombe, pour annoncer et publier pendant deux mille ans qu'elle adore le vrai Dieu ; qu'un jour son Dieu deviendra le Dieu de toute la terre ; enfin que cette révolution s'accomplira par un homme sorti de ses rangs, qu'elle appelle le Saint, le Juste, le Sauveur, le Désiré des nations, et à qui elle prête les pensées, les attributs et l'éternité de Dieu même. Ce peuple, c'est le peuple juif ; sa destinée, c'est d'attendre ; l'attente de Dieu qu'il annonce, c'est sa passion, son âme, sa vie.

Quelle voix fait sortir Abraham des champs de la Chaldée ? C'est la voix de la promesse et de l'attente : Écoutez-la : *Sors de ta terre et de ta parenté, et viens dans la terre que je te montrerai ; je ferai de toi une grande nation, et en toi seront bénis tous les peuples de la terre* ¹.

Cette attente fut mise à une singulière épreuve. Abraham attend jusqu'à cent ans le fils auquel il doit transmettre la promesse ; l'enfant naît, croît, grandit, et quand toutes les espérances de sa race commencent à s'épanouir en lui, Dieu demande au patriarche de lui en faire un holocauste sur une montagne mystérieuse. Mais quoi ! pendant qu'Abraham lève la main sur ce fils unique et bien-aimé, la même voix se fait entendre encore pour affermir l'attente dans le moment même où elle va être détruite ; cette voix est plus forte et plus distincte que la première fois : *Je l'ai juré par moi-même : je bénirai et je multiplierai ta semence comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le rivage de la mer, et en*

¹ Gen., XII, 1.

toi seront bénies toutes les nations de la terre ¹. Voilà la promesse confirmée par le serment.

Isaac l'entend à son tour et la redit à Jacob; Jacob, voyant douze fils autour de son lit de mort distingue entre Juda tous les autres, marque son rôle, nomme la tribu dans laquelle naîtra le Messie, et précise l'époque même de sa venue : *Le sceptre, dit-il, ne sera point ôté de Juda, ni le chef de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui sera l'attente des nations* ².

Mais que cette attente est longue et qu'elle a de vicissitudes ! Le sang d'Abraham passe en Égypte : là on le condamne à se perdre, et il survit à la condamnation. Moïse, sauvé des eaux, sauve lui-même Israël devenu un peuple ; ce peuple tiré de l'Égypte et mené à travers les déserts au pied du Sinaï, arrive en face du Jourdain, aux frontières de ce territoire habité par ses ancêtres et dont la possession est promise à toute leur postérité. Là se tenait une nation en armes pour lui disputer le passage. Quel spectacle ! D'une part, c'est Moab avec ses bataillons, ses autels et ses chefs ; de l'autre, c'est Israël avec ses femmes, ses enfants, ses soldats, ses lévites. Un devin s'avance entre les deux armées. Moab lui demande de maudire Israël, mais quoi ! la malédiction expire dans sa bouche ; trois fois il veut la prononcer, trois fois la prophétie sort de ses lèvres au lieu de l'anathème : *Une étoile, s'écrie-t-il, sortira de Jacob, une aigle surgira d'Israël ; elle frappera les chefs de Moab et les enfants de Seth* ³.

Va maintenant, peuple béni, sur la foi si souvent renouvelée de cette promesse ; les murs de Jéricho tomberont devant elle ; les peuples chananéens disparaîtront pour la vérifier ; Débora, Samson, Gédéon, naîtront, selon l'ordre des temps, pour montrer ce que cette attente peut faire d'une femme, et comment un héros peut vain-

¹ Gen., XLIX, 10.

² Gen., XXII, 18.

³ Num., XXIII, 7-10.

cre avec des lampes au lieu d'épées. Oh ! qu'Israël ne se plaigne pas d'être séparé du reste du monde ! Dieu le met à part des autres peuples pour empêcher que la tradition de l'attente ne s'altère dans un commerce étranger ; dans le peuple, il sépare la tribu de Lévi des autres tribus ; dans les animaux qui le servent, ceux qui sont purs de ceux qui sont impurs ; dans les jours de sa vie, le sabbat et les fêtes des autres jours ; dans la terre qu'il habite, un lieu pour y bâtir son temple ; dans le temple, une enceinte réservée aux prêtres ; dans cette enceinte, le Saint des Saints où le grand-prêtre entre seul. Voilà le temple dont l'antiquité parlait avec admiration, quoiqu'il n'y eût ni images, ni statues, ni simulacres ! C'était un temple vide, le seul où Dieu souffrait qu'on l'adorât, parce que c'était le seul où il fût attendu.

Ne craignez rien pour cette admirable attente de toute la suite de l'histoire. Quand David et Salomon élèvent jusqu'au comble la gloire du peuple juif, ce peuple ne triomphe que pour annoncer et publier la venue de celui qui doit venir. Tout demeure provisionnel, figuratif et prophétique, jusque dans les splendeurs de ces règnes incomparables ; et la harpe de ses voyants couronnés, soit qu'elle soupire, soit qu'elle se plaigne, soit qu'elle s'épuise en actions de grâces, ne célèbre ni le règne éphémère des Juifs, ni les alliances charnelles de leurs rois, ni le tombeau où reposeront leurs cendres, mais le trône éternel à qui la terre sert d'escabeau, le Verbe assis à la droite du Père, le tombeau vide qui demeurera glorieux parce que l'humanité du Christ y aura passé.

Ne redoutez pas non plus les jours du déclin et de la tribulation. Le schisme éclate, mais le Pentateuque, également vénéré à Jérusalem et à Samarie, donne des témoins à l'attente du monde, au pied des autels de Baal comme au pied du vrai Dieu. Les tyrans règnent, mais Isaïe console Juda de ses disgrâces en chantant les triom-

phes du Christ. « *Lève-toi, Sion, revêts-toi de ta force, prends tes vêtements de gloire; ton Dieu règnera, et le Saint d'Israël sera désormais le Dieu de toute la terre*¹. » Voici l'exil, et Daniel succède à Isaïe. Il annonce le retour des Juifs dans leur patrie, la date du décret qui les rétablira, la royauté du Sauveur, l'ingratitude, les reniements, la désolation et la ruine de Jérusalem. Comptez ces soixante et dix semaines d'années, la prophétie est aussi claire que l'histoire, et les dates ont toute la précision des mathématiques. C'est 454 ans avant l'ère chrétienne que commence la grande époque; c'est en l'an 33 de cette ère que le Christ sera mis à mort, c'est en l'an 70 que la ville sainte sera détruite².

Après l'exil, le retour; après Daniel, Aggée et Malachie. Un nouveau temple s'élève, mais les vieillards, qui se souvenaient de la gloire du premier, ne pouvaient se consoler de la pauvreté du second. Aggée les rassure en chantant parmi les pierres du nouvel édifice ces paroles prophétiques : *Encore un peu de temps, dit le Seigneur des armées, et je remplirai cette maison de gloire; c'est dans ce lieu-ci que le Désiré des nations viendra et qu'il donnera la paix*³. N'est-ce pas là l'attente d'un Dieu ?

Il a donc été attendu, et aux portes de l'Eden, et sous les tentes de la Chaldée, et dans les demeures de l'Égypte, et aux pieds du Sinaï, dans Jérusalem et dans Babylone, dans les douleurs de l'exil et dans la joie du retour. Adam, Noé, Abraham, Jacob, Moïse, Isaïe, Daniel, l'ont salué comme le vainqueur et le créateur du monde, le prince de la paix, l'ange de l'alliance, l'agneau de Dieu chargé des péchés de la terre, le juste qui pleuvra du ciel.

Attendez-le dans le genre humain, dans la postérité de Sem, dans la race d'Abraham, dans la tribu de Juda, dans la famille de David. Voilà ses ancêtres selon la chair.

¹ Is., LI, 1.

² Dan., IX, 24-27.

³ Agg., II, 7-13

Attendez-le à l'heure où le sceptre sortira de Juda ; c'est Jacob qui donne ce signe dix-sept cents ans avant la naissance du Rédempteur.

Attendez-le dans le second temple ; c'est Aggée qui l'y reconnaît cinq cents ans avant son entrée.

Attendez sa mort pour l'an 33 de notre ère ; c'est Daniel qui en marque la date cinq cent soixante-dix ans avant cet événement. Ainsi, l'état politique de la Judée est déterminé, la famille du Messie est nommée, sa présence est signalée dans le second temple, la date de sa mort est fixée. Quelle suite ! quelle fidélité à la même pensée ! quelle admirable attente !

Mais l'attente de ce Dieu réparateur ne s'est pas renfermée dans la tradition particulière du peuple juif. Elle a passé le Jourdain, l'Euphrate, l'Indus, la Méditerranée, tous les océans, et, portée sur les ailes invisibles de la Providence, elle a pénétré chez les peuples les plus divers et les plus lointains, pour y créer une espérance uniforme à côté d'un universel souvenir. Sous quelque soleil qu'il ait planté la tente de son exil, l'homme banni de l'Eden n'a pas cessé d'avoir le désir profond de s'unir au Verbe. Son âme a gardé partout les arrhes de ce mariage divin : chez les juifs, c'est la loi écrite ; chez les païens, la révélation primitive : promesses authentiques, présents sacrés, doux et profonds souvenirs qui sont pour elle de véritable fiançailles. Ne soyez donc pas surpris qu'elle ne drouve dans aucune doctrine la satisfaction de ses désirs, sans aucun rite la plénitude de son amour. C'est en vain que les anges la visitent et que les hommes l'enseignent. Ni les hommes ni les anges ne lui suffisent, elle veut épouser le Seigneur.

Consultez sur cette attente les livres sacrés et les traditions populaires. Tout livre sacré, grec, égyptien, indien, persan, chinois, s'ouvre par le récit de la chute originelle, la promesse d'une réparation, les débats d'une

lutte animée entre le bien et le mal, l'espoir d'une victoire remportée un jour sur le mauvais génie qui a perdu l'humanité. Je ne vous citerai ni la boîte de Pandore, ouverte par la curiosité d'une femme et au fond de laquelle demeure l'espérance du salut à venir ; ni la fable de Prométhée enchaîné sur le Caucase, que la main d'un dieu viendra délivrer un jour ; ni la tradition égyptienne du serpent Typhon, qui trompe Isis, mais qui sera un jour vaincu par la postérité de cette femme séduite ¹ ; ni cet Orus que l'Égypte attendait pour tuer Typhon, et que la Grèce adorait d'avance sous l'image d'Apollon vainqueur d'un serpent. D'où vient cet admirable accord de symboles et d'espérances entre tous les peuples ? Où est le fond de toutes ces traditions, sinon dans le verset prophétique de la Genèse adressé à l'ennemi du genre humain après la première faute : *Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne, et un jour cette race t'écrasera la tête* ².

Mais oublions, si vous le voulez, les fables et les symboles, et tenons-nous-en à la philosophie.

Confucius, à l'extrémité orientale de l'Asie, parle d'un saint qui était, disait-il, le véritable *Saint* et qui devait venir à l'Occident ³.

Zoroastre chez les Persans est plus explicite encore. Il nomme le médiateur, Mithras, tenant de Dieu et de l'homme, et servant de point de rapprochement, de moyen entre ces deux êtres. Il prédit le temps où, sous le règne de ce médiateur, la terre sera plate, unie, égale, soumise à la même loi et parlant la même langue ⁴. Ce Dieu se fera encore attendre, mais le temps pendant lequel il se repose n'est pas trop long pour un Dieu.

¹ PLUTARQUE, *de Isis et Oris*, n° 24, trad. d'Amyot.

² *Gen.*, III, 15.

³ VOLTAIRE, *Addition à l'histoire générale*, p. 15.

⁴ RAMSAY, *Discours sur la mythologie*, p. 150. — ANQUETIL-DUPERRON, *Système mythologique des mages*, t. LXI, p. 298-299.

Quelle philosophie ! quelle tradition ! comme elle est claire, transparente, décisive !

Socrate, le plus sage des Grecs, ne s'exprime pas autrement. Alcibiade se rendait au temple pour y faire un sacrifice : il rencontre son maître et le consulte sur ce qu'il doit demander aux dieux. — Attendez, répond Socrate. — Mais que faut-il attendre ? — Celui qui s'intéresse à ce qui nous touche et qui désire infiniment notre bien. — Qu'il vienne donc, qu'il dissipe les ténèbres dont je suis enveloppé. Pour moi je suis disposé à faire tout ce qu'il me prescrira, pourvu que je devienne meilleur ¹.

Quel est-il donc ? Platon vous répondra dans le *Timée* : C'est l'auteur de tout ce qui est, de tout ce qui sera ; nous devons le prier ainsi que son Père et son Seigneur ; c'est le *logos*, c'est le Verbe ².

Après les Orientaux et les Grecs, interrogez les Latins. Le *logos de Platon*, le *docteur universel de Socrate*, le *saint de Confucius*, le *Mithras de Zoroastre* est pour l'oracle de la sybille de Cumès le *monarque universel* ; pour Cicéron, c'est la loi primitive et véritable, c'est la *droite raison de Dieu*. Et Cicéron parle comme Zoroastre des lois qui seront données un jour à la terre. Il attend ce jour heureux où il n'y aura plus de règles diverses, les unes à Athènes, les autres à Rome, mais où l'univers entier reconnaîtra un seul législateur, un seul maître, une seule loi.

Pendant que l'antiquité confessait ainsi cette attente divine, le cercle des temps s'achevait, et le monde, de plus en plus dégradé, s'avalissait à tous les degrés de l'échelle sociale. Partout la division, la haine, l'infamie. L'homme était blasé. Un mot profond de Sénèque peint et résume cette triste époque : « Ce qui nous tourmente,

¹ *Plat. in Alcib.*, II *Oper.*, t. I, p. 100-101.

² *PLAT.*, *Timée. Opera*, t. IX, p. 541.

dit ce philosophe, ce n'est pas la tempête, c'est la nausée ¹. » La nausée ! c'est-à-dire l'ennui secret, incurable, universel, de l'humanité revenue de ses illusions. Cette triste humanité s'efforce de se dérober à elle-même, en offrant à ses yeux fatigués le spectacle d'un luxe inouï, à ses goûts affadis des festins qui coûtent des millions de sesterces, à son cœur endurci des fêtes où le sang coule à grands flots. De là cette prodigieuse facilité à accepter les superstitions étrangères ². La magie est remise en honneur. Quand l'attente n'a plus d'organe dans le paganisme décrié, elle en retrouve dans la divination et l'astrologie. Tant il est vrai que celui qui doit venir viendra non-seulement pour les Juifs, mais pour les Gentils, qu'il sera l'attente de toute la terre, le centre de tous les temps, le libérateur de tous les hommes. Qu'il vienne donc, je le demande avec Socrate. L'expérience est complète. L'homme est devenu semblable à ce pauvre aveugle que saint Luc nous montre aux portes de Jéricho, implorant l'aumône de tous ceux qui passaient. Ainsi l'humanité tout entière s'adresse tantôt à la philosophie, pour savoir si elle a une doctrine qui console, tantôt au prêtre égyptien, pour savoir si les mystères d'Isis ne seraient pas moins vides que ceux d'Adonis ou de Cérès, tantôt au magicien lui-même, pour savoir si ses sortilèges ne renfermeraient pas une vertu de Dieu. Mais la doctrine des philosophes n'a rien d'assuré, les évocations des magiciens n'ont rien d'efficace. Tout se réduit à répondre : Attends, attends encore ! Pauvre aveugle, prends courage, tu n'auras pas longtemps à tâtonner dans la nuit. Déjà, comme l'aveugle de Jéricho, tu entends le bruit confus qui s'élève autour des pas du Sauveur, et tu commences à crier vers

¹ Non tempestate, sed nauseâ vexor. (*De tranquillitate animi*, cap. 1.)

² *Externæ superstitiones valuerunt*, (TACITE, *Ann.* XI, cap. xv.)

lui. Déjà tu lui as dit, dans le fond de ton cœur : Prends pitié de moi, guéris-moi. Eh bien ! le voici, les temps de la préparation sont achevés. Il vient, il est venu, un Dieu nous est né, et c'est à lui, mes frères, que nous allons vous conduire.

II. Le Dieu attendu avec tant d'impatience, comme il convenait à sa mission, est venu comme il convenait à sa majesté. Vous ne verrez ici ni la pompe des palais, ni l'éclat des couronnes, ni les cérémonies qui accompagnent la naissance des princes. Qu'importe aux regards de celui qui fit l'immensité une étable ou un trône, un manteau de pourpre ou de misérables langes ? Ce n'est pas l'avènement d'un roi temporel que je vous raconte, c'est l'avènement d'un Dieu.

Or, un tel événement est marqué à des signes si hauts, si universels, si inattendus, que l'on demeure confondu et anéanti devant ces preuves de la divine apparition.

La venue de l'Homme-Dieu est certifiée, dans toutes les langues, par toutes les histoires et toutes les traditions, et c'est le seul fait sur lequel elles soient toutes d'accord dans ce grand siècle.

Son nom, sa famille et le lieu de sa naissance ont été écrits dans le dénombrement de la terre entière, et c'est la seule statistique universelle qu'on ait jamais dressée.

L'année et le jour de cet événement sont marqués dans le ciel, et cette année, ce jour, sont, dans le mouvement et les révolutions des astres, la date la plus solennelle du temps.

Oubliez donc, si vous le voulez, l'Évangile et ses preuves. Je n'interroge aujourd'hui que trois sciences : l'histoire dans sa vaste et sa plus large expression ; la statistique, dans le seul monument complet qu'elle ait écrit ; l'astronomie avec ses lois profondes, ses nombres mystérieux et ses harmonies universelles.

Le Désiré de toutes les nations devait être le sauveur du monde, et sa religion était destinée à durer toujours. C'est pourquoi l'heure marquée pour sa venue sera favorable à ce grand projet. Le génie romain était au comble de la puissance. Ses lois, ses mœurs, sa langue, portées dans tous les lieux qu'il avait conquis, réalisaient pour la première et la dernière fois l'empire universel. Epoque solennelle et unique dans l'histoire, où tous les peuples, anciens et modernes, furent mêlés et confondus pour quelque grande et décisive transformation. Le genre humain n'avait qu'une capitale, Rome ; qu'un maître, Auguste ; qu'une lèvre et qu'une langue, la langue latine. Moralement, il était arrivé à la plus profonde dissolution ; matériellement, il avait atteint le plus haut point d'organisation et d'unité. En un mot, d'un bout à l'autre de ce siècle, tout semble prêt, et l'on peut dire sans crainte de se tromper que le siècle d'Auguste sera le siècle du Messie.

Jamais point de vue n'a été plus vaste, plus simple et plus vrai. Daniel le prédit ¹ ; Polybe le prévoit ² ; Tite-Live ³ et Plutarque ⁴ le signalent ; saint Augustin et Bossuet l'ont peint à grands traits ⁵. Nous n'avons qu'à ouvrir l'histoire, et nous serons assurés, au premier coup d'œil, que les temps sont accomplis. En effet, à ce point marqué, un pressentiment universel s'empare de toutes les âmes. Toutes les traditions jusque-là si confuses, se réveillent, se précisent et se répandent d'un bout du monde à l'autre, comme les mille échos d'une voix qui a trouvé son but et qui revient sur elle-même.

¹ *Dan.* cap. II.

² « Les événements, dit-il, amènent le monde à une certaine unité. »

³ *Lib.* . I, n° 4.

⁴ *Cœuvr. moral. De la fortune des Romains*, nomb. 33.

⁵ S. AUG., *De la cité de Dieu*, liv. V. — BOSSUET, *Discours sur l'histoire universelle*, 1^{re} partie, chap. IX.

Voyez les peuples : quelle espérance ! quel frémissement ! Dès l'an 60 avant Jésus-Christ, les Gaules s'ébranlent, parce que les druides s'accordent à reconnaître que le cycle des temps va atteindre son dernier terme et que l'époque de la grande réforme prédite par leurs oracles est arrivée. Une lutte intérieure s'engage dans la nation entre la noblesse et le sacerdoce ; les deux partis cherchent des secours étrangers : l'un est protégé par les Romains, l'autre par les peuples germaniques ; c'est l'épée de César qui termine la lutte, et plus d'un million de Gaulois périssent dans les champs de bataille, à peu près comme les Juifs périrent plus tard pour avoir mal compris leurs prophéties. L'île sacrée des Bretons a aussi ses révolutions, fondées sur les mêmes espérances, tandis que les peuples du nord, apprenant qu'un Dieu va naître en Asie, envoient une ambassade pour s'en assurer. Cependant ce mouvement d'inquiétude et de curiosité religieuse fait frémir comme une étincelle électrique l'autre extrémité du monde. L'inertie contemplative des Indes en est émue, le repos du bramane en est troublé : l'annonce d'un avènement miraculeux se répand partout. C'est alors que l'empereur Vicramadytia, instruit par les prophéties qui annonçaient la naissance d'un Enfant divin, députe vers l'ouest à la recherche de ce fils du ciel. Une caravane, composée des chefs des tribus, se met en marche vers la ville des Sept Collines et vient y demander quel est ce Dieu qui trouble le ciel et la terre.

Mais Rome elle-même était partagée entre l'espérance et l'alarme. Suétone raconte dans sa *Vie d'Auguste*, que l'année de la naissance de ce prince, un prodige, interprété par les prêtres, fixa au plus haut degré l'attention publique. Il avait été annoncé que la nature était en travail d'un roi et que Rome serait mise sous ce sceptre nouveau. Le sénat, épouvanté, rendit un décret qui dé-

fendait d'élever, cette année-là, aucun enfant mâle¹. Ce décret ne fut point porté aux archives publiques, parce que chaque sénateur espéra en secret pour sa maison le bénéfice de l'oracle et la gloire de cette élévation inattendue. Pendant que l'ambition tempérerait ainsi la cruauté dans Rome, Hérode, roi de Judée, troublé par le même présage, ne pouvait plus contenir sa fureur. Il connaissait la prophétie de Jacob; c'était lui qui avait arraché le sceptre à la tribu de Juda, et qui avait ainsi hâté les jours de l'avènement. Les princes de l'Orient venaient lui demander où était né le Roi des Juifs; il se flattait lui-même d'être le Messie, et les esprits forts qui formaient sa cour, aveugles comme le sont les sectaires, courtisans comme le sont les incroyables, voyaient dans son pouvoir l'accomplissement des bénédictions promises à l'humanité. Il résolut donc de détruire tous les enfants mâles au-dessous de deux ans, y compris son propre fils. Ce ne sont pas les livres saints que j'invoque ici, c'est un historien païen, c'est Macrobe : « Auguste, « dit-il, ayant appris que parmi les enfants égorgés en « Syrie se trouvait le fils d'Hérode, s'écria : Il vaut donc « mieux être le pourceau d'Hérode que son enfant². »

Aussi les poètes et les historiens, en constatant l'arrivée du Messie, s'accommodent avec soin aux inquiétudes des maîtres du monde. Écoutez-les :

Virgile traduit en vers les oracles de la sibylle de Cumès; il annonce au siècle d'Auguste la venue d'un enfant mystérieux, fils de Jupiter, destiné à bannir du monde les vestiges de l'antiquité et à commencer un ordre aussi grand que nouveau³. Il s'adresse à tous les siècles; il montre la terre, la mer, le ciel, tressaillant à l'approche de la nouvelle ère; il décrit la douceur, la

1 SUÉTONE, *Vita Cæsaris Augusti*, cap. XCIV.

2 MACROBE, *Satur*, lib. II, cap. IV.

3 VIRGILE, *Eglog.* IV.

paix, la concorde, les prodiges de lumière et de vertu qui vont éclater dans l'univers. On croit entendre Isaïe : c'est le même langage, les mêmes figures, la même grandeur; et quand on cherche le nom de ce Dieu, que trouve-t-on à la tête de l'églogue? celui de Pollion, l'ami de Virgile.

Voici un autre interprète de l'opinion publique; c'est le plus sérieux et le plus grave des historiens, c'est Tacite : « C'était, dit-il, une persuasion répandue partout « qu'à cette époque-là l'Orient devait prévaloir, et qu'un « homme sorti de la Judée s'emparerait du gouverne- « ment du monde ¹. » Mais quel est donc cet homme sorti de la Judée? O prodige d'aveuglement! Tacite ici se fait courtisan. En dépit de son propre texte, ce sont des Romains, et non des Juifs, c'est Vespasien, c'est Titus, qu'il revêt de ces hautes destinées ².

Mais Josèphe, l'historien des Juifs, constate le même oracle et l'applique aussi à Vespasien ³ : aveugle qui, pour autoriser sa flatterie, transportait aux étrangers l'espérance de Jacob et de Juda, qui cherchait dans l'empereur romain le fils d'Abraham et de David, et attribuait à un prince idolâtre le titre de celui dont les lumières devaient retirer les gentils de l'idolâtrie ⁴.

Tandis que les lettrés constataient ainsi la venue de l'Homme-Dieu et cherchaient inutilement sa personne, les faux christes se montraient de toutes parts et attiraient le peuple à leur suite. Les prestiges de Simon le Magicien fascinaient la ville de Samarie. Jérusalem se soulevait tout entière au moindre bruit de quelque apparition nouvelle; Dosithée et Ménandre s'approprièrent le titre de sauveur du monde; Barchochébas, dont le nom signifie fils de l'étoile, essayait de se faire reconnaître pour la

¹ *Hist.*, liv. V, cap. XIII.

² *Quæ ambages Vespasianum ac Titum prædixerant.* (Ibid.)

³ *Guerre des Juifs*, lib. VI, chap. XXXI.

⁴ *Hist. univ.*, 2^e partie.

postérité de Jacob. Ainsi les messies s'improvisaient partout; partout retentissaient ces paroles contradictoires : *Le Christ est ici. Non, il est là.* On apprend que Jean prêche aux bords du Jourdain. Les Juifs députent aussitôt auprès de lui : Êtes-vous le Christ, lui demandent-ils, ou bien faut-il en attendre un autre? Non, Jean n'est pas le Christ, mais son précurseur. Interrogez le grand-prêtre Zacharie, le père de Jean; il vous dira que *son fils est le prophète du Seigneur, qu'il marche devant lui pour préparer les voies, mais que le soleil vient de se lever pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et pour conduire nos pieds dans le chemin de la paix*¹. Voyez Anne la prophétesse, qui ne quitte plus le temple et qui y passe sa vie dans le jeûne et dans la prière. Elle accourt au devant d'un enfant qu'on apporte dans le lieu saint, elle en parle avec admiration comme de la rédemption du peuple. Mais le saint vieillard Siméon l'a devancée; il prend l'enfant dans ses bras, il bénit Dieu et il s'écrie : *Maintenant vous pouvez renvoyer votre serviteur en paix, parce que mes yeux ont vu le salut que vous avez préparé, la lumière qui illuminera les nations et qui sera la gloire du peuple d'Israël*². Voilà l'histoire, avec les tressaillements des peuples, les craintes des rois, les interprétations des savants, les mouvements indiscrets de la foule, la persuasion du monde. Le Christ est né. Où est-il? La Chine et l'Inde viennent le chercher en Occident³, les Gaules et les Scandinaves en Orient; toute la terre le demande à la Judée, c'est vers la Judée que se tournent tous les yeux. Qui est-il? Est-ce le fils de Pollion? Est-ce Vespasien ou Titus? Est-ce Jean-Baptiste? Mais le fils de Pollion n'a pas même une histoire, Vespasien et Titus ne sont pas des Juifs, Jean décline le titre de Messie. Il reste l'enfant que Zacharie a salué, ce soleil qui se

1 Evang. selon S. Luc., c. II. ° 3 TALMUD, *Babyl. Sanhedr.*, c. II

2 Ibid.

lève et que le saint vieillard Siméon a chanté comme le salut et la gloire d'Israël.

Quel est donc cet enfant ? Je rechercherai devant vous son acte de naissance, et, prenant en main non pas les Évangiles, mais les statistiques de l'empire romain, je vous dirai avec toute la précision de la science profane : Il est né à Bethléem, il est de la race d'Abraham, de la tribu de Juda et de la famille de David ; le huitième jour après sa naissance il a été circoncis et nommé Jésus.

Entrons dans quelques détails : trois statistiques ont été dressées sous le règne d'Auguste ; la première date de l'an de Rome 726, elle ne fut que partielle, et la Judée n'y est pas mentionnée ; la seconde qui fut générale, au rapport de Tacite, commence en l'an de Rome 746 ; la troisième ne fut achevée qu'après la mort de l'empereur, en 759. Ce fut au sénateur Sulpicius Cyrinus, l'un des hommes les plus considérables de l'empire, que l'on donna la surintendance du recensement de tout l'Orient¹. Il commença ses opérations avec mesure, car six mille pharisiens, attendant la venue du Messie, refusaient de rendre hommage à Auguste. On compta seulement la population par tribus, conformément à la constitution du peuple juif, afin de rétablir l'ordre généalogique des différentes familles, sans aller jusqu'à taxer les propriétés. Encore cette mesure ne fut-elle appliquée qu'aux anciennes tribus de Juda et de Benjamin. C'est dans ces circonstances que la Vierge Marie et Joseph son époux, qui appartenaient tous deux à la tribu de Juda et à la famille de David, se rendirent à Bethléem, pour obéir aux prescriptions de l'empereur. Cet ordre, s'il eût été exécuté en vertu des usages des Juifs, n'aurait compris que Joseph. Mais nous apprenons par Denys d'Halicar-

¹ Voir le Dr SEPP, *Vie de Jésus-Christ*, t. I, *Recensement*. Cf. JOSÈPHE, *Antiq. judaïques*, lib. XVIII, cap. I et II.

nasse que chez les Romains le recensement s'appliquait aussi aux femmes, voilà pourquoi le voyage de Marie était nécessaire, malgré sa grossesse et les rigueurs de la saison¹. Bien plus, Lactance nous en avertit, non-seulement on exigea dans les provinces la présence des femmes, mais le nom des enfants, même en bas âge, était écrit sur les tables du recensement².

Voilà donc l'acte de naissance de Jésus-Christ, vérifié par un païen dans la ville de Bethléem. Cet acte constate son nom, sa famille, le lieu de son apparition au monde. Cyrinus envoya à Rome les tables qu'il avait dressées : témoin saint Justin, qui les cite au juif Triphon, et qui par cette citation laisse tous les contradicteurs sans réplique³; témoin Tertullien, qui déclare avoir vu le registre officiel où était inscrit le nom de Jésus et que l'on gardait dans les archives de l'empire⁴; témoin saint Chrysostôme, qui fait mention de la même statistique, assurant qu'on la montrait encore à Rome de son temps, que chacun pouvait la lire, et qu'il était facile d'y reconnaître l'époque de l'avènement du Christ⁵; témoin Julien, ce philosophe apostat et couronné, qui devant toutes ces preuves renonçait à contester la famille du Messie et le lieu de sa naissance⁶. Or, après de tels noms et de telles autorités, de quel poids, je vous le demande, pèse la critique ignorante du XIX^e siècle pour contrebalancer les témoignages accablants des premiers âges du christianisme ? Quand un sénateur romain a constaté la naissance de Jésus à Bethléem dans un recensement universel, quand saint Justin, Tertullien, saint Chrysostôme, ont

1 DION. HALIC.

2 Voir pour plus de détails SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, v, 4, HUET, *Démonst. évang.*, ix; LARDNER, *Credibil.*, t. I, p. 284 et suiv., et surtout M. WALLON, *De la Croyance due à l'Évangile*, p. 296-341.

3 S. JUSTIN, *Apol. pro christian.* 34 *ad finem*.

4 TERTULL., *Advers. Marcion.*, IV, cap. xix.

5 S. JOAN. CHRYS., *Hom. in diem Nativ.*

6 S. CYRILLE, lib, vi, *C. Jul.*

cité cet acte authentique, quand Julien l'Apostat s'est tu devant ces témoignages, de quel droit, à quel titre, sur quelle autorité, la plume légère d'un romancier vient-elle nous dire au mois de juin 1863 : « Jésus est né à Nazareth ¹ ! »

Ah ! qu'a-t-il donc trouvé pour contredire les hymnes dans lesquels la poésie a chanté l'étable de Bethléem, les chefs-d'œuvre dont cet aimable et touchant sujet a doté la peinture, les homélies qu'il a inspirées aux Pères des premiers siècles, les pèlerinages qui, depuis les apôtres, ont conduit tant d'âmes pieuses, de toutes les extrémités du monde, à cette ville, témoin des premiers vagissements de l'enfant divin ? Qu'a-t-il trouvé ! quelque blasphème de Celse ou quelque hérésie de Marcion ? Mais Origène a répondu à Celse : « S'il est quelqu'un à qui l'Évangile ne suffise pas pour le convaincre que le Christ est né à Bethléem, qu'il sache et qu'il se rappelle qu'à Bethléem on montre encore la caverne dans laquelle Jésus est né, et dans cette caverne la crèche où il fut enveloppé de langes. Sur les lieux mêmes il ne rencontrera personne qui ne publie et ne se plaise à répéter, contre les ennemis de la foi, que c'est bien là qu'est né ce Jésus que les chrétiens admirent et adorent ². Mais Tertullien, s'adressant à Marcion, lui a dit avec une foudroyante ironie : « Faites disparaître et ce dénombrement de César qui m'importune, et cette misérable hôtellerie, et ces langes méprisables, et cette crèche si dure ³ ! » Non, le prophète n'a point parlé au hasard quand il a promis à Bethléem la gloire d'être le berceau du Christ. Non, les princes des prêtres et les scribes du peuple n'ont pas hésité quand, ouvrant les livres saints pour découvrir le lieu de cette mystérieuse naissance, ils ont montré à Hérode

¹ *Vie de Jésus*, II, pag. 19.

² ORIG., *Contra Celsum*, lib. I, n° 51.

³ TERTULL., *De carne Christi*, n° 2.

et aux Mages le passage fameux où la modeste bourgade est élevée, sept cents ans d'avance, au premier rang des cités¹. Non, saint Jérôme n'a pas baisé une vaine poussière, quand il a enseveli ses passions, ses luttes, ses veilles, ses vertus, dans cette grotte où il cherchait contre lui-même un sûr asile et de divins souvenirs. Non, le genre humain ne fait point fausse route quand il visite Bethléem aussi bien que le Calvaire. Ce n'est pas d'un trait de plume qu'on efface tant d'autorités et de traditions ; et la goutte d'encre tombée de cette plume ignorante, sur le nom immortel de la ville de David, n'empêchera pas les yeux des générations à venir de s'arrêter, comme ceux des mages, à la triple lueur de l'astronomie, de la prophétie et de l'histoire, sur la cité bénie où Jésus a ouvert les yeux au monde.

Après le lieu de sa naissance, il faut en constater la date. Or, cette date est écrite dans les cieux, car, selon la pensée profonde d'un astronome, c'est le ciel qui nous dit l'heure qu'il est sur la terre.

Zoroastre avait prédit aux Perses qu'une étoile annoncerait en Orient le salut et la paix² ; les Chinois remarquent dans leurs tables astronomiques qu'un nouvel astre avait commencé à paraître à une époque qui coïncide avec l'ère chrétienne, et que cet astre est resté dans le ciel pendant plus de soixante-dix jours. Enfin les Indiens parlent aussi d'une étoile qui avait paru à la fin de leur période sacrée, comprenant 4,320 années lunaires. Or, cette époque coïncide parfaitement avec l'an 747 de Rome, date de la naissance de Jésus-Christ.

Le plus célèbre astronome des temps modernes, Kepler, a démontré en effet, d'après les lois du mouvement céleste, que deux planètes, Saturne et Jupiter,

¹ *Matth.*, II, 3, 4, 5, 6.

² Voir S. JUSTIN. *Apol.*, II, p. 82 ; S. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Strom.* VI, pag. 636 ; JOSËPHE, *Ant. jud.*, I.

avaient été réunies, sous le signe du Poisson, par une triple conjonction en l'an de Rome 747; et que cette conjonction s'opéra trois fois, aux mois de juin, août et décembre. Une nouvelle étoile apparut tout-à-coup au pied du serpentaire; elle brillait d'un éclat extraordinaire, et semblait inonder le ciel d'une lumière colorée .

Les mages de la Chaldée attendaient ce signe, annoncé par leurs livres. Reconnaissant la venue du Rédempteur que leurs traditions déclarait imminente, à peine la première conjonction eut-elle été opérée sous leurs yeux, qu'ils se mirent sous la conduite de ce merveilleux guide. Ils partirent des bords de l'Euphrate, patrie d'Abraham, et reprirent, à travers les déserts, la route que ce patriarche avait suivie longtemps auparavant. La seconde conjonction s'accomplit pendant leur voyage, et confirma leurs espérances. Ce fut au moment où ils quittèrent Jérusalem, que les deux planètes, réunies pour la troisième fois, s'avancèrent dans la direction de Bethléem et s'arrêtèrent derrière l'étable, à l'horizon borné sous lequel s'élève la ville sainte.

Il est donc bien vrai que les moindres détails du voyage des mages sont confirmés par les plus minutieux calculs de l'astronomie, et que l'on peut découvrir par la science même, l'année et le mois de la naissance du Sauveur. Cette année 747 de Rome correspond, dans le calendrier sacerdotal, qui est de neuf mois, comme dans le calendrier lunaire, qui est de 360 jours, et dans le calendrier solaire, qui en compte 365, à une date unique qui achève toutes les périodes. L'anneau des temps se ferme partout. Chez les Etrusques, c'est la fin du trente-huitième siècle; chez les Babyloniens et les Egyptiens, l'année cyclique 4320; chez les Juifs, le quatre-

2 Voir la dissertation de KEPLER : *De Jesu Christi Salvatoris nostri vero anno natalitio*. (1606).

vingt-cinquième jubilé établi par Moïse tous les cinquante ans. Ah ! qu'il est bien nommé l'année jubilaire, ce quatre-vingt-cinquième anniversaire, qui sera le dernier ! Tous les esclaves vont en effet obtenir leur liberté ; la terre va revenir à son maître ; le genre humain tout entier va être délivré de la servitude du péché et se réconciliera avec Dieu. Qu'on oublie désormais, si l'on veut, les savants calculs des chronologies anciennes. Tout recommence : il n'y a plus qu'une seule ère, et c'est d'aujourd'hui qu'elle date : c'est l'ère de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Cependant la chronologie de la terre correspond aux mouvements des astres. Les planètes qui composent avec notre monde le magnifique système dont le soleil est le centre, ont chacune leur mouvement et leurs lois, et toutes ces planètes, comme par un admirable accord, les unes dans la rapidité de leur cours plus rapproché de nous, les autres dans la lenteur de leurs rotations lointaines, achèvent chacune au même point, au même jour à la même heure, une de leurs mystérieuses périodes, fermant ainsi dans les cieux, l'année même de la naissance du Christ l'anneau des temps qui vient d'être fermé dans l'histoire. A cette date correspond la 354^e révolution de Jupiter et la 2222^e de Mars ; Vénus et Mercure achèvent l'un 19 fois 365 cercles, l'autre 49 fois 555, tandis que Saturne termine lui-même sa 144^e révolution et qu'Uranus, la planète la plus éloignée de notre système solaire, ne compte qu'un cycle jubilaire entier, c'est-à-dire cinquante années.

Mais élevons nos regards plus haut encore. Il est constaté par la précession des équinoxes que l'univers tout entier compte ses années avec une mesure bien plus longue que la terre. L'ère sacrée de la Rédemption n'est elle-même qu'un jour de la grande semaine des étoiles fixes, que l'antiquité connaissait déjà. Pythagore l'appelait

l'année universelle ; Cicéron l'a décrite dans le *Songe de Scipion*. Chacun de ces mois, qui est de 2,160 ans, comprend le temps que la terre reste dans un des signes du zodiaque, et la semaine entière sera accomplie après 25,920 ans, quand la terre aura parcouru les douze signes du zodiaque et que le soleil se trouvera par rapport aux étoiles fixes dans la même position qu'au commencement de toutes choses. Eh bien ! cette période immense, décomposée en années, en mois, en semaines, en jours, en heures, reproduit dans ses différentes combinaisons tous les nombres sacrés relatifs à la Rédemption, toutes les dates qui marquent la chute d'Adam, la vocation d'Abraham, la loi de Moïse, la captivité de Babylone, la prophétie de Daniel. Après avoir signalé ainsi dans ses différentes phases les principales figures du Messie, elle clôt le premier jour de cette semaine mystérieuse en s'inclinant, avec tous les signes célestes, devant le berceau de l'Homme-Dieu ¹.

La naissance du Sauveur n'a donc pas été seulement annoncée par les prophètes de l'ancienne alliance. Tout concourt, dans la tradition, dans l'histoire, dans l'astronomie, à rendre ce grand événement plus croyable et plus manifeste. Les chronologies des peuples, le cours des astres, les annales sacrées et profanes, l'étude des lois de l'univers, nous donnent, par un magnifique enchaînement des preuves les plus variées, des moyens sans nombre de reconnaître ici une date solennelle. Il faudrait fermer les yeux à la lumière et ôter la parole à la raison, pour refuser de voir et d'entendre une démonstration si convaincante de la divinité de Jésus-Christ. C'est Dieu lui-même qui l'a écrite en caractères indélébiles au ciel et sur la terre ; c'est sa voix qui proclame, par la voix de toutes les langues et de toutes les sciences, Celui qu'attendaient tous les peuples.

¹ Voir les *Notes et éclaircissements*, à la fin du volume.

Oui, Jésus-Christ est Dieu, puisqu'il est le centre des événements, l'objet de la statistique universelle, le terme des chronologies anciennes et le commencement du dernier âge. Les astres nous parlent de lui comme les hommes et la date de son apparition, qui ferme, sur la terre, l'anneau des temps, clot dans le ciel une de ces grandes périodes qui signalent les mouvements de l'univers. Mais qu'est-ce que cet univers lui-même, sinon un temple immense dont la nef et les portiques s'étendent dans les profondeurs incommensurables de l'espace? Notre ciel, peuplé d'étoiles fixes, en représente le sanctuaire à la fois brillant et voilé; la terre en est le tabernacle, et c'est dans la Judée que l'Homme-Dieu a daigné descendre comme sur la pierre d'un autel. Un signe céleste conduit trois rois à son berceau; toutes les planètes réunies en chœur entonnent avec un accord merveilleux le cantique du salut; les anges l'interprètent en empruntant une voix humaine pour l'enseigner aux hommes; les bergers, qui l'entendent dans le silence, en redisent les derniers échos à l'Église, qui les chante aujourd'hui; notre système solaire fête alors son année jubilaire; enfin l'univers entier marque, par une évolution complète de tous ses astres et de tous ses cercles, l'ère qui commence pour lui avec l'année de cette mémorable réconciliation.

Ah! je m'enhardis, Seigneur, à vous parler et à vous bénir du fond de cette terre égarée dans l'abîme des mondes, puisque vous l'avez choisie parmi toutes les sphères pour y opérer vos merveilles. Elle est cette brebis perdue pour laquelle, ô divin berger, vous avez oublié, ce semble, les troupes lumineuses et fidèles qui peuplent les espaces. S'il est vrai que la conversion d'un seul pécheur procure plus de joie au ciel que la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes, notre humble planète vous a donné plus de joie par son retour que tous les corps célestes par leur fidélité muette aux lois

qui les guident. Je terminerai donc, après avoir célébré votre attente et démontré votre venue, en disant avec les anges le cantique de Noël : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* ¹.

¹ *Luc.*, II, 13.

CINQUIÈME CONFÉRENCE

DES FAUX PORTRAITS DE L'HOMME-DIEU

Les fausses religions et les vaines philosophies ont défiguré les vraies notions de Dieu et de l'homme ; notre premier devoir était de les rétablir dans votre conscience.

Nous avons étudié ensuite la doctrine de l'Incarnation, ou le mystère du Dieu fait homme : mystère croyable, puisqu'il entre dans les harmonies du monde et dans les analogies de la nature ; mystère plein de convenances, également digne de Dieu, puisqu'il répare abondamment sa gloire outragée, et digne de l'homme, puisqu'il respecte notre liberté en procurant notre salut.

Tant d'harmonies et de convenances méritaient bien de former le lien ou la religion qui rapproche Dieu de l'homme, en les distinguant sans les séparer, en les unissant sans les confondre. Mais une religion révélée n'est pas une théorie, c'est un fait.

A ce titre, le mystère de l'Incarnation appartient à l'histoire ; à ce titre, il peut être examiné, débattu, accepté ; à ce titre, il est vrai ou faux, il est ou il n'est pas.

Or, il est vrai que Dieu s'est fait homme. Le monde, en effet, a dit pendant quatre mille ans, et chez les Juifs et chez les Gentils : L'Homme-Dieu doit venir. Ce personnage mystérieux a eu pour précurseurs et pour héros chez les Juifs le peuple tout entier, tantôt errant, tantôt esclave, rarement victorieux, souvent exilé, mais toujours dans l'attente, chez les Gentils, les prêtres, les poètes, les philosophes, la Chine qui attendait le saint de l'Occident, Rome et Athènes qui tournaient leurs yeux d'un commun accord vers l'invincible dominateur de l'Orient. Cette attente, si longue, si éprouvée, si diverse dans ses expressions, si uniforme dans son objet, fait assez pressentir l'Incarnation du Verbe : c'est vraiment être attendu en Dieu.

Cependant, après quatre mille ans d'attente, le monde dit tout-à-coup : L'Homme-Dieu est venu.

Il est né dans le siècle d'Auguste, alors que les portes de Janus étaient fermées, que les peuples civilisés n'avaient plus qu'une langue et qu'une lèvre, et que les peuples barbares envoyaient, d'un bout du monde à l'autre, à la recherche de ce Dieu nouveau-né. Ce fait est attesté par l'histoire dans sa plus complète et sa plus large expression.

Il est né à Bethléem, et il se nomme Jésus. Son nom, écrit par un sénateur romain, porté à Rome, cité et montré pendant quatre siècles, appartient à la seule statistique qui ait été dressée de la terre entière.

Il est né l'an 747 de Rome; c'est l'heure annoncée d'avance, où les mages reconnaissent son étoile, où les chronologies s'achèvent chez tous les peuples, et où les planètes célèbrent en chœur leur solennel jubilé.

Solliciter l'attention inquiète d'un tel siècle, écrire son nom dans une telle statistique, marquer l'heure de sa venue à de tels signes, au ciel et sur la terre, c'est vraiment naître en Dieu.

Ainsi naquit Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Après son *acte de naissance*, je vous dois son *portrait*. Il faut vous en apporter deux exemplaires; l'un est le Christ tel que l'erreur l'a fait, refait et défait depuis dix-huit siècles; l'autre est le Christ tel que la religion chrétienne l'a toujours montré, compris, adoré.

En rapprochant ces deux portraits, nous ferons ressortir avec éclat la fausseté de l'un et la vérité de l'autre.

Bornons-nous aujourd'hui à vous montrer les *faux Christs* : leur aspect seul suffira pour vous faire sentir le véritable; car vous reconnaîtrez que ni *l'hérésie*, ni *l'incrédulité*, n'ont réussi dans cet essai toujours renouvelé, toujours malheureux, toujours ridicule.

I. Saint Irénée, parlant du mystère de l'Incarnation l'a expliqué dans ces mots sublimes :

« Le Verbe de Dieu s'est fait homme pour habituer l'homme à recevoir Dieu et pour habituer Dieu à demeurer dans l'homme ¹. »

Mais cette magnifique pensée n'accommoda ni le chagrin superbe qui caractérise l'hérésie, ni l'indocile curiosité avec laquelle la raison veut pénétrer les mystères. C'est pourquoi, depuis que l'enfant de Bethléem a paru dans le monde, toutes les âmes hautaines en ont été troublées. Au lieu de saluer en lui l'héritier de la promesse, le Désiré des nations, l'attente du genre humain, l'hérésie a tendu des pièges et cherché des subterfuges pour approprier à son sens rétréci la grande et consolante merveille, tandis que le rationalisme diversifiait et multipliait ses négations pour la rabaisser à l'ordre naturel et commun. De là deux sortes de faux Christs tour à tour présentés, corrigés, amendés selon l'état des esprits et les chances du succès. Si l'hérésie éclate, elle enveloppe dans des subtilités et des détours

¹ S. IR., *Oper.*, p, 289.

le mystère adorable de l'Incarnation, et le Christ, dépouillé de ses attributs, devient méconnaissable entre les mains qui le maltraitent. Si l'incrédulité domine, elle commence par déclarer l'Incarnation impossible, et le Christ est présenté tour à tour comme un faussaire, un sage, un réformateur, un philosophe, un idéal fabuleux, un personnage mythique, un héros de roman.

Voilà les contrefaçons du Christ qui s'étalent et se renouvellent depuis dix-huit siècles.

C'est Arius qui a ouvert la série de cette étonnante et bizarre exposition. Il niait que le Verbe eût la même substance que son Père, prétendant qu'il était son fils par adoption et non par nature. « Je ne puis croire, disait-il, que le Verbe de Dieu ait pu s'amoindrir pour se trouver en même temps dans le sein de son Père au plus haut des cieux, et dans le sein de sa Mère en un coin de la terre. » Mais les Pères lui répondaient : « Malheureux que vous êtes ! Comment ne voyez-vous pas que la solution de vos difficultés se trouve dans les termes mêmes de l'objection ? Qu'est-ce que le Verbe de Dieu, sinon Dieu lui-même ? Le Verbe de Dieu est tout-puissant, il a donc pu s'incarner. Le Verbe de Dieu est infini et indivisible ; il peut donc se trouver en même temps et tout entier en des lieux différents. » Et le concile de Nicée, composé de saints, de confesseurs et de martyrs, anathématisa la nouvelle doctrine. Les Pères se bouchaient les oreilles pour ne pas entendre les blasphèmes d'Arius ; mais les plaies sacrées dont leurs corps étaient couverts protestaient bien plus haut encore contre ces nouveautés, car il y avait dans chacune de ces cicatrices une voix pour dire à l'hérésiarque : C'est pour l'Homme-Dieu que nous avons souffert ; c'est un Homme-Dieu que nous voulons croire.

Nestorius vint ensuite, et distingua en Jésus-Christ deux personnes, l'une divine, l'autre humaine ; il trans-

formait ainsi l'Incarnation en une simple habitation de Dieu dans l'homme, laissant aux actes du Christ, à ses souffrances, à sa passion, à sa mort, leur caractère fini et humain, et détruisant tout le christianisme. Mais à peine ce faux portrait du Christ a-t-il paru, que la société chrétienne tout entière se lève pour le condamner. Anathème, s'écrie saint Cyrille au nom de tout l'Orient : anathème, répète toute l'Église avec le pape saint Célestin ; le Concile d'Ephèse redit cet anathème avec le concile de Rome, et le Christ de Nestorius est condamné ¹.

L'Orient, cette terre classique de l'hérésie, a coutume de préférer l'erreur qu'elle invente à la vérité qu'on lui enseigne. Ne soyez donc pas surpris qu'un moine de Constantinople qui avait déployé un zèle extraordinaire contre Nestorius, ait essayé à son tour de défigurer la notion du Christ. Nestorius séparait en Jésus-Christ les deux natures au point de les faire subsister en deux personnes distinctes ; Eutychès, pour mieux combattre cette séparation, nia la distinction réelle des deux natures, et prétendit que Dieu en s'unissant à l'homme avait tellement absorbé l'humanité, qu'elle ne conservait plus rien de ce qui la constitue. A cette nouvelle erreur répond une nouvelle protestation. Saint Flavien, patriarche de Constantinople, dénonce le péril à saint Léon, chef de l'Église universelle. Un concile œcuménique s'assemble à Chalcedoine ; les légats du pape le président ; le pape lui-même l'éclaire par ses lettres. Quand on expose la doctrine de l'hérésiarque, les évêques répondent d'une voix unanime : Ce n'est pas là le Christ ! Mais on lit la lettre de Léon ; alors tous les évêques s'écrient : « C'est la foi des Pères, c'est la foi des apôtres. Anathème à qui ne croit pas ! Pierre a parlé par Léon ; les apôtres ont ainsi enseigné. »

¹ Voyez les actes du concile d'Ephèse, ap. LABBE, t. III, col. 408.

Eutychès condamné ne tarde pas à revivre dans les monothélites. En consentant à dire avec les catholiques qu'il y a dans le Christ deux natures, Sergius, patriarche de Constantinople, prétendait, par une assertion contradictoire, qu'on ne pourrait reconnaître en Jésus-Christ qu'une seule volonté et une seule opération. La même voix qui avait condamné Arius, Nestorius, Eutychès, parle encore par la bouche des papes saint Martin et saint Agathon; et le concile œcuménique de Constantinople répond hautement : Non, ce n'est pas là le Christ. Il y a dans le Christ des volontés correspondant aux deux natures; c'est la personne unique du Verbe qui dirige et qui gouverne la nature humaine, mais sans lui enlever aucune de ses opérations essentielles.

C'est ainsi que l'hérésie s'appuyait en distinctions subtiles pour accommoder à ses fantaisies la grande idée de l'Homme-Dieu : tantôt lui disputant avec Arius la substance divine, tantôt niant avec Nestorius l'unité de la personne, avec Eutychès la distinction des natures, et avec Sergius celle des volontés. Mais quatre grands conciles, Nicée, Ephèse, Chalcédoine et Constantinople dénoncent et flétrissent ces quatre erreurs capitales. Comme le chêne s'enracine dans l'orage, ainsi la foi en Jésus-Christ Dieu et homme, agitée et tourmentée dès l'origine, est dès l'origine exposée, débattue, éclaircie, proclamée : Les Athanase, les Hilaire, les Cyrille, les Augustin gagnent dans ces magnifiques combats les palmes de la science, de la parole et de la persécution. Ils viennent l'un après l'autre, selon l'ordre du temps et les besoins de la cause, se relayant, pour ainsi dire, autour du char de Jésus-Christ, pour préserver sa face auguste des atteintes de l'ennemi. Les coups que leur portent les hérésies sont comme autant de blessures honorables dont la cicatrice demeure pour attester la victoire. L'erreur s'efface et se retire; mais sa main brû-

larte a laissé une vive empreinte sur les ouvrages et sur la vie des papes et des docteurs ; mais le dogme est sorti de la lutte, vivant, vainqueur, marqué d'un sceau ineffaçable ; mais la doctrine de l'Incarnation triomphe, et la vraie figure du Christ est demeurée sans tache, sans ombre et sans atteinte.

Qu'importent maintenant les hérésies des siècles suivants ? Ce sont des rejetons sans sève et sans vie, sortis de ces branches mortes que l'Église a séparés du tronc. Laissez l'adoptianisme étonner un moment l'Église occidentale ; il suffira qu'Alcuin, l'ami et le précepteur de Charlemagne, montre que cette erreur a été déjà produite et condamnée, et le concile de Francfort n'aura qu'à ouvrir les actes du concile d'Ephèse pour l'anathématiser de nouveau.

Que Luther vienne à son tour et qu'il essaie de fonder la doctrine de l'ubiquité, en disant que l'humanité du Sauveur est présente partout aussi bien que sa divinité, Mélancthon lui-même l'avertit qu'il confond les propriétés des deux natures et qu'il ressuscite, sous une forme nouvelle, l'erreur d'Eutychès. Il leur opposait, dit Bossuet, deux raisons qui ne pouvaient pas être plus convaincantes ; l'une, que cette doctrine confondait les deux natures de Jésus-Christ, le faisant immense, non-seulement selon sa divinité, mais encore selon son humanité et même selon son corps ; l'autre, qu'elle détruisait le mystère de l'Eucharistie, à qui on ôtait tout ce qu'il y a de particulier, si Jésus-Christ comme homme n'y était présent que de la même manière qu'il est dans le bois ou dans les pierres ¹. »

Socin n'est pas plus heureux en essayant de faire voir dans le Christ un guide qui nous conduit, et non un rédempteur qui nous rachète. Ce faux Christ nous aurait-il sauvés, s'il n'eût point satisfait pour nous à la justice

¹ *Histoire des variations*, liv. VIII, xxx, vii.

divine, et s'il se fût contenté de nous montrer le chemin du salut ? Mais les inventions de la foi égarée sont déjà épuisées. Socin appartient bien plus à l'incrédulité qu'à l'hérésie, et quand le xvi^e siècle est arrivé, le Christ, échappé, d'âge en âge, aux mains qui tentent de rabaisser sa nature, va essayer une autre épreuve entre les mains plus hardies et plus coupables encore, des impies qui se promettent de le détruire.

II. Le règne des hérésies est passé avec les âges de dispute et de foi, le règne de l'incrédulité dure encore avec la défaillance de la raison et l'abaissement des caractères.

Obligée de s'expliquer sur le Christ, l'incrédulité a varié beaucoup depuis trois siècles dans ses opinions. Parmi les portraits qu'elle a tracés de Jésus, citons d'abord le plus odieux, le plus oublié, le seul cependant qui soit conséquent avec lui-même, celui que Voltaire a signé de son nom. Il dénonça Jésus de Nazareth comme un misérable, un fourbe, un imposteur qui avait voulu se faire passer pour Dieu ; il appelait le Christianisme le fléau de l'humanité. Il avait écrit sur sa bannière : *Écrasons l'infâme* ; et ce cri de guerre, répété pendant cinquante ans dans toutes les correspondances du xviii^e siècle, n'a été étouffé que par la Terreur, quand la Terreur, empruntant à Voltaire sa furie et son langage, ferma de la même main les temples et les écoles, et qu'elle écrasa du même pied la religion, la morale, les lois, la noblesse et la fortune, la philosophie et la science, pour ne laisser de place qu'à l'échafaud.

Je le crois volontiers, ce n'est plus sous cet aspect que le monde vous a présenté le Christ. Il vous a dit : C'est un réformateur et l'Évangile n'est pas autre chose que la charte humaine d'une société nouvelle. Autre falsification de l'Homme-Dieu. Le Maître ne nous a-t-il pas ré-

pété mille et mille fois : *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît* ¹. *Travaillez non pour avoir la nourriture qui périt, mais celle qui subsiste dans la vie éternelle* ²? J'en appelle, d'ailleurs, aux saintes aspirations de vos âmes, des réformes sociales et temporelles vous satisferaient-elles? Supposons qu'il n'y ait plus d'affamés à la porte du riche; que le pauvre soit à son tour vêtu de fin lin, et que dans une société parfaitement nivelée, il puisse s'asseoir à une table magnifique, serait-ce tout? Ah! vous savez bien que si votre corps regorgeait, votre âme ne serait pas rassasiée, et que le vide serait aussi grand au cœur du pauvre enrichi qu'au cœur du riche dépouillé. Non, ce n'est pas pour de telles chimères que toutes les créatures ont soupiré après le Christ. Toute âme sent au fond de soi-même que le monde présent, fût-il amélioré, révolutionné, transformé, n'est rien devant elle, et que si le Christ n'est qu'un réformateur pour le temps et pour la terre, le vrai libérateur est encore à attendre.

D'autres vous ont dit : Jésus de Nazareth est un philosophe. Eh bien! de bonne foi, est-ce cela qu'il vous faut? Quoi! un philosophe après Socrate, et d'autres dialogues après ceux de Platon! Comme si l'humanité pouvait croire, espérer, aimer, à de telles écoles! Comme si le monde n'avait pas assez remué d'idées, posé de questions, essayé de systèmes! Mais vous ignorez donc et l'homme et l'humanité! Vous ne savez donc pas distinguer entre la croyance qui nourrit et la science qui altère. Encore un faux portrait! Encore une illusion! Donnez donc à la terre son Dieu, son Dieu vivant! Et quand en parlant du Christ, vous me parlez d'un autre Socrate ou d'un autre Platon, je me détourne et je m'écrie : Non, ce n'est pas là mon Sauveur!

Après cette nouvelle transformation du Christ, l'in-

1 Ev. selon S, MATHIEU, VI, 33.

2 Ev. selon S. JEAN, VI, 27.

crédulité en a essayé une quatrième. Elle a tout nié. Dans un ouvrage, autrefois célèbre sur *l'origine de tous les cultes*, Dupuis a infirmé la réalité historique de Jésus-Christ : Jésus-Christ ne serait qu'une fable ! Cette absurdité a tellement vieilli qu'on ne la cite plus que pour mémoire. Quand un homme a pour témoins de sa vie, d'un côté le peuple juif avouant qu'il l'a tué, de l'autre le peuple chrétien déclarant qu'il s'est fait tuer pour lui et que ces deux peuples, séparés et ennemis l'un de l'autre, s'en viennent dire, l'un : Voilà le sang du Christ, c'est qui nous l'avons versé il y a dix-huit siècles ; l'autre : Voilà le sang versé pour le Christ, c'est nous qui le donnons depuis dix-huit siècles, il faut bien se résigner à reconnaître que le Christ est né, qu'il a vécu, qu'il est mort, et permettre à l'histoire de demander encore : Qu'est-ce donc que le Christ ?

Toujours sommé de répondre à cette question, le rationalisme s'est aperçu bientôt qu'il exigeait trop de la crédulité humaine. Pour se rapprocher du sens commun sans se rapprocher de la foi, il a inauguré un système nouveau qui a joui longtemps de la faveur des esprits forts. On a dit : La vie du Christ n'est pas une fable, c'est un mythe. Le mythe, moitié vrai, moitié faux, tient le milieu entre la fable et l'histoire. Jésus, dans ce système, aurait une existence vaporeuse et lointaine, semblable à celle d'Hercule, de Linus et d'Orphée. L'Évangile serait un tissu brillant de légendes sorti de la superstition populaire ; et il ne faudrait voir dans l'Homme-Dieu que le symbole de notre propre divinité, l'idée anticipée de cette union de Dieu et de l'homme en nous-mêmes que la philosophie promet à notre orgueilleuse raison. Il y a cinquante ans que ce portrait du Christ, signé du docteur Strauss, se colporte en Allemagne d'école en école, et qu'on le présente entouré de nuages et de mystères en s'efforçant d'accumuler autour de

lui les ténèbres et les obscurités, comme si le Christ n'avait pas vécu en pleine lumière, en pleine histoire, après Alexandre, après César, après Auguste ; comme si son nom n'était pas écrit dans toutes les langues que parlait le grand siècle ; comme si les païens ne l'avaient pas connu et cité aussi bien que les Juifs ; comme si c'était pour un mythe, une légende heureuse un apologue bien inventé, que l'âme avait tant souffert, tant gémi, tant cherché sous tous les cieus et dans tous les temps ! Ah ! si l'homme est par sa raison le vrai Christ, pourquoi en a-t-il désiré un autre ? Quel sens a l'histoire, quel sens la religion ? Pourquoi l'inquiétude des âmes et l'agitation des peuples ? Poser ces questions, n'est-ce pas les résoudre ?

Le rationalisme, revenu ainsi à la réalité, en a pris son parti, et, ne pouvant ni anéantir la vie de Jésus-Christ comme une fable, ni la transformer comme un mythe, il a tenté un nouvel effort pour l'expliquer. Jésus-Christ ! dit-il maintenant, n'est ni le Fils de Dieu, ni le fils de l'homme, il est le fils de l'humanité. C'est le produit illustre, mais naturel et humain, de cette action sourde et progressive qui est la vie du monde, et qui, s'épanouissant à certains moments, tire de son sein un être extraordinaire, héroïque, souverain, expression vivante des tendances et des besoins de son temps. Autre portrait de fantaisie, Christ imaginaire, et, pour me servir d'une expression vulgaire, vraiment retourné et mis à rebours. Quoi ! vous oubliez que Jésus-Christ ne flatte point l'homme, mais qu'il le contredit ; que Jésus-Christ veut le convertir du mal au bien, de l'orgueil à l'humilité, de la convoitise à la charité, de la jouissance à la mortification, de la corruption à la sainteté ! Vous oubliez que l'homme a armé contre Jésus-Christ sa raison, son cœur, le monde, le genre humain, la terre des Césars, le ciel des païens, que cette guerre continue et

que, depuis dix-huit siècles que l'humanité est à ses pieds, il lui reste, il nous reste à tous au fond de notre cœur, une possibilité de renier ce maître, un arrière-goût de révolte, un espoir d'échapper enfin au joug de l'Homme-Dieu.

Après avoir fait du Christ un pur homme, un imposteur, un révolutionnaire ou un sage, l'idéal d'une fable, le centre d'un mythe, le héros du progrès humain, que restait-il encore? Il restait à arranger sa vie au lieu de la nier ou de l'expliquer, et à transformer l'Évangile en roman.

Remarquez que jusqu'à nos jours une telle idée n'était venue à personne. La dérision, la raillerie, l'audace, l'impiété n'avaient donc pas épuisé toutes leurs ressources; voici quelque chose de plus sacrilège et de plus nouveau.

Un homme s'est rencontré pour faire de la vie de Jésus un drame en trois parties que l'on pourrait nommer, comme l'a dit un excellent critique ¹, la pastorale, la jonglerie et la tragédie.

La pastorale se joue en Galilée : là paraît Jésus pour la première fois. C'est un jeune villageois qui ne sait ni le grec ni l'hébreu ²; qui n'a aucune idée des événements qui s'accomplissent autour de lui et qui en paraît toujours mal informé ³; qui voit le monde à travers le prisme de sa naïveté, et pour qui la cour des rois n'est autre chose qu'un lieu où les gens ont de beaux habits; qui prend les maladies nerveuses pour des possessions du diable⁴, et qui emploie pour les guérir les procédés les plus bizarres; docteur étrange, sans philosophie ni doctrine, n'ayant pas même la moindre notion d'une âme séparée du corps; politique dangereux, qui pore atteinte aux conditions essentielles des sociétés humaines et aux yeux duquel tout magistrat paraît un

1 M. FOISSER.

2 *Vie de Jésus*, pag. 38.

3 *Vie de Jésus*, p. 40.

4 *Id.*, p. 41.

ennemi ¹. N'ayant ni dogme ni système, il se trouve pénétré, sans le savoir, des idées qui étaient dans l'air. C'est à Cana que commencent ses premiers éclats. Déjà il se croit Fils de Dieu, mais sa parole n'a rien de rude ni d'austère. Loin de fuir la joie, il ne dédaignait pas les noces de village et il parcourait la Galilée au milieu d'une fête perpétuelle ².

La jonglerie succède à la pastorale. Sous l'inspiration de Jean-Baptiste, qui n'était pas son parent ³, Jésus se crut bientôt obligé de prendre le précurseur pour son compère et de recevoir le baptême. Il gagne par là une foule immense à sa cause. C'est alors que des tentations étranges traversent son esprit. Après s'être longtemps plu à de petites ovations où les enfants l'appelaient fils de David, il finit par prendre ce nom, d'abord avec quelque embarras, puis avec plaisir ⁴. Ses premiers disciples sont des femmes, des jeunes gens, des enfants. Il leur pardonnait tout, pourvu qu'on l'aimât. Pour les retenir il dissimule, il feint de savoir, il use d'innocents artifices ⁵. Mais, voyant que les riches répugnent à le suivre, il se fait réformateur et annonce l'avènement des pauvres. A mesure qu'il avance dans la carrière, le joyeux moraliste, le docteur charmant ne se reconnaît plus : il se transforme, redouble d'exigences, devient un géant sombre, se jette hors de l'humanité ⁶. Révolutionnaire transcendant, il fonde la grande doctrine du dédain et n'hésite plus désormais sur son rôle de Messie. L'enthousiasme couvre toutes ses hardiesses, on lui attribue des miracles, il les accrédite à l'aide de quelques faits sentant la jonglerie ; mais il ne s'y prête qu' malgré lui, et cela ne l'empêche pas d'être sincère, car il y a pour la sincérité plusieurs mesures ⁷. Enfin sa raison semble

¹ *Vie de Jésus*, p. 127.

² *Id.*, p. 189.

³ *Id.*, p. 115.

⁴ *Id.*, p. 132.

⁵ *Vie de Jésus*, p. 162.

⁶ *Id.*, p. 312.

⁷ *Id.*, p. 253, 257.

se troubler. La grande vision de Dieu, flamboyant sans cesse devant ses yeux, lui donne le vertige ; ses disciples le croient fou ; Jean meurt fort à propos pour ne pas le démentir. Le voilà rude, bizarre, supprimant la chair, entraîné par la résistance jusqu'à des actes inexplicables et absurdes. Poète, tribun, un peu sorcier, il finit par croire à lui-même, et la tragédie commence.

Il est temps, en effet, que la mort vienne dénouer une situation tendue à l'excès. Après avoir conçu peut-être le dessein de se faire tuer, Jésus provoque une opposition formidable à Jérusalem. Cette ville lui déplaisait, parce que, n'ayant nulle idée du monde, il lui échappait sans cesse des naïvetés et qu'il y engageait des disputes capables de faire ressortir son infériorité ¹. Désespéré, poussé à bout, le Christ ne s'appartient plus. Il subit les miracles que l'opinion lui impose. Le plus fameux de tous se passe à Béthanie. C'est quelque chose qui est regardé comme une résurrection ² : Lazare feint d'être mort, ses deux sœurs feignent de le croire, Jésus feint de le rappeler à la vie. C'en est trop pour l'orgueil des pharisiens, la perte de Jésus devient imminente. Ne croyez pas que le romancier s'arrêtera au moins devant les mystères de la grande semaine. Si Jésus entre à Jérusalem en triomphe, c'est une audace de provincial. S'il se retire au Jardin des Olives, c'est peut-être pour y douter de son ouvrage ³. S'il est trahi par Judas, plaignez Judas, dont on a trop médité, pauvre caissier mécontent des prodigalités que souffrait son maître et chez qui l'administrateur a tué l'apôtre ⁴. S'il est condamné par Pilate, ce n'est qu'une condamnation légale. S'il monte au Calvaire, les femmes qu'il rencontre sur son chemin étaient peut-être les jeunes filles qui, dans le cours de sa vie, auraient consenti à l'aimer ⁵. N'admirez

¹ *Vie de Jésus*, p. 338.

² *Id.*, p. 360.

³ *Id.*, p. 378.

⁴ *Vie de Jésus*, p. 383.

⁵ *Id.*, p. 378.

pas l'attitude de Jean au pied de la croix : Jean a voulu se donner de l'importance. Ne citez plus la conversion du bon larron, c'est un conte ; le cri de la neuvième heure, c'est un cri de désespoir ; la résurrection du dimanche, c'est le rêve de Madeleine, c'est la forte passion d'une femme hallucinée ¹.

J'ai fini. Maintenant, accordez-vous ensemble, imprudents falsificateurs de l'image du Christ. C'est par Nestorius qu'Arius est réfuté, Nestorius par Eutychès, Eutychès par Sergius. A Voltaire, qui décerne à Jésus-Christ l'épithète d'infâme et de faussaire, je réponds par d'Alembert, qui l'appelle le premier des sages. A Dupuis, qui nie son existence, j'oppose Strauss, qui la reconnaît. Le philosophe allemand, qui ne voit qu'un mythe dans sa vie, est désavoué par le romancier français qui la déclare authentique ; et ce romancier lui-même, ne sachant ni ce qu'il doit dire ni ce qu'il doit taire, après avoir accumulé les *peut-être*, les *ce semble*, les *on dit*, les *il paraît*, et *il est croyable*, ne peut, en dépit de ces procédés, s'empêcher de se contredire lui-même de page en page et de ligne en ligne. Comptez, si vous pouvez, ces assertions qui se démentent l'une par l'autre. Tantôt le romancier nous dit que les Évangiles sont authentiques, tantôt qu'ils ne le sont pas ; ici, que les noms de leurs auteurs leur donnent une valeur certaine : plus loin, que ces noms ne signifient pas grand-chose. « Les discours de Jésus eurent peu d'effet parce qu'ils mentent à la nature. » On se tient pour averti ; mais nous apprenons, plus loin, que l'immense progrès de l'Évangile vient de ses exagérations. Quel aveu inattendu ! Après avoir écrit que Jésus ne sait rien de la science, rien de l'histoire, rien du monde, le romancier reconnaît que c'est ce Jésus qui veut changer ce monde dont il ne sait rien, ce Jésus qui réussit dans ce dessein

¹ *Vie de Jésus*, p. 434.

qu'il n'a pas même pu concevoir ! Il le peint tout à la fois et comme un naïf jeune homme sans initiative et sans caractère, et comme l'initiateur de la civilisation moderne. Mais, de grâce, si Jésus fut un réformateur sans exemple, pourquoi en faire un homme sans figure ? S'il fut ce thaumaturge jongleur que vous me signalez ici, comment est-il le saint que vous me vantez plus loin ? je n'ai pas encore achevé l'histoire de son inspiration, que vous me racontez celle de son fanatisme : quelle contradiction ! Vous l'appellez tour à tour le fin conteur et le naïf villageois, le sage et l'halluciné, l'homme convaincu et l'homme peu sincère, le sectaire enthousiaste qui domine et qui entraîne la foule, et le partisan aveugle que la foule entraîne et domine. Qu'est-ce donc que cet amalgame étrange, sinon le résumé de toutes les erreurs qui ont été émises sur le Christ et qui traînent dans tous les livres et dans toutes les sectes, comme si, après qu'elles se sont contredites, démenties, entre-détruites, il restait à celui qui les résume toutes, de se démentir, de se déchirer et de se détruire lui-même. Chaque nouveau sectaire a creusé le tombeau de son devancier et l'a couché dans l'oubli pour se parer de ses dépouilles. Chaque incrédule a refuté ses maîtres avant de l'être lui-même par ses disciples. Mais l'auteur de la *Vie de Jésus* prend et laisse tous les masques, efface un mensonge par un autre, se dépouille de chaque erreur après l'avoir à peine renouvelée et rajeunie, de sorte qu'aux yeux du lecteur attentif, sa plume est comme une bêche active qui creuse un tombeau à ses propres pensées et qui les ensevelit l'une après l'autre, sans y penser, dans la contradiction et le ridicule. A force de corriger, d'effacer, d'attaquer, de douter, de se contredire, que reste-t-il au fond de tous ces procédés ? Point de conscience, un peu de style, beaucoup d'audace : voilà pour l'auteur. Un misérable critique que désavoue

l'Allemagne savante et un roman que la France légère se reprochera un jour : voilà pour le livre. Un Christ de hasard, sans caractère, sans doctrine, sans religion : voilà pour le héros. Tel est le dernier mot du rationalisme en 1863.

Concluez.

Ainsi, c'est pour un personnage idéal, mythique ou romanesque, que douze apôtres ont imaginé un jour de réformer le monde; c'est sur ce personnage qu'ils ont bâti l'immense édifice du christianisme; c'est dans cette imagination vaine qu'ils ont renfermé les mystères les plus profonds, la morale la plus sévère et les lois les plus parfaites; et ce que ni Platon, ni Aristote, ni Cicéron, ni Solon, ni Lycurgue, ni Alexandre, ni Auguste, n'avaient ni fait ni pensé, douze hommes ignorants et grossiers l'ont accompli... en rêvant!

Ainsi, c'est pour ce personnage idéal, mythique ou romanesque, que dix-huit millions de martyrs, de tout âge, de tout sexe et de toute condition, ont sacrifié leurs espérances et leurs personnes; que les plus grands génies de l'humanité ont épuisé leur talent et leur science; que le ciseau, le burin et le pinceau ont animé depuis dix-huit siècles le marbre et la toile; que depuis dix-huit siècles les Martin se dépouillent de leur manteau, les Elisabeth de leur diadème, les Thérèse de leur beauté et de leur parure, les Vincent de Paul de leur liberté, les Xavier de leur famille et de leur patrie, les Borromée, les Belzunce, les François de Sale, les Affre et les Quélen, de leurs honneurs, de leur santé, de leur temps, de leurs biens et de leur vie.

Ainsi, c'est un personnage idéal, mythique ou romanesque, qui, pendant dix-huit siècles, s'est fait reconnaître, croire, adorer par les nations les plus éclairées et les plus civilisées du monde; qui a donné naissance à une Église immortelle; qui a triomphé de toutes les

forces humaines réunies pour abolir son nom et son culte, et qui domine encore aujourd'hui les villes, les États, les couronnes, de toute la hauteur de sa croix !

Et pour ne pas admettre le mystère de l'Incarnation, on admettra le plus affreux et le plus épouvantable de tous les mystères : un Christ moitié fou, moitié menteur, c'est-à-dire un monde converti, régénéré, civilisé, moitié par le mensonge, moitié par la folie ;

Le mensonge et la folie dans la foi, dans l'amour, dans le zèle, dans la science, dans le dévouement, dans la charité de tous les héros chrétiens ;

Mensonge et folie dans l'Église, dans ses monuments, dans ses témoignages ;

Mensonge dans les apôtres qui l'enseignent, dans les conciles qui l'éclairent, dans les apologistes qui la défendent, dans les pontifes qui la gouvernent, dans les temples qu'elle élève, dans les autels qu'elle dresse, dans la croix qu'elle adore ;

Folie dans les saintes émotions de votre première communion et de votre mariage, de notre sacerdoce et de notre apostolat ;

Mensonge dans cette chaire, et folie dans ceux qui l'entourent ;

Mensonge et folie partout où il y a un homme qui donne le baptême et un homme qui le reçoit, un homme qui prêche le Christ et un homme qui l'écoute, un homme qui en parle au mourant et un homme qui meurt en espérant en lui ;

Mensonge et folie dans la famille, dans la société, dans l'État, dans l'Europe, dans le monde entier ;

Mensonge et folie qui datent de dix-huit siècles, qui durent et qui persistent par toute la terre, et qui promettent de se perpétuer jusqu'à la fin des temps.

Grand Dieu ! voilà ce qu'il faudrait écrire au bas de

tous ces portraits du Christ, si le Christ était tel que l'hérésie et l'incrédulité l'ont peint à nos yeux.

Pour moi, ces conséquences m'épouvantent, je n'en veux pas davantage, et je m'écrie : C'est assez de faux Christs et de faux portraits ; retirez-les, il n'en est pas un qui m'explique ce que le monde croit, reconnaît et adore, et, sans aller plus loin, s'il faut à tout prix que le monde entier soit fou ou que Jésus-Christ soit Dieu, mystère pour mystère, il n'y a pas à hésiter, oui Jésus-Christ est Dieu.

SIXIÈME CONFÉRENCE

DU VRAI PORTRAIT DE L'HOMME-DIEU

Dieu et l'homme, dont je vous ai rappelé l'exacte notion, ont pu se rencontrer et se donner le baiser de paix dans l'Homme-Dieu : l'Incarnation est un mystère plein d'harmonies.

Dieu et l'homme, après la colère de l'un et la faute de l'autre, n'ont pu, ce semble, sceller la paix que dans cette rencontre suprême : l'Incarnation est un mystère plein de convenances.

Ces considérations préliminaires nous ont conduits à étudier le fait de l'incarnation.

Je vous ai dit que le monde avait attendu l'Homme-Dieu pendant quatre mille ans, et que depuis dix-huit cents ans le monde ne l'attendait plus.

L'Homme-Dieu devait donc venir, sous peine de tromper l'attente la plus longue, la plus persistante, la plus digne de lui.

L'Homme-Dieu est donc venu; sans quoi le monde serait depuis dix-huit cents ans la victime du mensonge et de la folie.

Entre ces deux époques, nous avons marqué un siècle

où le Messie a dû paraître, un personnage qui en a pris le nom, un lieu où sa naissance a été constatée, une date fatale, unique, à laquelle tout finit et tout recommence au ciel et sur la terre, et je vous ai dit : Ce siècle est celui d'Auguste ; ce lieu, c'est Bethléem ; ce personnage, c'est Jésus-Christ ; cette date, c'est l'an 747 de Rome.

Voilà un acte de naissance tel qu'il convient à l'Homme-Dieu.

L'Homme-Dieu doit avoir un portrait : je vous en ai promis deux exemplaires : le faux Christ et le vrai Christ.

L'un, sans cesse démenti, retouché, raccourci, tantôt par l'hérésie, tantôt par l'incrédulité, a fini par devenir méconnaissable. C'est un Christ dépouillé de sa divinité par les uns, de son humanité par les autres, sans corps disent ceux-ci, sans âme disent ceux-là, Dieu étranger aux souffrances si l'on en croit Eutychès, homme privé de volonté si l'on en croit Sergius. Les impies ont vu en lui un faussaire, les rationalistes n'y voient qu'un sage, les révolutionnaires un réformateur social. On a attaqué sa vie comme une fable, on l'a dénaturée comme un mythe, on l'explique comme une des phases du progrès, on vient enfin de l'arranger comme un roman : voilà le faux Christ.

L'autre portrait a été esquissé par les prophètes, tracé par les Apôtres, gardé par l'Église. Tous les génies l'ont salué, tous les saints l'ont médité, tous les fidèles l'adorent, l'aiment et l'imitent depuis dix-huit siècles. Il demeure, dans sa grandeur incomparable et dans sa divine naïveté, un portrait naturel, unique, auquel on ne peut rien ajouter, rien retrancher : voici le vrai Christ.

Trois autorités ont signé ce portrait, la Bible, l'Évangile, l'Église. La Bible le montre d'avance, pour qu'on reconnaisse le Christ le jour de sa venue ; l'Évangile le

peint, du vivant même du Christ, par les mains de ceux qui l'ont connu et fréquenté ; l'Église le garde avec un soin jaloux, pour le préserver de toute atteinte, le tenir constamment élevé aux yeux du monde, et faire voir en lui la vertu qui sauve et qui guérit les âmes.

Interrogeons donc sur ce sujet, 1° *la Bible*, 2° *l'Évangile*, 3° *l'Église*, nous verrons comment ces trois autorités s'accordent pour nous donner le vrai portrait de Jésus-Christ, et pour nous faire dire avec assurance : *C'est bien là l'Homme-Dieu.*

I. Un jour, un incrédule alla trouver un juif converti, parce qu'il le supposait naturellement plus versé qu'un autre dans les questions bibliques. Je voudrais, lui dit-il, vous interroger sur divers faits et articles de votre ancienne religion. Y a-t-il dans la Bible un portrait de ce Messie que vos coreligionnaires attendent encore, et que vous croyez venu, puisque vous vous êtes fait chrétien.

— Oui, sans doute, ouvrons nos Écritures, et vous serez satisfait.

— Comment peignent-elles le Messie ?

— Lisez Moïse : Le Messie sera le *Désiré des nations* et le *Conducteur* d'un peuple dont la puissance ne passera jamais à un autre empire. Son règne n'aura point de fin ; il réveillera le souvenir de Dieu dans tout l'univers et réunira toutes les nations en un seul peuple : ce peuple recevra un nom nouveau, un sacerdoce nouveau et des destinées éternelles ¹.

— Ce Messie sera donc Dieu ?

— David, en effet, le laisse entendre, car il le montre *sortant du sein de son Père avant l'étoile du matin*, c'est-à-dire de toute éternité ². Le même prophète, dans un autre endroit, adresse au Messie ces remarquables pa-

¹ Gen., XLIX, 10 ; Deuter., XVIII, 17-18. ² Ps., IV, 7 ; Ps., CIV, 1-3.

roles, qui montrent clairement que ce Messie est Dieu : *Votre nom subsistera éternellement ; le sceptre de votre empire sera un sceptre de droiture et d'équité* ¹. Ailleurs il fait parler Dieu lui-même s'adressant à celui qu'il enverra : *J'étendrai sa puissance sur les fleuves, sur la mer et dans tous les lieux habités. Il m'invoquera en disant : Vous êtes mon Père, mon Dieu, mon salut* ².

— Ces textes sont frappants, mais ce n'est là qu'une voie perdue entre les mille voix de l'antiquité juive.

— Dites plutôt que c'est une voix entre mille voix semblables. Salomon parle comme David : il montre dans le Messie le Verbe de Dieu, *habitant dans le Conseil de Dieu même, formant et disposant toutes choses, se jouant dans le monde en le créant, et trouvant ses délices à être avec les enfants des hommes* ³.

— Ce passage, quelque magnifique qu'il vous paraisse, me semble bien vague ; je voudrais quelque chose de plus précis sur la divinité du Messie.

— Eh bien, Michée déclare que sa génération remonte au commencement ⁴ ; Baruch, qu'il est notre Dieu, que nul autre ne peut lui être comparé, qu'il a été vu sur la terre, et qu'il a vécu avec les hommes ⁵ ; Isaïe, qu'il portera le nom d'Emmanuel, non pas comme son nom propre, mais comme signifiant ce qu'il devait être, c'est-à-dire Dieu avec nous ⁶ ; Jérémie, que les hommes lui donneront le nom de *Jehovah* ⁷, ce nom sacré et incommunicable qu'on ne pouvait usurper sans blasphème.

— Langage extraordinaire, j'en conviens, mais qui n'est peut-être qu'une pure hyperbole et un abus de termes.

— Isaïe vous convaincra peut-être. Voyant dans l'avenir le Messie comme présent à ses yeux, il s'écrie : *Un*

1 Ps., XLIV, 7

2 Ps., LXXXVIII, 26-27.

3 Prov., VIII, 6 et seq.

4 Mich., v, 2.

5 Bar., III, 36-38.

6 Is., VII, 14.

7 Jer., XXXIII, 6.

petit enfant nous est né, un fils nous a été donné. Il portera sur son épaule sa principauté ; il sera appelé l'admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le père du siècle futur, le prince de la paix ¹.

Il détruira la mort, la mort éternelle pour jamais ; et le Seigneur Dieu sèchera les larmes de tous les yeux et il effacera de la terre l'opprobre de son peuple ².

Alors son peuple dira : C'est vraiment celui qui est notre Dieu ; c'est lui qui est le Seigneur ; nous serons remplis de joie dans le salut qu'il nous donnera ³.

Oui, Dieu viendra lui-même, et il nous sauvera.

Montez sur une haute montagne, vous qui annoncez la bonne nouvelle à Sion. Elevez votre voix. Dites aux villes de Juda : Voici votre Dieu ⁴.

Ecoutez-moi, dit-il encore, Jacob et Israël, que j'appelle. C'est moi, c'est moi-même qui suis le premier et qui suis le dernier ¹. *C'est ma main qui a fondé la terre, c'est ma droite qui a étendu les cieux ; je les ai appelés, et ils se sont présentés tous ensemble. J'étais présent lorsque toutes ces choses ont été résolues, avant qu'elles se fissent ; et maintenant j'ai été envoyé par le Seigneur Dieu et par son Esprit* ⁵. Je m'arrête sur ces dernières paroles et je vous demande de bonne foi si ce n'est pas là l'expression du mystère de la Sainte-Trinité, Père, Fils et Esprit ?

— Mais le Messie ne doit-il pas aussi être homme ?

— Sans contredit, puisqu'il est Juif.

— Vos prophètes vous l'affirment-ils ?

— Tous déclarent qu'il sortira de la race d'Abraham, de la tribu de Juda et de la famille de David ; Michée, qu'il naîtra à Bethléem, la plus petite des villes de sa tribu ; Aggée, qu'il entrera dans le second temple ; Jacob, qu'il paraîtra quand Juda sera dépouillé de la puissance

¹ Is., IX, 6.

² Is., XXX, 8.

³ Is., XXV, 9.

⁴ Is., XL, 9.

⁵ Is., XLVIII, 1.

publique; Daniel, qu'il mourra dans la soixante-dixième semaine d'années calculées par ce prophète¹.

— Voilà des dates bien précises, mais à quel caractère reconnaitrez-vous le Messie?

— *Il ne fera aucun bruit, il ne contestera pas et ne crierà jamais; il ne sera ni rebutant ni impétueux; il ne foulera pas aux pieds le roseau brisé; il combattra par la douceur, et régnera sur toute la terre par la justice et la vérité*².

— Quelle grandeur pacifique! c'est le Dieu de la paix.

— Oui, mais voici d'autres textes : *Il sera trahi, livré, vendu trente deniers, ses pieds et ses mains seront percés, ses habits partagés, sa robe tirée au sort, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre*³.

— Quelle misère et quelle humiliation! C'est l'homme de la réprobation et du péché. Cependant je ne suis pas encore satisfait. Ces textes frappent surtout par leur rapprochement. Ce sont des mots et des membres de phrase pris ça et là. Je voudrais voir un texte suivi qui désignât vraiment le Christ, en faisant son portrait.

— Il est facile de vous en citer un. Je prends le cinquante-troisième chapitre d'Isaïe, et je le transcris presque tout entier.

Écoutez un prophète racontant 700 ans d'avance aux Juifs l'histoire du Messie, qui devait être rejeté par ceux qui l'attendaient.

1. « Qui a voulu nous croire et qui a su reconnaître le bras de Dieu? »

2. « Nous l'avons vu, nous ne l'avons pas reconnu, et nous l'attendons encore. »

— Mais c'est des Juifs que parle ici le prophète?

— Continuons. 3. « Méprisé, le dernier des hommes,

1 *Is.*, XLVIII, 13.

2 *Gen.*, XXII, 18. — *II Reg.*, VII, 4-14. — *Is.*, VI et XLV. — *Mich.*, V, 2. — *Dan.*, IX, 1-25.

3 *Is.*, XXX.

4 *Ps.*, XXI.

homme de douleur, plongé dans l'infirmité ; sa face était cachée, sa beauté voilée ; nous n'en avons pas tenu compte. »

4. « En vérité, il portait nos langueurs, il portait nos douleurs, et nous, nous le traitions comme un lépreux, comme un homme frappé de Dieu et humilié. »

5. « Il a été blessé pour nos iniquités et broyé pour nos crimes, les châtiments qu'il porte nous donnent la paix, et ses plaies livides nous guérissent. »

6. « Maintenant nous sommes égarés comme des brebis errantes, et chacun est dispersé dans sa voie. »

— Mais voilà le châtiment des Juifs !

— Achevons. — 7. « Il a été offert, parce qu'il l'a voulu. »

— C'est un trait de la volonté de Dieu.

8. « Il a été offert, parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche. Il a été conduit à la mort, comme un agneau qu'on mène à la boucherie. Il est mort dans l'angoisse pour la justice, il a été retranché de la terre des vivants. »

— C'est la mort de l'homme, ce n'est plus le caractère de Dieu.

— 9. « Mais il dirigera la volonté de Dieu, son âme sera rassasiée et illuminée ; sa conscience justifie tous les hommes. »

— Ici le Dieu réparait. Encore ce dernier verset.

10. — Lisez. — « Je lui donnerai tous les hommes et il sera comme un vainqueur qui partage des dépouilles ; parce qu'il a livré son âme à la mort et qu'il s'est laissé mettre au rang des scélérats ; c'est pour cela qu'il porte tous les péchés et qu'il peut prier pour les méchants. »

— Voilà Dieu et voilà l'homme.

— Mais c'est trop clair, et cette prophétie a dû être faite après coup.

— Ah ! que dites-vous ? Vous ne savez pas ce qu'était la Bible pour notre nation. Interrogez tous les Juifs, ils

vous répondront que les chrétiens n'ont jamais pu intercaler ni un chapitre, ni un mot, ni un point, dans Isaïe, ou dans toute autre partie de l'ancien Testament. Ils vous diront que les Juifs répandus dans le monde entier avec leurs livres, savaient par cœur, depuis des siècles, non-seulement la suite du texte, mais le nombre très-bien compté des chapitres, des versets dans chaque chapitre, des mots dans chaque verset, des accents et des points dans chaque mot.

L'incrédule se tut. Le Juif converti, continua en ces termes :

Nos prophètes ont annoncé en outre que le Messie guérirait les sourds, les aveugles, les boiteux et ressusciterait les morts : voilà la puissance de Dieu ; qu'il mourrait sur une croix entre deux larrons, les pieds et les mains percés, mais que ses os ne seraient pas brisés : voilà le sort de l'homme.

Ils ont prédit que son sépulcre serait glorieux, qu'il ressusciterait, qu'il monterait au ciel, qu'il enverrait l'Esprit-Saint, qu'il formerait la première Église avec les enfants de Jacob convertis ; que le temple serait détruit ; que les Juifs seraient balayés, dispersés, conspués ; que les sacrifices judaïques cesseraient ; que les païens en foule se rangeraient sous l'étendard du Christ ; que le règne du Verbe serait immuable et permanent ; qu'une hostie pure s'offrirait à Dieu par toute la terre ; qu'enfin le Messie monté aux cieux s'assiérait à la droite du Père tout-puissant, en attendant son dernier et glorieux avènement. Voilà le récit anticipé de la vie, de la mort et du règne du Messie. Et les trois espèces de traits qui composent cette merveilleuse image, se trouvent dans la Bible. Je crois à la Bible, j'y ai vu, étudié, admiré Jésus-Christ mille ans avant sa naissance. La Bible me suffit pour vous dire aujourd'hui : *Jésus-Christ est l'Homme-Dieu.*

II. Vous venez d'entendre la Bible et les Juifs, écoutez maintenant l'Évangile et les apôtres, vous aurez la même réponse, vous tirerez la même conclusion : *Jésus-Christ est l'Homme-Dieu.*

Ouvrez saint Luc et saint Mathieu, ils vous diront la généalogie humaine du Messie. Ces deux évangélistes nous énumèrent en effet ses ancêtres selon la chair, en nous faisant remonter avec une merveilleuse certitude, à travers une suite de soixante-dix-sept générations, des derniers princes de Juda jusqu'à Zorobabel, de Zorobabel à David, de David à Abraham, d'Abraham à Adam, c'est-à-dire par les prophètes, par les rois, par les patriarches, jusqu'au premier homme, et du premier homme jusqu'à Dieu. Ce noble sang, le seul dont on suive la trace de degrés en degrés, dans les obscurités de l'histoire, est bien le sang du fils de l'homme ¹.

Ouvrez saint Jean, c'est un tout autre langage. Il n'est question ni du sang ni de la chair, mais d'une génération pour laquelle la langue humaine n'a que des images imparfaites et des mots impuissants : « *Au commencement était le Verbe, le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.* » Voilà son éternité... « *Tout a été fait par lui, et rien n'a été fait sans lui.* » Voilà sa puissance : « *En lui était la vie, la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde ;* » voilà sa sagesse et sa bonté. « *Le Verbe,* » voilà son nom. « *Il a été fait chair, et il a habité parmi nous,* » voilà l'Incarnation et la mission du Fils de Dieu ².

Suivez maintenant cette vie qui se révèle, dès son aurore, dans la double nature qui la compose et dans l'unique personne qui la résume.

Ces deux natures dont Jésus possède toute la plénitude, éclatent soit simultanément, soit tour à tour, mais d'une manière vive, palpable, saisissante, dans toutes les

¹ *Matth.*, I, 1-16; *Luc.*, III 23-34. ² *Joann.*, I.

paroles, dans toutes les œuvres, dans toute la conduite du Sauveur.

Simplicité admirable dans des prodiges d'abaissement comme dans des prodiges de puissance; unité parfaite en qui s'allient les choses les plus inconciliables et les plus inattendues. D'une part : le travail des mains, l'obscurité mystérieuse de trente années, la sueur du front, le baptême des pécheurs, la tentation, le jeûne, la faim, la soif, la fatigue, le mépris et l'abandon du monde, la crainte et l'ennui, l'outrage et la peine, l'agonie, le supplice, la mort. De l'autre : les rois épouvantés, les docteurs instruits, les éléments enchaînés, les forces de la nature ranimées par une voix à laquelle rien ne résiste, l'avenir prédit, les tombeaux ouverts, l'univers ébranlé, en un mot, la puissance, la vérité, la grandeur, la gloire, la vie, la résurrection. Voilà Dieu et voilà l'homme.

Jésus naît au fond d'une étable, dans les ruines du palais de David, faible et chétif comme le plus misérable des nouveaux-nés, plus pauvre que les plus pauvres : voilà la naissance de l'homme. Mais les armées du ciel chantent cette naissance, les astres la signalent, l'univers s'ébranle pour la constater; l'or, la myrrhe, l'encens, sont déposés au pied de son berceau : voilà la descente de Dieu.

Jésus est menacé par Hérode, on l'emporte en fuyant, et l'Égypte, cette terre mystérieuse qui avait déjà servi d'asile à Jacob, devient le refuge de son petit-fils : voilà l'exil de l'homme. Mais le sol tremble devant cette famille exilée, les faux dieux n'en peuvent plus, et la statue de Jupiter Cassius tombe en morceaux aux approches de l'enfant : voilà le passage de Dieu.

Jésus est soumis aux conditions ordinaires de la nature, il croît en âge et en sagesse, sa langue semble se délier peu à peu comme sa pensée, voilà l'éducation de l'homme. Mais il va pour la première fois à Jérusalem

pour célébrer avec ses parents la fête de Pâques; il quitte Marie et Joseph à leur insu; il rentre dans la maison du Seigneur, au lieu de demeurer dans le parvis comme il convenait à son âge, il franchit les degrés et se mêle aux docteurs; au lieu de se tenir debout, il s'assied; il répond d'abord comme un disciple, mais bientôt il interroge comme un maître. On se tait, on s'étonne, on admire autour de lui : voilà la science de Dieu.

Cependant Joseph et Marie s'avancent au milieu des docteurs : *Mon fils, qu'avez-vous fait? Voilà trois jours que nous vous cherchons avec beaucoup de peine*¹. C'est l'homme qu'on accuse. Jésus répond : *Ne savez-vous pas que je dois être dans la maison de mon Père*²? C'est Dieu qui se justifie.

Il reviendra dans ce temple, où on l'a purifié parce qu'il est homme; il en chassera les vendeurs et les acheteurs, il s'indignera contre ces marchands odieux qui changent la maison de son Père en une caverne de voleurs; il la purifiera, parce qu'il est Dieu.

Il obéira à Marie et à Joseph; c'est l'homme qui se soumet à sa mère et à son père nourricier; mais qu'on lui parle de la chair et du sang, il ne connaît plus ni sa mère ni ses parents. *Qui est ma mère, s'écrie-t-il, qui sont mes frères, si ce n'est ceux qui font la volonté de mon Père?* C'est Dieu qui ne reconnaît d'égal que lui-même, et qui substitue à la famille étroite et bornée de la terre la famille innombrable de l'humanité.

Sa vie publique commence la semaine où le grand-prêtre entrait pour la seule fois de l'année dans le Saint des Saints et chassait dans le désert le bouc émissaire chargé de tous les péchés du peuple. Pontife d'une loi qui croule, ne cherche plus une victime figurative. Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. Il quitte l'atelier et le rabot, il vient sur les bords du

¹ *Luc.*, II, 48.

² *Ibid.*, 49.

Jourdain, il se mêle à la foule coupable et repentante à laquelle le précurseur administre le baptême : voilà l'homme; il a la ressemblance du péché. Mais les cieus s'ouvrent, le Père s'écrie du haut de sa gloire : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances* ¹; l'Esprit-Saint descend sous la forme d'une colombe; toute la Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, se manifeste : voilà le Dieu; il a le témoignage du ciel.

Jésus a connu la tentation. Il a vu Satan s'approcher de lui, il a entendu les paroles séduisantes de cet esprit malin, comme le premier homme les avait entendues dans le paradis terrestre : voilà l'homme. Mais de trois mots, comme de trois flèches acérées, il a transpercé le tentateur, l'a mis en fuite et s'est fait servir par les anges : voilà le Dieu.

Jésus a connu la pauvreté. Il n'a pas un lieu où reposer sa tête. Il a faim, il a soif, il souffre. La fatigue l'abat, le jeûne l'épuise, la douleur l'éprouve : voilà l'homme. Mais il nourrit dans le désert une foule entière avec quelques pains et quelques poissons; il commande aux éléments, il discipline les flots et les vents, il marche sur les mers : voilà le Dieu.

Jésus a connu les tristesses de l'isolement et du deuil. Citoyen dévoué aux intérêts de sa patrie, il a pleuré sur le sort de Jérusalem. Ami fidèle, il a frémi en lui-même à la mort de Lazare, et ses yeux ont laissé couler des larmes sur le tombeau de l'amitié : voilà l'homme. Et c'est lui qui sèche les larmes des affligés, qui délivre les possédés du démon, qui rend à Jaïre sa fille, Lazare à ses sœurs, à la veuve de Naïm son fils unique : voilà le Dieu.

Jésus a connu la fuite et éprouvé la crainte : on veut le faire roi, et il se dérobe à la foule; on veut le tuer, et il se cache pour éviter les coups des pharisiens : c'est

¹ *Matth.*, xvii; 5.

l'heure de l'homme. Il revient, la femme adultère s'approche de lui avec confiance, et quand les pharisiens le pressent de la condamner, pour toute réponse voilà qu'il écrit d'un doigt mystérieux les péchés de cette secte superbe. A cette vue, l'orgueil, l'avarice, l'impiété se voilent la face et se retirent, et il ne reste plus que la misère et la miséricorde : c'est l'heure de Dieu.

Jésus a connu l'obéissance, respecté les lois, payé les tributs, rendu à César ce qui est à César. N'est-ce pas là la conduite et le langage de l'homme ? Mais en même temps il parle du ciel, de son Père, de sa gloire, avec tant de simplicité, de naturel et de grandeur, qu'on sent qu'il est né au milieu de toutes ces choses et qu'il habite toujours avec elles. N'est-ce pas là la conduite et le langage de Dieu ?

Jésus se dit le fils de l'homme ; c'est à ce titre qu'il se plaint de sa misère, qu'il sent la douleur, et qu'il annonce son retour, mais dans un autre appareil. Jésus se dit aussi le fils de Dieu ; c'est à ce titre qu'il cite son Père en témoignage, déclarant qu'il ne fait qu'un avec lui, qu'il est égal à lui et que celui qui le voit, voit aussi le Père.

Fils de Dieu, il apparaît rayonnant de gloire dans les splendeurs du Thabor ; fils de l'homme, il tombe épuisé de coups sous le fouet du prétoire et sous les épines du Calvaire.

Fils de Dieu, il appelle les saints et les prophètes de l'ancienne loi, et Moïse et Elie viennent s'entretenir avec lui dans les nuées du ciel ; fils de l'homme, il éprouve l'abandon de tous les siens et ne peut pas même, à l'heure du péril, les tirer du sommeil.

Fils de Dieu, il touche l'aveugle, et l'aveugle voit ; il parle au sourd, et le sourd entend ; il délie la langue des muets, et les muets le bénissent ; il ordonne aux paralytiques de marcher, et les paralytiques le suivent. Fils

de l'homme, il demeure sans voix devant ses ennemis et sans force devant ses persécuteurs.

Fils de l'homme, il s'abaisse aux genoux de ses disciples, leur lave les pieds et les sert à table. Fils de Dieu, il lit au fond de leur cœur ; il prend du pain et d'un mot il en fait sa chair ; il prend du vin et le change en son sang. C'est la chair et le sang du fils de l'homme ; c'est la parole et le miracle du Fils de Dieu.

On l'a vu dans les angoisses les plus déchirantes : une sueur de sang a couvert son front ; il s'est traîné dans la poussière de Gethsémani ; ses cris, ses larmes, ses prières, ses supplications n'ont pu attendrir son Père irrité : c'est la faiblesse de l'humanité qui succombe. Mais à peine s'est-il relevé de sa prière, à peine a-t-il prononcé les paroles de l'obéissance suprême : *Mon père, que votre volonté soit faite* ¹, que la troupe impie de ses ennemis tombe terrassée à ses pieds : c'est la puissance de la divinité qui se révèle. Tour à tour le maître et le jouet de cette soldatesque, il l'abat devant lui et il s'abandonne à ses mains : Dieu et l'homme se montrent à la fois.

On l'a vu traîné de tribunal en tribunal comme un malfaiteur, trahi, interrogé, renié, mis en jugement, c'est l'humanité dans sa plus profonde ignominie. Mais il menace Caïphe, il parle à Pilate de la vérité ; silencieux devant Hérode, il accepte publiquement la couronne, la pourpre, le sceptre et le titre de roi ; celui qui l'a trahi va se pendre ; celui qui l'a renié pleure sous son regard : c'est la divinité dans l'exercice de ses droits ; elle domine les puissances de la terre, elle effraie le cœur endurci, elle pénètre le cœur repentant et elle en fait jaillir des torrents de larmes. Tous les juges l'ont traduit devant eux, parce qu'il est homme ; aucun n'a voulu le juger, parce qu'il est Dieu.

¹ *Matth.*, **xxvi**, 42.

SIXIÈME CONFÉRENCE

Son agonie commence. Quelle douleur ! quelle passion ! quelle nature épuisée ! que de sang répandu ! Son front est ceint d'une couronne d'épines, ses pieds et ses mains sont percés de clous, son corps n'est plus qu'une plaie, son côté est ouvert par une lance. Le fils de l'homme pouvait-il plus souffrir ? Mais il donne le ciel au bon larron, l'univers à sa mère, le pardon à tous les hommes : le Fils de Dieu pouvait-il plus donner ?

Portant la condamnation du monde, il s'écrie : *Père, Père, pourquoi m'avez-vous abandonné* ¹ ? c'est le dernier cri de l'humanité expirante. Et au même moment il voit, il parcourt, il embrasse tout d'un regard : il dit tout d'un mot ; il scelle le passé et l'avenir d'une parole suprême : *Tout est consommé* ² : c'est le dernier arrêt de la divinité triomphante.

Il meurt : c'est ainsi que l'homme finit ; mais il meurt parce qu'il l'a voulu : c'est ainsi que Dieu ordonne.

Il meurt ; ses vêtements sont partagés, sa robe est tirée au sort, son corps enseveli : ce sont les soins qui conviennent à la dépouille de l'homme. Mais le soleil s'éclipse, les rochers se fendent, des ténèbres visibles se répandent sur toute la terre en plein midi, les tombeaux s'ouvrent et ne peuvent plus garder leurs victimes, les cieux et la terre ont pris le deuil : ce sont les pleurs qui conviennent à la mort d'un Dieu.

Les Juifs demandent des gardes pour son corps, et le sceau de l'Etat est apposé sur son tombeau : heureuses précautions, qui constatent sa mort et son humanité ! Mais le tombeau s'ouvre, le sceau se brise, les gardes s'enfuient : signes merveilleux qui attestent à jamais sa résurrection et sa divinité.

Consolez-vous, Madeleine, le tombeau est vide, et vous allez revoir votre bon maître ; venez, Pierre, Jésus est vivant, et il va tenir tout ce qu'il vous a promis :

¹ *Matth.*, xxvii, 46.

² *Joann.*, xix, 30.

vous l'entretenez d'abord sans le connaître, disciples d'Emmatts, mais vos yeux s'ouvrent, vous le reconnaissez à la fraction du pain et il disparaît à vos regards : voilà le Dieu.

Et toi, Thomas, viens à ton tour, approche-toi, mets ta main dans ses plaies, sonde son côté ; ce n'est pas un fantôme que tu vois, mais un corps réel, une chair vivante ; voilà l'homme.

Et l'Homme-Dieu ressuscité vit et converse pendant quarante jours avec douze apôtres, soixante et douze disciples, cinq cents fidèles. Ils le voient, ils le suivent, ils le touchent, ils l'entendent, ils l'accompagnent jusque sur la montagne des Oliviers. Là il leur parle et il les bénit encore, pour leur montrer qu'il est homme ; là il monte aux cieux en leur présence, pour leur montrer qu'il est Dieu.

Voilà Jésus-Christ. Vous ne pouvez l'expliquer ni par l'homme seul ni par Dieu seul.

Jésus-Christ est-il homme ? Oui, car il fut broyé dans l'infirmité. Jésus-Christ est-il Dieu ? Oui, car il s'exalta dans l'infini de la sagesse, de la puissance et de la gloire.

Et pour résumer des contrastes si étranges, si continus, si animés, je défie hautement la raison, l'histoire, la science, la critique, de trouver une autre explication et un autre mot, que cette explication qui explique tout ; que ce mot qui ouvre à la fois le ciel et la terre : *Jésus-Christ, c'est l'Homme-Dieu.*

III. Ce portrait tracé dans l'Évangile se retrouve aujourd'hui dans l'Église, tel que je viens de vous le montrer, en dépit de tous les efforts que l'on a tentés pour le couvrir de boue. C'est la croix. La croix est à la fois ce qu'il y a de plus faible et ce qu'il y a de plus fort, ce qu'il y a de plus vénérable et ce qu'il y a de plus vil, un ins-

trument de supplice et un trône, un signe qui atteste à la fois par les deux souvenirs les plus étrangement associés, et ce que la divinité a fait de plus grand et ce que l'humanité a souffert de plus affreux : c'est le symbole de l'Incarnation, c'est le signe de l'Homme-Dieu.

Jésus-Christ a été un homme semblable à nous, éprouvé en toutes choses, excepté le péché. Aussi recourons-nous à lui avec une entière confiance, sûrs de sa compassion. Nous ne saurions faire un pas dans la vie sans y retrouver ses traces. Quel est le rude sentier où nous marchons ? Celui de la pauvreté ? Mais le Fils de l'homme y a porté avant nous la croix de l'atelier. Celui de la souffrance ? Mais le fils de l'homme nous y précède, le dos courbé sous la croix du Calvaire. Celui de l'insulte ? Mais qui de nous a été aussi insulté que le Fils de l'homme sur la croix ? Pleurons-nous un être bien-aimé que la mort nous a ravi ? Au pied de cette tombe, c'est le Fils de l'homme que nous trouvons encore ; et, du haut de ce bois adorable où elle expire, la Victime sainte semble nous dire : J'ai pleuré comme toi. Arrivons-nous au sombre passage du trépas ? Le Fils de l'homme nous y attend, et sa croix a une voix pour nous dire : Regarde Celui qui connut aussi la solitude, le délaissement et l'angoisse. Faut-il mourir ? Allons, pauvre moribond, prends courage ; accepte de tes mains défaillantes l'image de ce Fils de l'homme, qui t'offre le spectacle le plus attendrissant, avec le fiel, l'insulte, le déchirement des épines, le dernier râle et le dernier soupir de l'humanité agonisante. Ah ! c'est donc un frère de fatigues, de misères, de combats et de douleur, que nous trouvons sur cette croix ! Et à la vue de cet homme, né, éprouvé, tenté, insulté, oublié, renié, trahi, persécuté, expirant comme nous, nous nous sentons assurés de sa tendre sympathie ; nous nous disons : C'est bien là l'humanité, c'est le Fils de l'homme.

Dans la croix que l'Eglise m'a gardée, je vois aussi le Fils de Dieu.

C'est le Dieu que saint Pierre a montré à Jérusalem, le jour de la Pentecôte, avec sa vertu triomphante, et aux pieds duquel il a couché huit mille Juifs, éclairés et repentants; le Dieu que saint Paul a porté à Athènes, à Ephèse, à Corinthe, à Rome; le Dieu que les premiers chrétiens ont gravé, sculpté, colorié, pendant trois cents ans sous les voûtes des catacombes, et que leurs successeurs ont élevé dans un appareil triomphal sous le dôme des basiliques; le Dieu dont Constantin a vu l'image sur les nuées du ciel et qu'il a mise aussitôt à la tête de ses armées; le Dieu que Clovis a adoré à Tolbiac, et dont il s'indignait de n'avoir pu venger la mort à la tête de ses Francs; le Dieu qui a franchi les mers, percé les rochers, gravi les plus hautes montagnes, abordé les îles les plus lointaines, touché le cœur des rois les plus farouches et fait plier les genoux des peuples les plus ignorants; le Dieu des palais, des chaumières, des prétoires; Celui par qui règnent les rois et par qui jugent les justices; le Dieu qui depuis dix-huit siècles n'a manqué à aucune grande entreprise, tantôt éclatant de gloire entre les bras du croisé, et arrachant à Mahomet l'Espagne et les Lieux Saints, tantôt, plus discret mais toujours puissant, laissant attacher sa croix par la main discrète d'une mère sous l'habit du soldat français et allant racheter en notre nom l'Afrique, la Grèce, les montagnes du Liban, les plaines de la Chine; le Dieu replacé par nos bras victorieux partout où la France plante son drapeau, et qui, rappelez-vous-le bien, laisse faire à ce drapeau le tour du monde parce que c'est dans ses plis qu'il daigne s'envelopper pour vaincre et triompher partout.

Voilà ce qui ne cesse de s'accomplir aux applaudissements du monde civilisé; voilà les vrais intérêts et les sentiments intimes de notre siècle si indécis et si tour-

menté; voilà le fond de ses pensées et le dernier mot de ses conquêtes, en dépit de ces retours soudains et de ces oscillations, plus apparentes que réelles, qui trompent les simples, qui déconcertent les lâches et qui font revirer de bord les politiques éperdus. L'esprit du Christ est aussi nécessaire à notre génération qu'il l'était à nos pères; sa parole a le même attrait, la même douceur et la même efficacité pour les bons, les mêmes ténèbres et la même terreur pour les méchants. Le Christ demeure toujours haï et toujours adoré, signe éternel de contradiction élevé entre le peuple de la chair et le peuple de l'esprit; et parmi ces adorations et ces outrages, impassible dans son attitude, immuable dans sa doctrine, inflexible dans sa morale, infaillible dans son enseignement, inépuisable dans sa miséricorde, tel aujourd'hui qu'il fut dès le commencement, tel demain qu'il était hier, le même dans tous les temps, dans tous les lieux, chez tous les peuples, aussi inaccessible à l'outrage sur la croix qui lui sert de trône que le soleil l'est aux vaines insultes d'un bras mortel sur l'axe lointain où Dieu l'a fixé.

C'est pourquoi nous voyons dans la croix force, puissance, victoire, triomphe. Avec elle nous pouvons marcher, résister, combattre et vaincre. Si Satan et le monde se liguent contre nous, nous sommes certains du succès, pourvu que la croix nous reste. C'est la vertu et la sagesse de Dieu, comme c'est la consolation et l'espérance de l'homme. Et après qu'à cet aspect sacré nous nous sommes écriés : Voilà l'Homme que l'Église nous garde pour nos souffrances, il faut compléter ce témoignage et dire encore : Voilà le Dieu que l'Église nous garde pour nos combats.

Venez donc ici, je vous adjure, incroyables modernes. Quel est le motif qui vous pousse à nier aujourd'hui la double qualité de l'Homme-Dieu que l'Église donne au Christ.

Est-ce dans l'intérêt de Dieu? Est-ce dans l'intérêt de l'homme.

Dans l'intérêt de Dieu? Mais le Père sans le Fils n'est plus le Père. Au lieu du Dieu qui vit, qui règne, qui parle, qui console, qui délivre, qui aime, vous nous peignez dans un ciel lointain un Dieu abstrait, qui n'a jamais séché une larme ni réjoui un cœur. Vous l'avez fait à votre image, sec, froid, muet, insensible. Vous faites consister sa grandeur à se taire, sa bonté à s'éloigner, son essence à ne paraître nulle part. Vous ne comprenez pas qu'il est l'amour autant que la puissance; que son abaissement c'est sa plus grande gloire, et que plus l'être est chétif, plus l'amour qui l'a sauvé est merveilleux et divin. Laissez-nous le crucifix : rien ne peint mieux la majesté de Dieu.

Est-ce dans l'intérêt de l'homme que vous voulez nous le ravir? Mais ne savez-vous donc pas que la conscience de l'homme ne lui a jamais demandé autre chose que ce que l'Église lui donne? Voyons, que mettréz-vous dans les mains du malheureux, du suppliant, du coupable, à côté du pauvre et du riche, au-dessus des juges et des rois? Où est votre symbole? Êtes-vous contents de votre sort? Espérez-vous dans les mauvais jours? Ne vous manque-t-il rien dans la fortune? Mourrez-vous en paix? Serez-vous au dernier moment sans remord et sans consolation? acceptez le crucifix que l'Église vous offre : rien ne convient mieux à la faiblesse de l'homme.

Il est donc vrai, authentique, complet, ce portrait que l'Église a gardé du Christ; et pour expliquer et la douce tendresse et la force merveilleuse dont la croix n'a pas cessé d'être la source, pour comprendre et comment elle console et comment elle triomphe, il faut bien avouer que là est l'humanité du Rédempteur avec toutes ses sympathies et ses douleurs, que là est la divinité du Rédempteur avec tous ses secours et toutes ses puissances;

enfin que le crucifix, l'image qui les réunit, est l'image de l'Homme-Dieu.

Vous connaissez maintenant les deux sortes de Christ : choisissez.

D'un côté, tout est obscurités, démentis, imaginations vaines, déraison suprême : c'est la contradiction dans la petitesse.

De l'autre, tout se succède, s'enchaîne et se lie : c'est l'amitié dans la grandeur.

Là, un Christ qui n'est ni Dieu ni homme, qui n'a ni caractère, ni vertu, ni certitude, ni existence.

Ici, un Christ unique, toujours semblable à lui-même, que la Bible peint sous un double aspect avant sa naissance, que l'Évangile montre avec ses deux natures pendant sa vie, que l'Église représente aujourd'hui avec la même humanité et la même divinité réunies dans le même signe.

Là, un portrait de fantaisie où l'on ne démêle ni physiologie, ni ressemblance et qui ne porte aucun nom.

Ici, un portrait qui n'a jamais varié, toujours ancien et toujours nouveau ; que saint Pierre prend aux mains d'Isaïe, Pie IX aux mains de saint Pierre ; que l'Évangile vérifie, la Bible en main ; que l'Église vérifie à son tour en ouvrant l'Évangile.

De ces deux Christs quel est le vrai ?

C'est le Christ de la Bible, de l'Évangile et de l'Église ;
et ce Christ, c'est l'Homme-Dieu.

SEPTIÈME CONFÉRENCE

DE L'HISTOIRE DE L'HOMME-DIEU

La vraie notion de Dieu et de l'homme nous a conduit à la notion de l'Homme-Dieu ou de l'Incarnation.

Je vous ai fait voir que ce mystère, parfaitement croyable puisqu'il entre dans les harmonies du monde et dans les analogies de la nature, parfaitement convenable puisqu'il assure à la fois la gloire de Dieu et le salut de l'homme, appartient par ses manifestations extérieures à la science historique.

Or, cette science nous a déjà attesté que l'Homme-Dieu devait venir, puisqu'on l'avait attendu pendant quatre mille ans, et que l'Homme-Dieu était venu, puisque depuis dix-huit cents ans on ne l'attendait plus.

Mais quel est cet Homme-Dieu ?

Vous m'avez demandé son acte de naissance ; je vous l'ai apporté, écrit et daté du siècle d'Auguste, au ciel et sur la terre.

Vous m'avez demandé son portrait ; je vous ai montré celui que l'hérésie, l'incrédulité, la vaine critique, ont retourné et défiguré, et vous m'avez dit : Ce n'est pas là l'Homme-Dieu.

Après ce faux portrait, je vous en ai présenté un autre esquissé dans la Bible, peint dans l'Évangile, gardé par l'Église, toujours naturel, toujours semblable à lui-même, type accompli de la divinité et de l'humanité réunies dans la même personne, et nous nous sommes écriés : C'est bien là l'Homme-Dieu.

En vous citant le nouveau Testament, qui contient ce divin portrait, je vous disais seulement : Voyez et vous pourrez déjà juger. Mais ne nous bornons plus à un simple coup d'œil. Aujourd'hui, je vais plus loin, je prends ce livre et je vous invite à l'étudier. Relisez ces récits, discutez la valeur de ces historiens, creusez ces textes; l'ordre et la suite des récits, le caractère des historiens, la pureté du texte, tout révèle l'histoire d'un Dieu.

Cette démonstration peut se réduire aux trois questions suivantes :

1^o Le nouveau Testament est-il *authentique*, c'est-à-dire est-il du temps et des auteurs auxquels on l'attribue? Oui, car c'est Dieu lui-même qui a pris le soin d'en donner la preuve.

2^o Le nouveau Testament est-il *véridique*, en d'autres termes ceux qui l'ont composé sont-ils bien instruits, sont-ils exacts, sont-ils sincères? Oui, car c'est Dieu même qui parle par leur voix.

3^o Le nouveau Testament est-il *intègre*, c'est-à-dire est-il bien tel aujourd'hui qu'il a paru d'abord, sans altération, augmentation ou retranchement? Oui, car c'est la main de Dieu qui l'a gardé.

I. On appelle authentique un livre qui est du temps et de l'auteur auxquels on le rapporte. S'il s'agissait ici d'un livre profane, je vous rappellerais que le premier caractère de l'authenticité est dans la marque du temps, le second dans le nom de l'écrivain, et que ces deux ca-

ractères réunis suffisent pour mettre un livre à l'abri de toute controverse. Ainsi, tel ouvrage, quoique anonyme, peut être authentique ; mais son autorité est moindre quand on ne connaît que sa date ; tel ouvrage dont on connaît à la fois la date et l'auteur est d'une authenticité incontestable. Les *Annales* de Tacite, les *Commentaires* de César, les *Vies* de Plutarque, l'*Enéide* de Virgile, les *Odes* d'Horace, ne laissent pas la moindre prise à la critique sur leur authenticité, parce qu'ils offrent à la fois et la marque du temps et le nom de l'auteur.

Voilà les garanties qui suffisent à l'écriture de l'homme ; les ouvrages anciens qui les réunissent sont en petit nombre, et les critiques qui les demandent se croient difficiles : Ils se trompent ; Dieu, quand il écrit, est plus difficile qu'eux. Ce qu'ils n'avaient pas imaginé pour mettre la parole humaine au-dessus de toute contradiction sérieuse, Dieu va le faire, dans sa sagesse profonde, pour préserver de toute atteinte sa propre parole. Les livres qui composent le nouveau Testament ont, en effet, des garanties d'authenticité qui n'appartiennent à aucun autre livre. Non-seulement, on peut nommer le siècle où ils ont paru et les autres qui les ont composés, mais il y a entre eux une telle diversité, et cependant une telle liaison, que leur authenticité revêt un caractère extraordinaire. Ce n'est pas un livre unique, mais une suite de livres, variés dans leurs sujets, justifiés les uns par les autres, et se rapportant tous à un seul point : la divinité de Jésus-Christ.

Ces livres sont de trois sortes, les livres historiques, au nombre de cinq, savoir : les quatre Évangiles de saint Mathieu, de saint Marc, de saint Luc, de saint Jean, et le livre des Actes qu'on attribue communément à saint Luc ; les livres dogmatiques et moraux, savoir : les Épîtres de saint Pierre, de saint Paul, de saint Jean, de

saint Jacques et de saint Jude; enfin, un livre prophétique : l'Apocalypse de saint Jean.

Ces trois sortes de livres n'ont qu'un objet : Jésus-Christ; les uns racontent sa naissance, sa vie, ses prédications, ses bienfaits, sa passion, sa mort, sa résurrection, les voyages de ses apôtres, l'établissement et les premiers progrès de son Eglise. Les autres, adressés sous le titre de lettres aux fidèles répandus en Italie, en Grèce, en Orient, ou aux évêques qui les gouvernent, développent la doctrine de l'Incarnation et rappellent, à toutes les pages, les points essentiels de l'histoire évangélique. Enfin l'Apocalypse de saint Jean, écrit dans l'île de Pathmos, annonce la ruine de Rome païenne, les signes précurseurs de la fin des temps, et le dernier avènement du Fils de l'homme.

Or, ces livres, si divers par leurs auteurs, si variés par leur style, si unanimes dans le personnage auquel ils se rapportent, ont été reçus comme authentiques par l'hérésie et par l'incrédulité aussi bien que par l'Eglise. Je pourrais vous apporter le témoignage d'un apostat : c'est celui de Julien, qui nomme les quatre évangélistes et qui leur attribue hautement leurs livres ¹; le témoignage d'un païen c'est celui de Celse, qui a cherché des armes dans l'Évangile contre le christianisme, mais qui n'en a point trouvé dans la critique contre l'authenticité des Évangiles ²; le témoignage de tous les hérétiques des premiers siècles, notamment celui de Tatien et de Marcion, qui ont fait des efforts inouïs pour corrompre au profit de leur secte certains passages des livres sacrés et qui ont prouvé par là la haute autorité dont ces livres étaient revêtus à leurs yeux ³.

Leur authenticité était, en effet, incontestable au temps d'Eusèbe. Cet écrivain dresse, vers l'an 324, le catalogue

¹ JULIAN., *Epist.* 42.

³ V. en particulier le traité de

² ORIG. *contra Celsum*, l. I. p. 11. Tertullien contre Marcion, IV, 4-6.

de nos livres sacrés, il les énumère et il ajoute : « Voilà ceux qui sont reçus d'un consentement universel ¹. »

Elle ne souffrait pas la moindre difficulté au temps d'Origène, un siècle avant Eusèbe, puisque Origène nous déclare qu'il n'y a que quatre Évangiles admis par la tradition : celui de saint Mathieu, celui de saint Marc, celui de saint Luc et celui de saint Jean ².

Cinquante ans avant Origène, en l'an 207, Tertullien rappelle ces quatre évangélistes, et il distingue les deux apôtres, Mathieu et Jean, des deux disciples, Luc et Marc ³.

Avant Tertullien, voici saint Irénée, élevé par saint Polycarpe qui fut lui-même disciple de saint Jean : « Telle est, dit-il, la certitude de nos Évangiles, que les hérétiques mêmes leur rendent témoignage et en empruntent l'autorité pour confirmer leur doctrine ⁴.

Mais saint Irénée est précédé de saint Justin, qui écrivait vers 138. Dans l'apologie qu'il adresse à l'empereur Antonin, il expose, entre autres pratiques communes aux chrétiens de son temps, celle de lire « les mémoires des apôtres que l'on nomme Évangiles ⁵. »

Saint Justin à son tour est précédé de saint Ignace, qui fut honoré de la couronne du martyr en 107, sous le règne de Trajan. Or, saint Ignace nous dit « qu'il a recours à l'Évangile comme à la chair de Jésus-Christ, et aux apôtres comme au presbytère de l'Église ⁶. »

Enfin, saint Barnabé, saint Clément de Rome, saint Polycarpe, qui ont précédé saint Ignace, et qui appartiennent au premier siècle, incrustent, pour ainsi dire, dans leurs épîtres aux fidèles, des citations nombreuses empruntées au nouveau Testament; ces citations se

1 *Hist. eccl.*, lib. III, cap. xxv.

2 *Comment. in Matth.*, p. 203.

3 *Contra Marcionem*. lib. IV,

4 S. IREN., lib. III, cap. II, n. 7.

5 JUSTIN, *Prem Apol.*, n. 67.

6 *Ad Philadelp.*, n. 5.

trouvent textuellement dans nos Évangiles, et elles sont accompagnées de ces mots, qui en indiquent l'autorité : Dieu dit dans son Évangile : *Ait quippè Dominus in Evangelio!* ou plus souvent encore : selon ce qui est écrit : *sicut scriptum est* ¹.

Nous avons remonté ainsi du quatrième au premier siècle, par Eusèbe, par Origène, par Tertullien, c'est-à-dire par les historiens et les apologistes, par saint Irénée, par saint Justin, par saint Ignace, par saint Clément, c'est-à-dire par les philosophes convertis, par les saints, par les martyrs, par les disciples des apôtres, et nous voici aux pieds de saint Jean, avec les témoignages de trois siècles attestant que les livres du nouveau Testament ont été jusque-là constamment et universellement reconnus pour authentiques.

Mais ce sont les propres livres de l'apôtre que nous trouvons ici. Dernier survivant des compagnons de Jésus-Christ, il a écrit après la ruine du temple de Jérusalem, la dispersion des Juifs et la seconde persécution contre les chrétiens. Son Évangile est le dernier récit de l'histoire, ses Épîtres la dernière instruction apostolique, son Apocalypse la dernière prophétie, et ces trois livres, placés sur la limite du premier siècle et du second, sont comme un anneau solide qui relie les apôtres aux Pères par une forte et incontestable tradition.

Remontez, maintenant, de saint Jean aux autres apôtres dans le premier siècle. Vous trouverez d'abord saint Jacques ² et saint Pierre ³. Ils citent les épîtres de saint Paul dans celles qu'ils composent eux-mêmes, et démontrent par là qu'elles étaient déjà répandues.

Saint Paul, de son côté, ne laisse pas le moindre doute sur l'authenticité de ses ouvrages. On voit dans quelques-unes de ses épîtres qu'il est encore libre ⁴ ; dans d'autres,

¹ S. CLEM., *Strom.*, III, p. 200.

² Cap. II, *passim*.

³ III, 15.

⁴ *Eph.*, VI, 21-22; *Coloss.*,

IV, 7-9; *Phil.*, 12.

qu'il est prisonnier ¹ ; ici, comment il fut délivré ; là, comment il souffre pour Jésus-Christ ; partout, que Jérusalem est encore debout ². L'épître aux Romains nous apprend en effet que la ville sainte est pauvre et souffrante ³ ; l'épître aux Corinthiens, que l'apôtre va solliciter pour elle les Églises de l'Asie, de la Macédoine et de la Grèce ⁴ ; l'épître aux Galates, que les Juifs de Jérusalem voulaient assujettir les chrétiens à la circoncision et aux observances légales ; l'épître aux Thessaloniens, que le jour où Jérusalem serait détruite, les chrétiens ne devaient pas redouter pour autant la fin du monde. Le ton de l'Apôtre varie selon le caractère des peuples auxquels il s'adresse. Aux Galates, peuple gentil qu'il a enfanté à Jésus-Christ, il parle avec vivacité, il les presse, il les adjure, il les gourmande ⁵. Aux Romains, auxquels il s'adresse pour la première fois et parmi lesquels il y avait un grand nombre de Juifs, il expose sa doctrine avec la modestie qui sied à un début et avec les ménagements qu'il doit à l'ancien peuple de Dieu ⁶. Mais quand il s'adresse aux Corinthiens, l'urgence du mal lui fait oublier toute fausse prudence ; il trace en traits de feu le tableau de leur relâchement, de leurs désordres et de leurs crimes. Qui eût jamais entrepris de faire agréer à ce peuple de tels reproches, si un apôtre ne les eût écrits de sa main ⁷ ?

Comparez maintenant les épîtres de saint Paul aux Actes des Apôtres, que l'on attribue communément à saint Luc. Tout concorde et s'enchaîne. Le récit des Actes et les recommandations des épîtres se rapportent aux mêmes fidèles, rappellent les mêmes circonstances, attestent les mêmes voyages, la même doctrine, la même époque, la même date ; ce sont des ouvrages distincts

¹ *II Tim.*, iv, 6-8.

² *I Thes.*, iv, 15, 16 et 17.

³ *Rom.*, xxv, 25.

⁴ *I Corinth.*, xvi, 1-3.

⁵ *Gall.*, iii, 1.

⁶ *Rom.*, iii, 28.

⁷ *II Cor.*, i, 13 et seq.

par leur style et leurs détails, n'ayant cependant qu'un grand et divin objet : Jésus-Christ.

Mais le livre des Actes est lui-même d'une authenticité à toute épreuve. On y voit les Juifs avec leurs sectes rivales se disputant la prépondérance au sein de leur propre conseil, s'assemblant dans le temple, lisant les prophètes, priant à certaines heures et en certains lieux. A côté des Juifs, vivent les Romains avec leurs lois, leurs privilèges et leurs usages : témoin le droit de cité réclamé par saint Paul, l'emprisonnement provisoire de l'Apôtre, le rapport de l'officier au gouverneur, le procès devant le magistrat, l'appel au prince et la chaîne dont saint Paul était lié au soldat qui le gardait. Si l'auteur suit saint Paul à Athènes, quelle vérité ! quelle couleur locale ! L'arrivée de l'Apôtre, la curiosité naturelle au peuple, l'autel élevé au Dieu inconnu, tout frappe, saisit, émeut. Saint Paul prêche devant l'Aréopage, mais il cite les poètes grecs pour appuyer l'Évangile, et quand il parle de la résurrection des morts, les uns le raillent, d'autres le renvoient à un autre jour, quelques-uns se convertissent. Quelle simplicité ! quelle candeur ! quelle diversité dans les résultats ! Sommes-nous sur le vaisseau qui transporte saint Paul à Rome ? Le livre des Actes offre une nouvelle preuve de son authenticité. Ce qu'on y trouve dans le vingt-septième chapitre, des usages de la navigation et du commerce, des temps d'arrêt et de la marche du navire, tout, jusqu'à l'état de la mer et jusqu'au vent qui souffle, montre avec la dernière évidence, un homme qui est en voyage. C'est le journal de la traversée, rédigé par un des compagnons de saint Paul.

Ce compagnon était saint Luc, et saint Luc est l'auteur du troisième Évangile, aussi bien que des Actes des Apôtres. Ces deux livres offrent, en effet, la même langue, les mêmes tours de phrase, les mêmes expres-

sions : c'est un grec d'une rare pureté, à peine déparé par quelques hébraïsmes. L'évangéliste débute en ces termes : *Comme plusieurs ont entrepris de composer le récit des choses qui se sont accomplies parmi nous, selon que nous les ont transmises ceux qui dès le commencement les ont vues eux-mêmes, et qui ont été les ministres de la parole, j'ai eu moi-même la pensée, après avoir suivi exactement toutes ces choses, de vous les raconter par ordre, afin que vous reconnaissiez la vérité de ce qui vous a été enseigné* 2...

Il est évident, à la lecture de ce passage, que saint Luc écrit après d'autres évangélistes. En effet, deux écrivains l'ont précédé : saint Mathieu et saint Marc. Saint Mathieu s'était adressé aux Juifs et il avait employé l'hébreu. Mais cette langue était méprisée à Rome, et quand le prince des apôtres y arriva, il était urgent de parler aux Romains leur langue pour les gagner à la foi. Saint Pierre choisit donc parmi ses disciples un jeune homme qu'il chargea d'écrire en latin l'évangile de saint Mathieu : ce fut saint Marc, que Bossuet appelle le plus divin des abrégiateurs. Cependant ses soins ne se bornent pas à abrégier le premier des évangélistes en le traduisant. Sous l'inspiration de saint Pierre, il précise les détails intimes qui regardent cet apôtre. S'il parle des usages des Juifs, il les explique parce qu'il s'adresse aux Romains ; s'il cite les monnaies, ce ne sont pas les termes hébreux ou grecs qu'il emploie, mais les évaluations latines. Enfin son style est celui d'un Juif qui se sert d'un idiome étranger, grave défaut en littérature, j'en conviens, mais signe éclatant auquel on ne peut méconnaître le nom de l'auteur, le lieu où il écrit et l'inspiration qui l'anime.

Voilà l'ordre de la suite chronologique des livres qui composent le nouveau Testament : on remonte ainsi de

saint Jean à saint Jacques et à saint Pierre, c'est-à-dire de l'an 100 à l'an 63; des épîtres de saint Pierre à celles de saint Paul, c'est-à-dire de l'an 63 à 50; des épîtres de saint Paul aux Actes et à l'Évangile de saint Luc, qui n'ont pas été écrits avant 58; de saint Luc à saint Marc, qui fut amené à Rome par saint Pierre vers 45; et de saint Marc à saint Mathieu, évidemment antérieur à tous les autres, le premier qui ait rédigé un Évangile.

Et dans cette forte trame, il n'y a pas un seul vide, pas une seule lacune. On cite toutes les mains qui se sont transmis les saints livres, toutes les plumes qui les ont écrits, toutes les autorités qui leur ont rendu témoignage. Qui nous a apporté, je vous le demande, César Tacite, Suétone, Tite Live? Que de siècles et de peuples ne les ont pas connus! Leurs noms sont à peine cités trois ou quatre fois dans le moyen-âge; et personne ne doute de l'authenticité de leurs livres! Ah! Rousseau avait donc bien raison de demander à son siècle: « Disons-nous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir? Mon ami, ce n'est pas ainsi que l'on invente, et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la résoudre; il serait bien plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ces livres, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'essent trouvé ce ton ni cette morale; et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros ¹. » La Bruyère avait donc bien raison de railler finement les esprits forts de tous les temps en leur disant: « Que devient l'histoire? César a-t-il été assassiné au milieu du sénat? Y a-t-il eu un César? Quelles conséquences, me dites-vous, quelle de-

¹ *Emile*, liv. 4.

mande ! Vous riez et vous ne me jugez digne d'aucune réponse ; je crois même que vous avez raison. Supposons que le livre qui fait mention de César ne soit pas un livre profane, écrit de la main des hommes, qui sont menteurs, qu'au contraire il soit inspiré, saint, divin, q' il se trouve depuis près de deux mille ans dans une société nombreuse qui s'est fait une religion de le garder, avouez-le, Lucille, vous douteriez alors de César 1. »

II. Autre chose est l'authenticité d'un livre, autre chose sa véracité. Le nouveau Testament est authentique, nous venons de le faire voir. Est-il véridique ? c'est une étude à faire sur le caractère des historiens qui l'ont écrit.

A coup sûr, si la Providence l'eût voulu, Jésus-Christ n'aurait eu qu'un seul historien, conduisant d'un bout à l'autre le fil de sa vie avec une clarté chronologique qui eût mis chaque partie dans sa vraie place, et le tout à l'abri de la plus légère discussion. Il pouvait choisir entre Josèphe et Philon chez les Juifs, Tacite, Suétone et Pline le Jeune chez les Romains. Mais parmi ces historiens, les deux premiers sont des Juifs incrédules, pauvres rhéteurs qui arrangent leurs récits avec tous les procédés de l'art grec le plus raffiné et le plus subtil, et qui sacrifient aux Romains, oppresseurs de Jérusalem, jusqu'aux prophéties et aux espérances de leur nation. Les trois autres sont des païens superbes, qui, tels que Pline et Suétone, vivent en assez bonne intelligence avec les Césars, ou qui, de peur de leur déplaire, enveloppent, comme Tacite, leur pensée dans l'obscurité d'une phrase concise, et ne publient que sous Trajan ce qu'ils ont écrit sous Domitien. La flatterie, la peur ou la discrétion dominant toute l'histoire du siècle d'Auguste. Vous l'acceptez cependant, et vous avez raison.

1 LA BRUYÈRE, chap. *Des esprits forts.*

Eh bien ! acceptez donc, à plus forte raison, une histoire aussi étrangère à la flatterie qu'à la peur, une histoire dont l'indiscréditation va jusqu'à la naïveté, une histoire sincère, naturelle, dont toutes les parties se complètent l'une par l'autre sans parti pris comme sans arrière-pensée, qui ne ressemble en rien à tout ce qu'on a vu jusqu'alors, et qui porte des caractères nouveaux, inattendus, uniques de la plus incontestable autorité.

Ne soyons pas du nombre de ces gens d'esprit, toujours inquiets, toujours mécontents, toujours disposés à mesurer les pensées de Dieu sur les leurs, qui se sont imaginé que la vie du Christ serait revêtue de toutes les garanties de l'histoire, si Josèphe et Tacite se fussent partagé le soin de l'écrire. Jésus s'est montré bien plus difficile dans le choix de ses historiens. Cependant, pour satisfaire la vaine curiosité du monde, il a consenti seulement à laisser écrire son nom par Tacite dans ses *Annales*, par Pline dans ses *Lettres*, par Josèphe dans ses *Antiquités judaïques*. Josèphe nomme une ou deux fois ce Jésus qu'on appelait Christ ¹; il constate ainsi son existence. Tacite déclare que le nom de chrétien vient du Christ, et que le Christ fut condamné au supplice sous le règne de Tibère, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée; il établit ainsi la date et le genre de sa mort ². Pline consulte Trajan sur les supplices infligés aux chrétiens, en racontant que tout leur crime est de s'assembler le dernier jour de la semaine pour chanter les louanges du Christ : il démontre ainsi la divinité du culte rendu à Jésus et l'injustice des persécutions intentées à ses disciples ³. Mais, à côté de ces trois témoignages suffisants pour constater le nom, la vie, la mort et le culte de l'Homme-Dieu, viennent les livres du nouveau Testament. Ici tout change d'aspect. Nous avons huit écrivains qui se succèdent sans se commander, qui ra-

¹ *Ant.*, XVIII, III, 3.

² *Ann.*, lib. XV.

³ PLINII JUN. *Epist.*

content les mêmes faits sans répéter les mêmes circonstances, tous témoins, tous peintres et tous martyrs et, à ces trois titres, instruits, exacts, sincères comme jamais historien n'a su voir, peindre, attester.

Ce sont des témoins, car ils ont vu de leurs yeux, entendu de leurs oreilles, touché de leurs mains Jésus, l'objet de leurs livres.

Ce sont des témoins bien instruits, car ils ont été choisis par Jésus entre tous ceux qui l'ont vu de plus près, entendu le plus souvent, fréquenté et connu avec la plus grande intimité.

Ce sont des témoins différents d'âge, d'esprit et de profession, étrange réunion où l'on voit un publicain comme saint Mathieu, un renégat comme saint Pierre, des pécheurs avec des lettrés, des jeunes gens avec des hommes mûrs, et, après tous les autres, un persécuteur acharné de Jésus, un saint Paul, qui, après l'avoir entendu seulement du milieu d'une nuée, se sent terrassé, converti, changé, et va affirmer dans le monde que Jésus lui a parlé, qu'il l'a senti, qu'il ne peut regimber contre l'aiguillon.

Ce sont des témoins singulièrement intéressés à s'instruire ; car les événements sur lesquels ils viennent déposer sont de la plus haute importance : c'est de ces faits que dépendent leur sort, leur fortune, leur mission, l'avenir de leur pays, la réprobation de leur race, l'établissement du christianisme, la religion du monde.

Ce sont des témoins à qui il était facile de s'instruire ; car les faits qu'ils racontent étaient notoires, publics, éclatants comme la lumière. Il s'agissait de savoir purement et simplement si Jésus avait ou non fait des miracles ; si, après avoir ressuscité les autres, il s'était ou non ressuscité lui-même : s'il était ou non monté aux cieux en leur présence ; s'il leur avait ou non commandé de prêcher l'Évangile en son nom par toute la terre. Eh

bien ! sur ses miracles, sur sa mort, sur sa résurrection, sur la mission qu'ils ont reçue, ils n'ont qu'une voix, tant il est vrai qu'ils ont tous vu, tous écouté, tous entendu et touché. Si l'on voulait à tout prix accuser leur témoignage d'ignorance, il faudrait supposer qu'après avoir été pendant trois ans, soit séparés, soit réunis, privés du même sens et victimes de la même illusion en croyant voir ce qu'ils ne voyaient pas, entendre ce qu'ils n'entendaient pas, toucher ce qu'ils ne touchaient pas, les évangélistes et les apôtres ont tout à coup recouvré les mêmes sens au même moment et au même degré, pour écrire dans des récits raisonnables les rêves de leur folie ; il faudrait supposer que le monde tout entier s'est endormi avec eux dans l'illusion, au lieu de la combattre ; il faudrait avouer que tous les écrivains profanes qui justifient les récits des apôtres se sont trompés comme eux, que l'histoire comme l'Évangile n'est qu'un rêve, et que tout le siècle d'Auguste doit s'évanouir, avec ses mœurs, ses lois, ses coutumes, sa politique et ses historiens !

Non-seulement les écrivains du nouveau Testament racontent en témoins bien instruits, mais ils peignent, chacun à sa manière, un portrait différent de tous les autres ; et cependant ce portrait est toujours celui de Jésus. Quand il s'agit d'un conquérant et d'un héros, vous peindrez Achille bouillant, Alexandre rapide, César ambitieux, Auguste habile, Tibère cruel, et, quelque soit le peintre, qu'il se nomme Homère, Quinte-Curce ou Tacite, vous aurez les mêmes traditions ou les mêmes faits, dont l'assemblage se rapportera à une figure connue, et dont l'enchaînement formera un récit unique, avec les seules différences du style et du talent. Il n'en est pas de même dans les écrivains du nouveau Testament. Ils ont vu Dieu, ceux-ci sous un aspect, ceux-là sous un autre ; ils ont retenu, ceux-ci tels et

tels traits, ceux-là telle ou telle parole. Les uns ont suivi Jésus dans sa vie publique, les autres ont été plus initiés à sa vie intime. Saint Jean l'a accompagné partout, saint Pierre l'a abandonné au Calvaire, saint Paul ne l'a connu qu'après son Ascension. Le premier a goûté ses entretiens les plus secrets, le second a reçu la plénitude de ses pouvoirs, le troisième ne l'a entendu que ressuscité et glorieux, aux portes de Damas, parmi les éclats de la foudre et dans le trouble de la nature aussi grand que l'étonnement de son esprit et le changement de son cœur. Saint Mathieu, saint Jacques et saint Jude ont compté parmi les apôtres; saint Luc et saint Marc n'étaient que des disciples.

C'est avec des souvenirs si divers qu'ils peignent Jésus-Christ tel qu'il s'est révélé à leurs yeux, sans souci de ce qu'on a écrit avant eux ni de ce que demande la chronologie. De là un choix de traits faits avec une sorte de négligence qui atteste la bonne foi, une suite arbitraire de fragments qui tient plus du mémoire que de l'histoire, un défaut de liaison sensible et frappant, des détails omis dans celui-ci et rapportés par celui-là, une multitude incroyable de variétés. Saint Mathieu le publicain a retenu surtout les discours qui annoncent la nouvelle loi; saint Marc, instruit par saint Pierre abrège ou résume, comme un disciple instruit par un maître; saint Luc, qui excelle à écrire, marque mieux les temps, les lieux, les personnes, l'ordre et la suite des événements; saint Jean, le jeune homme vierge et contemplatif, a pénétré plus avant dans les secrets de Jésus, et il a recueilli, en reposant dans ses bras, le souffle d'une plus haute inspiration, saint Paul ne fait que rappeler l'histoire, et c'est sur ce fondement qu'il établit sa doctrine. Et c'est pourtant, dans les quatre Évangiles, dans les Actes et dans les Épîtres, la même force, la même sublimité, la même tendresse, la même parole.

le même accent, la même singularité suprême de physiologie, le même homme, le même Dieu, le même Christ. Tous le voient, tous le peignent, tous l'adorent. Ils l'ont vu avec leurs sens, ils le peignent avec leur plume, rude ou élégante, ils l'adorent avec cette foi que rien n'ébranle et cet amour à qui rien ne coûtera. L'Homme-Dieu a posé devant eux, ils l'ont peint, et c'est tout. Et c'est pourquoi, dans quelque livre du nouveau Testament que vous preniez un verset, en l'entendant la terre entière se lève, se découvre, s'incline comme devant une parole inspirée et un portrait divin. Dans tous les livres, dans tous les versets, dans tous les mots, Jésus a laissé sa trace, et au premier mot on l'entend, on le voit, on le reconnaît. Bien qu'il y ait quatre évangélistes, il n'y a qu'un Évangile; bien qu'il y ait huit peintres, il n'y a qu'un portrait. Ce n'est ni saint Luc, ni saint Marc, ni saint Mathieu, ni saint Jean, ni saint Pierre, ni saint Paul, que nous entendons : c'est Dieu.

Non-seulement les écrivains du nouveau Testament ont vu; non-seulement, ils ont peint, mais ils ont cru. Et nous, ne croirions-nous pas, à notre tour, des témoins sincères, qui, dans un récit simple et naïf, sans réflexions étudiées, sans pompe, sans emphase, loin de dissimuler leurs fautes, parlent et du zèle indiscret des uns et des prétentions ambitieuses des autres, de la lâcheté de Pierre, de la trahison de Judas, de la grossièreté et de l'abandon de tous, racontent les douleurs et les souffrances de leur Maître avec la même simplicité que ses miracles? Ils ne s'indignent ni ne s'emportent contre leurs ennemis et terminent tranquillement l'histoire du crucifiement par ces seules paroles : *Là ils le crucifièrent* ¹. Ne croirions-nous pas des témoins qui, pour toute réponse aux défenses des Juifs et aux menaces des païens,

¹ Luc, xxiii, 33.

se contentent de dire : *Nous ne pouvons pas ne pas raconter ce que nous avons vu et entendu* ¹ ? Qu'on insiste, ils braveront l'exil plutôt que de se taire. Qu'on les presse encore, ils offriront leurs membres aux ongles de fer et leur tête à l'épée ; mais leurs yeux arrachés diront toujours : Nous avons vu ; leur langue déchirée répétera en tombant en lambeaux : Nous avons cru. Croyez-en donc à votre tour des témoins qui se font égorger pour ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont cru. Les plus fiers historiens de ce siècle se résignaient au silence pour échapper aux recherches et à la cruauté des Césars, et, après avoir tracé d'une plume discrète l'état du monde déchu : Voilà, disaient-ils, les événements au milieu desquels il faut vivre, mourir, et, ce qui est plus dur encore, se taire : *Inter hæc vivendum, moriendum, et, quod durius est ; tacendum*. Et ce sont de tels écrivains que l'on regretterait pour le Christ ! Non, non, il faut à l'Homme-Dieu d'autres hérauts, il lui faut des historiens peu jaloux de vivre, heureux de mourir, mais incapables de se taire ; il lui faut des témoins sincères jusqu'à la naïveté, impassibles jusqu'à la froideur, mais héroïques jusqu'à la mort ; il lui faut des martyrs.

Et il les a eus, ces témoins, qui n'appartiennent qu'à lui parce qu'il est Dieu. Pierre a été crucifié, Paul a eu la tête tranchée, Jean a été plongé dans l'huile bouillante ; voilà ce que Rome a vu, voilà les historiens qui répondent des faits évangéliques devant l'Europe. L'Égypte a vu le supplice de Marc, l'Ethiopie celui de Matthieu, et l'Afrique a apprécié aussi bien que l'Europe la valeur des dépositions apostoliques. Luc, cet autre témoin de Jésus-Christ, souffre pour lui en Grèce, en Dalmatie, en Macédoine, et meurt en Bythinie, après avoir arrosé de son sang et de ses larmes tout le Péloponèse. C'est la Perse qui boit le sang de Jude, tandis que Jac-

ques son frère tombe à Jérusalem sous une grêle de pierres, en répétant à haute voix les faits qu'il a signés de sa main. L'Asie a donc entendu, comme l'Europe et comme l'Afrique, le témoignage du sang. En donnant leur vie comme gage de leur sincérité, les auteurs du nouveau Testament ont paru si dignes de foi, que mille et mille vies se sont offertes pour garantie à leur parole. L'établissement rapide de tant d'Églises, la désertion des autels du paganisme, la réforme des mœurs, l'amélioration des lois, le respect et la foi de cent peuples divers, qui ont fait du nouveau Testament la grande charte de leur société; la fureur et la rage de tant d'ennemis, juifs, païens, incrédules, en face desquels ce livre a été écrit, publié, prêché, sans qu'on ait jamais pu le démentir; le triomphe du christianisme, les bienfaits, les vertus, les vérités sans nombre dont il a rempli l'univers, voilà les fruits immortels de ce témoignage. C'est pour le maintenir que le sang des chrétiens coule encore aujourd'hui, et que ce prodige d'héroïsme se renouvelle partout où Dieu le demande. Ah! s'il s'agit de défendre ou éclaircir un texte profane, on verse de l'encre, mais du sang jamais! Jamais savant s'est-il déclaré prêt à mourir en l'honneur de César, de Tacite et de Suétone, qui ne sont point morts eux-mêmes pour attester la vérité de leurs récits? Nous, au contraire, après dix-huit siècles, la main étendue sur le nouveau Testament, nous jurons que ceux qui l'ont écrit ont parfaitement vu, complètement su, cru sincèrement, et, avec la grâce de Dieu, en face de l'échafaud ou du bûcher, nous dirions à notre tour, le front haut, le cœur ferme, l'esprit libre : Je vois, je sais, je crois.

III. Le texte du nouveau Testament est donc un texte véridique aussi bien qu'authentique. J'ajoute que ce texte est intègre et complet. Tel nous le lisons aujourd'hui.

d'hui, tel on le lisait il y a dix-huit siècles. J'en atteste la vénération avec laquelle on n'a cessé de le recevoir depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours; le soin que les premiers chrétiens mirent à le cacher aux païens pour ne pas l'exposer à être déchiré et livré aux flammes; l'horreur avec laquelle on considérait, dans la primitive Église, ceux qui avaient échappé aux supplices en livrant les Écritures, et le schisme des donatistes né de cette horreur extrême pour un crime que quelques-uns regardaient comme irrémissible; le zèle qui animait les pasteurs et les fidèles quand une fausse délicatesse ou une simple inattention avait remplacé dans la lecture des saintes Lettres un mot qui semblait bas et trivial par un terme synonyme, mais plus élégant. Ce n'est pas seulement contre les hérétiques et les païens que les fidèles défendaient l'intégrité du nouveau Testament. La science la plus éprouvée n'était pas à l'abri des clameurs publiques quand elle voulait ouvrir ce trésor, tant on craignait la moindre altération! Saint Jérôme, sur le point d'entreprendre une nouvelle traduction des Écritures, redoute la vivacité de ces alarmes, et il ne faut rien moins que l'autorité du pape Damase pour le déterminer à poursuivre une entreprise que le sentiment de la chrétienté tout entière répute téméraire et dangereuse pour les textes sacrés.

Grâce à ce respect si profond et à cet amour si vif pour nos saints Évangiles, non-seulement on peut prononcer, sans crainte de se tromper, que le texte a dû être intact, mais on n'a qu'à consulter l'érudition sur ce sujet, et on verra qu'elle est parfaitement d'accord avec la tradition chrétienne.

Dès la fin du second siècle on évaluait à 30,000 exemplaires les copies du nouveau Testament; quelques-unes étaient incorrectes, et on sentait le besoin de les collationner ensemble. Ce fut Origène, l'homme le plus éru-

dit et le plus accrédité de l'âge suivant, qui se chargea de cette révision. Il nota les variantes, signala les fautes et consigna ses observations dans un ouvrage précieux. Là nous apprenons que les différences reconnues entre les textes sont sans importance, et que les saints livres ont été préservés de toute atteinte ¹.

Après cette première expérience, citons celle qui résulte de l'étude des Pères : les Pères citent souvent de mémoire, et il échappe ainsi à leur langue ou à leur plume des expressions incorrectes ou des synonymes qui ne sont pas dans le texte sacré. Et cependant, malgré tant de causes propres à expliquer ces différences, on trouve entre les citations des Pères et les saintes Écritures une conformité si admirable, que si par impossible les Écritures venaient à se perdre, on les retrouverait, trait pour trait, mot pour mot, en réunissant les citations éparses dans les Pères, tant il est vrai que leur texte était conforme au nôtre, et que nous avons encore l'Évangile des Chrysostôme, des Basile, des Irénée, des Ignace et des Clément, comme ils avaient celui de saint Pierre, de saint Paul et de saint Jean ².

Ce n'est pas tout. Depuis ces temps reculés jusqu'à nos jours, le nouveau Testament, traduit dans toutes les langues, répandu chez toutes les nations, mis dans les mains de tous les fidèles, est devenu tellement populaire qu'on ne saurait compter le nombre des éditions qu'on en a données. Mais un docteur anglais, se bornant à recueillir les manuscrits antérieurs à l'imprimerie, annonça, après trente ans d'études, qu'il allait publier les résultats de son travail. Il y eut, à cette nouvelle, un moment d'étonnement et de crainte, comme si les fondements de la foi eussent été ébranlés. L'ouvrage parut. Il signalait trente mille variantes. Ce n'était pas encore assez, le critique anglais

¹ ORIGENI, *Commentarii in Matth.*, XVI, 12. Cf. NORTON, *Credib.*, I, 11.

² MICHAELIS, I, IX. Cf. WALLON, *De la croyance due à l'Évangile*, ch. VI.

fut bientôt dépassé, et ses continuateurs, à la suite de recherches nouvelles, ont porté ces variantes à cent cinquante mille. Eh bien ! on les a lues, comparées, étudiées. Et, chose remarquable ! dans cette quantité presque innombrable, il ne s'est trouvé aucune différence essentielle : les différences tombent sur la construction des phrases et non sur les faits, sur les mots et non sur les choses. Plus on découvre de variétés accessoires, plus l'intégrité du principal est manifeste, éclatante, vraiment divine. C'est le doigt de Dieu qui, parmi tant de changements de phrases et de mots, met son Verbe à l'abri de toute atteinte. Il cède l'écorce au caprice des langues, et garde, sous une forme nouvelle, la vérité révélée au monde ¹.

Enfin, c'était encore trop peu d'interroger la civilisation ancienne ou moderne ; on a voulu avoir les secrets du désert. Après avoir remué les plus vieilles bibliothèques grecques et latines, des savants se sont enfoncés dans les profondeurs du mont Athos et dans les solitudes de l'Égypte et de la Syrie. Ils ont réuni en Orient toutes les versions arabes, syriaques, coptes, arméniennes, éthiopiennes, et malgré tout cela on n'a pas découvert un seul texte, un seul verset, un seul mot, qui ait pu jeter le moindre doute sur aucun des passages considérés auparavant comme décisifs pour le dogme ².

Ah ! que les savants fouillent, soit dans les entrailles de la terre, soit dans la poudre des solitudes, qu'ils interrogent la pierre, la fleur, les dernières échos des paroles prononcées au désert, les dernières lettres des langues perdues, les dernières traces des hiéroglyphes oubliés, nous en sommes sûrs d'avance, ils ne trouveront pas un fait dans l'histoire, pas un signe dans la géologie,

¹ Voir, pour plus de développements, le vi^e discours du cardinal Wiseman sur les *Rapports entre la science et la religion révélée. Démonst. évang.* de Migne, t. XV.

² Ibid.

pas un mot dans les langues, qui démentira nos saintes Lettres. Mais pendant que la science creuse à grands frais ces abîmes où elle s'enfonce inutilement pour découvrir quelque témoignage contre nos Écritures, le peuple, qui n'a pas le temps d'attendre le résultat de ces expériences toujours vaines, le peuple, qui sait que la Providence lui donnera la connaissance de la vérité, le peuple, qui sait que cette vérité doit être facile à comprendre, accessible à tous, digne de Dieu qui en est l'auteur, et de l'homme à qui elle assure le salut, le peuple s'agenouille d'un bout du monde à l'autre, sans écouter ces superbes savants dont il ignore les procédés, dont il suspecte l'esprit, dont il n'entend pas la langue, et, prenant en mains ce livre dont il ne saurait démontrer scientifiquement l'authenticité, la véracité, l'intégrité, il y cherche, il y trouve le texte qui éclaire, qui encourage et qui console, il le baise avec respect, il l'apprend avec amour, il le répète avec bonheur. Ce n'est qu'au savant qu'il est nécessaire de rappeler ce que Fontenelle a dit de l'*Imitation* : « Le plus beau livre sorti de la main de l'homme, parce que l'Évangile est de celle de Dieu. » Le peuple savait cela seize siècles avant Fontenelle. Mais quand on a discuté et éclairci avec les avocats du mensonge ces trois grandes questions, il nous reste à conclure contre eux que si l'on montrait à l'égard des livres anciens ou nouveaux les exigences qu'on a pour les livres sacrés, l'histoire serait encore à faire ; et s'ils deviennent assez difficiles en matière de preuves pour ne plus croire à rien, il restera un livre plus haut que leur critique, auquel le bon sens les forcera à croire encore, parce qu'il est authentique, plus véridique et plus intègre que tous les autres : ce livre, c'est l'Évangile. Il restera un auteur qui, sous huit noms différents, s'est peint en mille endroits et dont on ne peut méconnaître le caractère, la parole et la mission ; cet auteur, c'est l'Homme-Dieu.

HUITIEME CONFERENCE

DE LA SAINTETE DE L'HOMME-DIEU

Dieu et l'homme ne pouvaient trouver que dans l'Homme-Dieu, l'un la réparation que demandait sa gloire, l'autre les ressources nécessaires à son salut.

Après avoir constaté ainsi la convenance suprême de l'Incarnation, nous en avons étudié le fait.

Ce fait n'est pas autre chose qu'une vérité historique. Deux sortes de preuves l'établissent; les unes sont préliminaires, les autres décisives.

Nous avons épuisé les premières, et il est facile d'en rappeler l'ordre et la suite :

L'Homme-Dieu devait venir, puisqu'il a été attendu pendant quatre mille ans; il est venu, puisqu'on ne l'attend plus depuis dix-huit cents ans: et entre ces deux époques il n'y a qu'un personnage à qui ce titre convienne; ce personnage est Jésus-Christ: donc Jésus-Christ est Dieu.

Depuis que Jésus-Christ est venu, l'incrédulité, l'hérésie, l'imagination, se sont épuisées pour le peindre, tantôt comme un faussaire, tantôt comme un sage, tantôt comme un révolutionnaire, soit en niant son exist-

tence, soit en transformant sa vie, soit en le représentant comme le héros de l'humanité, soit enfin en réunissant tous ces traits dans un roman aussi absurde que sacrilège. Si c'était là Jésus-Christ, tout, dans le monde, serait mensonge ou folie, et pour absoudre le monde, nous avons été obligé de dire plutôt : Jésus-Christ est Dieu.

Pour nous en convaincre davantage, à côté de ce faux portrait nous avons exposé le véritable, tel que la Bible, l'Évangile et l'Église n'ont cessé de le montrer ; et en le voyant toujours naturel et toujours le même, soit sous le pinceau des prophètes, soit sous la plume des apôtres, soit sur la croix que l'Église adore, nous nous sommes inclinés devant cette image en disant avec plus de certitude encore : Oui, Jésus-Christ est Dieu.

Puis, reprenant le nouveau Testament, nous avons étudié l'authenticité du livre, la véracité des historiens, la parfaite intégrité du texte. Nous avons trouvé un livre dont l'authenticité se révèle à des marques plus éclatantes et plus hautes que de coutume ; huit historiens qui sont à la fois témoins bien instruits, peintres fidèles, martyrs intrépides, ce que jamais homme n'a eu sur la terre ; enfin un texte dont l'intégrité est d'autant plus merveilleuse que les variantes et les leçons en sont plus diverses. Ce n'est pas là l'histoire d'un homme, mais celle d'un Dieu.

Vous avez donc contre la divinité de Jésus-Christ quatre impossibilités, d'où la critique ne peut sortir à l'honneur de la raison humaine qu'en confessant que Jésus-Christ est Dieu.

Impossible de rapporter à un autre qu'à Jésus-Christ les circonstances divines de l'attente et de la venue du Messie.

Impossible de voir dans Jésus-Christ un fourbe, un révolutionnaire, un philosophe, un homme de progrès,

un héros de roman, quoi que ce soit, enfin, excepté un Dieu.

Impossible de n'y pas voir un Dieu, si on consulte la Bible, l'Évangile et l'Église.

Impossible de ne pas regarder l'Évangile comme l'histoire d'un Dieu, puisque l'empreinte du doigt divin est marquée partout.

Cet acte de naissance, ce portrait, ce livre, ne sont cependant que des preuves indirectes. J'aborde les preuves directes de ce grand sujet et je viens vous dire :

Jésus-Christ est Dieu : j'en atteste la sainteté de sa vie, la hauteur de sa doctrine, la splendeur de ses miracles, la justesse de ses prophéties, la magnificence des titres qu'il s'est donnés, le testament qu'il a laissé à la terre, la mort qu'il a voulu endurer sur la croix, la résurrection par laquelle il a mis le sceau à tout le reste.

Étudions d'abord sa sainteté : c'est celle d'un Dieu, 1^o parce qu'elle est *incrée*, 2^o parce qu'elle est *créatrice* ; double attribut qui révèle deux fois la vérité que je vous annonce.

I. La perfection humaine n'est qu'un mot, car personne ne l'a possédée. Je n'en veux pas d'autres preuves que les parallèles sans nombre établis entre les grands hommes. S'agit-il du noble métier des armes ? Vous rapprochez aussitôt Alexandre et César, Charlemagne et Napoléon. Voulez-vous décerner la palme de l'éloquence ? Cicéron vient la disputer à Démosthènes, et Bossuet à saint Jean Chrysostôme. Faut-il nommer le plus sage des mortels ? La Grèce cite Socrate, mais la Chine lui oppose Confucius. Qui prononcera parmi les anciens entre Platon et Aristote, parmi les modernes entre Bacon et Des cartes ? Il en est des saints comme des héros, des savants, des poètes et des philosophes. Ils ont lutté d'abnégation, de dévouement, de grandeur d'âme. Mais on comparera

toujours Paul à Xavier, sans décider lequel a le plus instruit et baptisé; saint Vincent de Paul à saint François de Sales, sans préférer définitivement la charité de l'un à la douceur de l'autre; les martyrs qui ont bravé le monde aux solitaires qui l'ont fui, sans rien ôter au courage des Victor, des Athanase et des Hilaire, ni aux silencieuses vertus des Siméon et des Antoine. Faites à votre gré tant de parallèles qu'il vous plaira, tous ces noms s'y prêtent, parce que ce sont des noms d'hommes. Il n'y a qu'un nom que vous ne puissiez comparer à aucun autre, il n'y a qu'un portrait qui n'ait pas de pendant, il n'y a qu'un Saint au-dessus de tous les saints : c'est le Saint des saints, c'est Jésus-Christ; c'est Dieu.

Cette sainteté est sans précédent, comme elle est sans comparaison. Elle ne relève que d'elle-même, elle ne continue ni une école ni une tradition; elle n'appartient ni à tel lieu, ni à tel peuple, ni à tel âge plutôt qu'à tel autre. Dès son apparition, elle étonne à la fois toutes les traditions nationales et elle déconcerte les idées que la sagesse antique s'était faites de la vertu parfaite. Supérieure à tous les enseignements comme à tous les exemples, elle n'emprunte rien à la Grèce, rien à l'Inde, rien à Rome, rien à l'Égypte, rien même à la Judée. La mort de Socrate n'est que de la résignation; le portrait que Sénèque nous trace de Caton l'Ancien marquait plus de mépris que de pitié pour l'humanité; les maximes et les actions des Hillel et des Gamaliel, ces oracles du Talmud, ont beau représenter le juif parfait, ce n'est qu'un juif amateur de querelles oiseuses et de paradoxes captieux, défenseur jaloux des principes exclusifs de sa nation, partisan zélé de la moindre virgule de la loi. Ainsi l'imagination des philosophes et des docteurs n'aura servi à rien. Ce Christ n'est pas le saint que l'on a vu, ce n'est pas même celui qu'on a rêvé. Il est en désaccord avec la coutume, l'éducation, le patriotisme, la religion et la nature dans tous

les pays. La terre n'est pas son séjour habituel : il y descend, s'y montre, il y parle, mais la sainteté qui se révèle en lui n'est pas de l'homme, elle est de Dieu. C'est le soleil qui perce la nue au milieu des ténèbres, et qui jette, tout d'un coup et sans se retenir, tout ce qu'il a de rayons, Mais que dis-je ? Le soleil a été créé, et la sainteté de Jésus-Christ, c'est la lumière créée, c'est Dieu.

Cette sainteté est sans ombres. Vous connaissez la fable antique du talon d'Achille. Le héros d'Homère, invulnérable sur tout le reste, pouvait être atteint et blessé dans cet endroit presque inaperçu que les ondes du Styx n'avaient pas baigné : c'était l'endroit faible. Or, je vous le demande, quel est le grand homme en qui l'histoire ne l'ait trouvé ? Ceux-là ont le regard de l'aigle, mais il leur manque le cœur de la colombe. Ceux-ci sont faits pour l'action, mais le défaut de la réflexion et de l'étude les trahit sans cesse. Qui a jamais su allier dans une juste mesure la prudence avec le zèle, la justice avec le courage, la force avec la douceur ? Où voit-on la fermeté sans raideur, l'humilité sans bassesse, la résignation sans abattement, la patience sans fierté, la charité sans faiblesse. Montez, montez à la vertu, sages et saints de la terre, vos efforts révéleront toujours la nature déchue qui fait dégénérer en excès vos qualités mêmes. Il faut vous guinder, vous hausser, vous contraindre ; vous ne pouvez être grands qu'aux dépens du naturel, et c'est pour vous une perpétuelle nécessité de vaincre en vous forçant, ou d'être vaincus en demeurant vous-mêmes. Ce n'est pas là la sainteté de Jésus. Calme, naturelle, harmonieuse, elle tient dans un parfait équilibre toutes les puissances de son être. L'intelligence, le cœur, la volonté, sont à la même hauteur, sans s'élever ni s'abaisser comme une mer en tourmente, mais plutôt semblables aux eaux d'un lac qui, toujours égal à lui-même, reflète dans son paisible éclat l'azur du ciel et les beautés du rivage. Cette

tranquillité admirable laisse voir la nature humaine avec toute la naïveté de ses émotions légitimes, et la nature divine avec toute la sublimité de ses perfections. L'homme et le Dieu sont tout entiers. C'est pourquoi la langue, quand elle essaie de rendre l'impression produite par un tel spectacle ne dira point de Jésus : C'est un génie, c'est un ange, c'est un héros, c'est un saint. Elle n'a qu'un mot, et ce mot, elle ne l'a dit que de lui : C'est la sainteté même.

Telle est la sainteté de Jésus. Elle ne supporte aucune comparaison, elle ne se rattache à aucun précédent, elle n'est mêlée d'aucune ombre.

Après en avoir constaté le caractère, il reste à signaler les formes sous lesquelles elle s'est révélée au monde.

Elle a pris d'abord l'habit de l'humilité. Jésus était riche de toute la gloire divine, il s'est fait pauvre de toute la pauvreté humaine. C'est l'humble par excellence. Fils unique de Dieu, il n'énonce pas une pensée, il ne prononce pas une parole, il n'accomplit pas un miracle, sans en rapporter à son Père l'honneur et la gloire.

Parle-t-il de ses pouvoirs, c'est de son Père qu'il les tient : *Je ne puis rien faire de moi-même ;... comme le Père a la vie en soi, ainsi il a donné à son fils d'avoir la vie en lui-même* ¹. Enseigne-t-il, c'est au nom de son Père : *Ma doctrine, dit-il, n'est pas à moi, mais à Celui qui m'a envoyé* ². Va-t-il opérer un prodige, il lève les yeux, il prie, il veut faire voir dans le Fils la force du Père : *Mes œuvres, mon Père me les a données* ³. Réunit-il des disciples autour de lui : *Nul ne vient à moi, dit-il aussitôt, si le Père ne l'attire* ⁴. Comme il rend à son Père toute gloire, il garde pour lui toute ignominie. Personne, en effet, ne partage avec lui ce poids immense que saint Paul appellera plus tard l'opprobre du Christ. Combien son sort est différent de celui de ses disciples ! Un jour viendra où l'Apôtre,

¹ Joann., v. 30.

² Id., vii, 16.

³ Joann., v 36.

⁴ Id., vi, 36.

après avoir été frappé de verges par les soldats du sanhédrin, ira chercher un refuge dans la chambre haute de Jérusalem et trouvera des consolations abondantes au milieu de ses frères, qui le couvriront de leurs larmes, baiseront ses plaies et l'entoureront des témoignages de leur affection. Mais cet opprobre, qui n'est plus sans compensation ni sans charme, puisqu'il est maintenant senti, loué, proclamé par nos frères, Jésus le porte et le soutient tout seul sur la terre. Ses disciples ne le comprennent pas, ses amis l'abandonnent au moment suprême, il ne trouve pas dans le monde un seul cœur pour l'écouter et le plaindre. Son opprobre est complet, son ignominie est sans exemple, son humilité sans égale devant Dieu et devant les hommes.

L'humilité est l'une des expressions de la sainteté de Jésus, mais elle est loin de l'avoir épuisée. Voici sa vertu sous un autre aspect : c'est l'obéissance.

C'est à l'obéissance qu'il faut rapporter, ce semble, tout l'honneur de la Rédemption, parce que ce magnifique ouvrage n'a été, du commencement à la fin, que l'expression de la volonté du Père et de la soumission du Fils, Jésus, qui avait la conscience profonde de ce plan divin, a travaillé à l'exécuter dans toutes ses parties. Il n'a qu'une pensée, obéir, car il l'exprimait mille ans d'avance par la bouche de David : *Me voici, je viens faire la volonté de mon Père* ¹. C'est l'unique éloge de son enfance : *Il était soumis à Marie et à Joseph* ². C'est la première parole citée de lui dans l'Évangile : *Ne savez-vous pas, dit-il à ses parents quand il les retrouve dans le temple, qu'il me faut être occupé aux affaires de mon Père* ³. C'est son pain, il le dit lui-même dans une admirable image : *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père* ⁴. Son Père l'appelle au désert, il s'y rend aussitôt, il y trouve

¹ Ps., xxxix, 8.

² Luc., ii, 51.

³ Luc., ii, 49.

⁴ Joann., iv, 34.

le jeûne, la faim, les pièges du démon. Son Père le ramène à Jérusalem : tantôt il s'y cache si l'obéissance le veut, tantôt il s'y montre au nom de la même vertu. Il saura attendre l'heure de son sacrifice, car il ne faut pas devancer l'appel de Dieu. Mais, cette heure venue, il ne redoutera ni la douleur, ni l'opprobre, ni la mort. Écoutez-le : *Mon Père ! que votre volonté soit faite et non la mienne* ¹ ! Suivez-le du Gethsémani au Golgotha, il a été obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Non, ce n'est pas là l'obéissance de l'homme, Dieu seul peut ainsi obéir à lui-même.

L'humilité et l'obéissance résument tous les devoirs de Jésus envers Dieu ; sa compassion et son dévouement résument tous ses devoirs envers l'humanité. Vous connaissez son esprit, étudiez son cœur.

Jésus-Christ a aimé les hommes jusqu'à la tendresse, et cette tendresse est si nouvelle qu'il a fallu lui trouver un nom. On l'a appelée l'onction, par une figure qui exprime à la fois la force et la douceur.

Il a été tendre envers les enfants, et toutes les fois qu'on voulait les éloigner de lui, il les a pris dans ses bras, les a couverts de son amour et leur a donné cette bénédiction qui repose depuis dix-huit cents ans sur le berceau des nouveaux-nés : *C'est à eux qu'appartient le royaume des cieux* ².

A côté de l'enfant voici le pécheur. Jésus se montre tendre envers Zachée le publicain, qui était monté sur un arbre pour le voir : *Zachée, lui dit-il, hâte-toi de descendre ; il faut qu'aujourd'hui je loge dans ta maison* ³ ; envers la femme pécheresse qui s'approche et se hasarde jusqu'à verser des parfums sur sa tête, au grand scandale des Juifs, mais qu'il rassure par cette immortelle absolution : *Beaucoup de péchés lui seront remis, parce*

¹ Luc, xxii, 42.

² Marc, x, 14.

³ Luc, xix, 5.

qu'elle a beaucoup aimé ¹ ; envers la Chananéenne, dont il loue publiquement la foi ; envers la femme adultère, qu'il arrache aux mains de ses persécuteurs. Saint Luc nous dit que *les péagers et les gens de mauvaise vie se rapprochaient de lui pour l'entendre* ². Sondez le mystère de cette attraction toute divine. Ces méprisés s'attachent à Jésus, parce que Jésus les regarde avec les yeux d'une affection qu'ils ne connaissaient pas encore, et que, voyant en eux la drachme perdue, la brebis égarée, l'enfant prodigue, il voulait être, dans son inénarrable tendresse, la bonne ménagère, le céleste berger, le père qui n'oublie jamais son fils.

Mais les enfants et les pécheurs ne forment pas seuls le cortège de Jésus. Je vois autour de lui le pauvre, le malade, le paralytique, l'aveugle, toutes les faiblesses, toutes les misères, toutes les souffrances, tous les désespoirs. Viens, pauvre veuve de Naïm, qui as perdu ton fils unique, Jésus va te le rendre, parce qu'il est tendre envers les mères. Marthe et Marie, affligées qui avez enseveli depuis trois jours votre frère bien-aimé, approchez-vous sans crainte et demandez sa résurrection ; Jésus ne vous la refusera pas, car il est tendre envers ses amis. Il a été tendre envers sa patrie ingrate et parricide, et, voyant de loin ses murailles, il pleurait en disant : *Jérusalem ! Jérusalem ! qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule qui rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu* ³. Même dans les supplices, il a été tendre envers ses bourreaux, et, élevant pour eux son âme vers son Père, il disait : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* ⁴. Non, ce n'est pas là une tendresse humaine. A chacun de ces traits et de ces accents, le ciel s'ouvre en même temps que l'âme. Au moment où le Dieu nous ouvre l'infini par son regard, l'homme nous

¹ Luc, VII, 47. ² Luc, XV, 1. ³ Luc., XIII, 34. ⁴ Luc., XXXIII, 34.

presse sur son sein. On croit s'envoler par la pensée, on est retenu par la charité : on demeure dans les bras de l'Homme-Dieu.

La miséricorde n'est complète que quand elle est efface. Or, Jésus-Christ n'a cessé de délivrer, de racheter, de sauver, ne connaissant ni fatigues ni périls, dès qu'il s'agissait d'accomplir cette mission d'amour, oubliant la faim et l'épuisement pour annoncer le royaume de Dieu, négligeant sa Mère pour continuer ses prédications, donnant non-seulement ses journées, mais ses nuits, mais, s'il le fallait, l'heure de sa prière, pour instruire la multitude, s'exposant aux injures, à la calomnie, à la mort, pour enseigner l'infidèle, la pécheresse, le publicain. Ses prodiges sont toujours des bienfaits. Il redresse à la fois le corps et l'âme : le corps, en lui rendant l'ouïe, la parole, l'activité, la vie ; l'âme, en lui rendant la lumière, la confiance, la liberté. Il guérit, il console, il ressuscite. Une vertu toute-puissante sort et s'échappe sans cesse de lui, et un mot résume toute sa vie : *Il passe en faisant le bien et en soulageant tous les malheureux* ¹. Ses pieds, fatigués à la recherche de l'affligé, ne s'arrêtèrent qu'une fois : ce fut sur la croix. Ses mains ne cessèrent de bénir qu'à l'heure où elles furent étendues et clouées sur cet arbre fatal. Mais là il lui reste la voix pour s'écrier : *J'ai soif* ² ; j'ai soif encore du salut du monde. Là il lui reste son regard pour consoler Jean et Marie de son absence ; là il lui reste un cœur pour goûter, jusque dans ce dernier sacrifice, la joie austère, douloureuse, mais vive, intense, ineffable, d'avoir tout donné, tout souffert, tout sauvé ; la joie parfaite de l'amour parfait, l'immense allégresse d'un Dieu qui, sans travail, sans effort, sans trouble, sans ostentation, a effacé enfin la condamnation de l'homme, vaincu le péché, apaisé son Père, et qui,

¹ Act., x, 38.

² Id., xix, 30.

content de son œuvre, meurt en la scellant de cette parole suprême : *Tout est consommé* ¹.

Oui, devant ce spectacle le cœur s'émeut, les genoux fléchissent, on révère, on aime, on adore. Oui, il y a quelque chose d'incomparable dans cette vie et dans cette mort du Christ, quelque chose de si pur, de si grand, de si divin, qu'il faut fermer les yeux pour ne plus le voir, ou bien tomber à ses pieds. Oubliez donc, si vous le voulez, tout ce que je vous ai dit de son humilité et de son obéissance envers Dieu, de sa compassion et de son dévouement envers les hommes. Oubliez que Rousseau a dit de cette sainteté sans comparaison, sans précédents, sans ombre : « Si la vie et la mort de So-
« crate sont celles d'un sage, la vie et la mort de Jésus
« sont celles d'un Dieu ². » Je ne m'adresse plus qu'à votre bonne foi, je ne vous montre plus qu'un seul objet : la croix. Regardez-la : c'est le résumé de toute la perfection et de toute la sainteté. N'imposez pas silence à votre conscience, elle répétera au fond d'elle-même le cri du centenier ; et quand elle se tairait encore, regardez : le rocher se fend, les pierres se lèvent, toute la nature vous crie : *Cet homme était véritablement le Fils de Dieu* ³.

II. Chose prodigieuse ! autant il est vrai que la sainteté de Jésus-Christ est seule sans modèle, autant il est admirable qu'elle ait trouvé seule des imitateurs. Écoutez la remarque de Voltaire : « Aucun sage, dit-il, n'a eu la moindre influence sur les mœurs de la rue qu'il habitait, et Jésus-Christ a influé sur le monde entier. » Tout s'est réformé à son image, tout est devenu chrétien ou tend à le devenir. Cette influence, semblable à une sève qui circule dans le monde, croît, s'étend, se propage, monte depuis dix-huit siècles, comme d'une racine mys-

¹ *Joann.*, XIX, 28.

² *Emile*, liv. IV.

³ *Marc.*, XV, 39,

térieure, dans tous les rameaux de la famille humaine ; et, toujours active, féconde, puissante, elle ne cesse de relever l'individu, la famille, les nations, en enfantant dans leur sein des miracles d'obéissance, d'humilité, de zèle, de courage, de justice, de dévouement et de sainteté : création continue, permanente, vraiment divine, dont il nous reste à vous tracer le tableau.

Cette influence envahit tout à la fois, la terre, l'homme, le temps : la terre avec toutes les races qui l'habitent, l'homme avec toutes les forces de sa nature, le temps avec toutes les vicissitudes et tous les changements dont il est l'inévitable auteur. N'est-ce pas là une création, et cette création n'atteste-t-elle pas un Dieu ?

Jetez un regard sur la surface de la terre et comptez, si vous le pouvez, les nations qui la peuplent. Quelle diversité de climat, de nourriture, de mœurs, de couleur, de langage, de figure et de lois ! Elle est si frappante que ceux qui s'en tiennent aux apparences n'ont pas voulu reconnaître, sous cette écorce si variée, le caractère intime et profond qui est commun à tous les peuples et qui n'en fait qu'une seule race issue d'un seul auteur. Eh bien ! ces distinctions qui ont fourni des arguments pour combattre l'unité de la race humaine, disparaissent devant l'influence de Jésus-Christ. On ne pouvait pas croire que le vieil Adam pût avouer son sang, et dans l'homme noir de l'Ethiopie, et dans l'homme rouge du Canada, et dans la pâle et noble beauté de l'homme du Caucase. Or, voici le nouvel Adam qui, sans s'arrêter à ces différences accidentelles, leur montre qu'ils sont les enfants du premier homme en faisant d'eux les disciples du second. Il les appelle au même titre, il leur propose à tous de l'imiter, il éveille au fond de leur nature les sentiments religieux ; il leur dit : *Je suis la voie, la vérité, la vie... Celui qui me suit, ne marche pas dans les ténèbres* ¹.

¹ Joann., xiv, 6.

On l'écoute, on le croit, on vient, des deux bouts du monde, se reconnaître et se confondre dans l'unité de la foi, de l'espérance et de l'amour aux pieds de Jésus; et cette unité, que le socialisme a rêvée inutilement, que les divisions et les guerres détruisent tous les jours, que les fleuves, les montagnes, les mers, empêcheront jusqu'à la fin des temps en politique, cette unité se réalise en religion. Ce n'est pas celle des lois qui ne règlent que l'extérieur, de la langue qui n'est qu'une expression du gouvernement qui n'asservit que les corps; c'est l'unité la plus étonnante et la plus merveilleuse qu'on puisse imaginer, c'est celle des puissances les plus indisciplinées qui soient dans la nature, c'est celle de tous les sentiments, de toutes les affections, de tous les cœurs animés, élevés, soutenus par un désir unique, celui d'imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ. Jésus-Christ a été suivi par les Grecs, quoiqu'il n'ait fondé aucune secte parmi les Grecs; par les Juifs, quoique les Juifs l'aient crucifié; par les Romains, quoique les Romains aient persécuté ses disciples. Le bramine le révère, bien que les hommes choisis pour aller le lui annoncer, appartiennent à la caste des pêcheurs, qui est en abomination auprès du bramine. La race jaune vient le reconnaître, bien que Xavier, qui le lui montre, ne sache pas encore parler la langue de l'Indus et du Gange. La race rouge se courbe devant lui, depuis les plages de l'Amérique du Nord jusqu'aux îles les plus lointaines de la Polynésie, quand même ce sont des hommes pâles, des hommes choisis parmi les vainqueurs, des hommes venus avec les tyrans, qui apportent ce Dieu nouveau. Ainsi, il n'aura rien servi de retarder, par la politique, par la cruauté, par la guerre, le jour de cette reconnaissance universelle de tous les hommes dans la maison de leur père. L'espèce humaine, toute variée qu'elle est, apparaît maintenant essentiellement une, puisque tous les fils d'Adam se ral-

lient autour du même type, entrent dans la même école, écoutent le même maître, se réforment sur le même modèle, entendent, comprennent, s'appliquent, sans distinction de couleur, de forme, de figure ou de préjugés, cette parole qui crée des disciples dans tous les mondes. *Estote perfecti sicut et Pater vester perfectus est* ¹ : *Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait.*

Cette sainteté d'imitation, qui s'étend à toute la terre, embrasse l'homme tout entier.

L'homme, avant Jésus-Christ, était retombé de Dieu sur lui-même, et une fois seul avec lui-même, il était tombé de l'esprit égaré dans la chair pervertie, passant des plaisirs purs aux plaisirs honteux, et descendant peu à peu jusqu'à l'ivresse, jusqu'à la fange. C'est ainsi que l'homme s'est dégradé en voulant jouir. Il est devenu, à l'école de la joie, impie, voluptueux, abominable.

Mais voici une autre école. Si la joie descend, la souffrance monte. Le Christ a appris à l'intelligence, au cœur, aux sens, à remonter vers lui. Et cette échelle par laquelle il fait remonter l'homme de la terre au ciel, c'est la croix. C'est vers la croix qu'il a tourné notre esprit, notre cœur, notre corps pour les ennoblir, les purifier, les immortaliser. Voilà la loi de la vie chrétienne, et cette loi a été annoncée dans ces paroles de Jésus-Christ : *Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu* ²; et l'effet de cet exemple sur l'homme tout entier a été prédit hautement et clairement dans cet autre texte : *Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi* ³.

C'est d'abord l'esprit que Jésus attire, pour le soumettre en l'humiliant. Il lui persuade de croire ce qui passe pour une impiété aux yeux des Juifs, pour une folie aux yeux des Gentils, ce qui sera le scandale éternel de la raison humaine, le mystère de sa croix, de sa passion et de sa mort. N'est-ce pas là créer ?

¹ *Matth.*, v. 48.

² *Id.*, XII, 32.

³ *Joann.*, XX, 17.

Il lui persuade d'humilier devant ce mystère les trophées de la victoire, les faisceaux de la dictature, la majesté de la couronne, et c'est pourquoi les plus hautes têtes s'inclinent, les genoux les plus fermes fléchissent, les pensées les plus superbes s'anéantissent et s'effacent. N'est-ce pas là créer ?

Il lui persuade d'obéir même aux tyrans, comme il a obéi lui-même aux hommes les plus coupables, à Caïphe, à Pilate, à Hérode, et c'est pourquoi César, malgré sa cruauté, sa bassesse, sa corruption, a vu avec tant d'étonnement des légions entières prêtes au combat aussi bien qu'au martyre, courant aux armes et les déposant, donnant la mort et offrant leur vie. Cette foi, cette humilité, cette obéissance, n'est-ce pas dans l'homme un esprit nouveau ? N'est-ce pas là créer ?

Après l'esprit, le cœur. Le cœur veut la joie et les plaisirs ; Jésus lui inspire le sacrifice et la douleur. Au lieu de s'enfermer dans l'égoïsme, qui rejette toute souffrance sur autrui pour jouir, Jésus le décide à compatir, à consoler, à se dévouer, en un mot à être tout aux autres. Il obtient que ce cœur sacrifie la passion du jour, le caprice de chaque heure, la sensation du moment ; à chaque heure le désir qui renaît avec l'occasion ; à chaque heure la pensée qui s'élève et qui ramène le désir, et puisque le cœur doit aimer, Jésus lui fait adopter pour unique amour ce qu'il y a de plus rebutant, de plus vil, de plus abject. N'est-ce pas là créer ?

Avec l'esprit et le cœur, Jésus a demandé, obtenu, changé le corps de l'homme. Ce corps s'amolissait dans les délices et dans la volupté, voilà que Jésus l'appelle et le dompte à son tour. Il le courbe sous les coups de la flagellation volontaire, il le régénère et le rajeunit par le jeûne, par la mortification, par l'abstinence, et à la place de cette génération gorgée de délices qui étalait dans le luxe et l'oisiveté le scandale d'une chair triom-

phante, il crée une génération de solitaires et d'ascètes, au front pâle, au corps amaigri, aux membres épuisés, mais en qui éclatent le génie, la vertu, le zèle et l'éloquence. N'est-ce pas là créer ?

Quand le cœur, l'esprit, le corps, sont ainsi sanctifiés, que trouve-t-on au fond de l'homme ? Ce n'est plus, comme dans l'esprit enorgueilli et le cœur corrompu, l'ivresse fougueuse du plaisir ; non, c'est une autre joie, une autre ivresse, c'est l'ivresse du dévouement et du sacrifice, c'est l'ivresse du Calvaire. Car il arrive un jour où l'homme, dompté, purifié, sanctifié, transfiguré, après s'être immolé en mortifiant son égoïsme, en abaissant son orgueil, en domptant sa langueur, sent qu'il ne vit plus, mais que Jésus-Christ vit en lui. Il a trouvé le bien dans le sacrifice du mal, le vrai dans le sacrifice du faux, Dieu et ses frères dans le sacrifice de lui-même. Et Jésus-Christ, à qui il s'est donné tout entier, le rend aussitôt à lui-même béni et glorifié. Ce n'est plus de la peine qu'il éprouve en se donnant, c'est de la joie ; ce n'est plus la contrainte qui courbe son corps dans la prière, c'est l'extase qui l'y tient attaché. Pour lui, la pauvreté est devenue la richesse ; l'outrage, une marque d'honneur ; l'oubli, un signe que Jésus-Christ ne l'oublie pas ; le délaissement, une espérance d'avoir Jésus-Christ plus près de lui ; l'agonie, un trait nouveau de ressemblance avec Jésus-Christ ; la mort, un bien suprême qu'il gagne à force de fatigues, de sacrifices, d'héroïsme, à force de se rapprocher de la croix de Jésus-Christ. Voilà le mystère de la science dans les âmes qui prient et qui disent : Je ne trouve Dieu que dans mon néant. Voilà le mystère de la grandeur et de la noblesse dans les âmes qui grandissent et qui s'ennoblissent par la lutte, la pauvreté, la souffrance, l'abnégation. Voilà le mystère de l'amour dans l'âme qui s'écrie quand elle est éprouvée : Encore plus ! Seigneur, encore plus ! et qui propose à Dieu

cette magnifique alternative de souffrir pour lui ressembler ou de mourir pour le voir : ou souffrir ou mourir !

La sainteté qui pénètre ainsi tout l'homme et tout l'espace, pénètre aussi tous les temps : c'est un ferment déposé au sein de l'humanité et qui, de siècle en siècle, d'heure en heure, soulève toute la masse. La parole, l'exemple, la vie de Jésus-Christ, sont devenus la partie consubstantielle du genre humain, et tant qu'il existera une âme, ce levain précieux ira s'y mêler pour chercher, atteindre, solliciter son instinct religieux et en faire un saint. Comptez, si vous le pouvez, les saints qui viennent attester la sainteté même qui les inspire, sans pouvoir l'atteindre, mais sans cesser de l'imiter. Bien loin de désespérer l'homme, elle continue à l'attirer, à l'entraîner, à obtenir de lui des merveilles; chaque jour elle peuple la terre de héros et le ciel de saints. Pourquoi ces prodiges de science dans saint Paul, dans saint Augustin, dans saint Thomas, dans saint Bonaventure, dans saint Liguori? c'est que les saintes veilles se perpétuent dans l'Église au pied du crucifix, à la lueur de la lampe du sanctuaire, et qu'au milieu de leurs insomnies et de leurs travaux, ces grands hommes entendent du fond de leur âme la voix de Jésus-Christ qui les encourage et qui leur crie : *Benè dixisti de me, Thoma*. Pourquoi la Thébàide de l'Égypte refleurit-elle sous un autre nom dans le silence de la Trappe et dans l'austérité du Carmel? C'est que Jésus-Christ a jeûné, a prié, s'est mortifié, et que l'influence de cette sainte extase est toujours assez forte pour faire chercher encore aux âmes pures la trace de ses pas. Pourquoi ces pontifes qui s'offrent et qui s'immolent pour leurs troupeaux? Les Borromée sont venus après les Léon et les Grégoire, les Belzunce après les Borromée, les Affre après les Belzunce, et tous ont vu Jésus sous l'image du bon Pasteur, tous ont eu

dans la bouche les paroles de Jésus : *Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis*¹. Pourquoi le service gratuit et populaire de toutes les douleurs compte-t-il tant de noms illustres, depuis les Paula, les Marcelle, les Eustochium, ces derniers rejetons des Paul-Emile et des Scipion, jusqu'à sainte Mathilde et aux deux Elisabeth, ces reines descendues du trône et prosternées aux pieds des pauvres? Pourquoi tant de mains et tant de bras enchaînés à l'autel par des vœux de miséricorde, depuis la main armée des chevaliers de Malte ou du Temple, qui maniaient l'épée avec tant de vaillance, et la main non moins secourable des frères de la Merci et des frères pontifes, qui délivraient les captifs et guidaient les voyageurs, jusqu'à ces bras si puissants, ces mains si douces, qui accueillent aujourd'hui l'enfance, la folie, la misère, également étendues vers le pauvre pour le nourrir, vers le soldat blessé pour le soutenir dans sa défaillance, vers le vieillard pour recueillir son dernier souffle, et pour faire passer son dernier soupir avec plus de douceur? Ah! ces yeux, ces bras, ces mains, ne voient, ne cherchent, ne trouvent que Jésus. Ces saints veulent, comme Jésus, non pas être servis, mais servir, et l'exemple de Jésus suffit pour perpétuer ce prodige en renouvelant sans cesse la dotation des pauvres, malgré les révolutions qui la confisquent, en recrutant sans cesse la milice de la charité, malgré les lois qui interdisent ce noble recrutement. Comptez les apôtres qui n'ont comme Jésus qu'une tunique et qui passent d'une ville dans une autre sans appeler le feu du ciel sur celle qui les dédaigne. Qu'elle est belle cette armée qui ne s'éclaircit jamais malgré ses pertes, qui se reproduit par l'exemple, avec une fécondité si merveilleuse, et qui s'élançe, pêle-mêle avec nos soldats, dans tous les ports ouverts à l'industrie, au commerce, à la guerre, pour aller comme Jésus dis-

¹ *Joann.*, XI, 11.

puter les âmes au démon, dans l'Inde, dans la Chine, au Japon, en Océanie! Jamais les rangs ont-ils été plus serrés! jamais le drapeau de la croix a-t-il été arboré plus loin! A côté d'elle, voici l'armée triomphante des martyrs, dont les palmes étincellent de splendeurs et dont les cohortes innombrables embrassent tous les siècles, depuis saint Etienne, qui est tombé à Jérusalem sous les pierres des Juifs, jusqu'à nos derniers missionnaires, les Marchand, les Gagelin, les Cuenot, noms glorieux qui peuvent être prononcés devant les autels parce qu'ils seront un jour des noms de saints, vaillants cœurs que l'Église de Besançon a enfantés à la foi et que l'Église de la Cochinchine vient d'enfanter au martyre et à la gloire. Ongles de fer, chevalets, échafauds, bûchers, cangues cruelles, gibet infâme, glaives meurtriers, vous n'avez rien perdu de votre puissance, mais les martyrs n'ont rien perdu de leur vigueur, parce que la sainteté de la croix n'a rien perdu de ses attraits.

Je vous ai évoqués, nuées lumineuses des bienheureux qui peuplez aujourd'hui la Jérusalem nouvelle, docteurs, pontifes, vierges, fondateurs de cloître, solitaires et martyrs, missionnaires intrépides, apôtres et disciples, mères chrétiennes, enfants moissonnés dans la fleur de l'âge, justes de toute condition et de tout état; je vous en supplie, n'ouvrez pas encore les ailes de votre amour pour remonter vers le trône de l'Agneau; mais demeurez un moment rangés sur l'échelle des âges et formez, sans un seul jour d'interruption, cette longue chaîne de dix-huit siècles qui va de Jésus-Christ jusqu'à nous; demeurez, je vais vous prendre à témoins dans une grande cause.

Je vous évoque maintenant à votre tour, scribes et pharisiens de l'ancienne loi, penseurs superbes des premiers siècles, hérétiques acharnés contre Jésus; et

vous, incroyables des derniers temps, aux yeux de qui le Christ n'est qu'un sage, un philosophe, un mythe, un homme de révolution et de progrès ; venez, je vous appelle aussi en témoignage.

Voyez l'Homme-Dieu s'avancer entre ces deux armées : l'une le bénit et l'acclame, l'autre le redoute, blasphème et maudit.

Il s'avance, et, se tournant du côté de ses ennemis, écoutez ce qu'il dit de lui-même : *Qui d'entre vous m'accusera de péché ? Qui ex vobis arguet me de peccato* ¹ ?

La première fois que le mot fut prononcé, le silence se fit, et depuis dix-huit siècles, chaque fois que l'Homme-Dieu répète ce défi sublime, les saints se taisent et adorent, les impies se taisent et baissent les yeux.

Eh bien ! au milieu de ce silence, un homme a parlé. Il est venu, le premier, protester contre ce témoignage ; le premier, il a accusé Jésus de fautes secrètes ; le premier, il a voulu ternir son inimitable pureté : c'est un romancier, et c'est ce romancier qui jette à Jésus la première pierre.

Venez maintenant, à genoux devant cette sainteté profanée, anges du ciel, saints et saintes du paradis, venez avec vos larmes, avec vos vertus, avec vos mérites, faire amende honorable à ce Dieu qu'on veut vous arracher aujourd'hui.

Et vous que j'évoquais tout-à-l'heure, incroyables et philosophes, soyez confus et retirez-vous en silence comme les pharisiens de l'Évangile. Vous ne sauriez ni démentir cette audace, puisque vous l'avez inspirée, ni la soutenir puisqu'elle dépasse votre but.

Le romancier aura beau essayer d'intervertir les rôles ; il aura beau, ce pécheur, tenter d'écraser sous son livre cette sainteté ineffable qui étendit la main vers les pécheresses et qui les metait à l'abri des coups. Jésus

¹ *Joann.*, VIII, 46.

se relève plus puissant que jamais, et, de cette puérile et ridicule attaque, il ne restera aux yeux de la postérité, que la calomnie en face de la sainteté, et, nous l'espérons, comme dans le jugement de la femme adultère, la misère aux pieds de la miséricorde.

NEUVIÈME CONFÉRENCE

DE LA PAROLE DE L'HOMME-DIEU

L'Homme-Dieu a paru sur la terre avec les prophètes pour précurseurs et les apôtres pour témoins, d'une main appuyé sur la Bible qui l'annonce, de l'autre sur l'Évangile qui le fait voir, et les signes de sa divinité ont éclaté, comme à l'envi, dans toutes les circonstances de sa venue. Je vous ai montré son acte de naissance écrit dans les fastes de Rome et dans les splendeurs des cieux ; son portrait, qui a occupé, depuis dix-huit siècles, le monde tout entier, toujours défiguré et raccourci par l'hérésie et par l'impiété, toujours adoré sous les mêmes traits, dans l'ancienne loi et dans la nouvelle : son histoire enfin, livre authentique, véridique, intègre entre tous les livres, et revêtu d'une autorité vraiment divine.

Après ces preuves extrinsèques de la divinité de Jésus-Christ, j'ai commencé la démonstration des preuves intrinsèques. La sainteté de Jésus nous a frappé tout d'abord ; sainteté créée puisqu'elle est sans comparaison, sans antécédents et sans ombre, et que dans l'humilité unie à l'obéissance, comme dans la compas-

sion unie au dévouement, elle offre le type accompli d'une perfection inimitable; sainteté créatrice, qui régénère et qui transforme, depuis dix-huit siècles, tout l'homme, c'est-à-dire son esprit, son cœur et son corps, toute la terre avec la variété de ses races, tous les temps avec le génie et les besoins de chaque époque. N'est-ce pas là le Saint des saints ?

Jésus, dit le texte sacré, commença à faire et ensuite il enseigna ¹. Après ses exemples, sa doctrine. Cette nouvelle étude n'exige pas moins de deux conférences, quand même je me bornerais à l'esquisser. Dans la première, j'exposerai les caractères de l'enseignement de Jésus-Christ, dans la seconde les matières qui en font l'objet.

Lorsqu'un docteur enseigne, on peut lui faire, avant de l'entendre, trois questions capitales : Au nom de qui parlez-vous ? Dans quelle langue parlez-vous ? A qui parlez-vous ?

Voilà les trois questions que nous venons traiter devant vous, c'est une étude sur la parole évangélique ; et cette étude comprendra successivement le ton, le style, l'auditoire du Docteur divin. Le ton de sa parole vous en révélera l'origine, le style vous en fera apprécier les qualités, l'auditoire vous en montrera les effets, ces considérations réunies ne vous laisseront aucun doute sur sa divinité.

1° C'est un Dieu qui s'annonce ; 2° c'est un Dieu qui parle ; 3° c'est le monde entier qui écoute un Dieu.

A ces trois caractères vous reconnaîtrez que vous entendez non une parole humaine, mais une parole unique, une parole divine.

I. L'humanité écoute et croit différentes sortes de paroles : c'est d'abord celle de la bienveillance et de l'a-

initié. L'amitié conseille ou dissuade ; elle exhorte, elle presse, elle gagne le cœur. Elle opère, dans l'intimité du foyer, d'utiles réformes ; elle a son théâtre modeste et ses pacifiques triomphes. Mais au nom de qui s'annonce un ami ? Au nom du zèle, de l'intérêt bien entendu, de l'expérience, de l'affection ; jamais en son nom, sans quoi on ne lui eût pas même permis de parler.

Le savant a un autre théâtre. Il réunit des disciples, il les instruit, il les discipline. Il enseigne les sciences philosophiques, morales, naturelles, dont il se dit l'interprète. Il établit des principes ou il expose des faits. Il parle au nom de la vérité, qui n'est pas en lui, qui est distincte de lui, qui est au-dessus de lui ; mais jamais en son nom, et c'est ce qui lui donne quelque crédit.

Sortez de l'école et venez au prétoire. Ici on applique le droit et on rend la justice. J'entends des hommes qui en réclament pour eux le bénéfice, qui en rappellent les intérêts, qui en invoquent la rigueur ou qui s'efforcent de la fléchir. Je vois un juge qui en tient le langage et qui en prononce les arrêts. Mais ce juge n'est ni la justice, ni le droit. Il parle en leur nom, jamais au sien : voilà son prestige.

Montez plus haut. Un peuple immense frémit aux pieds d'une tribune, et les acclamations qui l'ébranlent élèvent encore l'orateur au-dessus de lui-même. Approchez-vous ; cet orateur tient un drapeau déployé. Pourquoi cet enthousiasme et ces cris ? Pourquoi ces bras et ces yeux tournés vers lui ? C'est qu'il a dans sa bouche le nom de la patrie ; c'est qu'il porte dans sa main l'étendard national. On salue en lui le représentant, l'interprète, le défenseur des intérêts communs. Il parle au nom de la nation et non pas en son nom : voilà tout le succès de l'éloquence politique.

Mais le drapeau se lève ; ce n'est plus un orateur qui le porte, c'est un héros. Ce héros le déploie, il appelle la

France, et la France le suit. Elle ira à Bouvines sous l'oriflamme, à Ivry sous le panache blanc, à Arcole et aux Pyramides sous les trois couleurs ; elle suit, parce que la voix qui l'appelle, parle, non pas en son nom, mais au nom de l'honneur : voilà tout le secret de la victoire.

Après les armées, passez en revue les empires. Au nom de qui parlent les souverains ?

Au nom de la volonté nationale, qui leur a donné huit millions de suffrages.

Au nom de leurs ancêtres, qui avaient été élevés sur le pavois par leurs compagnons d'armes.

Au nom de Celui qui règne dans les cieux, de qui relèvent tous les empires et à qui seul appartient la gloire, la majesté, l'indépendance.

Au nom de Dieu ou au nom du peuple, et quelquefois au nom de Dieu et du peuple, comme pour appuyer leur trône tout à la fois à la terre et au ciel.

Et c'est là leur force.

Vous le voyez, ce n'est pas en son nom que l'homme conseille, qu'il enseigne, qu'il juge, qu'il harangue, qu'il dicte des lois, mais au nom de l'amitié, de la vérité, de la justice, de la patrie. L'ami tire sa force du zèle qui l'inspire ; le savant, de la vérité qu'il enseigne ; le juge, du droit qu'il interprète ; l'orateur et le héros, de la patrie qu'ils servent ; le prince, de la main qui l'a élevé. Voilà l'ascendant du conseil, l'autorité de la science, le prestige de la magistrature, l'âme de l'éloquence, le secret de la victoire, la force des trônes.

Quittons la terre, montons de quelques degrés, et écoutons les paroles religieuses. J'entends d'abord des législateurs qui s'efforcent de faire croire à l'inspiration qui les anime et au dieu qui les envoie. Celui-ci affirme que l'oracle de Delphes a sanctionné ses lois et qu'Athènes sera heureuse tant qu'elle les observera ; celui-là

que la nymphe Egérie lui a dicté les ordres du ciel ; un autre, plus hardi encore, que les cieux se sont abaissés vers lui, qu'il entretient un commerce intime avec les immortels, que les anges ont remis dans sa main un vélin bleu pour recevoir le texte du Coran, et une plume de diamant pour l'écrire. Vous venez d'entendre Lycurgue, Solon, Numa, Mahomet ; aucun d'eux n'a parlé en son propre nom, et c'est pour cela qu'on les a écoutés.

Venons-en aux véritables prophètes : Moïse, après s'être enfermé sur le Sinai, descend de la montagne sainte, pensif et pâlissant ; il montre les Tables de la Loi, il publie les anathèmes et les récompenses qui serviront de sanction à sa parole. Quelle voix ferme, menaçante, pleine d'éclat ! Eh bien, cette voix n'est qu'un écho ; cette loi a été tracée de la main de Jéhovah, et Moïse n'en est que le porteur : c'est au nom de Dieu qu'il promulgue le décalogue, et voilà pourquoi un peuple tout entier tremble, écoute, adore.

C'est au nom de Dieu que Nathan parle à David, Élie et Élisée aux rois d'Israël, Daniel à Balthasar, Ezéchiel aux ossements desséchés de sa grande vision, Malachie et Aggée aux Juifs qui reconstruisent le second temple ; et voilà pourquoi David est humilié, Balthasar confondu, Juda consolé dans les jours de la captivité et encouragé dans les travaux du retour.

Écoutez enfin la voix qui retentit sur les bords du Jourdain ; c'est encore un écho, mais le plus rapproché et le plus fidèle de la grande voix qui va éclater dans le monde en son propre nom. Jean-Baptiste prêche et baptise au nom de Celui qui va venir, déclarant qu'il n'est qu'un précurseur, qu'il prépare les voies au Messie, qu'il n'est pas digne de délier les cordons de sa chaussure.

Je ne vous ai cité que de grands noms et de grandes œuvres, et ces grands noms sont des échos, toutes ces œuvres des mandats.

Mais voilà que la quatorzième année du règne de Tibère, l'an 29 de notre ère, un homme inconnu jusque-là, sort tout à coup de la boutique d'un charpentier que l'on croyait son père, et, prenant un ton que la terre n'a entendu qu'une fois, il vient, seul entre tous ses semblables, parler, non plus au nom d'un autre, mais en son nom.

Cet homme est Jésus.

Jésus ne s'est point assis sur le banc des écoles juives, il n'a pas pour lui le crédit des titres officiels, qui jettent toujours de l'éclat sur ceux qu'on en a revêtus. Il vient de la Galilée, de la contrée la plus méprisée, et il quitte la plus humble des professions. Comparez-le aux docteurs de Jérusalem. Quelle différence! Ces docteurs s'enveloppaient d'une solennité pompeuse et ils enseignaient dans la chaire de Moïse. Leur robe à longs plis balayait le parvis du temple; les inscriptions tirées de la loi rehaussaient encore l'ampleur de leurs vêtements; ils ne négligeaient rien pour imprimer une dignité souveraine à leur parole, et le peuple captif à leurs pieds voyait en eux les inflexibles gardiens de la tradition. Le docteur de Nazareth n'a rien de ce ton ni de cet appareil. Il parle, il enseigne dans les carrefours et les rues, près du puits d'eau vive, sur la montagne, au bord des lacs, partout où se pressent les multitudes. Il va, semant sa parole comme le laboureur sème son grain; il la jette partout où il y a une terre pour la recevoir, c'est-à-dire un esprit et un cœur. Et cette parole, sans titre officiel, sans autorité publique, sans prestige extérieur, cette parole que n'appuient ni la naissance, ni les armes, ni les lois, cette parole sortie de cette bouche si inconnue et si méprisée, que dit-elle? Ah! soyez dans la stupeur et dans l'admiration. Jésus se place au-dessus des docteurs, des législateurs, des prophètes; Jésus accable d'un mot l'humanité tout entière.

Écoutez-le : *Je suis la voie, la vérité, la vie. Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres* ¹.

Il ne dit pas, comme les moralistes : Je vais vous montrer le chemin, mais il dit : *Le chemin, c'est moi*.

Il ne dit pas, comme les savants : Je vais vous enseigner la vérité, mais il dit : *La vérité, c'est moi*.

Il ne dit pas, comme les législateurs, les conquérants, les prophètes : Vous trouverez la vie dans mes lois, à l'abri de mes armes, au fond de mes révélations, mais il dit : *La vie, c'est moi*.

Ce n'est pas telle voie, telle ou telle autre, mais l'unique voie du salut; ce n'est pas telle vérité, mais toute vérité; ce n'est pas telle vie qui passe, mais la vie qui dure toujours.

Je suis la voie, la vérité, la vie. Or, qui est tout cela, si ce n'est Dieu.

Qu'un homme se lève au milieu de ses semblables et qu'il leur dise : Soyez justes, chastes, miséricordieux en mon nom, le moins qu'on puisse faire c'est de le railler.

Mais quand Jésus-Christ a dit : Soyez saints à cause de moi : *propter me*, personne n'a tourné cette parole en ridicule. Il s'est trouvé des hommes pour la repousser, d'autres pour la maudire, d'autres pour l'admirer, d'autres enfin pour la croire et pour l'aimer, mais tous l'ont prise au sérieux. *Jamais homme*, disaient les Juifs, *n'a parlé comme cet homme : Nunquam homo locutus est sicut hic homo* ². Ils disaient encore : *Celui-ci parle comme ayant la puissance : quasi potestatem habens* ³. Et cependant qu'était-il à leurs yeux? Le fils d'un charpentier : *Nonne hic est filius fabri* ⁴. Mais non, ils ne le reconnaissent plus, ils s'étonnent, ils demeurent stupides. Non, ce n'est pas le fils d'un charpentier, car il ne viendrait pas prêcher en son nom la vérité et la vertu; non, ce

¹ Joann., XIV, 6.

² Joann., VII, 46.

³ Marc, I, 22.

⁴ Joan., VII, 15.

n'est pas un simple homme, car si un simple homme eût tenu ce langage, il n'eût fallu qu'en rire. Et, puisqu'il faut voir dans ce ton ou le comble de l'extravagance ou le signe de la divinité, entre ces deux termes inévitables choisissons le seul que l'histoire autorise et disons : C'est le ton non pas d'un homme, mais d'un Dieu.

II. Aucun homme n'a parlé d'un tel ton, vous venez d'en voir la preuve. J'ajoute qu'aucun homme n'a parlé d'un tel style, et je vais vous le démontrer.

Vous connaissez le mot si juste de Buffon : Le style, c'est l'homme.

Que Platon vienne me dire : Le beau, c'est la splendeur du vrai, je reconnais dans cette définition une noble plume au service d'une noble pensée, et je m'incline avec admiration devant le génie le plus complet que la philosophie ait mis au monde.

Quand j'entends le fameux *Qu'il mourût* prononcé par le vieil Horace, je m'arrête confondu devant le suprême effort de l'amour patriotique, qui fait, du premier coup, souhaiter à ce Romain la mort de son fils plutôt que la défaite de Rome.

A ce passage où Auguste offensé tend la main à son assassin en lui disant :

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie,

je conçois que le grand Condé ait versé des larmes, et je reconnais que Corneille avait à la fois le génie fier et l'âme tendre.

Élevons-nous avec saint Augustin au-dessus des ruines de l'empire romain. Après nous avoir montré ces hommes à qui Dieu a abandonné le sceptre du monde comme un présent de nul prix, et qui ont fait sur la terre encore plus de bruit qu'ils n'eussent osé l'espérer, il peint d'un mot leur ambition et leur ruine : *Et vains*

ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs désirs : Receperunt mercedem suam, vani vanam. Voilà le dédain religieux d'une âme désabusée et convertie, dans sa plus concise et sa plus parfaite expression.

Ainsi se révèlent la sérénité de Platon, la noblesse de Corneille, le détachement de saint Augustin. Le style, c'est l'homme.

Les prophètes ont aussi leur style. Au début, ils tremblent, ils hésitent, ils se plaignent. Moïse s'effraie d'aller trouver Pharaon, quand Dieu lui ordonne de délivrer son peuple; Isaïe attend qu'un séraphin ait pris un charbon sur l'autel des parfums et qu'il soit venu purifier ses lèvres; Jérémie s'afflige d'avoir été choisi et représente au Seigneur qu'il n'est encore qu'un enfant. Cependant les prophètes s'échauffent et s'animent par degrés; ils appellent à leur secours la hardiesse des figures et la vivacité des mouvements; ils invitent toutes les créatures à faire silence pour les entendre :

Cieux, écoutez ma voix ; terre, prête l'oreille.

L'inspiration éclate, tonne, foudroie; c'est un torrent qui entraîne tout. Elle se répand, elle s'apaise, elle recommence, elle cesse enfin, et le prophète qui avait débuté par s'étonner, termine par rendre grâces ou par s'humilier dans une confusion qui égale sa reconnaissance.

Ce style, c'est le prophète troublé d'avoir à publier les ordres du ciel : c'est le prophète, mais c'est encore l'homme.

Jésus-Christ a un tout autre style. Deux caractères le distinguent, la simplicité et l'onction. L'un atteste l'intelligence d'un Dieu, l'autre en révèle la bonté.

Rien de plus simple et partant rien de plus grand. Vous ne trouverez dans son enseignement ni la préface qui prévient le lecteur, ni la distribution des matières

qui soulage son intelligence, ni l'ordre, la suite et le progrès qui lui font voir l'unité de l'ouvrage. Quelle unité cependant! Quelle portée profonde! Quel dessein suivi! Quel but unique! Pas une idée, un sentiment, une image, un mot qui ne se rapporte au grand mystère de l'Incarnation, à la gloire de Dieu et au salut de l'homme obtenu par l'Homme-Dieu.

Point de raisonnements ni de discussions : Jésus ne prépare pas ses conclusions; il expose, il affirme, il décide, et plus la vérité est importante, plus sa parole est solennelle : *En vérité, en vérité, je vous le dis* ¹. Son assurance croit en raison directe de la grandeur et de la sublimité de ses révélations. On le voit plein des secrets de Dieu, mais on voit qu'il n'en est pas étonné, comme les autres mortels à qui Dieu se communique; il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire.

Point de travail ni de préoccupation d'esprit, point d'effort de style, point de recherche ni d'arrangement dans la composition; une forme naïve, négligée même, et sous cette forme transparente et limpide, je ne sais quelle lumière, toujours vive, toujours égale, qui pénètre l'esprit, attire son attention, fixe son regard et lui fait rêver le ciel.

Comme il est populaire cet enseignement si simple et pourtant si divin! Jésus qui connaît le cœur et l'esprit de l'homme, puisqu'il les a créés, sait qu'il reste en lui des pensées, des sentiments, des souvenirs, qui le rapprochent du royaume de Dieu. C'est le point sur lequel il va s'appuyer pour élever l'homme à ses hautes destinées. Il discerne de son regard profond ce point de contact; il greffe d'une main délicate, dans cet endroit qu'il a deviné, la vérité et la vertu. Semblable à la colombe de

¹ Cette formule, qui n'appartient qu'au nouveau Testament, y est répétée soixante-treize fois.

l'arche, qui découvre au milieu du déluge le premier rameau sorti de l'onde, Jésus, parmi les ruines du vieil Adam, retrouve aussitôt la pierre encore debout avec laquelle il pourra rebâtir l'édifice de l'homme nouveau. C'est tantôt le sentiment du péché, tantôt le besoin de la délivrance; ici c'est la soif de la justice qu'il promet d'apaiser, là c'est la tristesse et les larmes auxquelles il propose la consolation.

Mais outre ces dispositions générales, communes à tous les hommes, il savait précisément ce qu'il fallait à chacun d'eux. Veut-il enseigner le pharisien qui cache ses fautes, il les écrit silencieusement sur le sable. Veut-il choisir pour disciples les pêcheurs du lac de Nazareth, il les frappe et les subjugue en empruntant à leur profession une image familière : *Suivez-moi*, leur dit-il, *et je vous ferai pêcheurs d'hommes*¹. Réfute-t-il un docteur de la loi, il le raille finement en faisant allusion à son titre : *Quoi! tu es maître en Israël, et tu ne sais pas ces choses*²? Prêche-t-il la foule rassasiée par ses miracles, il l'élève de l'aliment grossier et passager qu'il vient de lui distribuer, à *l'aliment qui subsiste dans la vie éternelle*³. Si la Chananéenne l'aborde, il humilie sa naissance et sa race pour relever sa foi. S'il rencontre la Samaritaine près du puits de Jacob, il lui demande à boire, l'entretient longuement, et tirant de l'eau vive qui désaltère le corps, une comparaison touchante avec la grâce qui désaltère l'âme, il finit par éclairer cette emme sur sa conscience et ses devoirs. Ainsi, pêcheurs, pharisiens, membres du conseil suprême, humbles femmes, juifs, païens, étrangers, tous les interlocuteurs qu'il rencontre sont interpellés, intéressés, instruits, chacun selon sa naissance, sa condition ou l'état de son âme. Et Jésus trouve toujours le mot juste, le trait frappant, la

¹ Marc., I, 17.

² Joann., III, 10.

³ Joann., VI, 27.

raison unique et décisive qui est la véritable lumière de l'esprit.

Que de fois n'a-t-on pas vanté la simplicité et la justesse de ses paraboles ! Il voulait par là soulever doucement son auditoire, et lui faire voir dans les images les plus sensibles et les plus familières la vérité la plus haute ou la plus rude morale. Le semeur, le grain de senevé, le levain mêlé à la pâte, le figuier stérile, le champ moissonné, le cep entouré de sarments, sont comme des symboles permanents de la vie spirituelle, de ses œuvres, de ses périls, de ses espérances, de sa fin suprême. Ce sont les besoins de chaque âme signalés dans le spectacle que la nature offre chaque jour : c'est l'esprit rendu présent par les fonctions du corps ; c'est la vie domestique servant d'introduction à la vie chrétienne ; c'est le temps, avec ses ombres, ses intérêts, son langage, devenu comme le vestibule transparent et lumineux de l'éternité. A l'aspect du champ mêlé d'ivraie et de bon grain, comment oublier le mélange des bons et des méchants, et la séparation que les anges en feront au dernier jour ? La vue de la bonne ménagère qui cherche sa drachme perdue ne rappellera-t-elle pas toujours le Dieu qui s'est mis à la recherche des âmes ? Le jour sera désormais l'emblème de la durée de la vie, et les heures qui le partagent, les appels que le maître renouvelle pour engager tous les âges à son service. Les rapports si vulgaires et parfois si pénibles du débiteur et du créancier, se transforment pour indiquer comment l'homme, débiteur de Dieu, peut fléchir son créancier éternel. L'épi sous la faux et le raisin sous le pressoir, autant de figures de l'âme, ramenées sous les yeux par les jours de la moisson et de la vendange. Le pasteur qui prend soin de ses brebis, la poule qui ramène ses petits sous ses ailes, le père qui accorde au prodigue son pardon, autant de figures de Dieu, représentées à chaque

instant dans la campagne, dans la maison, dans le sanctuaire du foyer domestique. Ainsi Jésus prenait soin d'attirer les cœurs vers lui par la vue même des objets extérieurs, qui ont coutume de les en détourner. Il a fait de la nature le miroir fidèle de la grâce ; sa langue a ennobli les détails les plus vulgaires, et rendu accessibles les idées les plus spirituelles par un rapprochement continuel entre le monde visible et le monde invisible. Il a, du même style, élevé la terre et abaissé le ciel, opérant leur réconciliation par sa parole et faisant sentir jusque dans ses images et ses expressions l'œuvre de l'Homme-Dieu. Non, *jamais homme n'a parlé comme cet homme* ¹ à l'esprit de ses semblables.

Que vous dirai-je de l'onction de Jésus? Cette parole calme, profonde, empreinte d'une sérénité auguste, enfermant dans un mot le ciel et la terre, le temps et l'éternité, Dieu et l'homme, n'est jamais froide et ne saurait nous laisser indifférents. Il n'y a pas un trait qui ne pénètre, pas un accent qui n'émeuve, pas une ligne où ne coule l'onction qui adoucit tout. Cela est rigoureusement vrai, même des endroits où cette parole entre comme un fer aigu et fait jaillir comme des flots de sang de l'esprit blessé et du cœur éperdu. Les disciples s'écrient alors : *Ce discours est bien dur ; qui pourra l'entendre? Durus est hic sermo* ². Mais cet étonnement ne durera pas. Un jour viendra où les mystères les plus profonds reparaîtront à leurs yeux éclairés d'un jour nouveau, et où les conseils de détachement et de perfection qui provoquaient la fuite, le découragement, l'effroi, se représenteront à leur souvenir avec une douceur pleine d'attraits. Au lieu de ces étonnements profonds et de ces contradictions violentes, excités par la loi du renoncement, l'âme y trouvera un noble exercice, une vertu secrète, une jouissance inconnue jusqu'alors. Ce sera

¹ Joann., VII, 46.

² Joann., VI, 61.

l'effet de l'Esprit qui se répandra dans le monde, en descendant du cœur des apôtres dans le cœur de leurs disciples. En attendant que les pauvres pécheurs de Galilée soient illuminés dans cette Pentecôte régénératrice, avec quelle bonté Jésus ne supporte-t-il pas la lenteur de leur esprit, la grossièreté de leurs mœurs, la faiblesse de leur caractère ! Que de peines prend-il pour les éclairer ! Comme il leur explique ses paraboles les plus simples ! Comme il reprend doucement leur ignorance, leur zèle amer, leur ambition temporelle ! C'étaient de vieilles outres qui n'auraient pu supporter le vin nouveau si on l'eût versé d'un seul trait. Voilà pourquoi le Maître prépare peu à peu des vaisseaux neufs dans les âmes grossières ; sa parole s'y infiltre goutte à goutte ; son onction s'y insinue avec les précautions de la plus délicate charité. Tous ses discours peuvent se résumer dans cet appel : *Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et je vous soulagerai* ¹. Il console tous les hommes sans préférence ni distinction, en leur parlant divinement de l'amour du Père : *Quiconque croit en moi a la vie éternelle* ². Il console en particulier l'affligé, le pauvre, le pacifique, le doux et l'humble de cœur, le persécuté : *Heureux ceux qui pleurent, car le royaume des cieux est à eux* ³. Il a des grâces plus miséricordieuses encore pour les âmes repentantes en disant à chacune d'elles : *Allez en paix, tous vos péchés vous sont remis*. Il a des attentions et des soins pour les saintes femmes, pour ses disciples, pour l'apôtre bien aimé ; le discours de la dernière cène n'est que douceur et tendresse ; plus sa mort approche, plus l'onction de sa parole augmente. Quand ses lèvres sont abreuvées de fiel sur la croix, l'onction en découle avec plus d'abondance que jamais. Il parle de ce qu'il y a de plus touchant : il lègue ce qu'il y a de plus sacré. *Voilà votre mère*, dit-il à saint Jean ; *voilà votre fils*, dit-

¹ *Matth.*, II, 26.

² *Joann.*, II, 26.

³ *Matth.*, V, 5.

il à Marie ¹. Et cette parole qui ferme sa bouche, ouvre son cœur tout entier. *Non, jamais homme n'a parlé comme cet homme* ² au cœur de ses semblables.

Ce style, c'est Dieu.

III. Seul Jésus-Christ a parlé en son nom; seul il a parlé la langue de l'infinie simplicité et de l'infinie bonté; seul aussi, il a parlé à tous les hommes, à toutes les nations, à tous les temps. Après avoir signalé le ton et le style de l'Homme-Dieu, il faut compter ses auditeurs.

Pour apprécier cette dernière considération dans toute sa force déroulons une carte du globe et consultons l'histoire sur l'influence et les effets des différentes paroles qui ont été répandues dans le monde.

A quoi se réduit le champ de la parole quand il s'agit des doctrines philosophiques? Celle de Socrate tombe au milieu d'un petit nombre d'amis; celle de Caton ne franchit pas les portes du sénat romain; celle de Cicéron ne s'adresse qu'aux disciples de la Nouvelle Académie. Laissons les anciens philosophes et venons aux modernes. L'imprimerie pourra multiplier sans doute les copies de leurs livres; mais qui lira ces copies? qui les comprendra? à qui s'adressent-elles? Jouffroy va vous répondre: « La science est faite, nous dit-il, la philosophie « existe... » Je m'arrête à cette ligne et je m'écrie: Dieu soit loué! Continuons: « ... mais elle n'existe pas pour « le commun des hommes... » Ici l'illusion cesse, voilà les neuf dixièmes de l'humanité privés des lumières de la science. Je poursuis: « ... ni même pour les hommes « très-éclairés, ni même pour les simples savants, ni « même pour les simples philosophes. » A ce compte, tous, tant que nous sommes, nous n'avons plus à y prétendre: « Elle n'existe que pour le petit nombre de ceux « qui, étant à la fois très-érudits et très-philosophes, ont

¹ Joann., XIX, 27.

² Id., VII, 46.

« passé leur vie à en chercher les membres épars dans les « monuments qui la contiennent ¹. » O triste doctrine ! O pauvre vérité ! Quoi ! voilà tes limites : quelques hommes pour cercle et leur vie pour terme ! Et cependant parvenu à ce terme, Jouffroy se sent les mains vides, et il regrette son catéchisme ; plus heureux encore s'il avait eu le courage de le reprendre et de le mettre en pratique !

Est-ce la politique qui agrandit le champ de la parole ? Mais en dehors de l'agora, qu'importe la voix de Démotènes ? Loin du forum, que devient celle de Cicéron ? Le monde moderne a ses tribunes, l'éloquence y monte, elle y brille, elle y éclate dans toute sa splendeur. Mais si loin que l'écho de la presse la porte aujourd'hui, cette parole véhémement s'affaiblit avec l'intérêt des questions qu'elle traite, elle s'éteint avec le temps, elle expire dans les champs de l'espace. Relisez Mirabeau, si vous le pouvez, et j'affirme hautement que vous vous demanderez comment sa voix a pu remuer le monde. Autres temps, autres besoins ; autres hommes, autres paroles.

Si nous passons des paroles profanes aux paroles sacrées, voyez comme elles sont circonscrites dans les champs de l'erreur. Les frontières de la Chine servent de limites aux livres de Confucius, celles de l'Inde aux rêves de Brama, celles de la Perse aux rites déjà oubliés de Zoroastre. Qui croit à Mahomet, s'il n'est Turc ou Arabe ? Le culte des druides était-il pratiqué au delà des Gaules ? Qui redoutait Odin loin des glaces de la Scandinavie ? Chez les Grecs, les dieux étrangers étaient regardés comme des barbares, aussi bien que les peuples qui leur prodiguaient leur encens grossier. Les Romains, au contraire, au lieu d'imposer leurs croyances, acceptaient celles du reste du monde. Après avoir traîné les idoles des nations vaincues derrière leur char triomphal, ils portaient au Panthéon ces statues humiliées et se

¹ Collection du *Globe*, t. IV, n° 19.

prosternaient devant des images d'or, de marbre, et d'ivoire, encore empreintes des chaînes de l'esclavage. Ah! qu'ils les tirent ensuite de ce sanctuaire pour les enrôler comme des soldats et les faire marcher à la victoire sous l'autorité des consuls. Ces idoles sont sans bouche et sans voix à travers le monde : Rome les traite en étrangères, en vassales, en captives, et quand on leur permet de parler, c'est à condition qu'elles promettent la victoire à cette aigle souveraine qui les tient toutes à l'ombre de ses ailes.

Où sont-elles maintenant, les paroles sorties de ces bouches fameuses ? Les unes sont mortes, les autres s'arrêtent sur les lèvres de quelque idole, cachée au fond d'un sanctuaire par des prêtres qui tremblent de les redire.

Alléz en Grèce : y retrouverez-vous l'écho des oracles de Delphes ? en Egypte : qui vous initiera aux mystères d'Isis ? à Rome : la colonne de Trajan est surmontée de la statue de saint Pierre, le môle d'Adrien est devenu le château Saint-Ange, et les inscriptions des cinq cents temples païens qui proclamaient la gloire des dieux, servent d'épithaphe à leur culte. Toutes les paroles de l'antiquité se sont tues, tous les sanctuaires sont dans le silence.

Il est des oracles plus mystérieux qui vibrent encore dans les lointains obscurs de l'Orient ou dans les mosquées de l'Afrique et de l'Asie. Ces paroles vivent, mais elles se cachent ; elles ne font plus de prosélytes, elles n'ont plus d'ailes. Quel est le bonze ou l'imam qui vient enseigner l'Europe ? Où sont les missionnaires, les adeptes, les progrès, les conquêtes de Brama ? Voltaire dit quelque part que le prosélytisme religieux est une maladie particulière à nos contrées. Repoussons l'injure et reconnaissons le fait. Oui, la parole humaine a ses limites, ses intérêts, son époque, elle passe et on l'oublie. Seul,

Jésus-Christ a eu pour auditeurs, tous les hommes, toutes les nations, tous les temps.

Tous les hommes, sans distinction de caractère, de fortune, de dignité, d'âge, de sexe ou de talent. On le regarde, on l'écoute, on se reconnaît, on se retrouve en lui, et chacun se dit : Voilà mon maître.

Le roi reconnaît dans Jésus la suprême puissance ; il apprend de lui à user de son pouvoir, comme il l'a fait lui-même, pour le bien du monde, et à rendre à Dieu ce qui est à Dieu.

Le sujet reconnaît dans Jésus la suprême obéissance, et il apprend de lui à rendre à César ce qui est à César.

Le pauvre reconnaît dans Jésus la pauvreté suprême et il apprend de lui à supporter et à bénir la faim.

Le riche reconnaît dans Jésus la richesse suprême, et il apprend de lui à prendre pitié de la foule et à multiplier pour elle le pain de la bonté.

Le savant reconnaît dans Jésus la science suprême et il apprend de lui à mettre d'accord sa vie avec ses connaissances, en enseignant ce qu'il fait et en faisant ce qu'il enseigne.

L'ignorant reconnaît Jésus dans l'humilité suprême, et il apprend de lui à se résigner au mépris du monde.

Le malheureux reconnaît dans Jésus la misère suprême et il recueille à son école, les paroles tombées de sa bouche pour chaque épreuve, chaque infortune, chaque tribulation.

Maître, il est d'une dignité sans égale ; serviteur, d'une obéissance sans limite ; ami, d'une fidélité pleine d'affection ; citoyen, d'un patriotisme plein de grandeur. On voit en lui le respect et l'obéissance qui caractérisent le sujet, la majesté qui sied au souverain, le dévouement qui remplit l'âme du pontife. Il est fils, il est père, il est époux, il est mère, exprimant tour à tour la soumission du fils, la sollicitude du père, le zèle et la tendresse de

l'époux, les vives angoisses de la mère, et demeurant ainsi tant qu'il existera des rois et des sujets, des juges et des justiciables, des serviteurs et des maîtres, des fils, des pères, des mères, leur oracle, leur lumière, leur modèle et leur maître.

Cet auditoire ne comprend pas seulement tous les hommes, mais toutes les nations. Loin d'enchaîner sa parole aux limites d'un territoire, d'une nationalité, d'une race, entre le Jourdain et le lac de Tibériade, Jésus brise en l'envoyant, tous les liens qui avaient rivé jusqu'alors, la vérité au pied de la chaire de Moïse. La tribu de Lévi disparaît, le temple de Jérusalem s'écroule, l'arche périt, et les anges qui la gardaient s'enfuient en s'écriant : *Sortons, sortons d'ici !* Voici qu'à la place du sacerdoce antique, recruté exclusivement dans une caste privilégiée, toutes les nations sont appelées à fournir les prêtres qui recueillent la doctrine sainte et qui l'annoncent à leur tour. Elle sort de la Judée, cette parole merveilleuse ; mais je la retrouve aussitôt sur les lèvres des Juifs, des Grecs, des Romains, des Asiatiques ; elle pénètre à la fois à Ephèse, à Corinthe, à Athènes, à Rome, chez les Iduméens et chez les Parthes, en Espagne et dans les Gaules. Elle emprunte à chaque peuple sa langue ; elle les traverse, les convertit, les civilise, et sans toucher ni à leur gouvernement, ni à leur drapeau, elle s'établit au-dessus d'eux, dans une sphère calme et sereine, prêchant la paix parmi les divisions, la justice parmi les injures, l'amour parmi les haines, le ciel sous tous les climats, l'éternité dans tous les temps.

Les temps, en effet, forment, comme les nations, l'auditoire de Jésus. Sa parole a une date, celle du jour où elle est descendue du ciel et où elle a posé le pied sur la terre ; mais cette date n'est qu'un chiffre, et elle n'implique ni politique, ni préjugés ni controverse philosophique ou littéraire, ni empreinte des idées du jour. Vous auriez

beau chercher dans l'Évangile la couleur du siècle d'Auguste, vous ne l'y trouveriez pas. Rien des guerres civiles qui viennent d'ensanglanter Rome et de souiller sa gloire ; rien de la république qui finit avec un nouveau Brutus, ni de l'empire qui commence avec un nouveau César. Ce n'est pas le reflet du siècle d'Auguste qui colore le style évangélique, comme l'*Enéide* de Virgile, les *Odes* d'Horace ou les *Annales* de Tacite : c'est la lumière du ciel qui l'inonde, le pénètre et le fait resplendir. Du haut de la montagne où la parole sainte a pris son essor, voyez comme elle plane sur le monde, sans s'élever trop haut, de peur d'éblouir au lieu d'éclairer, sans descendre trop bas, de peur que la poussière du temps ne ternisse l'éclat de ses ailes. Elle court, elle vole, elle passe, elle revient, elle n'a ni repos ni limites. Elle range, de siècle en siècle sous la même loi, les Goths d'Alaric, les Francs de Clovis, les Lombards d'Alboin, les Hongrois de saint Etienne, les Normands de Rollon et de Robert Guiscard, les Incas du xvi^e siècle et les Chinois du xix^e. Elle s'est harmonisée avec chaque gouvernement sans en épouser les excès, avec chaque siècle sans en prendre la couleur, avec chaque peuple sans en revêtir le caractère. Elle demeure immuable au milieu des changements et de la mobilité, indestructible au milieu des destructions et des ruines, toujours jeune et toujours nouvelle au milieu des philosophies qui vieillissent et qui passent, toujours ancienne au milieu des philosophies qui naissent et qui brillent un moment, toujours forte, puissante, pleine d'entraînements, quand on la déclare abolie et oubliée, toujours victorieuse quand on la condamne, quand on l'exile, quand on la proscrit. Oh ! je n'envie pas le bonheur des apôtres qui l'ont vue tomber des lèvres de leur divin Maître. Nous voyons ce qu'ils n'ont point vu : nous voyons cette parole partout connue, partout vénérée, partout bénie. Nous la voyons revêtue, après tant de

combats, de tout l'éclat de l'antiquité et animée pourtant de toute la vigueur de la jeunesse. Ce n'est plus douze hommes qui la recueillent, ce sont quatre cent millions d'hommes qui l'adorent. Plus le temps marche, plus l'auditoire augmente ; nous sentons venir derrière nous une génération nouvelle qui en doublera encore la profondeur, et quand nous ferons place à d'autres pour aller rejoindre les soixante générations qui ont déjà entendu le Christ avant nous, cette parole, debout aux portes de la mort, comme aux portes de la vie, bénira vos tombes en même temps que le berceau de vos fils, donnant aux uns la paix, aux autres la grâce, à tous l'espérance.

Je résume et je conclus :

Ce ton d'autorité qui n'a été pris qu'une fois, et qui annonce l'identité parfaite de la vérité avec son organe, c'est le ton d'un Dieu.

Ce style, à la fois simple comme il convient à la grandeur, et tendre comme il convient à la bonté, est le style d'un Dieu.

Cet auditoire qui embrasse tous les hommes, toutes les nations, tous les temps, c'est l'auditoire d'un Dieu.

Devant de telles considérations, l'impiété se trouble, hésite, se prend à douter ; et l'auteur du dernier livre sacrilège écrit contre Jésus, effrayé de ses propres blasphèmes, essaie d'adoucir par quelques tempéraments l'audace de ses négations. « Quels que puissent être, « dit-il, les phénomènes inattendus de l'avenir, Jésus ne « sera pas surpassé. Son culte se rajeunira sans cesse ; « sa légende provoquera des larmes sans fin ; ses souffrances attendriront les meilleurs cœurs, tous les siècles proclameront qu'entre tous les fils des hommes, « il n'en est pas né de plus grand que Jésus 1. »

Voilà l'aveu du romancier. Cet aveu est plus grave

1 *Vie de Jésus*, p. 459.

que son auteur même ne le suppose. Tertullien terminait autrefois le quatrième livre de l'un de ses traités par cette grande et profonde parole : « Je vous plains, Marcion, c'est en vain que vous avez travaillé, car je re-
« trouve mon Jésus jusque dans votre Évangile 1. »

Et nous aussi nous avons retrouvé Jésus jusque dans le roman moderne qui le mutile et qui le défigure ; et nous aussi, nous avons constaté dans ce roman l'autorité de sa parole. Le Christ, même tel qu'il le réforme, est encore trop grand pour être un homme, car *jamais homme n'a parlé de la sorte*. Non, j'en atteste vos efforts, vos blasphèmes, votre Évangile sacrilège, Jésus n'est pas un homme, c'est un Dieu.

1 TERTULL. *Adv. Marcion.*, IV, n° 43.

DIXIÈME CONFÉRENCE

DE LA DOCTRINE DE L'HOMME-DIEU

Jésus-Christ est Dieu : j'en ai donné pour preuves son acte de naissance, entouré de tant de circonstances divines ; son portrait, que l'impiété défigure, et que la fidélité adore, mais qui demeure entre toutes les mains un portrait plus grand que la nature humaine ; son histoire, écrite avec une autorité qui n'appartient à aucune autre histoire, tant son authenticité est éclatante, sa véracité bien garantie, son intégrité parfaite.

A cette étude extérieure et préliminaire a succédé l'étude intime de Jésus. Je vous ai dit : Adorez d'abord sa sainteté. Sans comparaison, sans antécédents, sans ombre, elle est vraiment créée. Elle a réformé tout l'homme, toute la terre, tous les siècles : elle est vraiment créatrice.

Après la sainteté de Jésus, sa doctrine. Nous en avons déjà étudié la forme, il reste à en connaître le fond.

Jésus, vous le savez, enseigne avec le ton d'un Dieu ; seul entre tous les docteurs, il vient parler en son propre nom ; seul il affirme l'identité de la vérité avec son organe.

Jésus a le style d'un Dieu ; car la simplicité de sa parole révèle une science infinie ; l'onction de sa parole, une infinie bonté.

Jésus a l'auditoire d'un Dieu ; tous les hommes composent cette assemblée, toutes les nations la recrutent, tous les âges l'augmentent.

Voilà le docteur : il annonce en Dieu, il parle en Dieu, le monde tout entier écoute en lui un Dieu.

Voici la doctrine : J'annonce à l'esprit des obscurités lumineuses, car il convient à Dieu de se cacher et de se montrer tout à la fois, quand il enseigne le dogme. J'annonce au cœur une loi pleine de force et de douceur, car il convient à Dieu de réformer et de consoler, quand il enseigne la morale. *Vérité* et *charité*, voilà toute la doctrine de Jésus et le partage de cette conférence.

I. L'Évangile se compose de deux sortes de vérités, les unes déjà connues, admises par la synagogue, et qui sont le patrimoine du monde tout entier, les autres tout à fait nouvelles, inattendues, scandaleuses même pour l'univers. Les premières, qui constituent l'ordre naturel, étaient oubliées ou méconnues ; Jésus les proclame. Les secondes, qui constituent l'ordre surnaturel, étaient hors de la portée de l'homme ; Jésus les révèle.

La première vérité de l'ordre naturel est l'existence de Dieu. Or, avant Jésus-Christ, Dieu n'était guère connu et honoré que dans la Judée. Si vous exceptez quelques esprits d'élite à qui saint Paul reproche non pas d'avoir ignoré Dieu, mais de ne l'avoir pas glorifié ¹, qu'est-ce que l'Être incréé pour le reste du monde ? une grossière image de pierre, de marbre ou d'or, aux yeux des peuples qui la fabriquaient de leurs mains, ou un fantôme sans personnalité et sans autorité, aux yeux de la plupart des philosophes, qui ne s'élevaient au-dessus de

¹ Rom., I, 21.

l'idolâtrie que pour s'évanouir dans le septicisme ou dans l'athéisme. Dans la Judée même, où la notion de l'unité de Dieu, de sa puissance créatrice et de sa providence s'était miraculeusement maintenue, son culte était restreint au seul temple de Jérusalem, borné dans sa principale sanction aux avantages de la terre et enveloppé d'ombres et de figures. Le vrai Dieu n'était plus alors que le Dieu des Juifs.

Mais Jésus paraît, et Dieu reprend sa place dans l'univers. Remarquez la date de ce changement, c'est Jésus-Christ lui-même qui la fixe : *La loi et les prophètes, dit-il, ont été jusqu'à Jean-Baptiste; c'est depuis Jean-Baptiste seulement que le royaume de Dieu est prêché* ¹. Il le prêche, en effet, tous les jours, en révélant au monde tous les attributs de son être, sa paternité, sa sainteté, sa puissance, sa sagesse, sa justice et sa miséricorde. C'est l'ensemble de toutes ces perfections qui constitue la notion exacte que nous avons de Dieu. Or, Jésus en est l'auteur; Jésus s'adressant à la Samaritaine, déclare qu'il l'apporte au monde, et que le monde va la recevoir :

Femme, crois-moi, l'heure est venue où l'on n'adorera plus sur cette montagne ni à Jérusalem, mais où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ².

La seconde vérité de l'ordre naturel est le dogme de l'immortalité de l'âme.

Les Grecs devaient, soit à la tradition, soit à la raison, quelques vagues idées sur la vie future, mais ils y avaient mêlé tant de mensonges et de fables, que le vulgaire même avait cessé de la craindre comme une sanction de la vie présente. Plusieurs couraient à la mort avec fureur; la plupart l'attendaient du moins avec indifférence. Un philosophe avait écrit : « La mort, c'est le terme. » Cicéron disait : « On éprouve peut-être quelque douleur

¹ Matth., vi, 12.

² Joann., iv, .12

« en mourant; mais après la mort, on ne sent ni peine
« ni joie. » Chez les Juifs, l'attente de la vie future était
devenue semblable à une lueur pâle plutôt qu'à une
claire lumière. Le dogme de l'immortalité de l'âme con-
tinuait à être enseigné par la synagogue, mais une secte
nombreuse et célèbre, celle des sadducéens, niait haute-
ment la résurrection.

Voilà la société stoïque ou épicurienne au milieu de
laquelle Jésus vient jeter ces grandes paroles de l'âme,
de la responsabilité morale, du jugement, de la vie fu-
ture. Écoutez : *Que sert à l'homme de gagner le monde
s'il vient à perdre son âme* ¹? Quelle étrange maxime! *Ne
craignez pas celui qui peut tuer le corps et qui ne peut
tuer l'âme.* Quelle sécurité inattendue pour cette vie! *Crai-
gnez plutôt celui qui peut précipiter le corps et l'âme dans
l'enfer* ². Quelle crainte nouvelle pour l'autre monde!

Là-dessus Jésus annonce le jour de son second avéne-
ment, la résurrection des morts, le tribunal où toutes les
nations comparaitront et où chacun sera traité selon ses
œuvres. Les textes sont formels, précis, circonstanciés,
pleins de détails : c'est sur la terre que cette grande
scène se déploiera; il faut qu'on reconnaisse les signes
avant-coureurs, et qu'on tremble en les attendant. Voilà
les préliminaires de la vie future. Mais autant le Sau-
veur met de soins à préciser la résurrection des âmes et
le jugement dernier, parce que ces mystères auront le
monde pour théâtre, autant il met de réserve à parler
des récompenses et des peines, parce qu'il faut une autre
vie, une autre langue pour les peindre, pour en étaler l'ap-
pareil, une autre nature pour les sentir. Quelle sagesse!
quel silence divin! quelle pénétration profonde dans ces
mots où il touche, en passant, à ce monde invisible dont
il est le maître comme de celui que nous habitons. Au-
cune description de l'enfer; Jésus parle seulement du feu

¹ *Matth.*, vxi, 26.

² *Matth.*, x, 28.

qui brûle, du ver rongeur qui dévore, des ténèbres où il y aura des pleurs et des grincements de dents, des flammes éternelles préparées aux démons et à ses anges, de l'étang de feu et de soufre, d'où la fumée de leurs tourments s'élèvera sans fin et ne leur laissera aucun repos. Et certes il y a là de quoi trembler ! Aucune description du ciel ; Jésus parle seulement de la gloire, de la lumière, de la vie, et les apôtres, imitant sa réserve, se bornent à dire que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, que le cœur de l'homme ne saurait comprendre ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. Et certes il y a de quoi espérer et se réjouir.

Comparez ces passages au paradis de Mahomet, à l'élysée de Virgile, à l'enfer du Dante, aux descriptions que la poésie et la peinture ont essayé de faire de ce grand mystère. Ici c'est l'homme qui se trahit par ses efforts et qui demeure toujours au-dessous de son sujet ; là c'est Dieu qui se réserve. Que m'importent l'imagination et ses vaines figures ? Je sens le génie qui invente, je vois la main qui arrange, j'entends la voix d'un de mes semblables. Mais le langage de Jésus révèle toutes ces grandes choses sans chercher ni à les prouver ni à les décrire. Il enseigne, il affirme, il proclame un dogme : *Les méchants iront au feu éternel, les justes à la vie éternelle* ¹. En deux mots la vie et la mort : deux destinées, deux mondes, deux éternités.

La voilà maintenant, cette religion naturelle restaurée par Jésus-Christ ! Venez, philosophes et moralistes ; écrivez, parlez, dépassez Socrate, Aristote et Platon. Vous ne douterez plus désormais ni de l'existence, ni des attributs de Dieu, vous ne discuterez plus ni sur la personnalité et la liberté de l'homme, ni sur l'immortalité de son âme. Ces vérités, dites-vous, sont désormais acquises à la science. Ah ! ce n'est point ni le fruit de

¹ *Matth.*, xxv, 46.

vos veilles, ni le résultat du progrès, c'est le prix du sang de Jésus-Christ. Pourquoi en faire hommage à la raison et non au christianisme? Pourquoi ne pas avouer que jusque dans vos doctrines, qui se disent naturelles, c'est l'écho de l'Évangile que l'on entend encore! Pourquoi nier cette révélation, dont tous ces écrits portent l'empreinte? Pourquoi ne pas tomber à genoux devant ce Jésus, qui vous a tout donné, tout rendu, jusqu'à cette raison dont vous vous servez pour le méconnaître et le blasphémer?

Mais non, continuez à nier sa divinité, nous avons pour l'établir d'autres preuves : ce sont celles qui vous font pâlir, qui vous déconcertent, et que vous déclarez au-dessus de la raison. Abordons l'ordre surnaturel de la doctrine évangélique.

Jésus révèle le dogme de la Trinité, en nommant le Père et l'Esprit, en enseignant qu'il ne fait qu'un avec eux et unissant les trois personnes dans le même signe : *Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit* ¹.

Jésus révèle le dogme de l'Incarnation, et pour cela il n'a qu'à se montrer. Écoutez-le : *Le Père est en moi ; nous ne sommes qu'un* ². *Vous croyez en Dieu ; de même croyez en moi* ³. Et encore : *Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son fils unique* ⁴. Qui peut l'affirmer, si ce n'est Dieu ?

Jésus révèle le dogme de la Rédemption, déclarant *qu'il est venu sauver les pécheurs ; que quiconque croit en lui sera sauvé, et que quiconque n'y croit pas sera condamné* ⁵. Qui peut sauver et condamner, si ce n'est Dieu ?

Jésus révèle, comme autant de dogmes, l'autorité, l'infaillibilité, l'éternité de l'Église, et avec elles celles du

1 *Matth.*, xxviii, 19.

2 *Joann.*, x, 30.

3 *Id.*, xiv, 1.

4 *Id.*, iii, 16

5 *Marc.*, xvi, 16.

pape, car le pape et l'Église, c'est tout un : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle* ¹. *Je demeure avec vous jusqu'à la consommation des siècles* ². En entendant ces mots, vous entendez assez que c'est Dieu qui parle, car il n'appartient qu'à Dieu de disposer ainsi de l'autorité suprême, de garantir la vérité infaillible, d'assurer la durée qui ne finit pas.

Jésus révèle le dogme de la grâce et de la rémission des péchés dans son Église : autre trait non moins divin, car qui peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu ? Qui peut attacher à des signes extérieurs cette grâce dont il est l'auteur et la source, dont il confie le dépôt à qui il lui plaît, et dont il détermine, comme il l'entend, la puissance et l'efficacité.

Jésus révèle les sacrements ou les signes auxquels il attache tantôt la grâce qui purifie, comme dans les sacrements des morts, tantôt celle qui sanctifie, comme dans les sacrements des vivants : admirable invention, qui ne laisse aucun état de l'âme, aucun moment de la vie, aucune condition sociale, sans un secours particulier du Ciel, et qui fait toucher du doigt la Providence, la bonté et la grandeur de l'inventeur divin !

Parcourez le nouveau Testament, vous trouverez les preuves décisives de ces institutions, la date qu'elles ont dans l'histoire, les actes auxquels elles se rapportent, les paroles mêmes qui les consacrent. Jésus institue successivement :

Le baptême, condition essentielle du salut, car il dit à ses disciples : *Il faut naître dans l'eau pour participer à la vie éternelle* ³ ;

La confirmation, ou la prière à l'aide de laquelle l'Esprit-Saint se développe dans l'âme après le baptême, car

1 *Matth.*, XVI, 18.

2 *Id.*, XXVIII, 20.

3 *Joann.*, III, 4.

il est écrit : *Qu'après avoir baptisé, les apôtres imposaient aussitôt les mains* ¹;

La pénitence, merveille que Jésus a promise avant sa Passion, en disant à saint Pierre : *Je te donnerai les clefs du royaume des cieux; tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel* ²; pouvoir auguste et divin qu'il a conféré à tous ses apôtres en leur disant : *Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez* ³;

L'Eucharistie, annoncée par Jésus aux Juifs, qui se demandent comment *il pourra donner sa chair à manger et son sang à boire* ⁴, et réalisée la veille de sa Passion, par le changement du pain en son corps et du vin en son sang : *Ceci est mon corps; ceci est mon sang* ⁵;

L'ordre, établi par le verset qui suit : *Faites ceci en mémoire de moi* ⁶, car ce verset renferme à la fois le commandement et le pouvoir de continuer le même sacrifice et de distribuer le même sacrement;

L'extrême-onction, recommandée par saint Jacques aux fidèles et citée dans l'Évangile, où saint Marc nous apprend que les apôtres *oignaient d'huile beaucoup de malades et les guérissaient* ⁷;

Le mariage enfin, dont Jésus a proclamé l'unité, la sainteté, l'indissolubilité, en annonçant que Dieu l'a établi, et que l'homme ne saurait le rompre : *Quod Deus conjunxit, homo non separet* ⁸.

Voilà l'ordre surnaturel. Il faudra croire désormais que Jésus-Christ la seconde personne de la Sainte Trinité, est le même Dieu avec le Père et le Saint-Esprit;

¹ Act., VIII, 17,

² Matth., XVI, 19.

³ Joann., X, 28.

⁴ Id., XXVI, 26.

⁵ Joann., VI, 54.

⁶ Matth., XXVI, 26.

⁷ Marc, VI, 13.

⁸ Matth., XIX, 6.

qu'il est mort en tant qu'homme; qu'il est ressuscité le troisième jour, qu'il est monté aux cieux, qu'il reviendra à la fin des temps pour juger tous les hommes; qu'il a fondé une Église infaillible et immortelle; qu'on ne peut se sauver hors de son sein; que la grâce communiquée par les sacrements est attachée à l'eau dans le baptême, à l'absolution du prêtre dans la pénitence, au contrat naturel dans le mariage, à l'imposition des mains dans la confirmation et l'ordre; enfin que Jésus lui-même, l'auteur de la grâce, est tout entier sous les apparences de ce pain et de ce vin, qui ne sont plus et dont il a dit : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang.*

Une doctrine si étrange s'exprime par des termes non moins étranges. Parcourez-en la suite, et vous verrez que chacun des mots que Jésus a apportés au monde est marqué au coin d'une nouveauté vraiment divine.

Jésus ne dit pas : Ma loi ou ma doctrine, il dit : *L'Évangile*, la bonne nouvelle du royaume de Dieu. Quelle est la religion humaine qui a osé prendre un titre si étonnant ?

Jésus ne dit pas : Ma faveur ou mon amitié, il dit : *La grâce*, autre nouveauté qui indique un changement complet dans la condition de l'homme. Moïse avait donné la loi, Jésus apporte la grâce, c'est-à-dire l'intervention toute miséricordieuse de Dieu. Jamais roi de la terre n'a parlé de la sorte; ce langage ne convient qu'au Roi du ciel.

Jésus ne dit pas : Croyez, vous serez bénis; croyez, je vous aimerai; il dit : Croyez, et vous serez sauvés. Et le mot *salut* s'applique à ceux qui échappent à la justice divine dans l'autre monde. Or, vous ne trouverez rien de semblable ni dans les livres juifs ni dans les livres païens. On sent que la bouche qui prononce un tel mot, parle avec une confiance surhumaine de la destinée de l'homme dans un monde invisible.

Jésus emploie le mot *justice* avec une signification qui l'élève. Son sens propre avait été jusque-là, équité, droiture, et tout au plus bonté et douceur. Mais ce sens ne suffit plus à l'Évangile, car la justice annoncée par Jésus-Christ est la justification et la grâce qu'on obtient par la foi dans ses mystères : c'est l'affranchissement de l'humanité. Voilà un mot revêtu d'une dignité divine.

Jésus, au contraire, emploie le mot *chair* avec une signification qui l'abaisse et qui le rend méprisable. Il distingue celui qui est né de la *chair* de celui qui est né de l'*esprit*, l'homme *charnel ou naturel* de l'homme *spirituel*, ceux dont la vie s'abandonne aux désirs des sens et aux penchants du cœur, de ceux qui les règlent et qui les dominant. Ici encore se reconnaît la main de Dieu. Ce n'est pas un réformateur ordinaire qui a pu faire cette distinction ; elle n'appartient qu'à Celui qui est venu tirer les hommes de l'état de nature, les détacher d'eux-mêmes, et renouveler leur cœur en leur offrant pour modèle le type accompli de la justice et de la sainteté.

Jésus emprunte à la langue des hommes le mot de *paix*. Ayant été appelé le prince de la paix, il tenait à justifier les prophéties qui lui avaient donné ce titre. La paix du monde entier avait été annoncée comme le signe de sa venue, et elle en fut le premier bienfait. Aussi fait-il de ce mot sa parole familière : il l'adresse à ses apôtres comme une solution agréable : *Pax vobis*. Ce fut aussi sa parole d'adieu, son dernier présent. *Je vous laisse la paix, je vous donne la paix*. Mais il ajoute aussitôt : *Je ne vous la donne pas comme le monde la donne*. Vous l'entendez, il y a une paix qui est proprement la paix de Jésus, une paix que Jésus appelle sa paix : il veut que nous ayons la paix en lui : *ut in me pacem habeatis* ¹.

Enfin, il y a un mot qui rappelle tous ces mots : c'est le mot *foi*. Jésus ne le laisse pas avec son sens naturel

¹ Joann., xvi, 2.

et borné, qui veut dire seulement avoir confiance. Il le représente comme l'expression concise, unique, totale, de sa doctrine et de ses œuvres. Avoir foi en lui, c'est avoir la délivrance, la grâce, la justice, la paix, le salut. La foi, c'est le tout du chrétien.

Telle est la langue doctrinale que parle Jésus, et que tout l'univers parlera avec lui. Il obtient que tout esprit l'accepte, se laisse convaincre, et trouve dans ses dogmes la règle de sa pensée et la loi de sa vie. Il obtient que les petits et les grands, les rois et les peuples, les riches et les pauvres, les savants et les ignorants, croient sans voir, écoutent sans comprendre, s'inclinent devant des accidents sans sujet et des figures sans substance. Il obtient que la science acclame ses mystères, que le génie les révère, que la calomnie les consolide, que les attaques ne fassent qu'en agrandir et en développer la puissance. Il obtient que depuis dix-huit siècles l'humanité, suspendue à ses lèvres, préfère la folie apparente d'un symbole mystérieux aux lumières de ses sages et aux systèmes de ses philosophes; que le simple doute sur une seule de ses paroles soit regardé comme un crime; que leur empire s'étende en même temps que la civilisation, et que leurs progrès soient en raison directe des progrès des sciences, des lettres et des arts; que tout peuple qui vient à lui trouve dans ces mystères la lumière et la vie, et que tout peuple qui se détache de lui retombe par là dans les ténèbres et dans la mort.

Ainsi, en jetant les mystères à la face du monde, en lui parlant une langue inintelligible, Jésus a réussi à subjuguier les esprits, à dompter leur résistance, à enchaîner leur liberté. Il compte dans son cortège tous les princes de la poésie : le Dante et le Tasse, Corneille et Racine, Shakespeare et Milton; tous les princes de la science : Galilée et Euler, Pascal et Bacon, Newton et Leibnitz; tous les princes de la philosophie : saint Au-

gustin et saint Thomas, Bossuet et Fénelon, Descartes et Malebranche. Il a confondu et renversé les Juifs avec leurs préjugés et leur orgueil, les païens avec leurs traditions et leur puissance, les musulmans avec les attraits de leur loi et le prestige de leurs armes, les philosophes avec leur sagesse et leur raillerie, et après avoir ainsi bravé les temps et l'espace, la science et les passions, les hommes et les choses, le voici, après tant de vicissitudes, demeurant avec les mêmes mystères aussi inexplicables, la même langue aussi inintelligible, proposant la même foi aussi scandaleuse pour la raison, et exerçant, par cette foi elle-même, une domination vaste comme le monde, haute comme le ciel, forte comme la mort. N'est-ce pas là le mystère des mystères? Et celui qui en est l'auteur n'est-il pas Dieu?

II. Jésus-Christ avec ses mystères a captivé les intelligences sous l'empire de la foi. Mais pour un Dieu ce n'est pas assez, car il y a quelque chose de plus difficile à obtenir et de plus rare à garder. Descendez en vous-même, et après avoir touché votre front, mettez la main sur votre conscience. Derrière le rempart de l'esprit convaincu, il reste dans l'homme un for intérieur, avec la puissance d'aimer ou de haïr : c'est le for de la vie, c'est le cœur. Or, Jésus-Christ a réglé le cœur aussi bien qu'il a enseigné l'esprit, il lui a donné une loi, il lui a commandé de se dépouiller de lui-même, d'aimer Dieu et d'aimer le prochain. Cette loi se nomme d'un mot : la charité.

Écoutez comment Jésus nous enseigne nos devoirs envers nous-mêmes : vous allez entendre le moraliste le plus singulier qui ait jamais paru dans le monde :

La sagesse antique, dans son plus bel effort, avait dit :
« Connais-toi toi-même. »

Jésus-Christ va bien au-delà. Sa première parole est celle-ci.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même ¹.

Il ne s'agit plus seulement de se connaître, mais de se renoncer.

Quelle proposition ! Ah ! n'en soyez pas surpris. Pour bien sentir toute l'élévation et toute la profondeur de cette morale, il faut reconnaître que la grande plaie de notre nature, lorsque le Fils de Dieu vint la traiter, c'était l'égoïsme. L'homme n'aimait plus ni Dieu ni ses frères, mais lui-même et lui seul. Lui seul dans l'orgueil ou dans l'égoïsme de l'esprit ; lui seul dans la sensualité ou dans l'égoïsme du cœur et des sens ; lui seul dans la cupidité ou dans l'égoïsme de tous les biens, qu'il s'attribuait sans partage et sans mesure. Et c'est là qu'il voyait le bonheur. Mais, par le plus étrange et le plus divin des paradoxes, Jésus va lui montrer dans le renoncement le bonheur qu'il a inutilement poursuivi dans l'égoïsme. C'était au commencement de sa vie publique, au pied d'une montagne solitaire et au jour de sa première prédication. Environné de malades, d'affligés et d'enfants, quand le peuple ne connaissait encore de lui que ses bienfaits et ses miracles, il ouvre la bouche, et levant les yeux vers ses disciples, il proclame en ces mots les nouvelles conditions du bonheur :

Bienheureux les pauvres d'esprit, c'est-à-dire ceux qui renoncent à désirer les biens de la terre s'ils ne les possèdent pas, et à s'y attacher s'ils les possèdent.

Bienheureux ceux qui sont doux, c'est-à-dire ceux qui renoncent aux emportements de la colère.

Bienheureux ceux qui pleurent, c'est-à-dire ceux qui renoncent aux joies passagères et périssables du monde.

Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, c'est-à-dire ceux qui renoncent aux gains illicites et aux sollicitations de la fortune.

¹ *Matth.*, xvi, 24.

Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, c'est-à-dire ceux qui renoncent au cruel plaisir de la vengeance.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, c'est-à-dire ceux qui renoncent aux pensées et aux désirs de la chair.

Bienheureux les pacifiques, c'est-à-dire ceux qui renoncent aux contentions, aux querelles et à l'orgueil de l'esprit.

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice ¹, c'est-à-dire qui livrent leur tête plutôt que leur conscience, et qui renoncent à la vie plutôt qu'à la foi.

Sainte montagne qui entendis pour la première fois cette parole adorable, je te salue, je te bénis. Voilà les gloires et les félicités du renoncement chrétien. La pauvreté ne sera plus désormais un opprobre, la douceur une faute, les larmes une amertume, la justice un vain mot, le pardon une lâcheté, la pureté une illusion, l'amour de la paix une faiblesse, le martyre une folie. Le plaisir, la richesse, le faux point d'honneur, les passions divinisées, tous ces tyrans de l'homme sont enfin confondus et bannis de son cœur. Oui, dépouillons notre âme de toutes ces convoitises, ce ne sont que des chaînes. Ce n'est pas assez de nous interdire l'acte coupable. Jésus va plus loin : le désir est immolé, la pensée a son frein salutaire, nous sommes avertis de mettre non-seulement à la porte de nos sens, mais à la porte de notre cœur, une garde de circonspection : retranchement nécessaire, vigilance admirable ! Ainsi se trahit celui qui a fait le cœur de l'homme, qui l'a vu pécher à l'origine et qui en connaît la prodigieuse malignité. Quand l'homme commande, il sent que son pouvoir s'arrête au seuil de la conscience, parce qu'il est homme. Jésus va plus loin, il règle la conscience entière avec ses replis les plus secrets et les plus profonds, parce qu'il est Dieu.

Ce cœur étant dépouillé ainsi de lui-même, qui va le
¹ *Matth.*, v., 3.

remplir ? C'est d'abord le premier de tous les commandements : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces* ¹. C'est l'amour de Dieu.

Le paganisme n'a jamais demandé qu'on aimât ses dieux ; une telle prescription, du reste, n'eût été qu'une ironie, car les dieux étaient abominables, la mythologie les avait souillés de tous les crimes, et la terre ne punissait point de forfait qui n'eût dans le ciel son modèle et son maître.

Le judaïsme demandait cet amour, mais ce n'était qu'un amour imparfait, dominé par la crainte, asservi aux prescriptions les plus gênantes d'une loi figurative et transitoire.

Jésus seul l'a révélé, Jésus seul en a parlé la langue, en établissant entre le Créateur et sa créature le commerce intime et familier de la prière. Voici comment il fera parler désormais à l'homme la langue de l'amour. *Notre Père !* Que de révélations dans ce mot ! Les païens disaient : être inconnu, destin inexorable. Les Juifs disaient : Roi, Maître, Seigneur, Dieu des vertus ou des armées. Les chrétiens disent : Père, *pater*. Quelle confiance !

Notre Père : le nôtre et non pas le mien : *Pater noster* : le père de l'humanité tout entière. Quelle famille !

Notre Père, qui êtes aux cieux : c'est le nom de la patrie après celui du père. Quelle destinée !

Que votre nom soit sanctifié : c'est la parole de l'adoration. *Que votre règne arrive* : c'est la parole de la suprême espérance. *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel* : c'est la parole de l'obéissance et de la résignation. *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour* : ainsi demande l'humilité. *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* : ainsi presse

¹ *Matth.*, xxii, 39.

la charité. *Ne nous laissez pas succomber à la tentation ; mais délivrez-nous du mal* ¹ : ainsi obtient la persévérance.

O prière sublime ! où l'on ne sait dire ce qui domine, d'une adoration profonde ou d'une confiance hardie, d'un dévouement sans bornes ou d'une liberté sans mesure ! prière touchante, où l'amour de Dieu respire dans chaque parole, quoiqu'il ne soit nommé dans aucune ; où, sans rien perdre de sa grandeur, sans sortir de son inaccessible lumière, Dieu se rapproche de l'homme et veut lui apprendre à l'aimer comme un vrai fils, en lui donnant désormais le droit de l'appeler son père. Redites-la encore, redites-la toujours, et vous aurez rempli tous vos devoirs envers Dieu.

Après vos devoirs envers Dieu, écoutez comment la morale évangélique définit vos devoirs envers les autres :

Voici le second commandement, dit Jésus-Christ, il est semblable au premier : Vous aimerez le prochain comme vous-mêmes. Puis il ajoute : *Ces deux commandements renferment toute la loi et tous les prophètes* ².

Quel est ce prochain ? Que lui devez-vous ? Quelle est la sanction de ce commandement ? Quel en est le principe et le mobile ?

Sur toutes ces questions, l'Évangile va vous satisfaire en quelques mots :

Quel est ce prochain qu'il faut aimer comme nous-mêmes et du même amour que nous devons à Dieu ?

Un docteur de la loi le demande à Jésus-Christ : *Quel est mon prochain ?* dit-il. Et Jésus, reprenant la parole, lui révèle, sous la forme d'une parabole, la plus admirable doctrine :

Un homme qui allait de Jérusalem à Jéricho tomba entre les mains des voleurs, qui le couvrirent de plaies et le lais-

¹ Matth., vi, 13.

² Matth., xxii, 40.

sèrent à demi-mort sur la route. Or, il arriva qu'un prêtre allait par le même chemin ; il vit cet homme et passa outre. Un lévite, étant venu près de là, le vit aussi et passa de même. Mais un samaritain qui voyageait vint à passer près de cet homme. Et, l'ayant vu, il fut touché de compassion, et s'étant approché, il pansa ses plaies, y versa de l'huile et du vin, le mit sur son cheval et le porta jusque dans son hôtellerie ¹.

Le prochain, c'est donc l'étranger, mais ce n'est pas tout. Jésus-Christ dit ailleurs : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent* ².

Ainsi, sous le nom de prochain, le maître entend tous les hommes, connus ou inconnus, citoyens ou étrangers, riches ou pauvres, amis ou ennemis. Nul n'est excepté, il faut les aimer tous. Ah ! ce n'est qu'un Dieu qui pouvait élargir ainsi le cœur de l'homme.

Jésus ne se borne pas à définir le prochain, il s'étend sur le respect qu'on lui doit, même intérieurement :

Ne jugez point et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés ³.

Sur la nécessité de lui pardonner :

Pardonnez et on vous pardonnera ; vous serez mesurés à la même mesure à laquelle vous aurez mesuré les autres ⁴.

Il fait passer la loi du pardon avant celle du sacrifice : *Si étant sur le point d'offrir votre don à l'autel, vous vous souvenez que vous avez quelque chose contre votre frère, laissez là votre offrande et allez vous réconcilier avec lui* ⁵.

Il déclare que cette loi oblige *non-seulement jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix-sept fois sept fois* ⁶.

Ce n'est pas tout encore. Ce prochain qui embrasse

¹ Luc., x.

² Matth., v, 44.

³ Luc., vii, 1.

⁴ Id., vi, 37.

⁵ Matth., v, 23.

⁶ Id., xviii, 21.

l'humanité tout entière, n'a pas seulement pour lui la loi du pardon, il a aussi la loi de l'aumône.

Jésus impose l'aumône aux riches, en leur recommandant la modestie, l'humilité et la discrétion.

Lorsque vous faites l'aumône, ne faites pas sonner de la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, pour être honorés des hommes. Que votre main gauche ignore ce que votre main droite a donné 1.

Autant leur charité doit être modeste, autant doit-elle être libérale et magnifique :

Donnez abondamment, et on vous donnera surabondamment, en répandant dans votre sein une mesure pleine, serrée, entassée 2.

Il impose l'aumône aux plus grands pécheurs, en leur révélant l'art de sauver leur âme.

Employez les richesses injustes à vous faire des amis, afin que quand vous mourrez ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels 3.

Il impose l'aumône aux pauvres, en leur enseignant le secret de la faire avec leur nécessaire.

Quiconque donnera seulement un verre d'eau froide à l'un de ces petits d'entre mes frères, je vous le dis en vérité, il ne perdra point sa récompense 4.

Et, menant ses disciples auprès du trésor du temple, il leur montre la pauvre veuve qui y jette un denier en deux petites pièces de monnaie : *Je vous assure, leur dit-il, que cette pauvre veuve a mis dans ce trésor plus que tous les autres, car ils n'ont donné eux, qu'une partie de leur superflu ; mais elle, malgré sa pauvreté, elle a donné tout ce qui lui restait pour vivre* 5.

Et quelle sera la récompense de ceux qui auront prati-

1 *Matth.*, VI, 1-4.

2 *Luc.*, VI, 38.

3 *Id.*, XVI, 9.

4 *Matth.*, X, 42.

5 *Marc.*, XII,

qu'é la charité ? Quelle sera la punition de ceux qui l'auront méconnue ? Les pages de l'Évangile me serviront de réponse. Rappelez-vous ici le parallèle du mauvais riche et du pauvre Lazare ; l'un s'habille d'écarlate et de lin, fait tous les jours des repas magnifiques, oublie, dans son abondance, le malheureux couché à sa porte, mais bientôt l'enfer lui sert de tombeau, et il ne peut obtenir une goutte d'eau pour étancher la soif qui le dévore ; l'autre, affamé, tout couvert d'ulcères, trouve, sur la terre, plus de pitié dans les chiens que dans les hommes, mais les anges l'emportent après sa mort et il l'ensevelissent dans le sein d'Abraham ¹. Cette parabole terrible est encore dépassée par la grande scène du jugement. Jésus a promis de revenir sur la terre pour juger tous les hommes ; il placera les justes à sa droite et les méchants à sa gauche ; les justes sont ceux qui l'auront reconnu dans les pauvres, les méchants ceux qui l'auront méprisé sous ces apparences trompeuses. Aux uns la bénédiction et la gloire : *Venez, les bénis de mon Père* ; au autres la malédiction et les supplices : *Allez, maudits, au feu éternel* ².

Voulez-vous maintenant savoir le secret de toute cette morale et la cause d'un si grand effet ? Cette cause, c'est Dieu.

Dieu, dit Jésus-Christ, est votre Père céleste, et vous êtes frères ³.

Ce mot explique tout ; il explique pourquoi la charité ne connaît ni limite ni exceptions. Il explique pourquoi la loi de l'aumône et la loi du pardon sont si inflexibles et si universelles. Il explique pourquoi la sanction de ces divins préceptes est si solennelle et si terrible. C'est la paternité divine qui s'étend à tous les hommes, qui exige à la fois et le sacrifice des sentiments intimes par le pardon, et le sacrifice des biens extérieurs par l'au-

¹ *Luc.*, xvi, 19-31.

² *Matth.*, xxv, 31-46.

³ *Id.*, xxiii, 8.

même, qui a enfin l'éternité tout entière pour récompenser la charité ou pour en venger l'oubli. N'est-ce pas là la paternité d'un Dieu? Mais le nom du Fils ne saurait se séparer de celui du Père, ni l'idée de la fraternité humaine en Jésus-Christ de l'idée de la paternité divine. Achevez, en effet, la lecture du texte qui dévoile ce mystère. Non-seulement, aux yeux de Jésus-Christ, *tous les hommes sont frères : Omnes autem vos frater estis*, mais ils sont *ses frères à lui-même* ¹; *frates mis*.

Devant cette parole tombent toutes les distinctions de race, de caste, de nation, de personne. Il n'y a plus ni Juifs, ni Gentils, ni Grecs, ni Romains, ni esclaves, ni hommes libres. Aux yeux de Dieu, qui fit l'immensité.

L'insecte vaut un monde : ils ont autant coûté.

Aux yeux de Jésus, qui meurt pour l'humanité tout entière, le sujet vaut le roi, tous deux ont une âme, et chacune de ces âmes a coûté à Jésus tout son sang.

Oh! quelle est divine cette égalité qui élève tout à coup les hommes à la hauteur de Jésus-Christ et qui les assimile les uns aux autres, sous le niveau de cette parole fraternelle : *Frates mei! Vous êtes mes frères*.

Vaines acceptions de personnes, disparaissent; apparences mondaines, effacez-vous; tombez masques trompeurs, qui nous cachez les traits de cette ressemblance de Jésus-Christ avec les hommes et tous les hommes entre eux.

Il n'y a plus que des hommes, ou plutôt il n'y a plus que des âmes. Le pauvre, c'est une âme! c'est pourquoi Jésus le déclare bienheureux! La femme si longtemps méprisée, c'est une âme; c'est pourquoi Jésus la relève, la loue, la console! Le difforme et le disgracié, c'est une âme, c'est pourquoi Jésus le distingue dans la foule et le guérit!

¹ *Matth.*, xxiii, 8.

L'enfant qui marche à peine, c'est une âme; c'est pourquoi Jésus le caresse et le prend sur ses genoux! L'enfant qui n'est pas encore né, c'est déjà une âme. Oh! gardez-vous de le refouler avec le néant et de mépriser un seul de ces petits : *Videte ne contemnatis unum de pusillis istis* ¹; parce ce petit, c'est une âme immortelle créée de Dieu, rachetée du sang d'un Dieu, appelée à posséder Dieu dans les splendeurs éternelles.

Voilà la famille humaine constituée dans toute son étendue et dans toute sa profondeur. Encore n'est-ce pas le dernier mot. Si tous les hommes sont les enfants de Dieu et les frères de Jésus-Christ, il est bien permis à notre Sauveur d'avoir ses amis, ses privilégiés, comme Jacob eut son Joseph et son Benjamin. Ce ne seront ni les forts ni les puissants, mais ceux qui souffrent et qui pleurent, ceux que le monde a dédaignés jusque-là.

D'une parole il relève la candeur et l'innocence du premier âge : *Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des Cieux leur appartient* ².

D'une parole il fait voir la dignité de l'épouse et de la mère : *L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse* ³.

D'une parole il ennoblit tous les services, depuis celui du prince qui sert son peuple jusqu'à celui de l'esclave qui sert son maître : *Parmi vous, dit-il à ses disciples, celui qui voudra être le premier, se fera le serviteur de ses frères, semblable au Fils de l'homme, qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir* ⁴.

D'une parole il encourage et il console toutes les faiblesses, toutes les douleurs, tous les abandons, toutes les misères : *Tout ce que vous aurez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait* ⁵.

¹ *Matth.*, XVIII, 40.

² *Matth.*, XIX, 14.

³ *Id.*, XIX, 5.

⁴ *Matth.*, XX, 18.

⁵ *Id.*, XXV, 40.

Ainsi il se substitue à la place des malheureux et des pauvres. Le malheureux, le pauvre, c'est donc Jésus-Christ. Il relève ce front incliné par la souffrance; il y fait resplendir un rayon céleste; il revêt de sa populaire divinité ceux dont il a pris ici-bas la condition et les livrées. Ah! si ces paroles vous blessent ou vous étonnent, qu'en faut-il conclure encore, sinon que nous sommes amoureux de nos aises, coupables, méchants, égoïstes, au cœur jaloux et à l'esprit rétréci, tandis que notre Maître a le cœur grand, généreux, divin, infini, en un mot qu'il est Dieu. Venez, dégoûts du monde, exprimez-vous librement : alarmez-vous, enfants des hommes, sur cette doctrine; dites dans votre naïve ignorance, que l'Évangile est dangereux, qu'on y parle trop des pauvres, et que si on le refaisait, on le rédigerait autrement. Ah! je le crois bien, c'est votre jugement dépravé qui démontre jusqu'à l'évidence la divinité de cette morale. Vous n'êtes qu'égoïsme, parce que vous êtes homme. Jésus-Christ n'est que charité, parce qu'il est Dieu : *Deus caritas est.*

Je résume :

Croire le même Dieu, par le même Jésus-Christ, dans les entrailles de la même Église, c'est là tout le dogme. Aimer le même Dieu et aimer ses frères dans le même Jésus-Christ, c'est là toute la morale.

Vérité et charité, c'est là toute la doctrine, tout l'Évangile, tout Jésus-Christ.

C'est Dieu connu par un nouvel esprit; c'est l'homme aimé par un cœur nouveau.

C'est Dieu et l'homme qui ne sont plus qu'un dans l'Homme-Dieu.

ONZIÈME CONFÉRENCE

DES MIRACLES EN GÉNÉRAL

Le Sauveur se promenait un jour dans le vestibule du temple, sous le portique de Salomon, quand une troupe de Juifs l'aborde et lui dit : *Jusques à quand tiendrez-vous notre esprit en suspens ? Si vous êtes le Christ, dites-le clairement.* » Jésus leur répondit : *Je vous parle depuis longtemps, et vous ne voulez pas me croire ; pourtant les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. Si vous ne voulez pas croire à ma parole, croyez au moins à mes œuvres* ¹. »

J'apporte donc, avec l'autorité même du Christ, une nouvelle preuve de sa divinité.

A ceux qui ne s'inclinent pas encore devant la sainteté infinie qui reluit dans sa vie tout entière ;

A ceux qui ne veulent pas reconnaître la science infinie qui caractérise sa doctrine ;

Il convient de faire voir la puissance infinie dont ses œuvres sont pleines.

Vous avez admiré le Saint et le Docteur, il faut vous montrer le *Thaumaturge*.

Les œuvres de Jésus-Christ sont des miracles. Avant

¹ *Joann.*, x.

de vous en présenter le tableau, je viens vous entretenir, dans une conférence préliminaire, de la nature et de la valeur des miracles en général. Toutes les questions qui se rattachent à cette matière peuvent se réduire aux trois suivantes, dont vous remarquerez l'ordre, la suite et l'enchaînement.

1° De la *nature* et de la *possibilité* du miracle ; 2° des moyens de *constater* et de *discerner* des miracles ; 3° de *l'autorité* des miracles.

Je vais vous exposer sur ces trois questions l'enseignement de la raison et de l'Église. Quand nous rencontrerons, chemin faisant, les objections de l'impie, nous montrerons combien il est aisé de les détruire ; et en opposant, dans ces considérations générales, les règles de la foi aux critiques de l'incrédulité, nous préparerons à la vérité un nouveau triomphe.

I. La nature, malgré ses beautés, finit par devenir vulgaire et sans prix aux yeux des hommes. On l'admire moins à cause de l'habitude qu'on a de la voir, et les grandes scènes de la création se confondent peu à peu avec les choses les plus communes et les plus viles. Dieu, dans sa miséricorde, a donc résolu de faire éclater en temps opportun des œuvres supérieures à l'ordre accoutumé de la nature, afin de frapper par des traits, sinon plus grands, du moins plus étranges, ceux auprès de qui les merveilles de chaque jour auraient perdu leur valeur ¹.

Ces œuvres extraordinaires sont les miracles.

Saint Thomas définit les miracles en ces termes : *Illā simpliciter miracula dicenda sunt quæ divinitus sunt præter ordinem servatum in rebus* : un signe produit par

¹ V. S. Aug. S. Joann. comm. et S. Thomas contr. gent. lib. III, ch. xi.

Dieu, en dehors de l'ordre établi et communément observé parmi les êtres.

Reprenons les termes de cette définition : le miracle étonne et ravit jusqu'à l'admiration ; c'est un fait qui dépasse toute cause créée et qui demeure un mystère pour l'homme surpris et charmé ; voilà pourquoi on le nomme prodige : *miraculum*. Le miracle démontre l'action d'un principe supérieur à l'homme ; il révèle une main cachée : voilà pourquoi on l'appelle signe : *signum*. Le miracle est un signe produit en dehors de l'ordre établi : *præter ordinem statutum*. Il surpasse les forces de la nature, mais il ne les contredit pas. Il est au-dessus d'elle, mais il n'est pas contre elle. Si la terre s'arrête dans son mouvement ou si le corps revêt tout à coup les propriétés de l'esprit, ce sera le plus grand des prodiges ; car jamais la nature ne pourra opérer de pareilles choses. Si un mort ressuscite, ce sera un prodige de second ordre ; car la nature donne la vie, mais elle ne la rend pas. Si la santé succède à la maladie, par une transition subite, ce sera un prodige de troisième ordre ; car la nature peut guérir certaines infirmités, mais avec une marche lente et méthodique, et non d'un mot ou d'un signe. Ces trois sortes de miracles sont donc au-dessus de la nature. Enfin, le miracle, quel que soit son degré, a Dieu pour auteur. Dieu seul a fait le monde ; Dieu seul a soumis tous les êtres à des mouvements réguliers et à des rapports bien ordonnés ; Dieu seul peut suspendre ces mouvements et interrompre ces rapports. Qu'un miracle éclate, on dit aussitôt : Le doigt de Dieu est ici : *Digitus Dei est hic* ¹.

Mais cette exclamation si naturelle embarrasse l'impét. L'orgueil s'indigne, la corruption s'épouvante, les bas appétis de la matière se révoltent ; on s'écrie de tous

¹ *Ex.*, VIII, 19.

côtés : Pas de surnaturel ! pas de miracles ! On demande : Le miracle est-il possible ?

Oui ; disons-le de suite, à moins que pour dire non on ne se résigne à être athée.

Qui dit Dieu dit un être supérieur à la nature. L'idée de Dieu implique ainsi l'idée du surnaturel, et dans son essence, et dans sa puissance, et dans les manifestations de tous ses attributs.

Dieu est le miracle en puissance ; le miracle est Dieu en actes. Dire : Le miracle n'est pas possible, c'est dire : Dieu n'est pas.

Ainsi la négation théorique et systématique du miracle et du surnaturel équivaut à la négation théorique et systématique de Dieu.

L'athéisme est donc le dernier mot de l'impiété, quand l'impiété nie le miracle et le surnaturel.

Il faut en prendre votre parti, car il n'y a point de milieu. Ou ne pas croire en Dieu, ou croire à la possibilité des miracles. Vous n'échapperez pas à l'un de ces deux termes. Choisissez l'athéisme avec le chaos de la pensée, le néant de la raison, les anathèmes de toutes les religions, de tous les peuples et de tous les siècles ; ou le miracle, langage de Dieu, qu'il faut vous résigner à entendre, à recueillir, à adorer, toutes les fois qu'il plaira à Dieu de le parler pour sa gloire et pour votre salut. Un Dieu à qui on refuse le droit de faire des miracles, c'est un Dieu à qui on refuse le droit de parler ; ce n'est plus un Dieu, c'est une idole. Un homme qui refuse d'entendre Dieu, n'est plus un homme religieux, c'est un athée. Une nature que l'on condamne à n'être jamais le théâtre d'un miracle, n'est plus l'ouvrage de Dieu, c'est une matière semblable à lui. Or, cette impossibilité ne se trouve ni dans Dieu, auteur des miracles, ni dans la nature, instrument des miracles, ni dans l'homme, témoin des miracles. Il ne répugne ni à Dieu d'opérer des miracles.

ni à la nature de s'y prêter ni à l'homme d'y croire.

D'abord, pourquoi répugnerait-il à Dieu d'opérer des miracles ? Demandons-le à sa puissance et à sa sagesse.

A sa puissance ? Quoi donc ! la main qui a allumé le soleil ne pourrait le retenir sur l'horizon ? la voix qui a dit aux flots en les brisant sur un grain de sable : *Tu viendras jusqu'ici, tu n'iras pas plus loin*¹, ne pourrait les apaiser ? la pensée qui s'est dit à elle-même : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance*², ne pourrait le refaire ? le souffle qui a animé l'argile d'un corps inerte et sans mouvement, ne pourrait y entrer à son gré ? Imaginez tels prodiges qu'il vous plaira, vous ne trouverez rien de plus incroyable que le prodige de la création. Et, après ce miracle fondamental de la toute-puissance, il n'y a rien que les yeux de l'homme ne puissent s'attendre à voir, rien que son oreille ne doive entendre, rien qui soit de nature à épuiser l'admiration de son esprit. Ouvre les yeux, regarde, écoute, réfléchis, et tu avoueras, ô homme, que Dieu peut tout refaire, puisqu'il a tout fait, et qu'un mot suffit pour la seconde œuvre comme la pour première : *Dixit, et facta sunt*³.

Interrogez sa sagesse. Pourquoi, s'il peut faire le miracle, ne le voudrait-il pas ? Serait-ce pour ne pas violer par un mouvement inattendu l'ordre qu'il a établi ? Mais il n'y a de l'inattendu que pour l'homme et non pas pour Dieu. Écoutons saint Augustin : « Dieu ne change point ses décrets, quand il fait miracle. En lui tout est prêt et fixé d'avance. De tout ce qu'il semble faire par une soudaine résolution, il n'y a rien qu'il n'ait prévu de toute éternité. Dans les mouvements successifs et temporels de la créature qu'il gouverne, nous attribuons la soudaineté à sa volonté, bien qu'il ait ordonné les causes de toute chose dans l'immutabilité de son saint

¹ Job, xxxviii, 11.

² Ps., xxxii, 9.

³ Gen., i, 26.

conseil : de telle sorte que ce qu'il fait en son temps comme une chose présente, il l'a déjà fait en sa volonté comme une chose future. » Ainsi, dans cette magnifique ordonnance qui comprend les lois et leurs exceptions, le miracle c'est ni une surprise, puisque Dieu fait ce qu'il a éternellement prévu, ni une retouche, puisqu'en surpassant la nature par un acte qu'elle ne peut faire, il s'en montre le maître, ni une violation, puisqu'il laisse aux choses leur cours ordinaire, en soustrayant momentanément à la loi tel individu ou tel phénomène dont il veut se faire un instrument dans l'intérêt d'une loi plus haute. Non, mon Dieu, votre sagesse ne répugne pas plus que votre puissance à l'accomplissement du miracle. Vous ne sauriez paraître l'esclave de votre propre ouvrage. En le créant, vous avez gardé sur lui l'autorité nécessaire pour montrer que vous en demeurez le maître et que vous en modifiez les mouvements comme il vous plaît, selon les règles de votre sagesse toujours infinie.

Serait-ce qu'il répugne à la nature de se prêter au miracle ? Et pourquoi, je vous prie ? L'essence des choses ne demeure-t-elle pas la même, malgré les variations qu'introduit le miracle dans tel ou tel cas particulier ? D'ailleurs, par cela même qu'elle est créée, qu'est-ce que la nature ? un instrument. Et quel est le propre d'un instrument, l'obéissance. La foudre a obéi le jour où Dieu l'a enfermée dans les nuages. Elle obéit encore quand il lui plaît de la rappeler au lieu de lui laisser son étincelle, et elle vient reposer dans sa main en lui disant : Me voici. La mort a obéi le jour où Dieu l'a établie comme une puissance mystérieuse pour menacer l'homme à tous moments et le frapper quand il s'y attend le moins. Elle obéit encore quand il plaît à Dieu de l'arrêter au lit d'un mourant, ou qu'il lui ordonne d'abandonner sa proie au fond d'un tombeau. Loin d'être contraire à la nature, le miracle ne fait

qu'en établir les conditions et en révéler les lois. Car au-dessus de toutes les lois, il y en a une plus générale et plus impérieuse que toutes les autres : c'est la loi en vertu de laquelle tout être créé est soumis, dans leur existence, à l'auteur suprême; dans ses mouvements, au suprême moteur; dans sa fin, à la fin de toutes choses.

Serait-ce qu'il répugne à l'homme de croire au miracle ? Quoi donc ! le merveilleux l'attire, lui plaît, l'enchanté. Tous les peuples ont cru aux miracles : Égyptiens, Persans, Grecs, Romains, Gaulois. La croyance au miracle est aussi ancienne que le monde et aussi universelle que le genre humain. Chez les païens elle va jusqu'à l'excès ; chez les incrédules elle dégénère en magie et en sortilège. On a vu le XVIII^e siècle trembler autour du baquet de Mesmer, implorer Cagliostro, et accueillir plus d'impiétés superstitieuses qu'il n'avait abjuré de pratiques chrétiennes ; on voit encore je ne sais quels mystères et quelles terreurs présider aux initiations des sociétés secrètes et les vains bruits d'un tonnerre artificiel effrayer des récipiendaires qui méprisent les tonnerres du Sinaï ; tant il est vrai que la disposition de l'homme au merveilleux est invincible, et que le premier besoin de ceux qui le combattent en eux-mêmes pour détruire le règne de Dieu, est de le flatter aussitôt dans les autres pour établir leur propre domination. Ah ! qu'importe que la raison dévoyée de quelques critiques n'admette que ce qui est naturel, elle ne sert point de règle à la raison de l'humanité. Si, comme Cicéron le disait il y a deux mille ans, le consentement de tout le monde est une loi, il faut reconnaître, devant l'expérience universelle, que l'humanité a un besoin immense et comme une faim inextinguible du miracle.

Enfin, pour terminer cette question, à celui qui m'aléguerait ce passage d'un déiste fameux : « Si tout Paris venait m'attester qu'un mort est ressuscité, je refuserais

d'y croire, car il est plus possible que tout Paris se trompe qu'il n'est possible qu'un mort ressuscite, » je répondrais, avec Rousseau, par cet autre passage si souvent cité : « Dieu peut-il faire des miracles, c'est-à-dire peut-il déroger aux lois qu'il a établies ? Cette question sérieusement faite serait impie si elle n'était absurde. Ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de vouloir le punir ; il suffirait de l'enfermer. »

II. Comment peut-on constater et discerner le miracle ? Parlons d'abord de la constatation des miracles. Après avoir rappelé là-dessus les règles de la foi, vous entendrez celles de l'incrédulité ; vous les comparerez et vous les jugerez. La foi nous répond : Le miracle se constate de deux manières : si c'est un miracle présent, par le témoignage des sens ; si c'est un miracle passé, par le témoignage de l'histoire.

Rien de plus facile que de vérifier les miracles présents. Tout miracle résulte d'une relation invisible et surnaturelle entre deux faits naturels et visibles. Un homme est mort le vendredi, je le vois, je le touche, je le sens : voilà le premier fait. Je l'aperçois, le dimanche, animé, vivant, debout ; il marche, il me parle, il me prend la main. Voilà le second fait. Entre la mort de vendredi et la vie de dimanche, que s'est-il passé ? un mouvement invisible, surnaturel, divin. Ce mouvement, c'est une résurrection, et cette résurrection, c'est un miracle. Les sens jugent les faits ; la raison prononce sur la relation qui les unit, et dans ces deux opérations, l'une sensible, l'autre rationnelle, la science est inutile, pourvu qu'on ait des yeux et du bon sens. En effet, pour constater les deux faits je n'ai eu besoin que de regarder et de voir. Pour juger la relation qui les rattache l'un à l'autre, je n'ai besoin que de me dire : ceux qui sont

morts sont morts ; l'homme ne se ressuscite jamais ; évidemment, le doigt de Dieu est ici.

Le miracle est facile à constater par ceux qui en sont les témoins ; rien de plus clair. Mais à mesure que les générations s'éloignent des temps et des lieux où les prodiges se sont produits, la constatation n'en devient-elle pas plus difficile ? Et quand des mers, des plaines, des montagnes nous séparent de la Judée, quand dix-huit siècles nous séparent de Jésus-Christ, quarante siècles de Moïse, ne peut-on pas dire avec quelque assurance : Le miracle n'est plus suffisamment constaté.

Où serait, je vous le demande, la raison de cette différence ? Pour établir un miracle, il y a deux faits à certifier et un raisonnement à faire. Or, les deux faits qui étaient attestés par les sens passent dans le domaine de l'histoire et le raisonnement demeure dans le domaine du bon sens. Ces deux faits extérieurs et sensibles sont aussi vrais aujourd'hui qu'au temps de Moïse et de Jésus. Il est aussi vrai aujourd'hui qu'autrefois que Lazare a été vu mort et enseveli, et que Lazarre a été vu debout et vivant. Il est aussi vrai aujourd'hui qu'autrefois que le fils de la veuve de Naïm était mort, et qu'il est sorti vivant de son cercueil. Il est aussi vrai aujourd'hui qu'autrefois que Jésus a été mis à mort le vendredi, et qu'il s'est montré à ses disciples le dimanche. Pour croire ces faits, les témoins n'ont eu besoin que de leurs yeux ; pour les croire à mon tour, je n'ai besoin que de ce témoignage. Si je les crois quand ils m'affirment la mort de Lazare, de la fille de Jaïre, du jeune homme de Naïm, de Jésus, je les crois, parce que ce sont des faits dont ils ont été les témoins. Il faut bien les croire aussi quand ils m'affirment la seconde vie de ces personnages, car cette seconde vie est encore un fait, et ce fait est attesté par les mêmes témoins que le premier.

Reste le jugement à porter sur la relation qui rap-

proche les faits l'un de l'autre. Eh bien ! nous avons à faire ici un acte de bon sens, comme toutes les générations précédentes l'ont fait avant nous. Or, je vous le demande, étant donnés, même à dix-huit siècles de distance, ces deux faits : d'un côté Lazare est mort, de l'autre Lazare est vivant, hésitez-vous à dire pour les unir ensemble : c'est que Lazare est ressuscité : c'est que le doigt de Dieu est ici ? Non, vous n'hésitez pas, car le jugement que vous prononcez a été prononcé depuis dix-huit siècles par des millions d'intelligences et de raisons. Plus vous vous éloignez du jour où le premier jugement a été rendu, plus son autorité augmente, puisque chaque siècle le confirme, plus il devient éclatant, solennel, décisif. La distance et le temps, bien loin de l'affaiblir, ne font que le fortifier. Ainsi les miracles passés ont toutes les garanties de l'histoire, comme les miracles présents ont toutes les garanties du témoignage des sens. Mais, bien loin d'être moins certains à mesure qu'ils s'éloignent de nous, les miracles passés n'en deviennent que plus sûrs et plus authentiques, à mesure que chaque génération les vérifie, les reconnaît et les adore.

Voilà comment nous constatons nos miracles. Opposons à cette règle les règles de la critique moderne. Écoutez-la :

« Nous ne disons pas : Le miracle est impossible ; nous disons : Il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté. Que demain un thaumaturge se présente avec des garanties assez sérieuses pour être discuté : qu'il s'annonce comme pouvant, je suppose, ressusciter un mort ; que ferait-on ? Une commission composée de physiologistes, de médecins, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique, serait nommée. Cette commission choisirait un cadavre, s'assurerait que la mort est bien réelle, désignerait la salle où devrait se faire l'expé-

rience, réglerait tout le système de précaution nécessaire pour ne laisser prise à aucun doute. Si dans de telles conditions la résurrection s'opérait, une probabilité presque égale à la certitude serait acquise... Mais qui ne voit que jamais miracle ne s'est passé dans ces conditions-la; que toujours, jusqu'ici, le thaumaturge a choisi le sujet de l'expérience, choisi le milieu, choisi le public; que d'ailleurs, le plus souvent, c'est le peuple lui-même qui, par suite de l'invincible besoin qu'il a de voir dans les grands événements et les grands hommes quelque chose de divin, a créé après coup les légendes merveilleuses¹ ! »

Voilà la page la plus récemment écrite sur les miracles. Je la tire de la préface de la *Vie de Jésus*, et je vous en dois le commentaire dans une conférence qui sert de préface aux miracles de Jésus.

Je conviens très-volontiers que jamais miracle ne s'est passé dans les conditions que je viens de vous réciter. Le romancier en conclut qu'il n'y a point eu de miracle constaté. Relisons ce texte, et vous verrez, au contraire, qu'il y a des miracles constatés, justement parce que le bon sens populaire est bien plus exigeant que la critique moderne.

Vous fieriez-vous, je vous le demande, à un homme qui viendrait vous dire : « Donnez-moi un cadavre, choisissez-le, et je le ressusciterai. » Mais ce n'est pas là le langage d'un thaumaturge, c'est celui d'un jongleur. Ni les prophètes, ni Jésus-Christ, ni les apôtres, ni les saints, ne sont venus demander un cadavre, une salle, une commission, un jour, une heure. On parle ainsi quand on veut tromper le peuple, et non quand on veut l'instruire : l'annonce de la représentation serait déjà fort suspecte.

La commission n'est pas moins étrange. De quoi la composera-t-on ? De chimistes ? Mais la chimie date du

¹ *Vie de Jésus*, In trad., p. LI.

siècle dernier. De physiologistes? Mais le nom, sinon la science, date du siècle présent. Enfin, d'hommes exercés à la critique historique? Mais cette critique, née d'hier, est une dissection de mots prétentieuse, inutile, inintelligible. A ce compte, avant la critique, la physiologie et la chimie, c'est-à-dire avant le XIX^e siècle, on ne pouvait constater aucun miracle, puisque les contrôleurs officiels de ces œuvres n'existaient pas et que leur science n'avait pas même de nom. Il eût été interdit à Dieu de parler à la terre parce que l'Institut n'était pas fondé et que la chimie n'avait pas de langue!

Les chimistes, les critiques, les physiologistes, eussent-ils d'ailleurs existé du temps de Moïse et de Jésus-Christ, à quel titre eussent-ils été appelés pour constater la résurrection d'un mort? Qu'auraient-ils pu affirmer avec plus de certitude et d'autorité que d'autres? Serait-ce le décès? Mais là-dessus chacun en sait autant que les plus savants. Et la preuve, c'est qu'on appelle le médecin quand le malade est encore en vie, tandis qu'il ne songe pas même à revenir quand la mort est déclarée. Sans blâmer les règlements qui veulent faire constater les décès par un homme de l'art, vous conviendrez que ce n'est qu'une cérémonie dont on se passe fort bien dans nos campagnes, et qui dans nos villes n'a jamais allongé d'une seconde la vie humaine. Serait-ce la résurrection? Mais pour voir qu'un homme respire, qu'il vit, qu'il parle, qu'il marche et qu'il mange, qu'ai-je besoin de tant de science et de tant de savants? J'en croirai les premiers venus. Là-dessus je pense comme Voltaire: « Qu'une compagnie de grenadiers vienne me dire: Nous venons de voir un miracle, et je croirai au miracle. »

Cependant que fera la commission? Ce que toute commission fait en pareil cas: si la curiosité ou les passions n'ont point d'intérêts dans l'assemblée, un membre

parle, deux écoutent, quatre sont absents, et tout le monde signe. Mais supposons que personne ne manque à la convocation. N'entendez-vous pas ici, en face de ce cadavre, les assertions les plus contradictoires : Il est mort. — Il n'est pas mort! — Il a bougé. — Il n'a pas bougé. — Il est ressuscité. — Il n'est pas ressuscité. — C'est un miracle! — Non, c'est un fait naturel. — Et tu attendrais, pauvre humanité à la porte de cet Institut. Tu attendrais, que ces savants eussent déposé leur orgueil, leurs animosités personnelles, leur amour de la dispute et de la contradiction, leur désir de ne pas penser comme tout le monde! Quelle folie!

Et quelle sera la conclusion? Si le mort ressuscite après une dizaine d'expériences semblables, il y aura une probabilité presque égale à la certitude que c'est un miracle. Belle conclusion! Et moi je vous affirme, avec une égale probabilité, que plus la commission constatera de résurrections, moins elle y verra de miracles; qu'au premier elle déclarera que le fait est surprenant; au second, que le fait peut s'expliquer par les forces cachées de la nature; au troisième, qu'il commence à devenir fort commun; au quatrième, enfin, que chacun ressuscitera deux ou trois jours après sa mort. Dites maintenant que jamais miracle n'a été constaté. Non, j'en conviens, jamais miracle ne s'est produit dans ces conditions-là, précisément parce que c'était le moyen de n'en constater aucun. Ce sont ces conditions que vous proposez qui eussent discrédité tous les miracles; ce sont celles que vous raillez qui les autorisent et les accèdent.

Vous voulez des témoins, nous aussi. Mais au lieu d'une commission composée de quelques personnes; nous avons pour les miracles de Moïse la cour d'Égypte et tout le peuple juif; pour ceux d'Élie, la cour d'Achab et les prêtres de Baal; pour ceux de Daniel, la cour de

Perse et les ministres de Balthasar ; pour ceux de Jésus-Christ, la Judée et la Galilée. Quatre ou cinq témoins de choix vous suffisent pourvu qu'ils aient leurs grades ; nous avons, nous, des peuples tout entiers qui ont mieux que des grades, car ils ont du bon sens. De quel côté est l'exigence ?

Vous voulez des témoins savants en physique et en chimie, nous aussi. Mais les magiciens de Pharaon valaient vos chimistes, car ils faisaient des prodiges que vos chimistes sont heureusement incapables de reproduire : voilà les savants qui ont contrôlé les miracles de Moïse. De quel côté sont les lumières ?

Vous voulez des critiques versés dans l'histoire et la linguistique, nous aussi. Mais apparemment les scribes de Jérusalem étaient plus forts en hébreu il y a dix-huit siècles que les membres de l'Institut et les professeurs du Collège de France en 1863 ; ces scribes parlaient l'hébreu ; l'on soupçonne, à tort peut-être, vos professeurs de ne point le comprendre. Voilà les docteurs devant qui Jésus-Christ a opéré ses miracles, voilà ceux qui les nient dix-huit siècles après. De quel côté est la saine critique ?

Vous voulez des témoins sincères, nous aussi. Mais le gage suprême de la sincérité, c'est le témoignage du sang. En attendant que vous nous présentiez une liste de savants morts pour attester les faits naturels de la chimie, de la physiologie, de la physique et de la médecine, nous avons une liste déjà assez longue de témoins morts pour attester les faits surnaturels de l'Évangile. Saint Pierre, saint Paul, saint Luc, saint Jean, saint Jacques, saint Etienne, sont inscrits les premiers. Après eux viennent dix-huit millions de martyrs dont les lettres, les actes, la vie, la mort, sont des témoignages assez sincères. Lequel aimez-vous le mieux reconnaître, ou que l'univers se soit converti sous le coup des mi-

racles, ou que, par un miracle plus grand encore, l'univers se soit converti sans aucun miracle. A votre choix. Mais dans l'un et l'autre cas, la sincérité du témoignage est la même.

Vous voulez enfin une salle de l'Institut pour théâtre de vos expériences. Mais, en vérité, c'est beaucoup trop peu. Nous avons la mer Rouge avec ses flots qui s'élèvent comme des murs entre les Israélites et qui retombent comme la pierre d'un tombeau sur les Égyptiens; le désert avec l'armée qui le remplit, le Sinaï avec la nation qui tremble à ses pieds; les autels rivaux de Baal et du Dieu d'Israël élevés à la face du peuple; la fournaise ardente et la fosse aux lions de Babylone; les lacs et les mers de la Galilée, le temple de Jérusalem et ses vastes portiques, le Thabor, le Calvaire et les Oliviers; nous avons la terre, nous avons le ciel. Et c'est pourquoi, quand la critique vient me dire : Jusqu'ici il n'y a pas eu de miracle constaté, j'étends la main pour adjurer toutes les créatures et tous les siècles, et devant des témoins si nombreux, si bien instruits, si sincères, qui ont vu des signes si publics et si éclatants, relevant sans crainte le gant que la critique nous jette, je lui réponds avec la terre, avec le ciel : Vous en avez menti.

Après avoir montré comment on constate les miracles, il reste à faire voir comment on discerne des autres faits qui ont quelque chose de merveilleux. Ces faits sont de deux sortes : les uns appartiennent au démon, les autres aux forces cachées de la nature mises en œuvre par l'industrie humaine. Ce sont des prestiges, ce ne sont pas des miracles.

Que le démon existe, qu'il tente l'homme, qu'il le surprenne, qu'il l'éblouisse même, rien de plus certain, je le constate, et il est superflu de l'établir.

Esprit libre et pur, maître de toutes ses forces, dégagé

des entraves de la matière, agissant dans les domaines de l'espace avec la rapidité de la pensée, le démon ne peut ni donner la vie, ni la rendre, ni changer la substance des objets, ni en suspendre le mouvement, mais il peut se servir des choses créées comme d'instruments et manifester sa présence par les phénomènes extraordinaires, en soulevant des corps, en faisant entendre des bruits, en produisant des images, en troublant l'air, en donnant des maladies. Une puissance ainsi bornée dans sa sphère, ne saurait être mise en parallèle avec la puissance divine, et l'éclat seul des œuvres miraculeuses suffirait pour les distinguer des œuvres diaboliques. Dieu a d'ailleurs pour ministres de ses miracles, des prophètes, des saints, des hommes consommés en sagesse et en humilité. Satan a pour ministres de ses prestiges des hommes d'une vie méprisée, d'un caractère sinistre, superbes et durs pour les sots qu'ils étonnent, vils et rampants devant leur ténébreux seigneur. Comment, en voyant de tels ministres, se tromperait-on sur celui qui les envoie ? Mais la main de Dieu et la main de Satan se distinguent surtout dans l'objet et le but des prodiges, Sauver un peuple, nourrir des foules affamées guérir des infirmités humaines, consoler de grandes infortunes, établir ou rappeler de grandes vérités, faire accepter de grands mystères, voilà le but des miracles divins. Favoriser l'erreur, l'irréligion, la débauche, voilà le but des prestiges diaboliques. Là c'est le sourire de la miséricorde à travers les magnificences de la main qui édifie. Ici, c'est le ricanement de la malice à travers les ruines de la main qui détruit. D'un côté c'est Dieu qui passe en faisant le bien, de l'autre Satan qui apparaît en faisant le mal. Non jamais l'homme ne s'y est mépris. Devant les œuvres de Dieu, il sent le respect, la confiance et l'amour ; devant les œuvres du démon, l'étonnement, la crainte et la frayeur. A Dieu l'honneur, la liberté. L-

civilisation des nations chrétiennes ; à Satan les turpitudes, l'ignorance et les abominations des peuples païens, Ce discernement est fait à tout jamais.

Laissons le démon, et entrons en discussion avec l'homme. L'impiété prétend qu'on ne saurait guère distinguer les miracles des œuvres humaines, parce qu'on peut à la rigueur les expliquer par les forces de la nature.

Or, qu'est-ce que ces forces inconnues dont on nous vante les prodiges ? Je vois qu'on s'efforce de les discipliner, de les coordonner, d'en classer des phénomènes, de les rapporter à un principe, et de faire du tout une science ; cette science a déjà un nom : c'est le *magnétisme*. Mais voilà que quand on discute encore son origine le magnétisme prend son vol plus haut, s'érige en oracle, se déclare esprit et non matière, et commence à promulguer la doctrine de la réincarnation des âmes : c'est le *spiritisme*. Science et doctrine, tout est fondé sur l'existence d'un fluide universel dans lequel tous les corps sont plongés et par lequel tous les corps se communiquent. Ce fluide prend une forme particulière dans l'organisme humain, la volonté s'en sert comme d'un instrument, et il produit certains effets singuliers, étranges, insolites, soit qu'on le fasse circuler dans les objets matériels qu'il semble animer, soit qu'on emploie pour milieu ou pour *médiums* des êtres humains qui déclarent écrire et parler sous l'inspiration des esprits. Il faut au magnétisme et au spiritisme deux êtres pour produire quelque prodige : l'opérateur et le patient : celui qui évoque et celui qui répond. Comparons-les un moment au thaumaturge, et vous discernerez le miracle mieux que jamais.

Les hommes de l'art recommandent au magnétiseur et au spirite de se couvrir de vêtements chauds et légers, d'éviter les tissus qui ne livreraient pas un passage facile

au fluide, de porter des gants pour conserver à ses mains une température douce et chaude, de manger des viandes fortes et colorées pour tenir l'estomac dans un état satisfaisant, de boire un vin généreux pour donner de la chaleur et du ton aux organes, et de faire au moins trois repas par jour. Ainsi se forme l'opérateur. Est-ce là, je vous le demande, Moïse et Jésus-Christ ?

Le choix du patient n'est pas moins délicat. Il faut un enfant, un jeune homme, une femme : des tempéraments faibles, des nerfs délicats, une sensibilité facile à émouvoir, une sensibilité ardente, et surtout une absence totale de volonté. Ainsi se forment les sujets lucides. Reconnaissez-vous là ces hommes, ces femmes, ces enfants, ces peuples entiers, qui ont reçu sans distinction le bienfait des miracles ?

Le choix de l'auditoire est bien plus important : car, selon les docteurs du magnétisme et du spiritisme, les mauvaises dispositions des assistants pourraient paralyser l'action qui s'engage. Voilà une précaution que les thaumaturges ne connaissent pas. Ils opèrent, en effet, pour convertir ceux qui ne croient pas, tandis que les magnétiseurs ne convertissent que ceux qui croient d'avance.

Après le choix de l'auditoire, vient celui de la saison, du climat et du local. « Tout cela, si l'on en croit les docteurs, est d'une haute importance, et quiconque abuse du magnétisme pendant l'hiver perd de jour en jour la force nécessaire pour réagir contre les impressions glaciales des vents du nord. » Mais les thaumaturges font éclater leurs signes en tout lieu, en tout pays, en toute saison : au sommet des montagnes, au bord des lacs, sur les flots des mers, aux portes des villes, dans les rues et dans les maisons.

Après les préparatifs, les moyens. Magnétiseurs et spirites ont des apprêts sans nombre : ce sont des pas-

ses éblouissantes, un sommeil obtenu à grand'peine, une opération interrompue, reprise, contrariée. Ils tâtonnent, ils hésitent, ils sont pleins d'inquiétudes. Les thaumaturges n'ont ni apprêts ni hésitations : un salut, une parole, un signe. C'est assez. « Je le veux, soyez guéri. »

Après les moyens, le résultat : quel est le vôtre, demanderai-je aux spirites ? A quoi aboutissent vos évocations ? A venir déclarer de la part de tels ou tels morts qu'ils sont heureux, chose que vous ne vérifierez jamais, ou bien qu'ils ne sauraient répondre, parce qu'ils se réincarnent, chose qu'on peut dire sans aucun apprêt. Quelle déception ! Où est votre résultat, demanderai-je au magnétiseur ? Il faut distinguer : Si tout va mal, l'auditoire s'ennuie, n'apprend rien et regrette son argent. Si tout va bien, on réussira à faire bâiller un homme, soupirer un enfant, tressaillir et parler une femme. Je veux que l'on vous révèle quelque secret prétendu, comme votre profession, l'objet de vos désirs, le motif de tel voyage que vous entreprenez ; n'allez pas dès l'abord crier au miracle, mais assurez-vous prudemment si vous n'avez pas été introduit par quelque compère. Enfin, vous avez entendu une voix plaintive, entrevu une flamme obscure, pâli d'épouvante devant quelque opérateur, qui s'élève de terre ou se suspend au plancher, allez plus loin et commencez à soupçonner le démon. Voilà le dernier mot de la science magnétique et de la doctrine des spirites. Oh ! tant qu'il restera à l'homme un peu de bon sens, il n'aura besoin ni de la physique, ni de la chimie, ni de la critique historique, pour discerner ces phénomènes ou ces jongleries des vrais miracles. Montrez-nous le soleil suspendant sa course, comme à la voix de Josué, et nous demanderons à la physique ce qu'il faut penser de ce phénomène lumineux. Prenez cinq pains et nourrissez-en une armée, et nous interrogerons la méde-

cine sur la diminution si prodigieuse de l'appétit humain. Ramassez un peu de poussière délayée avec un peu de salive et venez ouvrir les yeux des aveugles, et nous interrogerons la chimie sur ces propriétés inattendues de la poudre du chemin et de la salive de l'homme. Allez chercher un mort enterré depuis quatre jours et exhalant la puanteur, ressuscitez son corps au lieu d'évoquer son âme ; faites parler le défunt au lieu de parler à sa place, et nous convoquerons tous les physiologistes pour nous aider à discerner l'œuvre de l'homme de l'œuvre Dieu. Mais jusque-là le discernement des miracles est à la portée de tout le monde, tant il y a de différence dans les agents, l'auditoire, les apprêts, les moyens et les résultats du thaumaturge et du jongleur.

III. Vous savez maintenant ce que sont les miracles ; il est presque superflu de vous dire ce qu'ils valent. Après avoir étudié leur nature et leur possibilité, l'art de les constater et celui de les discerner, leur autorité se démontre d'elle-même.

Le miracle, dit saint Augustin, rend sensible l'autorité, et l'autorité commande la foi : *Miraculis conciliatur auctoritas ; auctoritate fides imperatur.*

Quelle est cette autorité ? celle de Dieu. Quelle est cette foi ? celle du monde.

Dieu, pour commander la foi, est intervenu dans le monde, à deux reprises différentes, avec un cortège de miracles bien capable de révéler sa présence et de justifier sa parole. Dans ces deux circonstances, il apportait aux hommes une loi sortie de sa bouche et gravée de sa main : dans la première, la loi écrite ; dans la seconde, la loi de grâce ; dans l'une et dans l'autre, il a parlé à force d'agir, on a vu son bras encore plus qu'on entendait sa voix.

Ce fut d'abord à l'origine de la loi écrite. Un prophète

paraît revêtu de la puissance de Dieu : c'est Moïse, l'Égypte se trouble, ses fleuves se changent en sang, ses plaines sont dévorées par des sauterelles, ses habitants sont couverts d'ulcères, les premiers-nés de chaque famille sont frappés d'un glaive mystérieux. Moïse commande aux fléaux, il les déchaîne, il les apaise, il sollicite ainsi la permission de quitter, à la tête du peuple juif dont il est le guide, la terre d'Égypte où ce peuple est esclave. A peine la liberté est-elle conquise, les prodiges qui l'avaient assurée reparaissent pour la protéger. La mer Rouge, ouverte devant les pas de l'élu de Dieu, se referme sur Pharaon et sur son armée : une nuée mystérieuse éclaire la marche d'Israël, lui prêtant sa lumière pendant la nuit et son ombre pendant le jour ; la manne pleut du ciel pendant quarante ans pour le nourrir ; le rocher s'entr'ouvre pour l'abreuver ; le Sinaï s'ébranle pour le tenir dans l'attente, tandis que Moïse converse loin de lui avec l'auteur de toutes ces merveilles. Enfin quand, après tant de prodiges, le conducteur du peuple redescend, les tables de la loi à la main, quand il vient demander à la nation de croire et d'adorer le Dieu qui lui a tant de fois montré la puissance de son bras, quand il rappelle dans des chants magnifiques ces plaies miraculeuses, ce passage triomphant, cette lumière, cette nourriture, ce breuvage, cette montagne où tout est miracle, n'y a-t-il pas dans tous ces signes une autorité qui s'impose, n'y a-t-il pas dans la foi de ce peuple une suprême raison ? *Miraculis conciliatur auctoritas ; auctoritate fides imperatur.*

Ce fut ensuite à l'origine du christianisme. Pendant trois ans, toutes les infirmités humaines cèdent à la voix de Jésus, tous les éléments sont dans sa main ; toutes les créatures animées lui obéissent. Il ouvre les yeux des aveugles et les oreilles des sourds : il redresse les paralytiques, il guérit les lépreux, il apaise les tempêtes,

il marche sur les flots, il ressuscite les morts; les soldats qui le prennent sont terrassés, Judas qui le trahit meurt en désespéré, Pierre qui le renie vit en pécheur repentant. Plié sous le faix d'une croix qui l'accable il demande à la nature de nouveaux prodiges, et la nature lui obéit : elle s'ébranle, elle se voile de ténèbres, elle pleure son dernier soupir. Jésus, mis au sépulcre, brise le sceau qui le fermait, et disperse les soldats qui en gardaient l'entrée; il ressuscite, sort triomphant, se montre en onze circonstances différentes à plus de cinq cents personnes, converse avec elles, monte au ciel en leur présence, et va s'asseoir, dit-il, à la droite de son Père, d'où il viendra juger tout le genre humain. Et c'est ce second thaumaturge qui apporte la nouvelle loi, qui la fait écrire dans l'Évangile, qui expose cet Évangile aux yeux de tout l'univers, et qui demande qu'on y croie à cause des prodiges qu'il a opérés pour l'accréditer : *Miraculis conciliatur auctoritas; auctoritate fides imperatur.*

Voilà comment les miracles révèlent l'autorité et forcent la foi.

Connaissez-vous un signe plus digne de Dieu? Les prophéties commencent la révélation, la sainteté de la vie la fait aimer, la beauté de la doctrine la rend admirable; mais le miracle la confirme, la consolide, lui donne des fondements inébranlables; c'est le signe par excellence, parce qu'il trahit le Maître de toutes choses.

Connaissez-vous un signe plus populaire? Ignorants, savants, hommes, femmes, enfants, vieillards, peuples civilisés et peuples sauvages, chacun peut le voir, le reconnaître et le constater. Arrière les prétentions des savants et les mystères des doctrines secrètes! Place au grand spectacle pour la terre entière, parce que la terre entière doit connaître, adorer et bénir!

Connaissez-vous un signe plus efficace? Il frappe l'esprit en frappant les sens; il touche le cœur en même

temps que l'esprit; il met l'homme dans l'alternative ou de renoncer à sa raison ou d'accepter la foi. La science l'étudie, et elle est confondue, l'ignorance le regarde, et elle en est éclairée. Non, rien n'est plus divin, plus populaire, plus efficace que le miracle. Non, on ne saurait refuser sa foi à la doctrine qui s'annonce avec un tel éclat. Non, Dieu ne nous demande rien de trop, quand il montre ainsi sa main en faisant entendre sa parole. Je vous entends, Seigneur, dans votre doctrine, parce que je vous vois dans vos miracles. Vous me donnez vos œuvres, et je vous donne ma foi : *Miraculis conciliatur auctoritas; auctoritate fides imperatur.*

DOUZIÈME CONFÉRENCE

DES MIRACLES DE L'HOMME-DIEU

Jésus-Christ est Dieu, parce qu'il a en partage la sainteté infinie et l'infinie science.

Sainteté créée, qui est sans comparaison, sans précédents, sans ombre; sainteté créatrice, qui régénère à la fois tout l'homme, toute la terre, tous les siècles.

Science infinie révélée par le ton, le style et l'auditoire qui conviennent au Docteur divin; par la vérité et la charité, qui ne peuvent caractériser qu'une doctrine divine.

Après avoir montré que Jésus a vécu en Dieu et parlé en Dieu, j'ai entrepris de vous faire voir qu'il a agi en Dieu. Le Saint des saints, le Docteur des docteurs, est aussi le Thaumaturge des thaumaturges.

Ses œuvres soutiennent sa doctrine, comme sa doctrine soutient et confirme sa vie. Ses œuvres sont des miracles de puissance, comme sa doctrine est un miracle de science, sa vie un miracle de sainteté.

Ici se présentait une question préalable sur les miracles en général. Je vous ai dit ce qu'ils sont, comment on les constate et comment on les discerne, enfin quelle est leur valeur.

Après cette étude préliminaire, il nous reste à expo-

ser et à apprécier les miracles évangéliques : c'est l'objet de cette conférence. Nous la partagerons en trois questions.

1° Dans quelles conditions particulières Jésus vient-il faire des miracles ?

2° Quels sont les caractères distinctifs des miracles qu'il opère ?

3° Quel est le résultat des critiques faites sur ces miracles ?

Les *Circonstances* qui les précèdent, les *caractères* qui les signalent, la *critique* qui les suit, tout atteste, avec la dernière évidence, les miracles d'un Dieu.

I. Transportons-nous par la pensée aux temps et aux lieux où Jésus-Christ a opéré ses miracles ; demandons à l'histoire une esquisse rapide du caractère, des idées et des mœurs des Juifs ; cherchons si le théâtre et les témoins des prodiges évangéliques étaient favorables à l'illusion ou à la vérité.

La civilisation juive était complète. Ni sa philosophie, ni son histoire, ni ses lois, n'avaient d'égaux parmi les peuples ; car, en nommant Moïse, on nommera toujours le plus ancien des historiens, le plus sublime des philosophes, le plus sage des législateurs. Les Juifs avaient le génie des lettres, aussi bien que celui des armes. Quels poètes l'antiquité pourrait-elle opposer à David, à Isaïe, à Jérémie, dont les chants étaient dans toutes les bouches ? Quels guerriers et quels héros oserait-on préférer aux Machabées, dont la tombe se fermait à peine ? Mais la religion élevait les Juifs encore plus haut : c'était la seule vraie, la seule qui donnât au monde de justes idées sur Dieu, sur l'homme et sur leurs rapports. La Judée était à la fois le dernier asile de la religion naturelle et l'unique sanctuaire de la religion révélée. N'était-ce pas là le lieu prédestiné à devenir le berceau du

christianisme, puisqu'on y trouvait et la saine raison qui devait l'examiner et la foi qui devait le croire ?

C'était d'ailleurs la terre des miracles. Le Liban, le désert, la mer Morte, le temple, toutes les montagnes et tous les monuments, avaient prêté leur enceinte à la voix de Dieu et portaient sur leurs flancs l'empreinte de ses pas. La Providence pouvait-elle confier le contrôle de ses miracles à des yeux plus clairvoyants que ceux des Juifs ? Enfants des prophètes, ils avaient été bercés au récit des merveilles que le Ciel avait accomplies en leur faveur ; la Bible, qui leur était si familière, leur offrait entre les prodiges anciens et les prodiges nouveaux de magnifiques termes de comparaison, et parmi les traditions domestiques ils trouvaient celle de distinguer les œuvres de Dieu des œuvres du démon, à des signes qu'ils avaient cent fois observés, comparés et jugés.

Malgré les garanties que pouvait offrir cette éducation religieuse et nationale, la Providence en voulut encore d'autres. Elle permit aux fausses idées, aux mauvaises doctrines, aux sectes les plus ambitieuses, de prévaloir, à la fin, dans la nation juive. Ces dispositions particulières préparaient aux miracles évangéliques des luttes acharnées. Plus l'épreuve sera forte, plus la victoire sera décisive.

L'idée commune à toute la nation, c'était l'attente d'un Messie, mais d'un Messie guerrier et conquérant, qui affranchirait les Juifs de la domination romaine, et qui relèverait dans toute sa gloire l'antique royaume de Salomon. Plus on approchait des temps du Messie, plus cette idée s'enracinait. Elle était popularisée par les sectaires, qui l'exploitaient au profit de leurs espérances ambitieuses, de leur hypocrisie et de leur orgueil ; par les scribes, qui interprétaient dans ce sens la loi dont ils faisaient leur étude ; par les prêtres, qui comptaient sur un avènement prochain pour faire triompher leur caste. Les

principaux sectaires étaient les pharisiens, attachés à la lettre de la loi, enchérissant encore sur les plus strictes observances, et y ajoutant sans cesse des jeûnes, des mortifications, des abstinences dont ils faisaient parade; les sadducéens, qui ne croyaient ni à une autre vie ni à la résurrection des corps, et dont la morale, fort relâchée, avait beaucoup de partisans considérables par leur opulence et par leur rang; les esséniens, d'une conduite exemplaire, mais d'une vie obscure et méprisée, professant, comme une règle absolue, la communauté des biens et l'austérité du célibat.

Voilà les préjugés dominants. Mais un sentiment vif et profond dominait ces préjugés mêmes : c'était la vénération des Juifs pour la loi de Moïse. Fondée et confirmée par les prodiges qui avaient éclaté à leurs yeux, liée à leur existence nationale, transmise d'âge en âge depuis quinze siècles, cette loi les avait séparés d'une manière absolue d'avec les autres nations; elle leur avait assuré la protection de Dieu, elle en avait fait le peuple fidèle, elle leur avait inspiré une incroyable énergie pour défendre et venger leurs privilèges.

Mettez en face de cette société tel politique ou tel conquérant humain que vous voudrez : César, Mahomet, Alexandre, Napoléon. Ne devinez-vous pas quel sera leur langage ? Fouleront-ils aux pieds les opinions existantes, les fausses interprétations, le long usage, les préjugés de la foule ? Mais ce serait tout risquer et tout perdre.

Or, c'est précisément ce que fait Jésus pour rendre plus désintéressés et plus sincères les témoins de ces miracles. Écoutez-le; toute la loi s'écroule sous sa parole : *Ceux du temps passé vous disaient : Œil pour œil, dent pour dent, et moi je vous dis : Souffrez le mal*¹. *Vous faites des sacrifices, et moi je veux des œuvres de miséri-*

¹ *Matt.*, v. 38.

corde 1, s'écrie-t-il au milieu de cette foule qui vient immoler avec pompe ses victimes choisies sous les portiques du temple. S'il voit ses concitoyens asservis aux observances cérémonielles du sabbat, il déclare *que le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat* 2. S'il les entend attester par serment la sainteté de leur parole, il les reprend encore : *Ne jure ni par le Ciel, ni par la terre, ni par Jérusalem ; ne jure par rien* 3. Ajoutez à tous ces préjugés qu'il combat, les dogmes qu'il enseigne, annonçant qu'il est un avec le Dieu unique adoré par les Juifs ; qu'il remet les péchés ; qu'il répond et qu'il paie pour le genre humain ; qu'il faut renaître de l'eau pour posséder la vie ; qu'il faut boire son sang et manger sa chair pour garder cette vie mystérieuse ; qu'il n'y a de bonheur que dans la souffrance, les persécutions et le renoncement. Ainsi toutes les opinions les plus répandues sont contredites, condamnées, foulées aux pieds ; ainsi les doctrines les plus étranges sont enseignées, proclamées, répétées par Jésus. Jésus est un étranger au milieu de ce peuple, Jésus n'est plus Juif parmi les Juifs.

Ce n'est pas seulement un étranger, c'est un ennemi qu'on croit entendre. S'il regarde le temple, c'est pour en annoncer la ruine ; s'il s'arrête à l'aspect de la ville, c'est pour pleurer sur les horreurs du siège qui la menace ; s'il parle des Gentils, c'est pour les inviter à venir de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, à s'asseoir à la place des fils d'Abraham dans le royaume de Dieu. Quelles nouvelles pour un peuple à qui le temple est si cher, qui regarde Jérusalem comme la capitale d'un empire universel, Abraham comme le chef d'une race prédestinée à jamais, et les Gentils comme une race à jamais réprouvée !

Mais Jésus ne s'arrête pas là. Après avoir offensé l'or-

1 *Matt.*, ix, 13.

2 *Marc.*, ii, 28.

3 *Matt.*, v, 36.

gueil national dans tout ce qu'il a de plus cher, il s'attaque à toutes les sectes qui se partagent l'opinion publique et à toutes les puissances dont tout autre réformateur aurait naturellement recherché l'appui. Rien n'obtient grâce devant lui, ni la mollesse des riches, ni l'orgueil des prêtres, ni l'hypocrisie des pharisiens, ni l'immoralité dépravée de la secte sadducéenne, ni les principes égalitaires et anti-sociaux des esséniens. Tout ce qu'il y a dans le pays de fausses lumières, de richesses acquises, d'influence usurpée est dénoncé, flétri, stigmatisé par cette parole, qui se fait au besoin incisive, ironique et vengeresse. Seul il a su peindre les sectaires avec deux ou trois traits qui demeurent attachés à leur nom. Seul il signale publiquement leur hypocrisie; seul il déchire le voile de sainteté dont leur corruption était couverte. Ni la politique, ni l'intérêt bien entendu, ni l'espoir de les gagner à sa cause, ne l'empêche de s'écrier : *Malheur à vous! car vous payez la dîme de la menthe, de l'anis et du cumin, et vous négligez la justice, la miséricorde, la foi. Malheur à vous! vous êtes comme des sépulcres blanchis qui paraissent beaux au dehors et qui au dedans sont remplis de chairs corrompues* ¹.

En flétrissant ainsi les oppresseurs du peuple, Jésus flatte-t-il le peuple lui-même? Non, quand on veut le faire roi, il s'enfuit. Il répète constamment que *son royaume n'est pas de ce monde* ², et si on lui demande quand le royaume de Dieu arrivera, il répond : *Le voilà devant vous* ³.

Est-ce donc à ses disciples qu'il laissera l'espoir d'une grandeur prochaine? Encore moins, car il ne cesse de combattre en eux les erreurs populaires, leur annonçant qu'il ira à Jérusalem, qu'il y souffrira, qu'il sera mis à mort. Et malgré cette annonce, la mère de deux apôtres vint lui demander de les placer dans son royaume, l'un

¹ *Matt.*, xxiii, 27.

² *Joann.*, xviii, 36.

³ *Joann.*, xviii, 36.

à sa droite, l'autre à sa gauche, tant l'illusion est commune! Et dans le dernier entretien qu'il eut avec ses disciples : *Est-ce dans ce moment, Seigneur, lui disent-ils, que vous allez rétablir le royaume d'Israël* ¹? Tant cette illusion dure longtemps!

Ses ennemis, ses disciples, le peuple entier avait donc sous les yeux un Messie tout différent de celui qu'on attendait. On se précipite au devant de Jésus quand Jésus se dit le Christ; mais quand on l'entend annoncer la pauvreté, les humiliations, les souffrances, l'admiration fait place à la surprise, on se tait, on s'éloigne, et Jésus demeure seul. La fausse piété des prêtres s'alarme, la science des scribes se met en révolte, l'orgueil des pharisiens frémit de courroux, le zèle des apôtres est déconcerté, ceux-ci songent à se retirer, ceux-là lui tendent des pièges, et l'homme tout à l'heure si populaire n'a plus autour de lui que la haine, le dépit, les murmures, les artifices et les complots.

C'est sous le regard de cette surveillance maligne et furieuse que Jésus-Christ va faire ses miracles.

Il les fera dans les lieux où Dieu, depuis des siècles, parle par des miracles, où toute la nature en porte la trace.

Il les fera à la vue d'un peuple accoutumé à voir, à comparer, à apprécier des prodiges.

Il les fera pour ôter aux Juifs une loi qui leur est chère, pour détruire les espérances qu'ils nourrissent, et pour confirmer une doctrine à laquelle ils ne comprennent rien.

Oh! composez tant que vous voudrez des commissions scientifiques, non, vous ne trouverez ni un lieu moins suspect, ni un peuple plus instruit, ni des dispositions plus défavorables aux miracles. Chimistes et physiciens, critiques et rationalistes, que feriez-vous ici? Mais non,

venez, écoutez, regardez, suivez les ennemis et les disciples de Jésus. Non, vous ne serez jamais ni aussi éclairés sur une telle matière que cette nation qui a le miracle pour fondement de ses lois, ni aussi jaloux de démentir Jésus que ces pharisiens et ces scribes qu'il attaque publiquement, ni aussi tièdes et aussi défilants que ces disciples dont l'esprit est si lent, les oreilles si dures, le cœur si indocile! En présence de tels témoins on n'a plus rien à demander à la science. Croyez-en la haine de ces sectaires, jamais cœur humain n'a nourri plus d'aigreur; croyez-en l'incrédulité de ces disciples, jamais esprit humain n'a entretenu plus de préventions. Jésus a réuni autour de lui toutes les ténèbres et toutes les passions pour écarter tout soupçon d'imposture. Quelle lumière tombera d'assez haut pour éclairer des ténèbres si épaisses; quelle force sera assez victorieuse pour dompter des passions si féroces? Écoutez le récit des miracles évangéliques.

II. Trois caractères s'y révèlent, la souveraineté d'un Dieu créateur, la mission d'un Dieu rédempteur, la grâce d'un Dieu sanctificateur : toute la Trinité se manifeste.

Il entrait dans les vues de Dieu de racheter le monde conformément au plan sur lequel il l'avait créé : c'est pourquoi les œuvres du Fils ressemblent à celles du Père, et les miracles de l'ordre surnaturel qui constitue la rédemption, aux miracles de l'ordre naturel qui embrasse la création. En comparant les deux ouvrages, vous trouvez le même théâtre, la même main, le même souffle, la même parole, la même pensée, et surtout l'application de ce texte profond où Jésus-Christ a dit de lui-même : *Ce que le Père a fait, le Fils le fait semblablement* ¹.

¹ *Joann.*, v, 19.

Le Père avait créé avec un peu de boue le corps de l'homme; c'est aussi un peu de boue que le Fils prend dans sa main pour créer les yeux de l'aveugle-né. Ainsi l'homme est réparé avec la matière qui a servi à le former. La salive que Jésus mêle à cette boue, dit saint Augustin, est l'emblème du Verbe qui est sorti de la bouche du Très-Haut; la terre c'est l'humanité. Ainsi les yeux de notre âme ont été illuminés par cette salive et cette terre, figure de l'Homme-Dieu. C'est la création qui nous donna le jour; c'est l'incarnation qui nous le rend, selon la force et la vérité de cette parole : *Ce que le Père a fait, le Fils le fait semblablement* ¹.

Passez en revue le nombre et la variété infinie des œuvres de la création. Le Père a produit toutes les substances, corps, esprits, fluides; il leur a assigné leur caractère, leur place et leur rôle, il les a distribuées avec ordre, il a déterminé les lois de leurs mouvements. Cette souveraineté se trouve tout entière dans le Fils, et elle s'exerce aussi sur les substances des corps. Jésus la fait voir, tantôt à Cana, où l'eau se change en vin; tantôt dans ses voyages, quand les épis de blé qu'il laisse cueillir à ses disciples, deviennent dans leurs mains un pain délicieux; tantôt au désert, quand les cinq pains qu'il distribue, se multiplient sur les lèvres de cinq mille personnes.

Des substances qu'il change, qu'il transforme ou qu'il multiplie à son gré, il étend son action souveraine aux lois qui les gouvernent. Les vents s'abattent, les tempêtes se calment, les flots deviennent solides : il tient tous les éléments dans sa main, comme le Père les a tenus au jour de la création et du déluge. David avait dit du Père : *Les eaux vous ont vu, Seigneur, et elles ont craint; c'est vous qui commandez à la force de la mer* ¹; les Apôtres disent du Fils : *Quel est celui à qui la mer et les*

¹ Ps., LXXVI, 17.

flots obéissent ¹? Le Fils rend la vue aux aveugles, il est semblable au Père disant : *Que la lumière soit, et la lumière fut* ². Le Fils rend l'ouïe au sourd; il est semblable au Père, dont la voix s'est fait entendre à toute la nature. Le Fils rend la parole au muet, il est semblable au Père, qui a fait parler le premier homme. Ayant vu, le jour du sabbat, en un endroit peu éloigné de Gethsémani, un paralytique abandonné qui languissait sur son grabat depuis trente-huit ans, il lui ordonne de se lever, de marcher et d'emporter son lit. Les Juifs se récrient, prétendant qu'il violait la loi du repos; mais Jésus leur répond : *Mon Père agit toujours, et moi j'agis avec lui* ³. Mots sublimes qui affirment la consubstantialité du Père avec le Fils de la manière la plus éclatante. Le Père, en effet, se reposa le septième jour dans ce sens qu'il cessa de créer, mais il ne cesse d'agir pour conserver sa création; le Fils, en agissant avec lui, même le jour du sabbat, établit par là l'unité de leurs opérations, l'identité de leur nature, et l'égalité de leurs perfections divines.

Le Père a donné la vie à ce qui n'était pas; le Fils la rend à ce qui n'est plus. Jésus dit de la fille de Jaïre qu'il va ressusciter : *La jeune fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie* ⁴. Jésus dit de Lazare déjà enseveli : *Il dort* ⁵. Aux yeux des hommes c'était la mort; aux yeux de Dieu, qui est la vie éternellement victorieuse, ce n'était qu'un sommeil. Il appelle la mort, et elle vient; il l'éloigne, et elle s'en va; il lui redemande ce qu'il lui avait permis de prendre, et elle le rend. Elle obéit toujours, soit qu'elle se tienne encore auprès du lit de parade où la fille de Jaïre vient d'expirer, soit qu'elle mène en terre le jeune homme de Naïm, soit qu'elle garde depuis quatre jours

1 *Matt.*, viii, 27.

2 *Gen.*, i, 3.

3 *Joann.*, v, 17.

4 *Marc.*, v, 39.

5 *Joann.*, xi, 12.

Lazare au fond du tombeau. Il n'en coûte rien au Fils de rendre la vie, parce qu'il n'en a rien coûté au Père de la donner. *Ce que le Père a fait, le Fils le fait semblablement.*

Le Père avait créé des corps sains, des âmes pures, des éléments dociles. Le Fils, agissant avec la même souveraineté, guérit le corps devenu malade, console l'âme triste et affligée, remet sous le joug l'eau, l'air, le feu, qui avaient brisé le frein de l'obéissance. Corps, esprits, fluides, puissances de tout genre et de tout nom, venez, bénissez le Seigneur, courbez-vous sous sa main et rangez-vous sous ses lois. Voilà les miracles que chantaient d'avance les enfants de la fournaise. Le bras invisible qui chassait devant eux les flammes dévorantes, chasse visiblement aujourd'hui les vents et les tempêtes. Toute la création crie sur le passage de Jésus : *Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant*¹. Et Jésus nous révèle lui-même le secret de sa souveraineté en nous disant : *Ce que le Père a fait, le Fils le fait semblablement.*

Mais au témoignage de la terre répond celui du ciel, des limbes et des enfers, afin qu'il n'y ait pas un lieu où cette souveraineté n'éclate et ne resplendisse. Les nuées s'entr'ouvrent, et une voix qui ne peut être que celle de Dieu, proclame Jésus *filz bien-aimé*. Moïse et Elie quittent les limbes pour se transfigurer avec lui, en le reconnaissant comme l'auteur de la loi et l'objet sacré des prophéties. Voyez plus bas : l'enfer se trouble, les démons s'échappent en frémissant de rage des corps qu'ils tourmentaient, ceux-ci entrent dans des pourceaux et les précipitent à la mer, ceux-là errent dans les solitudes, sèment l'épouvante par leurs cris et rentrent dans le noir abîme en confessant la divinité de Jésus : *Nous savons qui il est ; c'est le Saint, c'est le Fils de Dieu*².

Ils ont fui devant le Père quand il les a bannis du ciel

¹ *Matt.*, xvi, 19.

² *Marc.*, iii, 12.

après leur révolte ; ils fuient devant le Fils, quand il les bannit de la terre, car il est écrit : *Ce que le Père a fait, le Fils le fait semblablement.*

Autant cette souveraineté est universelle, autant elle est directe. Le Père a dit, et tout a été fait. Le Fils a dit, et tout a été réparé. Le Père, selon l'expression du poète,

A d'un mot de sa voix laissé tomber le monde.

Un mot suffit au Fils pour le relever à son tour. Il dit au lépreux : *Je le veux, sois guéri* ¹. Il dit au paralytique : *Lève-toi, prends ton lit et marche* ². Il dit à l'aveugle de Jéricho : *Va, ta foi t'a sauvé* ³. Il dit en se penchant sur le cercueil du fils de la veuve de Naïm : *Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi* ⁴. Qu'importe que le sujet de ses miracles soit absent ou présent ? Sa parole ne connaît pas plus d'obstacles dans les distances que dans les corps. La Chananéenne ne lui amène point sa fille, et cependant il la délivre ; le centenier ne le conduit point au lit de son serviteur, et cependant il le guérit. Jésus peut donc tout ce qu'il veut ; sa souveraineté ne connaît donc ni limites ni obstacles ; un mot, un geste, un signe, un acte intérieur de la volonté, et la nature obéit au Fils comme elle a obéi au Père, parce qu'il est écrit : *Ce que le père a fait, le Fils le fait semblablement.*

Semblable à son Père par la nature, Jésus-Christ en est distinct par la personne. C'est pourquoi ses miracles révèlent, avec la souveraineté du Père qui crée, la mission du Fils qui rachète. Quand les disciples de Jean-Baptiste viennent lui demander, de la part de leur maître : *Est-ce vous qui devez venir, ou faut-il en attendre un autre ?* Jésus-Christ donne dans ses miracles mêmes la preuve de son ministère : *Allez, leur répondit-il, annoncer à Jean ce que vous avez vu et entendu ; les*

¹ Luc, v, 13.

² Id., v, 24.

³ Luc, v, 19.

⁴ Id., vii, 14.

aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent ¹. Vous l'entendez, Jésus-Christ opère des miracles pour autoriser sa mission et en établir la divinité. Il les opère, non point comme Moïse et les prophètes, avec un pouvoir d'emprunt, mais avec un pouvoir personnel, non pas au nom d'un autre, mais en son nom. Quand Dieu envoie Moïse, il lui annonce les signes qu'il fera éclater sur ses pas : *Ego multiplicabo signa et ostenta mea in terrâ Ægypti : C'est moi qui multiplierai les prodiges sur la terre d'Égypte* ². Quand Elie ressuscite le fils de la veuve de Sarepta, il crie vers Dieu : *Domine Deus meus, revertatur, obsecro, anima hujus pueri in viscera ejus : Seigneur, faites, je vous prie, que l'âme de cet enfant retourne dans son corps* ³. Moïse et Elie agissent en serviteurs ; Jésus-Christ agit en maître. Il parle en son nom, c'est en son nom qu'il rachète, qu'il sauve, qu'il ressuscite : Je le veux, sois guéri : *Volo, mundare*. Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi : *Adolescens, tibi dico, surge*. Non-seulement il possède cette autorité personnelle, mais il la communique et il la transmet. Les autres thaumaturges ne sauraient léguer, comme un héritage, le pouvoir de faire des miracles, parce que ce pouvoir ne leur appartient pas. Jésus le promet, parce qu'il lui est propre. Jésus dit de ses disciples : *Ils chasseront les démons en mon nom, ils parleront des langues nouvelles; ils prendront des serpents en main, et s'ils boivent quelque poison mortel, le poison ne leur nuira point; ils imposeront les mains aux malades, et ils les guériront* ⁴. Pierre invoque le nom du Rédempteur, et il guérit le boiteux à la porte du temple ; Paul le prononce, et il ramène à la vie le jeune homme que la mort a frappé dans son auditoire. Ce nom suffit à saint Martin pour

¹ *Matt.*, xi, 4.

² *Ex.*, vii,

³ *Reg.*, xvii, 21.

⁴ *Marc.*, xvi, 18.

convertir les Gaules, à Augustin et à Boniface, pour amener aux pieds de Jésus-Christ l'Angleterre et l'Allemagne remplies de leurs miracles, à Xavier pour renouveler au Japon et dans les Grandes-Indes les guérisons et les résurrections de la Judée, et jusqu'à la fin des temps, ce nom rédempteur guérira, sauvera, ressuscitera, parce que Jésus-Christ a dit pour tous les temps et tous les lieux : *Celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes encore* ¹.

Mais l'esprit qui sanctifie se révèle dans ces miracles comme le Père qui crée et le Fils qui répare. Ils ont, en effet, pour but non d'inspirer de vaines terreurs, mais d'éclairer l'esprit, d'améliorer le cœur, de sauver l'homme tout entier. L'opération du dehors n'est que le signe de la grâce qui éclate au dedans. Jésus vient arracher l'homme aux vices qui le tyrannisent, lui persuader la foi, lui rendre l'espérance, lui demander l'amour. Ces trois dons qui attestent la présence de l'Esprit sanctificateur accompagnent toujours les miracles de l'Homme-Dieu. Jésus éprouve la foi de ceux qui lui demandent des guérisons, des délivrances, des résurrections. *Croyez-vous ?* dit-il à la sœur de Lazare : *Credis hoc ?* Feignant d'être dur envers la Chananéenne : *Il n'est pas juste*, lui répond-il d'abord, *de donner aux chiens le pain des enfants* ². Aux épreuves de la foi, se mêlent les paroles de l'espérance ; *Ayez confiance, mon fils*, c'est en ces termes qu'il parle au paralytique. *Rassurez-vous, ma fille* ; c'est par cette douce invitation qu'il encourage une humble malade à toucher le bord de son vêtement ³. Mais le propre de l'Esprit-Saint est surtout la charité. Jean-Baptiste avait annoncé que le Messie, ce personnage plus grand que lui, baptiserait non pas dans l'eau, mais dans l'Esprit-Saint et dans le feu. *Spiritu Sancto et igne* ⁴. C'est pour-

¹ *Joann.*, xix, 12.

² *Matt.*, xv, 26.

³ *Matt.*, ix, 2 et 22.

⁴ *Id.*, iii, 2.

quoi Jésus-Christ dit en semant ses miracles : *Je suis venu apporter le feu sur la terre, et qu'est-ce que je veux sinon qu'il s'allume* ¹? Comprenez-vous l'accent de cette parole, et en avez-vous jamais mesuré toute la profondeur? l'Esprit-Saint, c'est l'amour, et l'amour a le feu pour symbole. Voilà donc ce que Jésus-Christ est venu faire sur la terre : il y a apporté ce feu dont le foyer éternel est en Dieu, ce feu qui consume dans les âmes tout ce qu'il y a de terrestre, d'impur et de grossier, et qui, les soulevant par sa divine énergie au-dessus de toutes les faiblesses, les porte, les entraîne, les élève avec lui en remontant vers le ciel, d'où il est descendu.

Ce grand ouvrage de l'Esprit-Saint est tout intérieur, mais il est figuré par la nature des miracles que le Fils opère avec le Père et l'Esprit. S'il a établi le calme sur une mer agitée, c'est pour montrer dans une vive image les passions que sa grâce apaise. S'il éclaire les aveugles, c'est pour représenter la lumière rendue au monde. Le paralytique qui marche est une figure de l'âme tiède qui se relève : le mort qui ressuscite, un emblème de la mort causée par le péché et de la résurrection procurée par la grâce. A chaque récit des miracles de Jésus-Christ dans l'ordre naturel, correspond un miracle analogue dans l'ordre spirituel ².

C'est pourquoi le divin Maître emploie indifféremment, pour exprimer ce qu'il fait, et le langage de la nature, et celui de la grâce. Etrange confusion, qui scandalise les Juifs et qui serait inexplicable dans un homme, mais qui sied parfaitement à un Dieu ! Dieu voit le cœur aussi distinctement que le corps ; à ses yeux, la lèpre extérieure et le péché intérieur sont également sensibles. C'est donc sa grâce qui pénètre et qui agit, quand

¹ *Luc*, xii, 49.

² S. AUG., *Trad.* VIII, et *Serm.* 349. — BÈDE, *Comment. in Luc*, iv.

il dit aux malades : *Allez, et ne péchez plus* ¹, ou bien *Tous vos péchés vous sont remis* ²; c'est encore lui qui juge de l'amour parfait et qui en détermine aussitôt la magnifique récompense, en disant à Madeleine : *Beaucoup de péchés lui ont été pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé*³. Qui peut remettre les péchés, si ce n'est Dieu ? Qui peut connaître et signaler au monde un tel amour, si ce n'est Dieu ? N'est-ce pas là l'Esprit qui sanctifie, associé, dans la même opération, à l'amour qui répare et à la puissance qui crée ? Trinité Sainte, vous voilà tout entière ! Je vous reconnais, je vous bénis, je vous adore.

III. Les faits sont avérés, voyons les enquêtes qui les constatent et qui les contrôlent. Je n'en citerai que deux ; celle des pharisiens du temps de Jésus-Christ, et celle des scribes du XIX^e siècle.

C'était pendant le second séjour que Jésus fit à Jérusalem. Il rencontra un pauvre mendiant aveugle de naissance.

« Maître, lui disent les apôtres, quel péché cet homme ou ses parents ont-ils commis pour qu'il soit aveugle ?

« Ce n'est point qu'il ait péché, répondit le Seigneur, mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui.

« Puis il cracha à terre, fit de la boue avec sa salive, enduisit de cette boue les yeux de l'aveugle-né et lui dit : Allez, lavez-vous à la fontaine de Siloé. »

Jésus-Christ se sert de sa salive et non point d'une eau quelconque, dit saint Chrysostôme, afin qu'on ne pût attribuer à cette eau la vertu curative du remède. Il envoie l'aveugle à la fontaine de Siloé, pour que ceux qui le rencontreraient pussent reconnaître, en allant, sa cécité complète, et au retour sa complète guérison.

¹ Joann., v, 14.

² Marc, II, 5.

³ Luc, VII, 47.

« L'aveugle alla, se lava et revint voyant. Ses voisins disaient : N'est-ce pas là celui qui était assis et qui demandait l'aumône ? Les uns disaient c'est lui, d'autres non, mais quelqu'un qui lui ressemble. Pour lui il élevait la voix et s'écriait : C'est bien moi. »

Quelle naïveté ! on ne commente pas ce récit, on se borne à le citer.

« Comment, lui demandait-on, tes yeux se sont-ils ouverts ? Il répondit : Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue, m'en a enduit les yeux et m'a dit : Va à la fontaine de Siloé et lave-toi. J'y suis allé, je me suis lavé, et je vois. »

Voilà le prodige opéré, l'enquête des pharisiens va commencer. « C'était le jour du Sabbat, on leur amena l'aveugle, et ils lui demandèrent comment Jésus lui avait fait recouvrer la vue. L'aveugle répondit : Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé, et je vois. »

Devant ce fait que répondre ? Les uns s'indignent : « Cet homme n'est point de Dieu, car il ne garde pas le jour du Sabbat. » Les autres s'étonnent : « Comment un pécheur pourrait-il opérer de tels prodiges ? Et il y avait schisme parmi eux. » Voilà bien l'orgueil des savants, les vains subterfuges et les divisions qui éclatent parmi ceux qui ne cherchent plus la vérité.

Leur embarras se trahit par un trait de naïveté. Ils s'adressent à l'aveugle : « Que dis-tu, lui demandent-ils, de celui qui t'a ouvert les yeux ? »

« Et il répondit sans hésiter : Je pense que c'est un prophète. »

C'est le cri naturel de la raison, de la joie et de la reconnaissance.

Plus de doutes sur la guérison. Les pharisiens en conçoivent alors sur la maladie, ils veulent les éclaircir, et voilà qu'ils vont les dissiper.

Ils font appeler les parents, et ils les interrogent :

« Est-ce là votre fils, que vous dites être né aveugle ? Comment donc y voit-il maintenant ? »

Remarquez les mots : *que vous dites* ; style d'enquête, ils veulent douter malgré eux ; hier ils auraient dit, comme tout le monde : *l'aveugle-né*.

« Ses parents répondirent : Nous savons que c'est là notre fils et qu'il est né aveugle, mais nous ne savons pas comment il voit, ni qui lui a ouvert les yeux. Interrogez-le. »

Ainsi les deux faits sont constatés : d'une part la cécité naturelle, de l'autre la guérison instantanée. Reste à les lier ensemble en proclamant le miracle.

Les parents le savent bien ; mais ils n'osent pas l'avouer, parce que, suivant le texte, les pharisiens, les scribes, les princes des prêtres, étaient convenus ensemble que quiconque reconnaîtrait Jésus pour le Christ, serait chassé de la synagogue.

Les pharisiens le savent bien, mais ils ne veulent pas l'avouer. Ils rappellent donc une seconde fois le mendiant et l'enquête recommence :

« Rends gloire à Dieu, disent-ils au mendiant, nous savons que cet homme n'est qu'un pécheur. »

Les hypocrites ! ce n'est plus sur le fait qu'ils informent, mais ils tâchent d'en calomnier l'auteur.

« Et il répondit : Je ne sais s'il est un pécheur ou non ; tout ce que je sais, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois. » Quelle déposition accablante ! quel bon sens ! quelle simplicité.

« Ils lui disent encore : Que t'a-t-il fait ? » Ici l'embaras redouble et la commission de Jérusalem est visiblement troublée.

Mais l'aveugle les raille : « Je vous l'ai déjà dit, vous l'avez entendu. Pourquoi voulez-vous l'entendre une seconde fois ? Est-ce que par hasard vous voudriez être ses disciples ? »

A ces mots, ils le chargent d'injures et de malédictions : « Nous ne savons quel est ce Jésus, ni d'où il vient. »

Là-dessus l'aveugle leur fait la leçon, et dans leur personne à tous les orgueilleux et à tous les savants : « C'est une chose étrange que vous ne sachiez qui il est et que cependant il m'ait ouvert les yeux. Nous savons, nous, que Dieu n'exauce point ainsi les pécheurs. Depuis le commencement des siècles on n'a jamais entendu dire que personne ait ouvert les yeux à un aveugle-né. Si cet homme n'était pas de Dieu, il n'aurait pas une telle puissance. » Quelle justesse !

« Les pharisiens reprirent : Tu n'es que péché, et tu te mêles de nous instruire ! Et ils le poussèrent dehors. » Quelle violence ! et quelle défaite !

« Le mendiant vient retrouver Jésus, et Jésus lui dit : Croyez-vous au Fils de Dieu ? *Credis in Filium Dei?*

« Et il répondit : Quel est-il, Seigneur, afin que je croie en lui.

« Et Jésus lui dit : Il est devant vous, et c'est lui-même, qui vous parle !

« Alors il répondit : Je crois, et, se prosternant, il l'adora. »

Tout est dit : l'enquête est finie, le miracle consommé, la foi descendue dans ce nouveau chrétien. — Laissez les pharisiens, qui n'osent point nier, qui ne veulent point voir, tantôt attribuer les miracles au démon, comme si Jésus-Christ ne les avait pas opérés pour détruire le règne même du démon, tantôt les expliquer par un prétendu vol du nom incommunicable de Jéhovah que Jésus aurait dérobé dans le temple. De ces deux explications la première est contradictoire, la seconde ridicule. Et en dépit de cette science confondue, de cette haine furieuse, il n'y a après cette enquête qu'une conclusion

naturelle, logique, évidente; cette conclusion, c'est celle de l'aveugle, c'est aussi celle de tout le monde : *Credo, Domine : Je crois, Seigneur.*

Vous connaissez la première enquête qui eut lieu sur les miracles de Jésus-Christ. Franchissons dix-huit cents ans de débats contradictoires, et puisque ce procès est toujours ancien, toujours nouveau, venons-en à la dernière enquête faite par la science moderne sur le même sujet. Après les pharisiens de l'Évangile, il convient d'entendre les scribes du XIX^e siècle.

Le romancier qui en a résumé tous les efforts dans sa trop fameuse *Vie de Jésus*, commence par déclarer « que l'énumération des miracles évangéliques est très-fatigante, et qu'il est impossible à la critique de distinguer ceux qui ont été prêtés par l'opinion à Jésus, de ceux où il a consenti à jouer un rôle actif ¹. » Voilà un singulier aveu : constatons-le. Car autant vaudrait dire, avec tous les apologistes, qu'il n'y a point de distinction à faire entre ces miracles, puisqu'ils ont les mêmes caractères et qu'ils offrent les mêmes garanties.

Cette précaution prise, le critique se hasarde à présenter Jésus comme un thaumaturge naïf qui croit faire de vrais miracles. « Le merveilleux n'était pas pour lui l'exception. C'était l'état normal. » Encore un mot qui équivaut à reconnaître l'existence du surnaturel et qui implique l'aveu des miracles.

Une telle explication était compromettante; aussi le critique en risque une seconde : c'est l'exaltation, la folie, l'extravagance; mais il oublie qu'il vient de déclarer que le merveilleux a été l'état naturel et normal dans la vie de Jésus! Quelle contradiction!

Le critique s'en aperçoit peut-être, et, apportant une troisième explication, il allègue, pour rendre compte des miracles, l'ignorance où étaient les Juifs de la médecine

¹ *Vie de Jésus*, p. 259.

scientifique. « En l'absence de toute science médicale, ajoute-t-il, la présence d'un homme supérieur traitant le malade avec douceur et lui donnant par quelques signes sensibles l'assurance de son rétablissement, est souvent un remède décisif. Heureux siècle, heureux pays, que ceux qui ne connaissent pas la médecine scientifique ! Soyez un homme supérieur, parlez avec douceur au malade, à l'aveugle, au muet, au boiteux, faites-leur quelques signes, et le remède sera décisif. Ah ! de grâce, s'il en est ainsi, ce n'est pas le remède, mais la peste que la médecine nous apporte. Congédions-la au plus vite, et dispensons-nous même de la couronner de fleurs, comme Platon voulait faire en bannissant la poésie de sa république. — Mais le romancier insiste : Qui oserait dire que dans beaucoup de cas le contact d'une personne exquise ne vaut pas les ressources de la pharmacie ? Elle donne ce qu'elle peut, un sourire, une espérance ; et cela n'est pas vain ¹. » A la bonne heure ! Cette fois retenons la médecine, mais à condition qu'elle s'appliquera désormais à former des personnes exquises, à faire espérer, à sourire. Nous aurons la pharmacie du sourire et de l'espérance. Elle sera moins chère et plus efficace. O pauvre critique, ne vois-tu pas qu'à force de vouloir échapper au miracle, tu finis par ne plus échapper au ridicule ?

Mais la critique brave tout. Elle imagine, en désespoir de cause, de retoucher légèrement le récit des miracles pour les réduire, par quelques modifications presque insensibles, à la proportion d'un événement naturel. Ainsi, pour expliquer la guérison des démoniaques, il n'y a qu'un mot à changer ; mettons que c'étaient des fous, car il y avait beaucoup d'épileptiques et de fous en Judée. — Soit, et après. — Après, on peut supposer que Jésus les a guéris en leur disant une parole de douceur ! — O miracle plus grand que celui que vous vou-

¹ *Vie de Jésus*, p. 260.

lez éviter! Allez donc dans un asile de fous ou d'épileptiques, dites-leur une parole de douceur, et guérissez-les. — Encore un secret perdu, avec la médecine du sourire et de l'espérance!

La critique n'est pas plus heureuse en retouchant le miracle de la multiplication des pains. Voltaire supposait que les cinq mille hommes du désert avaient chacun leurs petites provisions, mais c'était une assertion sans fondement. L'arrière petit-fils de Voltaire l'a bien senti, et comme il connaît l'Orient, il avance que cinq pains ont pu nourrir cinq mille hommes sans miracle, parce que, dit-il, chacun sait qu'en Judée le peuple était très-frugal ¹! O frugalité sans exemple! qu'êtes-vous devenue? Encore un secret perdu avec l'art de guérir les fous en leur parlant et les malades en leur souriant!

Voilà quatre explications successivement proposées, et qui se réduisent, vous le voyez, à présenter Jésus, tantôt comme un homme qui vit dans le surnaturel avec un naturel admirable, tantôt comme un fou qui s'exalte, ce qui est contradictoire, tantôt comme un médecin qui opère naturellement des miracles au milieu d'un peuple qui vit lui-même naturellement de miracles, ce qui est fort miraculeux. Reste une dernière ressource. Le romancier tâtonne, hésite, recule, prononce enfin le mot : Jésus est un jongleur, mais il l'est malgré lui. Le mot est dit, et c'est en faisant une enquête sur la résurrection de Lazare que la critique moderne va essayer de justifier ce mot coupable.

« Lazare, dit l'Évangile, était malade dans le bourg de Béthanie, où demeuraient Marie et Marthe, sœur de Marie.

« Or, celles-ci envoyèrent dire à Jésus : Seigneur, celui que vous aimez est malade. Jésus, ayant entendu, ré-

¹ *Vie de Jésus*, p. 263.

pondit : Cette maladie n'est pas au profit de la mort, mais à la gloire de Dieu. »

Jésus se trouvait alors en Galilée, à quinze lieues de Béthanie, et, malgré l'amour qu'il portait à Lazare et à ses sœurs, il resta encore deux jours au delà du Jourdain. Puis il dit à ses disciples : « Allons en Judée; Lazare, notre ami, dort, et je vais l'éveiller.

— Mais s'il dort, il est donc guéri, dirent les apôtres.

— Non, Lazare est mort, et je me réjouis de n'avoir pas été là, afin que votre foi soit confirmée.

« Ils se mirent donc en marche, et lorsque Jésus arriva en Béthanie, Lazare était mort depuis quatre jours; son corps déjà en pourriture, avait été déposé dans le tombeau; Marthe et Marie, assises dans leur maison, étaient plongées dans la douleur; leurs parents et leurs amis se tenaient auprès d'elles pour les consoler.

« Marthe, ayant appris que Jésus approchait, alla au devant de lui et lui dit : Seigneur, si vous aviez été présent, mon frère ne serait point mort.

« Et Jésus lui dit : Votre frère ressuscitera. Marthe répondit : Je sais bien qu'il ressuscitera au dernier jour.

« Jésus lui dit : C'est moi qui suis la résurrection et la vie. Croyez-vous cela ?

« Elle répondit : Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde.

« Et elle le quitta pour appeler sa sœur. Marie, se levant aussitôt, accourut à son tour, et, se jetant aux pieds de Jésus :

— Ah ! Seigneur, lui dit-elle aussi, mon frère ne serait pas mort si vous eussiez été là.

« Jésus, voyant qu'elle pleurait et que les Juifs qui étaient venus avec elle pleuraient aussi, se sentit ému et dit : Où l'avez-vous mis ?

« Ils lui répondirent : Seigneur, venez et voyez.

« Et Jésus pleura. Les Juifs dirent alors : Voyez comme il l'aimait. Mais il y en eut qui dirent aussi : Lui qui a ouvert les yeux à un aveugle-né, ne pouvait-il pas empêcher Lazare de mourir? »

Devant cette parole du Sauveur engagé à ressusciter Lazare, devant ces disciples qui l'accompagnent et qui attendent un prodige, devant ces deux sœurs qui pleurent et qui se plaignent, devant ces Juifs, qui les consolent et qui les suivent au tombeau de leur frère, la critique de notre siècle déclare que ce Jésus, ces disciples, ces deux sœurs, ces Juifs, ont été peut-être amenés... à quoi? Jésus à promettre une jonglerie, ses disciples à l'attendre, Marthe et Marie à la demander, les Juifs à y croire, et tout cela, dit la critique à la décharge des uns et des autres, tout cela *presque sans s'en douter!*

« Jésus-Christ arrive au tombeau : c'était un caveau creusé dans le roc, et une large pierre en fermait l'entrée.

« Enlevez cette pierre, dit Jésus; mais Marthe répondit : Seigneur, il sent déjà mauvais : voilà quatre jours qu'il est mort.

« Ne vous ai-je pas dit, répliqua le Seigneur, que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu. Et alors ils ôtèrent la pierre : *tulerunt ergo lapidem.* »

Il se fait ici un silence solennel, dans l'attente de ce qui va se passer. Mais ce n'est pas assez des sœurs de Lazare, des disciples de Jésus et des habitants de Béthanie. Depuis dix-huit siècles, les Juifs, les païens, les savants, les incrédules, sont venus à ce tombeau pour s'assurer si Lazare était véritablement mort. Après quatre jours, demande la science, quand même ce corps est en putréfaction, ne peut-on pas à la rigueur le ressusciter? Les savants ont essayé le magnétisme et les commotions électriques, et le cadavre n'a pas bougé. Les incrédules ont feint de croire à une léthargie, mais quand il a fallu

avouer la décomposition, ils se sont tus. Voici, après tous les autres, l'auteur de la *Vie de Jésus*. Il regarde, il doute, il feint de ne pas sentir cette odeur de mort et de putréfaction, et il insinue que peut-être Lazare n'est pas mort, mais qu'il s'est fait entourer de bandelettes comme un cadavre pour se prêter à la comédie!

« Mais Jésus s'avance. Il n'a pour armes que deux paroles; l'une s'adresse à son Père : « Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé; » l'autre à Lazare : « Lazare sors du tombeau : *Lazare veni foras.* »

Et l'auteur de la *Vie de Jésus*, supprime ces deux versets, prétendant que le divin Maître ne fit écarter la pierre que pour voir encore une fois celui qu'il avait aimé!

« Celui qui était mort sortit du tombeau, dit l'Évangile, ayant encore les pieds et les mains couverts de liens et le visage couvert d'un suaire. Et Jésus dit : Déliez-le, afin qu'il puisse marcher ¹. »

Et l'auteur de la *Vie de Jésus* déclare que Lazare sortit pâle encore de sa maladie et que cette apparition dut être regardée naturellement par tout le monde comme une résurrection!

O sophiste coupable! qu'avez-vous écrit? Ah! j'en appelle à vos meilleurs souvenirs. La première fois que vous avez lu ce récit, oui, j'en suis sûr, n'écoutant alors que la poésie et la foi, vous voyez les anges descendre sur ce tombeau qui avait rendu sa victime, et vous les entendiez chanter, dans leurs cœurs invisibles, ce refrain que le grand Apôtre devait plus tard emprunter à leur lyre céleste : « O mort! où est ta victoire? ô mort! où est ton aiguillon? » Mais si vous n'avez plus, pour vous élever à cette hauteur, les deux ailes qui ravissent l'homme au-dessus de lui-même, regardez ces Juifs qui s'en retournent en emmenant Lazare, et qui croient à

1. *ann.*, xi.

Jésus en si grand nombre : *Multi crediderunt in eum*. Allez ensuite à Jérusalem, entrez dans le sanhédrin, écoutez le grand-prêtre Caïphe, qui s'écrie en apprenant la résurrection de Lazare : *Il nous faut prendre une résolution, car cet homme fait des miracles, et nous ne pouvons plus nier*. Et devant des témoins si désintéressés, si nombreux, si pleins de rage, nous vous dirons, avec l'assentiment du monde entier : Rendez-nous les pièces du procès; votre enquête sur Lazare est bien au-dessous de celle des Juifs sur l'aveugle-né. Mais n'accusez point ce peuple d'être complice d'une jonglerie, car il n'y a ici qu'un jongleur, c'est l'écrivain qui ment, qui le sait, et qui, dans des phrases artificieusement préparées, se joue ainsi avec tant d'impudence de ses lecteurs et de lui-même.

TREIZIÈME CONFÉRENCE

DES PROPHÉTIES DE L'HOMME-DIEU

Jésus-Christ est Dieu, parce qu'il touche les cœurs par l'infinie sainteté de sa vie : c'est le Saint des saints.

Jésus-Christ est Dieu, parce qu'il pénètre les esprits par la profondeur infinie de sa doctrine : c'est le Docteur des docteurs.

Jésus-Christ est Dieu, parce qu'il frappe et qu'il accable les sens par l'éclat infini de ses miracles : c'est le Thaumaturge des thaumaturges.

A chacun de ces titres, nous avons reconnu et salué l'incomparable, l'incréd, l'infini. Voici un autre titre, non moins prodigieux que les précédents, et dont je viens vérifier devant vous la justesse, la grandeur, la divinité.

Jésus-Christ est Dieu, parce qu'il connaît et qu'il dévoile l'avenir avec une certitude et une autorité qui n'appartiennent point aux hommes : c'est le Prophète des prophètes.

Je pourrais vous le montrer ici sous trois aspects également lumineux et divins, qui révèlent tout entier cet auguste ministère, et qui embrassent, comme il convient

à un Dieu, le passé, le présent et l'avenir : objet sacré des prophéties dans un passé de quatre mille ans, Jésus les réalise toutes dans sa vie mortelle, qui dure trente-trois ans, et il détermine d'avance tout l'avenir, quelle qu'en soit la durée, jusqu'à la fin des temps.

Mais j'abandonne à vos réflexions ce tableau trop vaste pour les limites d'une conférence, et, me bornant à la dernière idée, je viens étudier les prophéties que Jésus a faites.

Ses prophéties sont de trois sortes : les unes *personnelles*, les autres *particulières*, les dernières *générales*, selon qu'elles s'appliquent à lui-même, à ses disciples ou à ses ennemis, et enfin au monde entier. Remarquez-en l'ordre et la gradation dans les trois réflexions suivantes :

1^o Jésus-Christ est Dieu, parce qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse se prédire comme il l'a fait lui-même.

2^o Jésus-Christ est Dieu, parce qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse connaître et prédire, comme il l'a fait, les pensées des autres.

3^o Jésus-Christ est Dieu, parce qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse ordonner, dans un ordre si clair et si complet, les destinées futures de l'humanité.

[I. Pascal a dit quelque part : « Les prophètes ont prédit, et n'ont pas été prédits; les saints sont prédits mais non prédisant : seul Jésus-Christ est prédit et prédisant. » Ajoutons que Jésus seul a prédit lui-même ses propres destinées.

Ses prédictions commencent à l'heure où il va s'enfermer dans le sein de sa mère, et c'est un ange qu'il envoie pour annoncer les merveilles de son Incarnation : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous* ¹. Ainsi se révèle sa présence avec toutes les béné-

¹ *Luc*, 1, 34.

dictions qu'elle promet à la terre, et la salutation prophétique de l'ange est vérifiée depuis dix-huit siècles par le culte de Marie et par la gloire de Jésus.

Trois mois s'écoulent, et Jésus, qui n'est pas encore né, prophétise toujours. Elisabeth, dont il inspire la voix, aperçoit à peine Marie entrant dans sa maison, qu'elle la félicite de porter dans son sein l'espérance du monde : *D'où me vient ce bonheur que je reçoive aujourd'hui la mère de mon Dieu* ¹? Cependant Jean-Baptiste tressaille à son tour dans les entrailles d'Élisabeth, commençant ainsi, avant de naître, son rôle de précurseur, comme Jésus commençait lui-même, par l'organe de ces saints personnages, son rôle de prophète.

Les miracles succèdent aux miracles et les prédictions aux prédictions. C'est Zacharie qui recouvre la parole pour chanter dans Jésus, dont la naissance approche de jour en jour, le soleil qui se lève à l'Orient ; c'est Marie elle-même animée d'une inspiration plus haute encore par l'enfant qui remue à la fois son esprit et son sein, répondant au cantique *Benedictus*, cette dernière bénédiction de la loi ancienne, par le cantique *Magnificat*, cette première allégresse de la loi nouvelle. Jésus naît, et les prophéties continuent autour de son berceau. Le saint vieillard Siméon l'élève dans ses bras et demande à mourir parce qu'il a vu le salut d'Israël et la lumière des nations : voilà ce que sera Jésus pour les Juifs et les Gentils qui se partagent la terre. Mais sa venue sera un signe de contradiction parmi ces peuples eux-mêmes, pour ceux qui le reconnaîtront une cause de résurrection et de vie, pour ceux qui le nieront une cause de ruine et de mort : n'est-ce pas là le monde ? n'est-ce pas là l'histoire ? Ce Jésus a-t-il cessé d'être un signe de contradiction ? Pour nous, qui avons le bonheur de le connaître et de l'adorer, c'est un Dieu ; pour ceux qui ont le malheur

¹ Luc, 1, 34.

de l'ignorer ou de le nier, c'est un mythe, un personnage fabuleux, un fou, un jongleur, ou tout au plus un sage. Quelles assertions contradictoires ! quel accomplissement littéral des prophéties !

Ainsi chantaient autour de Jésus les derniers justes de la synagogue et les premiers saints de l'Église, mêlés aux anges descendus du ciel. L'heure arriva où, après avoir emprunté l'organe d'Élisabeth, de Zacharie, de Marie, de Siméon, Jésus sortit tout à coup de l'obscurité de la vie privée, réunit soixante-dix disciples autour de lui, et se mit à prophétiser ses propres destinées. Ce fut en apprenant la mort de Jean-Baptiste son précurseur, qu'il prit sur lui le rôle laissé jusque-là à des bouches mortelles : *Le Fils de l'homme*, dit-il alors à ses disciples, *sera livré entre les mains des pécheurs, et ils le feront mourir*¹. Ce discours les troubla étrangement ; ils n'y comprenaient rien, et ils n'osaient l'interroger.

Une annonce si effrayante est expliquée quelques mois après avec plus de détail encore : *Il faut*, disait Jésus, *que j'aie à Jérusalem, que je souffre toutes sortes d'affronts de la part des anciens et des scribes, que je sois mis à mort et que je ressucite le troisième jour*².

Le miracle de la résurrection est prophétisé devant les Juifs sous une figure facile à retenir. Jésus se compare à Jonas déclarant qu'il restera trois jours dans le tombeau comme le prophète est resté trois jours dans le ventre de la baleine, et que son retour parmi les vivants sera le dernier avertissement donné à l'incrédulité et à la méchanceté des Juifs.

Il prédit en termes non moins exprès qu'il montera au ciel ; qu'il enverra le Saint-Esprit à ses apôtres ; que les nations de la terre seront baptisées en son nom ; qu'une fois qu'il aura été élevé de terre il attirera tout à lui et que réunis par une vertu subite au pied de cette croix

¹ *Mat.*, xvii, 21.

² *Luc*, xxiv, 46.

merveilleuse, tous les peuples et tous les siècles verront en lui leur roi, leur arbitre et leur Dieu.

Jésus prophétise ainsi sa passion, son supplice et sa mort, sa résurrection, son ascension, son triomphe et son règne.

Un supplice dont on n'avait point d'exemple chez les Juifs, le supplice de la croix. Quelle nouveauté inattendue !

Une mort qui, au lieu de l'anéantir, ne le frappe que pour l'exalter. Quel changement inouï !

Une résurrection tellement claire et tellement redoutée, que l'unique préoccupation des Juifs est de la prévenir en mettant des gardes au tombeau. Quelle preuve de la prophétie !

Une ascension annoncée devant les apôtres et consommée devant les disciples, afin que le miracle et la prédiction, vérifiés l'un par l'autre, fussent l'un pour l'autre une mutuelle garantie.

Un triomphe enfin qui dure depuis dix-huit siècles et que vous attestez vous-même à la face du soleil, comme les apôtres et les disciples vous attestent qu'il a été prédit.

Et ce supplice, cette mort, cette résurrection, ce triomphe, sont exprimés non en termes pompeux et solennels, comme il eût convenu à une créature initiée aux secrets de la Providence, mais en termes simples, clairs, précis, naturels, comme il convient à la Providence même d'en parler. David et Isaïe avaient les yeux pleins de larmes en annonçant les ignominies de l'homme de douleurs ; Jésus les dit avec une concision qui frappe. Un mot sur sa trahison : *tradetur*. Un mot sur sa flagellation : *flagellabitur*. Un mot sur les outrages du prétoire : *conspuetur*. Trois mots sur sa résurrection : le jour, l'heure, le fait : *tertia die resurget*. Il annonce ce traitement avant de les subir, aussi naturellement que s'il s'agissait

d'un projet arrêté d'avance, dont l'exécution est aussi sûre que le dessein, et qui ne doit trouver ni dans les circonstances, ni dans les temps, ni dans les hommes, le moindre obstacle. Ah! reconnaissez à ce signe le maître des événements, des temps et des hommes, le Dieu qui ramasse sous son regard ce qui est et ce qui n'est pas encore. Tandis que les plus fiers conquérants et les plus habiles politiques, avec leurs desseins avortés, font tantôt plus tantôt moins qu'ils ne peuvent, Dieu seul sait ce qu'il veut, Dieu seul fait ce qu'il dit, Dieu seul mesure l'exactitude de la parole à la justesse de la pensée, opère le miracle sans apprêts, annonce la prophétie sans embarras et sans détour, parce qu'il est le seul en qui la puissance et la vérité résident naturellement.

II. S'il était permis de mettre quelque degré dans les prophéties de Jésus, je vous dirais : Élevez-vous plus haut encore ; le Dieu qui se relève en se prédisant lui-même, éclate encore mieux en prédisant aux autres leurs pensées avant qu'ils les conçoivent, leurs sentiments avant qu'ils les éprouvent, la suite de leur desseins avant qu'ils aient pu les former. Écoutez comment il parle aux Juifs, à ses apôtres, à Madeleine.

Jésus, dit l'Évangile, ne se fait point aux Juifs, parce qu'il les connaissait tous ; il n'avait pas besoin qu'on lui rendit témoignage de personne ; il savait par lui-même ce qu'il y avait de plus secret dans leur âme ¹.

Les pharisiens n'avaient pas encore, en effet, médité de le perdre que Jésus leur disait : *Vous me cherchez et vous ne me trouverez point* ². Quelques jours s'écoulent, et le dessein qu'il avait prédit éclate et avorte selon sa parole. On envoya des hommes armés pour le prendre, mais ces hommes, qui l'avaient cherché, qui l'avaient

vu, ne mirent point la main sur lui parce que son heure n'était pas encore venue.

Il reviendra encore à la fête de la Dédicace : il affirmera sa divinité au milieu du temple ; on l'entourera, on cherchera à l'entraîner hors de l'enceinte pour le lapider, tout sera inutile. Jésus échappe de nouveau à la lapidation, son heure n'est pas encore venue, et la parole qu'il a dite continue à s'accomplir : *Vous me cherchez, et vous ne me trouverez point.*

Mais, quand l'heure est venue, Jésus la marque à ses disciples et leur ordonne de se mettre en marche vers Jérusalem. Les prophètes avaient annoncé son entrée triomphante dans cette cité infidèle, et les acclamations qu'un peuple inconstant ferait entendre sur son passage, Jésus, qui connaît le cœur du peuple comme celui des pharisiens, déclare à ses disciples que tout va s'accomplir conformément aux prophéties. Il ajoute ainsi sa parole à celle de Zacharie, d'Isaïe et de David, et là où ces voyants n'avaient signalé qu'un fait à venir, il précise les circonstances et le jour. C'est le temps de la fête de Pâques ; la foule qui remplit la ville sainte, ayant appris que Jésus venait à Jérusalem, se précipite au-devant de lui. Les uns étendent leurs vêtements le long du chemin ; les autres coupent des branches d'arbres et les jettent sur le passage de l'Homme-Dieu ; tous crient à l'envie : *Hosanna au fils de David ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux* ¹ ! Voyez maintenant ces pharisiens confondus qui s'approchent de Jésus et qui le conjurent de faire taire ce peuple importun. Non, il faut que tout s'accomplisse comme il l'a déclaré. *Et si Jérusalem se taisait en ce jour, les pierres, dit Jésus-Christ, parleraient à sa place pour vérifier mes prophéties : Etiamsi isti tacuerint, lapides clamabunt* ².

Le souverain Prophète ne se contente pas de confondre

¹ *Matt.*, XXI, 9.

² *Luc.*, XXI, 40.

ses ennemis en leur annonçant d'avance leurs propres pensées. Quand il choisit des disciples, on retrouve en lui le même regard révélateur, le même geste qui commande et qui ordonne l'avenir. Pour attacher à lui André et Jean, il se borne à se tourner vers eux. Il regarde Pierre au fond de l'âme ; il dit à Phillippe : *Suis-moi* ; et à Nathanael : *Je t'ai vu sous le figuier*. Ces paroles lui suffisent pour gagner ses premiers disciples. Mais il ajoute aussitôt : *Vous verrez quelque chose de plus grand. Vous verrez le ciel s'ouvrir au-dessus du fils de l'homme*, c'est la gloire du Thabor, *et les Anges monter et descendre*, c'est le spectacle de l'Ascension. Quel autre que Dieu eût pu ainsi disposer le temps et prédire ses propres miracles ?

Quand il initie ses disciples aux travaux de l'apostolat, il leur enjoint d'être pauvres, simples, prudents et doux, de n'emporter ni deux paires de chaussures, ni deux manteaux, ni argent, de n'avoir qu'un bâton pour la marche, de ne point résister, de ne point se défendre : voilà ses instructions. Mais ses instructions sont accompagnées de prophéties. Jésus annonce à ses disciples qu'ils seront, comme lui, *haïs, poursuivis, persécutés, mis à mort* : ce sera l'épreuve de leur foi. Il leur annonce aussi qu'ils chasseront les démons, qu'ils guériront toutes sortes de maladies, qu'ils ressusciteront les morts : ce sera la récompense de leur zèle. Quel autre que Dieu eût pu connaître et les desseins des tyrans encore à naître, et la haine qui devait s'attacher au nom de chrétien, et les prodiges qui accompagneraient jusqu'à la fin des temps la prédication de l'Évangile.

Les apôtres étaient profondément convaincus que Jésus possédait la science de l'avenir : *Nous savons*, disaient-ils, *que vous connaissez toutes choses et que vous n'avez pas besoin que personne vous en instruisse. C'est pour cela même que nous croyons que vous êtes venu de Dieu*. Jésus leur répondait : *Vous le croyez donc mainte-*

nant ¹ ! Mais déjà il leur préparait des preuves nouvelles de cet esprit prophétique et de la parfaite précision qui le caractérisait en lui, pour montrer qu'il est Dieu. Il venait d'instituer le sacrifice de la nouvelle alliance, quand il parut se troubler, et, regardant ses disciples : *En vérité, en vérité*, leur dit-il, *un de vous me trahira* ². A ce mot, Pierre prend la parole : il cherche à découvrir quel est celui qui doit trahir son maître, car c'est lui qui, en qualité d'administrateur de la maison de Dieu, porte les clefs et gouverne l'Église. *Seigneur*, demanda-t-il, *qui est-ce* ³ ? Jésus répondit : *Celui qui porte la main au plat avec moi*. C'était Judas. En ce moment, Satan entra dans son cœur. Jésus ajouta : *Ce que tu veux faire, fais-le de suite* ⁴ ; et Judas, sortant sous le poids de cette parole prophétique, alla vendre son maître pour trente deniers.

La scène est finie ; Jésus sort à son tour, et Pierre le suit : *Avec vous*, disait-il, *j'irai en prison, j'irai à la mort*. Jésus répliqua : *En vérité, en vérité, je te le dis : avant que le coq ait deux fois chanté, tu me renieras jusqu'à trois fois*. C'est le lendemain que cette parole s'accomplit. Pendant l'interrogatoire de Jésus, une servante, interpellant le prince des apôtres : *N'êtes-vous pas*, lui dit-elle, *un des disciples de cet homme ?* — *Non*, répondit-il, *je ne le connais pas* ; c'est le premier reniement, sous la forme d'un simple mensonge. Pierre entra là-dessus dans la cour du grand-prêtre et alla se chauffer avec les valets. La servante le suivit et, le regardant attentivement : *Vous étiez*, dit-elle, *avec Jésus le Galiléen*. Pierre le nia hautement. *Je ne sais ce que vous voulez dire, je ne connais pas cet homme* ; c'est le second reniement, sous la forme du mépris. Cependant Pierre monte dans la salle du tribunal ; un des assistants le reconnaît.

¹ *Joann.*, xxvi, 30.

² *Id.*, xiii, 21.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

N'êtes-vous pas aussi un de ses disciples ? Mais l'apôtre se mit à jurer et à affirmer en disant : *Non, en vérité, je ne connais point l'homme dont vous me parlez.* C'est le troisième reniement, sous la forme du serment. A peine était-il affirmé que le coq chanta de nouveau. Jésus descendait du prétoire : il se retourna, regarda Pierre, et celui-ci se souvint de la parole que le Seigneur lui avait dite : *Tu me renieras trois fois avant que le coq ait chanté deux fois* ¹. Pierre sortit alors pour ne plus rentrer, se couvrit la tête et pleura amèrement. Ah ! pauvre renégat, que tu te connaissais mal ! Lorsque tu protestais que jamais tu ne renierais ton maître, tu ne songeais qu'à un interrogatoire solennel. Mais la tentation est venue à toi d'une manière insensible, et ta chute n'en fut que plus prompte. Tu as commencé par un simple mensonge, tu as passé à une affirmation positive, et tu as fini par un parjure. Va, pleure sur ta faute, le chant du coq te la rappelle, le regard de Jésus te la reproche. Mais console-toi, car ce Dieu qui a prophétisé ton reniement a prophétisé aussi tes conquêtes et ta gloire.

Un jour, en effet, Jésus avait abordé Simon et André à l'heure où ils jetaient leurs filets dans la mer de Galilée. *Suivez-moi*, leur dit-il, *et je vous ferai pêcheurs d'hommes* ¹.

Quel dessein, je vous le demande ? Prendre les hommes dans le monde et les tirer hors des passions qui sont leur élément, comme les poissons hors de l'eau ! Jeter sur eux, comme un appât, la pauvreté, les humiliations, les souffrances ! Les envelopper, comme d'un filet, d'une doctrine rude au cœur et inintelligible à l'esprit ! Et qui Jésus choisit-il pour ce dessein : des bateleurs ignorants et grossiers, rebut d'une nation qui est elle-même le rebut du monde ! Et quand commencera cette pêche ? A l'heure même, au milieu des païens qui

¹ *Jcann.*, XVIII, 10-27.

² *Marc*, I, 17.

méprisent les Juifs et des Juifs qui méprisent les apôtres. Et combien durera-t-elle? Tant qu'il y aura un homme à prendre, un filet à jeter, un pêcheur pour tendre ce divin filet, c'est-à-dire tant qu'il restera sur la terre une âme, un évangile, un apôtre!

Ah! c'était ici le cas d'inviter le ciel et la terre à entendre cette prophétie et de leur dire avec Moïse : *Cieux, écoutez, que la terre soit dans le silence et qu'elle boive ma parole comme la rosée du matin* ¹. Mais ce qui remplissait Moïse d'enthousiasme et de transports, parce qu'il prophétisait les secrets de Dieu, n'est pour Jésus qu'une chose ordinaire, simple et facile, parce qu'il prophétise ses propres secrets. *Suivez-moi*, dit-il avec une admirable familiarité qui se joue des plus grands miracles, *je vous ferai pêcheurs d'hommes*. Voilà la promesse, on ne saurait la nier. Voyez-en l'effet, et dites s'il n'est pas immédiat, éclatant, perpétuel. Pierre, du premier coup de filet jeté par sa parole, prend trois mille personnes; le second en ramène cinq mille. Rome, Athènes, Ephèse, Antioche, Alexandrie, deviennent bientôt le prix de la pêche miraculeuse. Déjà on ne compte plus les villes, mais les peuples. Après les Grecs et les Romains, voici les barbares ramenés, du fond de leur ignorance et de leur corruption, aux pieds de Jésus-Christ. L'invisible réseau s'est étendu des glaces du pôle aux déserts brûlants de l'Afrique; il couvre aujourd'hui les deux mondes; l'Amérique et l'Océanie y entrent tous les jours avec leurs dernières peuplades; la Chine et le Japon ne peuvent plus se défendre contre ses atteintes. Le successeur de Pierre, du haut de ce roc immobile où son siège est placé, les yeux attentifs à la prophétie, ne cesse de chercher, de découvrir, de pêcher encore jusque dans les abîmes les plus ignorés, ces hommes, sans gouvernement, sans patrie, sans nom, dont la politique ne s'oc-

1 *Deut.*, xxii, 1.

cupe pas, mais qui ont été promis, d'une façon si familière et si grande, aux filets du divin pêcheur.

C'est encore à nos yeux que Jésus a laissé le soin de vérifier une prédiction non moins étonnante que celle qu'il a faite sur les pharisiens et sur les apôtres. Après avoir dévoilé l'hypocrisie de ses ennemis, la trahison de Judas, le reniement de saint Pierre, les merveilles de la pêche apostolique, il a promis à Madeleine l'immortalité et la gloire.

Madeleine était cette pécheresse si connue à Jérusalem, qui vint se jeter un jour aux pieds du Sauveur dans la maison du pharisien. Elle les couvrit de larmes, y répandit de précieux parfums, et les essuya ensuite avec ses cheveux, régénérés par ce noble usage. Les pharisiens se scandalisent; les disciples murmurent: *S'il savait, disait-on, quelle est cette femme qui l'approche...* Oui, Jésus le sait, et c'est vous qui l'ignorez. Jésus seul connaît le cœur de la pécheresse, il en révèle d'un mot le repentir profond et l'amour parfait. *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.* Voilà le secret du présent, que les hommes ne connaissent pas, mais qui tombe de la bouche de Dieu. Le regard de Jésus s'étend ensuite à l'avenir: *Ne faites pas de peine à cette femme, dit-il à ceux qui la rudoyaient, car elle a fait une bonne œuvre envers moi. En répandant ce parfum sur mes pieds, elle a honoré ma sépulture. En vérité je vous le dis, partout où cet Évangile sera prêché, et il le sera dans tout le monde, ce qu'elle vient de faire sera célébré en mémoire d'elle* ¹.

Quelles prophéties! Il annonce en deux lignes sa mort, sa sépulture, la propagation de l'Évangile, l'adoration du monde. Mais cette adoration de l'Homme-Dieu crucifié, enseveli, et que Madeleine se proposera d'embaumer, est encore, ce semble, moins frappante que l'immortalité as-

¹ *Matth.*, xxvi, 10-31.

surée à la pécheresse de Jérusalem. Jésus vient de lui dire : Vous êtes pardonnée : c'est le ministère de Dieu même qu'il a rempli. Il ajoute : Vous serez bénie, vénérée, célébrée : c'est la reconnaissance de l'univers qu'il lui promet. Quelle nouvelle rencontre de la misère et de la miséricorde ! Quelle adorable attention de Dieu pour la pécheresse ! Y avait-il quelque espoir, je vous le demande, que cette femme devint immortelle et que sa gloire s'étendit dans le monde entier ! Et cependant jamais parole n'a eu un accomplissement plus précis ni plus littéral. Madeleine a été associée à la gloire de Jésus ; le nom de la pécheresse à celui du Saint des saints. Elle a des images, des temples, des autels ; les plus grandes cités l'ont choisie pour patronne ; dix-huit siècles de louanges et de gloire justifient avec un incomparable éclat la parole du Maître. Le jour où cette parole fut prononcée, Lutèce n'était pas encore, mais Jésus voyait déjà cette ville fameuse, comme il avait vu du haut de la montagne les royaumes du monde et toute leur gloire. Il voyait le plus grand capitaine des temps modernes entrer, comme Alexandre, dans cette nouvelle Babylone, y rapporter les trophées de ses conquêtes et bâtir à côté de son trône un temple dédié à la gloire. Napoléon tombe avant d'en avoir fait la dédicace, la destination change, mais l'inscription demeure : le temple sera dédié à la gloire. Ce n'est pas à la gloire que Napoléon a rêvée, c'est à la gloire que Jésus a prédite, à la gloire de Madeleine. Levez les yeux sur le fronton de l'édifice ; vous y verrez la pécheresse de Jérusalem aux pieds de Jésus. Ouvrez l'Évangile, vous y lirez ces paroles prophétiques, vérifiées jusque dans notre histoire, par la pensée involontaire d'un grand génie : *En vérité, partout où sera prêché l'Évangile, ce qu'elle a fait sera célébré en mémoire d'elle. C'est elle qui triomphe, c'est Lui qui l'a prédit !*

III. Mais ne parlons plus de prédictions particulières. Il est temps de demander à Jésus les destinées de la terre entière. Le judaïsme et la gentilité la partageaient alors en deux parties inégales; Jésus jette sur chacune d'elles un regard profond et règle leur sort jusqu'à la consommation des temps.

Écoutez ce que deviendront Jérusalem et la nation juive.

Jésus mena un jour ses disciples sur le mont des Oliviers, et, s'asseyant vis-à-vis du temple comme un autre grand-prêtre : *Ce que vous voyez*, dit-il à ses disciples, *un temps viendra où il sera tellement détruit qu'il n'en demeurera pas pierre sur pierre.*

Et comme on lui demandait l'époque de cet événement, il répondit : *Je vous le dis en vérité, cette génération ne passera point avant que ces choses ne soient accomplies* ¹. Puis il prédit le siège et le sac de Jérusalem, la ville foulée aux pieds par les Gentils, l'abomination de la désolation introduite dans le lieu saint, et la dispersion des Juifs dans l'univers entier.

Tout préoccupé de cette grande catastrophe, Jésus versait des larmes en entrant dans Jérusalem le jour des Rameaux : *Ah! si tu connaissais, dans ce temps qui t'est donné pour te repentir, ce qui pourrait t'apporter la paix!* Ce soin, qui le pressait dans son triomphe, ne le quitta point dans sa Passion. Comme on le menait au supplice, il se retourna vers les filles de Jérusalem, et, marquant pour la seconde fois la ruine imminente de la cité : *Ne pleurez point sur moi, mais sur vos enfants, car voici le jour où il sera dit bientôt : Heureuses les entrailles stériles! heureuses les mamelles qui n'ont point allaité* ².

Trente ans, en effet, ne sont pas écoulés, que la prophétie commence à s'accomplir. C'était le temps où la nation juive presque toute entière était assemblée à Jé-

¹ Luc., XIX, 44.

² Luc., XXVII, 28-30.

rusalem pour célébrer la fête de Pâques. Titus, fils de Vespasien, résolut, pour mettre fin aux révoltes de ce peuple indomptable, de l'enfermer dans ses propres murailles. Il les environna d'une effroyable circonvallation, décrite par Josèphe et par Suétone après l'évènement, mais prédite à la lettre par ces paroles de Jésus : *Il viendra un temps où tes ennemis t'environneront de tranchées et te resserreront de toutes parts* ¹. Les Juifs, au lieu de se réunir pour se défendre, se divisent en trois factions acharnées les unes contre les autres; la famine s'ajoute à la guerre; on égorge les vieillards pour arracher à des bouches inutiles le pain nécessaire aux défenseurs de la cité; les femmes en viennent jusqu'à dévorer leurs propres enfants, et celles qui sont stériles connaissent alors le triste bonheur que Jésus leur a prédit!

Aux récits de ces maux, Titus frémit d'horreur. L'historien Josèphe, qu'il députe aux Juifs, les invite à se rendre. « Sauvez, leur dit-il avec toute la force de son éloquence, sauvez ce temple que les Romains respectent. » Éloquence inutile! Le temple est condamné! L'assaut se donne; la ville est prise, onze cent mille Juifs y périssent, le sang enivre le soldat, le prince promène les aigles de l'empire sous les portiques sacrés, où jamais idoles n'avaient pénétré, et où Caligula avait essayé en vain de placer sa statue. Titus, satisfait, a fermement résolu de conserver le temple comme un monument de sa victoire. Dessein inutile! le temple est condamné. Il a vu l'abomination de la désolation, puisque les faux-dieux viennent d'y être portés en triomphe; ses destins sont accomplis; qu'il périsse! Malgré les ordres du prince, malgré les précautions qui les accompagnent, malgré les désirs des Romains, qui eussent mieux aimé piller tant de richesses que de les voir dévorées par l'incendie, un soldat, poussé par une inspiration

¹ *Luc*, XIX, 43.

divine, parvient à l'aide de ses compagnons à une fenê-
tre du temple et y jette un tison ardent qui l'enflamme
aussitot. Titus accourt pour éteindre le feu; les Juifs se
joignent aux Romains; efforts inutiles! inutile concert!
Le temple est condamné, le temple s'abîme sous les
mains qui veulent le sauver, le temple est ruiné de fond
en comble!

Cependant il manque un trait à l'accomplissement de
l'oracle, les flammes n'ont pu pénétrer au sein de la terre,
et les premières pierres de l'édifice, recouvertes par le
sol ensemençé, restaient encore enfouies. N'en soyez
pas en peine. Trois siècles après, Julien a résolu de faire
mentir l'Évangile en rebâtissant le temple. Venez, Juifs
et païens, l'Apostat vous appelle; venez, rejoignez-vous
des bouts de l'univers, unissez vos efforts et faites réus-
sir l'entreprise. L'or, les bras, le zèle, la puissance, tout
la favorise. Des familles entières vendent leur vaisselle
d'argent ou la refondent pour faire faire des bêches et
des truelles. Des femmes juives apportent le prix de
leurs pierreries et de leurs bijoux; d'autres, mêlées aux
ouvriers, portent l'enthousiasme jusqu'à recevoir dans
leurs robes les plus précieuses la terre tirée des dé-
combres. La direction de l'entreprise est confiée aux
fonctionnaires les plus élevés en grade, et Julien place
à leur tête Alype, comte d'Antioche, l'un des confidants
les plus intimes de la pensée impériale, qui partageait
toutes les préoccupations littéraires, politiques et reli-
gieuses de son maître. Les Juifs, ivres de joie et d'or-
gueil, s'imaginent que le jour de la vengeance et des re-
présailles est arrivé. Ils insultent et menacent les chré-
tiens en rentrant à Jérusalem. « Nous vous traiterons,
disaient-ils, comme les Romains nous ont traités autre-
fois, et nous raserons vos temples au niveau du sol. »
Inutile espérance! voyez l'évêque Cyrille passer avec un
dédaigneux sourire au milieu de cette foule émue. « Ils

ne mettront pas seulement une pierre sur une autre, disait-il sans s'émouvoir. » Cependant les travaux commencent. Les anciens fondements de l'édifice sont arrachés sans peine, tout est détruit, tout est dispersé : ce n'était que l'accomplissement de la prophétie. Encouragés par ce premier succès, les travailleurs tracent des fondations nouvelles. Peine inutile ! la terre s'ébranle, les vents se déchaînent, tout s'enfuit. On veut descendre plus avant, mais au moment où les instruments commencent à s'enfoncer dans la terre, de vastes globes de feu jaillissent du sol entr'ouvert et enveloppent les ouvriers dans un tourbillon de flamme et de fumée. L'entreprise est donc inutile ! Mais ni les Juifs, ni Julien, n'en veulent rien croire. Le premier effroi se dissipe, et on revient à la charge. Trois fois le feu s'échappe des terres ébouleées, trois fois les ouvriers tombent à genoux et poussent vers le ciel des cris de terreur. Aux prodiges qui éclatent pendant le jour succèdent les feux nocturnes et les foudroyantes apparitions : des globes de feu circulent en l'air et y dessinent la forme d'une croix ; l'empreinte en demeure marquée sur les objets voisins, on la trouve avec effroi jusque sur les habits des assistants. C'en est fait. Il faut abandonner l'ouvrage, et il n'en reste d'autre trace qu'une démolition plus complète du temple, et par conséquent un accomplissement plus littéral de la prophétie de Jésus-Christ. Le temple de Jérusalem est donc condamné sans retour. La clémence de Titus, l'aveuglement de la ville, l'apostasie de Julien, les efforts et l'enthousiasme des Juifs, tout justifie la prophétie. Vous venez d'entendre dans ce récit saint Grégoire de Nazianze ¹, saint Chrysostôme ², saint Ambroise, tous trois contemporains du prodige ; Ruffin, Théodoret, Sozomène ³ et Socrate, tous quatre historiens du temps.

¹ S. GREG. NAZ., *Or*, VI, 57.

² S. CHRYS. *contra Jud. et Gent.*, t. I, p. 709, 789 et 590.

³ Soz., v, 22.

Un païen du quatrième siècle, Ammien Marcellin ¹, l'un des principaux officiers de l'empereur, constate le fait ; un incrédule du dix-huitième siècle, Gibbon ², recueille tous ces témoignages et les déclare authentiques.

Mais qu'ai-je besoin d'invoquer l'histoire ? Ouvrez les yeux, et voyez où sont les Juifs ? Et que sont-ils ?

Citoyens déshérités, sans patrie, sans autels, sans sacrifice, ils ont abordé tous les peuples, et tous les peuples les regardent encore comme des étrangers. Ils abondent en Pologne, en Turquie, en Allemagne, en Hollande ; ils y possèdent de l'or, la terre, l'influence, et ils y demeurent les rebuts du monde. La Russie, la France, l'Angleterre, l'Amérique, ont eu beau leur donner droit de bourgeoisie et de cité, les mœurs publiques les repoussent quand les lois les accueillent. Qu'ils entrent en Perse, qu'ils fassent le négoce dans la Chine ou dans l'Inde, qu'ils fondent de brillants comptoirs à l'est ou à l'ouest du Gange, n'importe, même parmi les païens on voit en eux des esclaves. Ils ont foulé les neiges de la Sibérie et les sables brûlants de l'Afrique ; mais partout où l'empreinte de leur pied s'est gravée, ils laissent la trace de leur asservissement. D'un bout de la terre à l'autre on voit flotter leur tente, mais ce n'est plus Abraham et le fils de la promesse ; c'est Agar, l'épouse répudiée et l'enfant qu'elle emporte au désert.

Les voilà donc disséminés sur la terre comme les débris flottants d'un naufrage et loin de disparaître au milieu des nations ou de se mêler à elles, demeurant un peuple parfaitement distinct ; exposés partout aux mêmes insultes, au même mépris, à la même oppression ; capables, s'ils se réunissaient, d'envahir un vaste empire et d'y régner seuls, mais incapables de rien fonder ni de se réunir jamais ; cent fois bannis et cent fois de retour ; sans cesse dépouillés et s'enrichissant sans cesse ; tou-

1 AMM. MARC., XXIII, 1.

2 GIBBON, XXIII.

jours brisés, jamais rompus ; toujours écrasés et jamais anéantis ; faibles, craintifs, plongés dans la douleur au moindre vent qui souffle, souvent saisis de folie à la vue de leurs propres malheurs ; l'objet des railleries, des mépris, de l'aversion du genre humain, et continuant toujours d'être ce qu'ils ont été jusqu'à ce jour, en dépit des constitutions et des lois, la fable et le jouet de la terre entière. Un tel fait, par sa nature même ne défiait-il pas toute conjecture ? Quel autre que Dieu, qui possède une prescience parfaite a pu révéler cet état errant des Juifs, qui n'a point de bornes ni de termes, dévoiler toute leur destinée, et mettre à découvert leurs pensées et celles de leurs ennemis, dans tous les âges, chez tous les peuples et sous tous les soleils. Marche ! témoin de Dieu, marche sous le poids de l'anathème qui courbe ton front ! Marche, esclave du Christ, brave les rois qui t'oppriment et les peuples qui t'égorgent ! Ta chaîne est rivée au pied de la croix ; mais du pied de cet arbre elle t'emperte, d'un bout du monde à l'autre sans que tu puisses la rompre ni qu'elle puisse t'arrêter. Montre-toi partout, car tu ne peux te fixer nulle part ; va, grand déshérité des nations, continue à opposer au malheur un front d'airain et un cœur de bronze. Tu n'as plus de foyer, mais tu n'auras pas de tombe, et ta marche errante, qui dure depuis dix-huit siècles, sans chef, sans tabernacle, sans culte, ne s'achèvera qu'au jour où, revenu, après tant de voyages, à l'ombre du Calvaire, tu reconnaîtras ton crime, ton esclavage et ton Dieu.

Mais tandis que la synagogue, esclave, vagabonde et dispersée, demeure perpétuellement en marche à travers les nations, il est un autre établissement dont Jésus a prophétisé la fondation définitive et le règne éternel. Avec les nations païennes, que Jésus appelle à l'Évangile, il a fondé l'Église : *Tu es Pierre*, dit-il au chef des Apôtres, *et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les*

portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle... Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas ¹.

Venez voir l'enceinte de cette nouvelle Jérusalem, visitez-la le flambeau de l'histoire à la main, décidez enfin si les paroles prophétiques de Jésus-Christ sont pour elle un assez solide fondement.

Douze empereurs l'ont dépeuplée, avec trente édits, des milliers de bourreaux, des glaives, des scies, des chevalets, des ongles de fer, des hùchers et des échafauds. Le sang y a coulé pendant trois siècles, et le nombre des martyrs a dépassé douze millions ; on la disait épuisée et mourante ; mais le sang qu'elle avait versé était le ciment qui convenait à cette pierre mystérieuse.

L'hérésie vint après la persécution. Les bourreaux partageaient les corps, les sectaires divisèrent les âmes, et la pâleur du sépulcre sembla encore une fois se répandre sur l'Église. Il n'en était rien : chaque nouvel hérésiarque a fait naître un nouveau docteur. La Jérusalem nouvelle a triomphé des ennemis du dedans comme de ceux du dehors. Arius, Nestorius, Eutychès, Sergius, ont été bannis de son sein, et la cité est demeurée imprenable, parce qu'elle est demeurée sans tache.

La plume du sectaire s'était usée sur cette pierre ; la hache des barbares s'y est brisée à son tour. Que de fois on a cru qu'elle allait être ensevelie, tantôt sous les flots des hordes errantes qui avaient envahi l'Europe, tantôt dans les ténèbres de l'ignorance qui s'étendaient, avec la corruption des mœurs, sur le monde tout entier ! Il n'en était rien. Si Mahomet la menace, Pépin et Charlemagne la défendent ; si les empereurs d'Allemagne l'asservissent, Grégoire VII l'affranchit, et les croisades la font triompher.

¹ *Matth.*, xxiv, 25. .

Laissez sortir des portes de l'enfer Luther, Calvin, Henri VIII, l'Église tient en réserve les savants et les saints. Voici les François de Sales, les Vincent de Paul, les Ignace, les Xavier; la discipline refléurit, les hôpitaux s'ouvrent, les missions commencent; ce sont les miracles de la sainteté. Bossuet, Bellarmin, Bérulle, Huet, Fénelon régénèrent à la fois la philosophie, la théologie, l'éloquence, l'histoire : ce sont les miracles de la science. Et sous cette double escorte la pierre mystérieuse garde, en dépit de la Réforme, son assise éternelle.

Qu'ils viennent, à leur tour, ces philosophes qui se vantent d'affranchir la terre du joug de l'Église et qui croient écrire sur ses ruines. Les insensés! ils n'écrivaient que sur les ruines de leur patrie, et ils prenaient dans leur délire la France pour le monde. Mais non, notre France même, malgré ses fautes, ne sortira point de l'Église. Sur le sol rasé par la révolution française, les temples renaissent, la croix reparait, le prêtre relève la chaire, le cloître commence à refléurir. Encore une espérance trompée dans le cœur des impies! encore un siècle qui vient reconnaître et vérifier, après dix-huit siècles, les promesses d'immortalité que Jésus-Christ a faites à son Église.

La voilà, après les bourreaux et après les barbares, après Arius, après Julien, après Voltaire, la voilà, cette Église tant de fois condamnée, tant de fois mourante, tant de fois ensevelie dans la pensée des incrédules, et pourtant plus forte, plus vive, plus agissante que jamais. Elle seule s'est défendue, elle seule se corrige, elle seule a le secret de sa propre régénération. Le sang la cimente au lieu de l'épuiser; l'hérésie la retrempe au lieu de la diviser; le malheur ne saurait l'abattre, l'ingratitude ne saurait l'aigrir. Mettez-la au tombeau, si vous le voulez, elle ne craint point de succomber, ni sur un

point ni pour un jour. Il y a dix-huit siècles qu'elle meurt par le martyre, dix-huit siècles qu'elle renaît par la charité, car il y a dix-huit siècles que Jésus-Christ a garanti son immortalité et sa gloire, et qu'il lui a donné, en mourant et en ressuscitant, l'exemple de la mort et de la résurrection : *Resurgens non moritur* ¹.

Je prends donc à témoin des prophéties de Jésus-Christ, et le juif aveuglé et le païen converti. De quel côté que Jésus se tourne du haut de la croix, il trouve dès le commencement, à gauche le mauvais larron qui le maudit, c'est l'image du juif impénitent, à droite le bon larron qui le confesse, c'est l'image du païen éclairé, et dans la main de chacun d'eux l'attestation de sa parole. Étudiez à votre gré ou les errements miraculeux du judaïsme aboli, ou la miraculeuse conservation de l'Église établie; chacun de ces faits est un prodige; chacun de ces prodiges l'accomplissement d'une prophétie; chacune de ces prophéties la parole d'un Dieu.

Écoutez maintenant le langage que saint Augustin fait tenir à Jésus-Christ placé entre ces deux peuples, l'un toujours réprouvé, l'autre toujours attiré.

« Entrons en compte si vous le voulez; vous avez mes prophéties entre les mains; voyez tout ce que j'ai accompli, et en combien de points j'ai dégagé ma parole.

« J'avais promis de mourir, de ressusciter, de monter aux cieux et de vous envoyer le Saint-Esprit : je l'ai fait.

« Quand ces premières prophéties se sont vérifiées, une doctrine aussi incroyable que celle de la croix n'avait pas encore été persuadée au genre humain par une poignée d'ignorants, et de grossiers pêcheurs n'avaient point encore pris le monde dans leurs filets : je l'ai annoncé, je l'ai fait.

¹ Rom., VI, 9.

« Le peuple juif n'avait point encore été rejeté, et on ne l'avait point vu errant et dispersé dans le monde : je n'avais prédit, je l'ai fait.

« Les Gentils n'avaient point encore cru en moi, et les idoles des nations n'avaient point encore été exterminées de la terre : je l'avais prédit, je l'ai fait.

« Mon Église n'existait point encore. J'ai promis de la fonder sur la pierre et de la faire durer toujours. Encore un article à rayer ; elle a duré pendant trois siècles de persécutions, elle dure, vous la voyez, elle durera, je l'ai prédit, je le ferai. »

Ainsi parlait Jésus-Christ par la voix de saint Augustin aux chrétiens du cinquième siècle. Depuis cette époque, les prédictions continuent à s'accomplir avec le même ordre et à se vérifier avec la même exactitude. Le monde n'a pas cessé de poursuivre et de détester l'apostolat, et Jésus-Christ n'a pas cessé de le soutenir et de le glorifier. Le juif n'a pas cessé d'être aveugle, et le païen ne cesse pas de se convertir. La synagogue n'a pas cessé d'être rejetée, et l'Église ne cesse pas de combattre, de s'étendre, de vaincre, de triompher. Marche donc jusqu'à la dernière heure, juif aveugle, Jésus te réprouve encore ; entre jusqu'à la dernière heure dans cette Église militante, païen choisi, Jésus t'appelle et te presse toujours ; mais quand cette heure aura sonné, Juifs et païens, vous tomberez ensemble au pied de sa croix.

C'est alors que s'accompliront les dernières prophéties du Sauveur. Nous verrons ce qu'il nous a promis, ce qu'il ne nous a pas encore donné, mais ce qui se vérifiera aussi exactement que tout le reste ; la résurrection des morts, le jugement dernier, la vie future, la nouvelle terre, les nouveaux cieux, l'éternité, car il a dit : *Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront jamais* ¹.

¹ I Matth., xiv, 35.

QUATORZIÈME CONFÉRENCE

DU

TÉMOIGNAGE QUE SE REND L'HOMME-DIEU

Qu'est-ce que Jésus-Christ ? Nous avons déjà répondu : C'est un Saint, un Docteur, un Thaumaturge, un Prophète.

Le Saint est sans comparaison, sans antécédents, sans ombre, à la fois incréé et créateur. Ce Saint, c'est Dieu.

Le Docteur se révèle par le ton qu'il prend, le style qu'il emploie, l'auditoire auquel il s'adresse, voilà pour la forme ; par la vérité qu'il enseigne et la charité qu'il inspire, voilà pour le fonds. Ce Docteur, c'est Dieu.

Le Thaumaturge a pour témoin de ses miracles le peuple chez qui le Messie devait naître, pour objet de ses miracles les signes que la Trinité seule peut opérer, pour garantie de ses miracles, l'impuissance de toutes les sciences et de tous les siècles à les expliquer ou à les reproduire. Ce Thaumaturge, c'est Dieu.

Le Prophète se prédit lui-même avec une concision sans exemple ; il révèle les pensées et les projets de ses apôtres et de ses ennemis avec une sûreté sans égale ; il ordonne dans les lointaines profondeurs de l'avenir, les

destinées de la Synagogue et de l'Église, c'est-à-dire du monde entier, avec une autorité sans limites. Ce Prophète, c'est Dieu.

Dans toutes ces considérations, après avoir exposé sa sainteté, sa doctrine, ses miracles et ses prophéties, nous avons été invinciblement conduits à le reconnaître pour Dieu. Ce soir, ce n'est pas nous qui proclamerons sa divinité, c'est lui-même.

Non-seulement il a mené une vie divine, prêché une doctrine divine, opéré des œuvres divines et fait des prédictions divines ; mais, afin de dissiper jusqu'à l'ombre du doute et la possibilité de l'illusion, Jésus-Christ qui se montre Saint, Docteur, Thaumaturge et Prophète à un degré où personne ne l'a ni prévenu ni imité ; Jésus-Christ, qui à ces quatre titres doit être déjà quatre fois proclamé Dieu, vient lui-même se rendre témoignage et dire : Dieu, c'est moi.

Consultons sur cette affirmation, l'histoire, l'Évangile, la raison.

L'histoire nous dira : *C'est une affirmation unique.*

L'Évangile : *C'est une affirmation authentique.*

La raison : *C'est une affirmation décisive.*

L'histoire admire le fait, l'Évangile le constate, la raison le juge, et le dernier mot de cette Conférence, sera encore celui-ci : *Jésus-Christ s'affirme Dieu, donc il est Dieu.*

I. Qu'un homme de chair et d'os comme nous, ayant tous les besoins de la vie comme nous, sujet comme nous à toutes les terreurs de la mort, vienne dire à ses semblables : Adorez-moi, je suis Dieu, voilà une affirmation qui est sans exemple dans l'histoire, même la plus reculée et la plus fabuleuse.

Cherchez au fond des plus vieilles et des plus obscures traditions de l'Inde, cet homme ne se trouve pas.

Ce sont des narrations sans corps, des siècles sans dates, un abîme de conceptions grossières et d'incarnations misérables dont le panthéisme est le fond et auxquelles les démons prêtent leurs prestiges. Mais il ne s'est pas élevé au-dessus de cet abîme une voix assez forte, ni assez hardie pour prononcer ces deux mots qui n'appartiennent qu'à Dieu : *Je suis Celui qui suis : Ego sum qui sum.*

Interrogez l'idolâtrie des anciens ; elle peuple le ciel des héros qu'elle a admirés et elle leur donne une part dans les attributs divins : à celui-là le gouvernement de l'air, à celui-ci l'empire des flots. Les montagnes, les fleuves, les forêts, ont chacun leur dieu ; c'est un dieu qui souffle dans les zéphirs, et qui s'épanouit dans les fleurs ; c'est un dieu qui anime les étoiles et qui dirige la course des matelots. Mais ni Jupiter, ni Pluton, ni Hercule, ni Pollux, ne se sont dits dieux pendant leur vie, et la grossière superstition qui les a défiés en souvenir de leurs bienfaits, de leurs crimes ou de leurs conquêtes, n'a pas osé écrire sur le piédestal de leur statue autre chose que le nom propre d'une idole. On les disait des dieux, mais on ne disait d'aucun d'eux : Il est celui qui est, parce qu'aucun d'eux n'avait dit de lui-même : *Je suis Celui qui suis : Ego sum qui sum.*

Eh bien ! ce que l'ignorance et la superstition n'ont pas même osé rêver, la politique le rêvera-t-elle ? Pas davantage. Cependant, à mesure que les empires se fondent, la fable s'enrichit de nouvelles superstitions. Babylone et Memphis placent dans leurs temples la statue de leurs premiers rois ; Lycurgue et Solon invoquent l'autorité de l'oracle de Delphes pour consacrer la législation de Sparte et d'Athènes ; Rome défie son fondateur aussitôt qu'elle l'a assassiné, et Numa se déclare inspiré par la nymphe Egérie. Voilà la politique humaine ; elle veut faire croire qu'elle entretient un commerce avec le

Ciel, elle invente des oracles, elle promet au nom de la Providence d'immortelles destinées. C'est ainsi qu'on donne des lois et qu'on fonde un empire. On dit : Dieu m'inspire, on ne dit pas : Je suis dieu. L'homme croit à l'inspiration, mais il répugne à l'extravagance et à la folie.

Le génie des conquérants a-t-il fait du moins, dans son délire, ce que la sagesse des législateurs avait évité ? Je vois Alexandre entrer dans le temple de Jupiter Ammon. Il se rappelle que Bacchus et Hercule ont été déclarés fils du maître du tonnerre, et il vient demander au grand-prêtre d'attacher à son front les rayons de cette gloire antique. Il ne prend point le titre de dieu, il le demande. Ce fut d'ailleurs une cérémonie et rien de plus. Ni Alexandre, ni son armée, ni ses historiens, ne la prirent au sérieux, et l'oracle, qui s'y prêta, n'y vit rien de grave que le danger de désobéir au héros. Ce titre, demandé par l'orgueil, répété par l'adulation, salué par un fugitif enthousiasme, ne dura pas même autant que sa vie, qui fut fort courte, et quand Alexandre expira à Babylone, la fumée de l'encens qu'on avait brûlé devant lui était déjà assez dissipée pour ne laisser voir sur ses lèvres que les sinistres prédictions de l'avenir, dans son esprit que l'image de l'affreux désordre qui devait suivre sa mort.

Après le délire des conquêtes servi par la flatterie, voici le délire de la puissance servi par la bassesse. Maîtres du monde, les Césars usurpent les honneurs divins. Vous avez lu cent fois les détails de leur apothéose, et vous avez pu vous convaincre que ce n'était qu'une basse adulation à laquelle ils ne croyaient pas eux-mêmes. Auguste souriait autant qu'Horace aux vers qui le faisaient asseoir à la table des dieux. Caligula, que l'histoire a appelé le sophiste de la cruauté, faisait conduire également au supplice et les courtisans qui pleu-

raient sa sœur et ceux qui ne la pleuraient pas , ceux-là parce qu'elle était déesse , ceux-ci parce qu'elle était sa sœur. Et quand Néron, à qui on avait élevé encore plus de statues qu'il n'avait commis de crimes , se vit obligé de mettre fin à ses jours , il ne s'écria pas : Quel dieu va périr ! mais : Quel musicien le monde va perdre : *Qualis artifex pereo !*

Descendez quelques siècles encore. Mahomet s'annonce, et son nom vous rappelle toutes les audaces de l'imposture. En quoi n'a-t-il pas menti ? Qui n'a-t-il pas trompé ? Il prétend converser avec l'ange Gabriel ; il fait passer pour autant d'extases les crises d'une nature malade et pervertie ; il entraîne, il subjugué l'ignorance, la corruption, l'intérêt ; toutes les ténèbres et toutes les passions, liguées ensemble, servent sa cause. Eh bien ! malgré la complicité si facile, si naturelle et si prompte qu'il eût trouvée autour de lui dans les hommes et les temps, Mahomet ne s'est point dit dieu, mais envoyé de Dieu.

Non, vous aurez beau interroger, de siècle en siècle et de peuple en peuple, les mystères de la superstition, de l'ignorance et de l'idolâtrie, les artifices de la politique, le délire des conquérants, l'ivresse de la puissance, les hardiesses de l'imposture, vous ne trouverez qu'un seul homme qui ait osé dire : Dieu, c'est moi.

Et dans quel siècle ce langage a-t-il été tenu ? Dans le siècle le plus éclairé et le plus perverti de toute l'antiquité païenne, quand la critique s'exerçait sur toutes les croyances, quand on raillait les idoles en les encensant, quand le Panthéon s'ouvrait à tous les cultes, quand le sentiment religieux, affaibli par le scandale de tant d'apothéoses, ne laissait plus de place dans l'âme humaine qu'à l'orgueil du stoïcisme le plus effronté ou à l'indifférence de l'épicurisme le plus voluptueux. Qu'est-ce pour Athènes et pour Rome qu'un Dieu nouveau,

sinon l'occasion d'en rire? Jamais titre pouvait-il paraître plus maladroit, plus compromettant, plus ridicule aux yeux des païens?

Mais chez quel peuple ce Dieu s'annonce-t-il? Chez les Juifs! c'est-à-dire dans la nation que Dieu lui même avait instituée pour le connaître, l'adorer et le servir. Dieu lui avait dit en la tirant de l'Égypte : *Je suis le seul Dieu, et tu n'en adoreras point d'autre que moi*¹. Dieu avait gravé son nom en tête des tables du Sinaï qu'il avait remises aux mains d'Israël. Dieu avait rendu la nation entière singulièrement attentive à tout ce qui pouvait porter atteinte à ce dogme fondamental. Dieu lui avait inspiré la plus fière et la plus indomptable jalousie pour y veiller, le zèle le plus ardent pour le venger. Toucher à ce dogme, même de loin, c'était toucher à Moïse, au Sinaï, au temple, à tous les souvenirs d'Israël, à toutes ses traditions, à toutes ses habitudes, à tous ses respects. Si quelque être humain, en prenant le titre de Dieu, s'exposait au ridicule chez les païens, que devait-il être aux yeux des Juifs? Un ennemi du temple et de la loi, un profanateur du dogme, un blasphémateur, un impie, un sacrilège!

Et c'est dans ce siècle qu'un homme s'est rencontré pour dire aux païens : Je ne suis pas comme Jupiter, Minos ou Néron, un de vos dix mille dieux. Il n'y a qu'un Dieu, et ce Dieu, c'est moi.

Et c'est parmi ces Juifs que cet homme s'est levé pour leur dire : Il n'y a qu'un Dieu; c'est celui qui vous a tirés de l'Égypte, qui vous a nourris de la manne au désert, enseignés au Sinaï par la voix de Moïse, et établis par le ministère de Josué, de David et de Salomon, dans la terre de Chanaan. Mais ce Dieu, c'est moi.

N'avais-je pas raison d'avancer que cette affirmation est unique dans l'histoire?

¹ Ex. xx, 5.

Or, cette affirmation, qui l'a faite? c'est Jésus. Quel est le livre qui la constate? c'est l'Évangile.

* Ouvrez, lisez et jugez si elle est authentique.

II. Jésus-Christ révèle sa divinité dans ses paroles comme le soleil révèle sa clarté par ses rayons. Cette révélation déborde de ses lèvres sous toutes les formes, soit qu'il se compare aux autres, soit qu'il annonce sa propre grandeur, soit qu'il réponde aux questions qu'on lui adresse sur sa nature, soit qu'il prenne l'initiative pour la faire connaître lui-même.

Il se met au-dessus de Jonas et de Salomon, s'appliquant les prophéties de l'un et s'attribuant la sagesse de l'autre ¹; il déclare que *les prophètes et les rois ont désiré voir son avènement et ne l'ont point vu*, vérifiant ainsi leurs prédictions et se donnant comme l'objet de leurs vœux ²; il affirme qu'il *est plus grand que le temple*, voulant par là qu'on se fasse une idée de la sainteté qui réside en lui et de la vénération qu'on lui doit. *C'est lui*, dit-il encore, *que Moïse a annoncé* ³ et *qu'Abraham a vu de loin* ⁴; c'est lui qui proclame Jean-Baptiste *le plus grand des enfants des hommes*, parce que Jean-Baptiste a été choisi et envoyé pour lui préparer les voies ⁵; fils de David selon la chair, c'est lui qui fait observer que David lui-même l'a appelé en esprit *son Seigneur et son Dieu* ⁶.

Ce ne sont là toutefois que les plus faibles accents de cette voix qui n'a pas encore été entendue ici-bas. Il s'attribue les opérations de Dieu et les droits qui n'appartiennent qu'à Dieu même. Ainsi, après avoir déclaré *qu'il a le pouvoir de remettre les péchés* ⁷, il exerce ce pouvoir en son nom personnel ⁸; il le transmet, sans

1 *Matth.*, XII, 41.

2 *Matth.*, XII, 17.

3 *Joann.*, V, 46.

4 *Id.*, VIII, 53, 54, 55.

5 *Matth.*, XI, 10.

6 *Id.*, XII, 8.

7 *Luc.*, V, 24.

8 *Matth.*, IX, 2.

restriction ni réserve, à ses disciples 1; il dispose en maître du royaume de Dieu comme de son propre héritage 2; il promet à Pierre les clefs de ce royaume 3; il remet à la pécheresse de la cité les fautes qu'elle a commises, en récompense de l'amour qu'elle a pour lui 4.

Comme Dieu seul a le pouvoir d'absoudre, Dieu seul aussi a le pouvoir de juger. Or, Jésus-Christ s'annonce en mille circonstances comme le juge souverain, le juge unique des vivants et des morts 5, celui qui doit prononcer sur leur sort éternel avec une autorité absolue 6, et qui à la fin des temps viendra, précédé des anges, ses serviteurs, pour rendre à chacun selon ses œuvres dans l'éclat majestueux du dernier jugement 7.

Arbitre du pardon et juge des humains, Jésus se déclare aussi le maître de la religion. C'est à ce titre *qu'il dispose de tout, même du sabbat* 8, qu'il s'attribue les honneurs du culte suprême, qu'il veut être aimé plus que nos amis, plus que nos parents, plus que notre vie, plus que nous-mêmes 9. Ce n'est pas assez de l'aimer, il veut qu'on le prie comme on prie son Père 10. Ce n'est pas assez de le prier et de l'aimer, il faut l'adorer. Et il se laisse adorer par l'aveugle-né, par les saintes femmes, par ses disciples 11. Thomas le dernier de tous le reconnaît et l'adore à son tour en lui disant : *Mon Seigneur et mon Dieu* 12! Et Jésus-Christ, loin de repousser cette parole comme un blasphème, déclare heureux ceux qui, moins défiants que Thomas, ont cru et adoré avant d'avoir vu 13.

Allez maintenant et demandez à Jésus qui il est. Que

1 *Joann.*, xx, 23.

2 *Luc.*, xxix, 43.

3 *Matth.*, xvi, 19.

4 *Luc.*, vii, 50.

5 *Matth.*, xiii, 41.

6 *Id.*, xvii, 27.

7 *Id.*, xiii, 41.

8 *Matth.*, xii, 8.

9 *Id.*, x, 37-39.

10 *Joann.*, xiv, 13.

11 *Id.*, ix, 35.

12 *Matth.*, xxvii, 9.

13 *Joann.*, x, 48

dites-vous de vous-même, ô vous qui remettez les péchés, vous qui devez juger tous les hommes, vous qui vous attribuez les honneurs divins ? O Jésus, ne tenez plus nos esprits en suspens ; si vous êtes le Christ, dites-nous-le !

Et Jésus répond non-seulement : Je suis le Christ, mais le Christ, Fils de Dieu, mais Fils de Dieu égal à mon Père et un avec lui et avec le Saint-Esprit, immense comme lui, comme lui éternel. Je suis Dieu.

Ecoutez-le parler à ses disciples : Que pense-t-on de moi, leur demandait-il ? Ils répondirent : *Les uns croient que vous êtes Jean-Baptiste, les autres Elie, les autres Jérémie ou un des prophètes. — Et vous, dit Jésus, qui croyez-vous que je suis ? — Simon-Pierre, prenant la parole aussitôt, répondit : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant : Tu es christus, Filius Dei vivi. — Tu es bienheureux*, reprit Jésus, *de ce que ni la chair ni le sang ne t'ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans les cieux* ¹.

Son langage n'est pas moins clair devant les Juifs. Il leur enseigne son union avec son Père : *Mon père et moi nous ne sommes qu'un* ; et les Juifs veulent le lapider parce qu'il se fait égal à Dieu. Il leur déclare qu'il est *la lumière du monde* et les Juifs s'écrient aussitôt : *Mais qui êtes-vous donc ?* A cette question la divinité se révèle par un autre attribut : *Je suis le principe de toutes choses, moi qui vous parle*. Substance unique, science parfaite, principe indépendant, est-ce assez d'attributs ? Non, Jésus-Christ ajoute : *Abraham votre père a désiré avec ardeur me voir, il m'a vu et il s'est réjoui !* Eh ! quoi ! reprennent les Juifs vous n'avez pas encore cinquante ans, et vous avez vu Abraham ? Et Jésus leur dit : *En vérité, en vérité, avant qu'Abraham fût conçu, je suis*. Remarquez ce solécisme ; il est divin. Jésus ne dit pas *j'étais*, mais il dit *je suis* : *Antequam Abraham fieret, ego sum*. Pour se dé-

¹ Matth., xvi, 13-17.

finir lui-même ; il crée une langue qui n'appartient qu'à lui. *Avant* dit le passé : *je suis*, le présent. Dans la divinité, il n'y a ni passé ni futur, mais toujours le présent, toujours l'être. C'est la même voix qui avait dit à Moïse dans le même style : *Je suis Celui qui suis : Ego sum qui sum*¹. On entrevoit, à cet éclair, l'être unique, nécessaire, éternel : Dieu se dévoile.

Mais voici quelque chose de plus frappant encore : Jésus s'enseigne lui-même. Un jour Philippe lui demande à voir le Père ; Jésus lui répond par une parole qui démontre l'unité de nature dans le Père et le Fils : *Qui me voit, voit aussi le Père*². Puis, craignant que ses disciples ne confondent les trois personnes distinctes qui forment cette unité mystérieuse de la Trinité, il entreprend de les leur faire distinguer. C'est pour cela qu'il se compare sans cesse et au Père et au Saint-Esprit, en montrant comment ils existent l'un dans l'autre avec une indépendance parfaite et une distinction souveraine.

Écoutez comme il parle du Père : *Mon Père opère toujours et moi j'opère Tout ce que le Père fait, le Fils le fait semblablement. Le Père ressuscite les morts et les vivifie, de la même manière le Fils vivifie qui il lui plaît*³. Tantôt il dit : *Le Père est en moi et moi je suis dans le Père*⁴ ; tantôt il renverse la proposition, et il présente avec la même vérité leur unité de nature : *Je suis dans le Père et le Père est en moi*⁵.

Écoutez comme il parle de l'Esprit : *Je prierai le Père qu'il vous donne pour consolateur l'Esprit de vérité. L'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas, et ne le connaît pas, vous, vous le reconnaîtrez parce qu'il sera avec vous et en vous. L'Esprit-Saint, le consolateur que mon Père envoie en mon nom, vous ensei-*

1 Ex., III, 44.

2 Joann., XIV, 9.

3 Id., V, 17-26.

4 Joann., X, 38.

5 Ib., XIV, 10.

gnera toutes choses et renouvellera en vous tout ce que je vous aurait dit ¹.

Pouvait-on mieux rendre cette égalité, cette société, cette vie commune du Père, du Fils et du Saint-Esprit ? Ils sont ensemble, ils vivent ensemble ; ils se demandent, ils se prient, ils s'écoutent, ils s'inspirent, ils se manifestent l'un l'autre, ils disent les mêmes paroles. Le Père envoie le Fils ; le Père et le Fils envoient l'Esprit, et le Père, le Fils et l'Esprit, c'est tout un. Ainsi le divin Maître ne cherche pas en enseignant ce mystère à [inculper une formule dans l'intelligence, mais il raconte la vie et les opérations de la Sainte-Trinité. Et tout cet enseignement se conclut par cette parole décisive : *Vous croyez en Dieu ? Eh bien ! croyez en moi* ².

Une parole si nette, si précise, si répétée, a embarrassé le romancier français qui vient de nier la divinité de Jésus-Christ. Il a voulu ravir à notre divin Sauveur le témoignage qu'il se rend à lui-même, et voici les deux difficultés qu'il lui oppose.

« L'idée que Jésus s'est faite de sa nature ne vient pas de lui, dit-il, mais du dehors, et ses disciples la lui ont imposée peu à peu ³. »

Mais la première parole que l'Évangile rapporte de Jésus, c'est pour attester, dans le temple de Jérusalem, le nom et la gloire de son Père. Et à cette époque, il n'avait que douze ans.

Mais quand il s'enfonce au désert pour se préparer à sa mission, le tentateur vient lui dire : *Si tu es le Fils de Dieu*. Et à cette époque il n'avait pas de disciples.

Mais quand le savant Nicodème vient le trouver de nuit pour lui dire : *Je vois bien que vous êtes l'envoyé de Dieu*. Jésus ne se contente pas de ce titre, il prend celui de *Fils unique de Dieu*, et il enseigne que, pour être

¹ *Joann.*, xiv, 1.

² *Ib.*, xiv, 16 et seq.

³ *Vie de Jésus*, p. 242.

sauvé, il faut croire en lui comme à la seconde personne de la Sainte-Trinité. Ce n'est donc pas le disciple qui entraîne le maître, mais le maître qui forme et qui instruit le disciple ¹ ! La première erreur du romancier était déjà hardie ; voici la seconde, plus audacieuse encore.

« Sur quatre évangiles, il y en a trois, dit-il, où Jésus, loin de se dire Dieu, ne prend pas même le titre de Fils de Dieu. C'est saint Jean seul qui lui prête ce langage ². »

Qui ne croirait une assertion si hautaine ? Vérifions-la, elle s'évanouit au premier examen.

Saint Jean raconte seul, il est vrai, la génération éternelle du Verbe ; mais saint Mathieu y fait allusion en appliquant au Christ la prophétie de Michée qui avait annoncé d'avance ce profond mystère ³. N'est-ce pas la même pensée ?

Saint Jean seul a dit : Le Verbe a habité parmi nous ; mais saint Mathieu l'appelle, avec Isaïe, Emmanuel ou Dieu avec nous ⁴. N'est-ce pas la même expression ?

Saint Jean seul a dit : Le verbe est la lumière ; mais saint Mathieu ⁵ et saint Luc ⁶ déclarent que cette lumière se lève pour illuminer le monde. N'est-ce pas la même image ?

Voilà donc des témoignages analogues recueillis dans les quatre évangélistes : ce n'est pas assez ; vous aurez, en les comparant, des témoignages identiques.

Comment opposer au témoignage de saint Jean le silence de saint Mathieu, quand saint Mathieu prête à Jésus le langage suivant : *Toutes choses m'ont été données par mon Père, et nul ne connaît le Père, et nul ne connaît le Père que le Fils et celui à qui le Fils aura voulu le révéler* ⁷ ? Saint Jean cite-t-il des paroles plus graves ?

1 Joann., III.

2 Vie de Jésus, p. 245, note 2.

3 Mich., II, 4.

4 Is., I, 22-23.

5 Matth., IV, 15.

6 Luc., I, 78.

7 Matth., XI, 27.

Comment invoquer le silence de saint Luc et de saint Marc sur la divinité de Jésus-Christ, quand on lit dans ces évangélistes le récit du baptême de Notre-Seigneur, quand on voit dans leur texte le ciel s'ouvrir deux fois, soit pour reconnaître Jésus, soit pour le recevoir, le jour de ce baptême, le ciel laisser tomber ces mots qui ne peuvent venir que de Dieu : *Celui-là est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le* ¹; le jour de l'Ascension, il laisse voir Jésus assis à la droite du Père, qui le glorifie dans les splendeurs éternelles. Saint Jean cite-t-il des traits plus lumineux ?

Mais il y a quelque chose de plus solennel encore : c'est l'accord de saint Mathieu, de saint Luc et de saint Marc sur la réponse que fit Jésus dans la circonstance la plus grave et la plus importante de sa vie. Traduit devant Caïphe, il prend hautement le titre de Dieu aux yeux du grand-prêtre, c'est-à-dire aux yeux de l'autorité la plus haute qu'il y eût alors sur la terre, puisqu'elle était, de par le ciel, instituée pour garder le dogme fondamental de l'unité de Dieu. Vous trouvez cette scène d'abord dans saint Mathieu ². *Je t'adjure, par le Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.* Jésus répond : *Vous l'avez dit.*

Une telle réponse vous paraît-elle douteuse ? Ouvrez saint Marc, qui vous l'explique ³ : *Es-tu le Christ, le Fils du Dieu béni ?* Jésus répond : *Je le suis.*

Avez-vous quelque doute sur saint Marc ? Voici le texte de saint Luc sur le même sujet ⁴ : *Tu es donc le Fils de Dieu ?* Jésus répond : *Vous l'avez dit : je le suis.*

Eh bien ! vous venez de l'entendre, en saint Luc comme en saint Marc, en saint Marc comme en saint Mathieu, Jésus de sa propre bouche se déclare le Fils de Dieu.

¹ *Marc.*, II, *Luc*, III, 22.

² *Matth.*, XXVI, 63.

³ *Marc*, XIV, 61-64.

⁴ *Luc*, XXII, 70.

Ah! ce n'est plus ici Caïphe qui m'occupe, ce ne sont plus les Juifs que je vois! Que les Juifs s'écrient après cette parole de Jésus : *Qu'avons-nous besoin de témoins? nous venons de l'entendre nous-mêmes de sa propre bouche.* Que le grand-prêtre déchire ses vêtements et déclare que *Jésus a blasphémé.* Tout cela est naturel, vraisemblable, éclatant de vérité. Mais qu'en présence de ces textes si graves, si affirmatifs, si parfaitement d'accord, un sophiste qui connaît ces textes aussi bien que nous, les oublie tout à coup et écrive de sang-froid : « C'est seulement dans l'Évangile de saint Jean que Jésus se sert de l'expression de Fils de Dieu en parlant de lui-même ¹, » ah! devant une telle audace, mon indignation ne se contient plus, j'en prends les Juifs à témoin, j'en atteste la robe déchirée de ce pontife qui crie au scandale et au blasphème, et avec ces pharisiens qui poursuivent Jésus-Christ parce qu'il s'est dit Dieu, avec ce grand-prêtre qui le condamne pour ce même motif, avec ces trois évangélistes qui ont rapporté tous trois ce témoignage, avec toutes les générations qui ont lu depuis dix-huit siècles ces trois évangiles, oui, je le déclare, autant il est vrai que trois et un font quatre, autant il est vrai que saint Marc, saint Mathieu et saint Luc parlent comme saint Jean, et autant il est vrai que le roman moderne n'est qu'un tissu de faussetés, autant il est vrai que Jésus-Christ s'est dit Dieu partout et toujours! Anathème au mensonge! gloire à la vérité.

III. Il faut conclure, et c'est à votre raison que je le demande.

Jésus-Christ s'est dit Dieu. Or, cette parole est celle de la folie, du mensonge, ou de la vérité même.

C'est le comble de la démence, si, n'étant pas Dieu, Jésus a cru l'être.

¹ Vie de Jésus, p. 353.

C'est le comble de l'imposture, si, ne se croyant pas Dieu, Jésus a voulu passer pour l'être.

C'est le comble de la vérité, s'il est Dieu comme il le croit et comme il le dit.

Voilà donc la raison humaine en face de trois issues, et il faut choisir :

Ou la folie de Jésus-Christ, ou l'imposture de Jésus-Christ, ou la divinité de Jésus-Christ.

La folie de Jésus-Christ : Mais à mesure que je prononce ces mots, votre esprit les désavoue, et vous ne voulez pas vous arrêter un seul instant à les accorder ensemble. Ce serait dire que l'on peut être fou et paraître le plus sage des hommes ; que l'on peut être fou et enseigner la sagesse ; que l'on peut être fou et persuader la pratique de la sagesse ; que l'on peut être fou et établir le règne de la sagesse ; que l'on peut être fou et perpétuer depuis dix-huit siècles la durée de la sagesse ; que l'on peut être fou et cependant devenir l'arbitre, le législateur, le souverain, le Dieu du monde entier. Non, ce n'est pas seulement Jésus-Christ, mais ses disciples, ses ennemis, les juifs, les païens, les peuples civilisés, les peuples barbares, les savants, les artistes, les héros, les saints, les siècles, la terre, qu'il faudrait accuser de folie.

L'imposture de Jésus-Christ ! Ah ! je le sens encore, vous m'arrêtez et vous me dites : Mais son caractère, son honneur, sa vertu, sa sainteté, tout dément cette hypothèse. Et cependant c'est ce qu'ont supposé, sans y prendre garde tous ceux qui, dans le siècle dernier, n'ont vu en lui qu'un juste et un sage, et qui ont discerné d'hypocrites louanges à sa vertu en niant sa divinité. Ainsi, après le langage qu'il a tenu, s'il n'est pas Dieu, il n'est ni juste, ni saint, ni grand, ni sage ; il n'est digne ni d'estime, ni de louange ; quand il demande des autels, c'est le mépris qu'on lui doit ; quand il se fait adorer, c'est un sacrilège qu'il commet ; quand il parle de son royaume, c'est une usurpation

qu'il médite; quand il invoque son Père et qu'il se dit Dieu avec lui, c'est la dernière audace de l'impiété, de la scélératesse et du blasphème. Allons! soyez franc, déchirez toutes les pages de l'Évangile, flétrissez cette vie, cette doctrine, ces miracles, osez voir en Jésus-Christ le menteur, l'usurpateur, le blasphémateur et le sacrilège!

Mais non, ils n'oseront pas, et voilà que le romancier que nous combattons, après avoir fait de lui le plus sage et le plus éclairé des hommes, insinue naïvement et comme une chose naturelle, que ce législateur sublime, dans l'intérêt même du genre humain qu'il voulait instruire, s'est dit Dieu un peu plus qu'il ne croyait l'être. Il l'en excuse aussitôt, car « celui, dit-il, qui prend l'humanité avec ses illusions et qui cherche à agir sur elle, ne saurait être blâmé ¹.... Bonne foi et imposture, dit-il encore, sont des mots qui dans notre conscience rigide s'opposent comme deux termes inconciliables ²... Mais en Orient il y a de l'un à l'autre mille fuites et mille détours ³. D'ailleurs, l'histoire est impossible, si l'on n'admet hautement qu'il y a pour la sincérité plusieurs mesures ⁴. Enfin, quand nous aurons fait avec nos scrupules ce que les héros ont fait avec leurs mensonges, nous aurons droit d'être sévères pour eux ⁵. »

M. F., à quoi se réduit cette page odieuse? A glorifier le mensonge pour insinuer que Jésus-Christ a pu mentir!

Nous répondons avec la conscience, avec l'honneur, avec l'humanité tout entière :

Arrière vos succès fondés sur le mensonge! Quiconque flatte les erreurs des peuples est un misérable. S'il est grand par le côté des services, il est odieux par le côté

1 *Vie de Jésus*, p. 233.

2 *Id.*, p. 252.

3 *Id.* p. 253.

4 *Vie de Jésus*, p. 252.

5 *Id.*, p. 253.

de l'imposture. La gloire ne saurait couvrir d'éclatantes fourberies.

Arrière votre sincérité à plusieurs mesures dans les récits historiques ! Faire du droit de mentir un des privilèges de l'historien, est aussi odieux et aussi immoral que de donner ce droit aux héros. Vous nous donnez par là la mesure de votre sincérité personnelle ; mais parce que vous avez menti pour calomnier Jésus, de quel droit osez-vous insinuer que Jésus a menti pour s'exalter lui-même ?

Arrière votre distinction entre la bonne foi de l'Occident et les mille fuites et les mille détours de l'Orient ! C'est en Occident, c'est dans la langue des Francs, c'est dans cette langue dont vous troublez la clarté et dont vous dénaturez le caractère, que vous essayez d'inaugurer la théorie du mensonge. C'est en Orient, c'est dans sa langue divine, que Jésus-Christ a donné l'exemple et la formule de la sincérité parfaite : « Quand vous parlez, dites seulement : Cela est, ou cela n'est pas : *Est ! est ! Non ! non !* »

Oui, après d'inutiles efforts de sophistique et d'incroyables détours de langage, après avoir insinué tantôt que Jésus-Christ pourrait bien avoir été insensé, tantôt qu'il pourrait bien avoir été légèrement menteur, vous n'osez affirmer ni la folie ni l'imposture.

Croire à la folie, impossible ! Ce serait admettre que la folie habite dans la sagesse.

Croire à l'imposture, impossible ! Ce serait admettre que le mensonge inspire et soutient la vertu.

Que reste-t-il donc à faire à la raison humaine. Un seul parti, mais un parti décisif.

Je la vois, cette raison, se présentant au pied du trône de Dieu : elle a pour escorte d'un côté la poésie, la peinture, l'éloquence, tous les arts qui n'ont pas cessé de chanter et de peindre les œuvres du Très-Haut, de l'autre les sciences qui ont mesuré les cieux, fouillé les entrailles

de la terre, étudié l'homme, fixé le commencement des temps, marqué les lois de la nature, fait voir partout le nom de l'Éternel. Elle a pour suite les soixante générations qui se sont succédé depuis dix-huit siècles sur la surface du globe. Elle a pour organes saint Augustin, saint Thomas et Bossuet, les trois plus vastes intelligences qui aient enseigné le monde depuis Jésus-Christ, et, s'adressant au Seigneur par la bouche de saint Augustin, le premier-né de ces trois grands hommes :

Dieu Tout-Puissant, s'écrie-t-elle, il y a dix-huit cents ans Jésus-Christ a apparu au monde avec tous les rayons de votre gloire. Sa vie a dépassé en sainteté tout ce que l'humanité pouvait imaginer de vertus ; sa doctrine a confondu tout ce qu'on avait entendu de sagesse ; il a fait des miracles plus étonnants que ceux des thaumaturges et des prédictions plus précises que toutes celles des prophètes. Cet homme s'est dit votre Fils unique, votre égal, un seul Dieu avec vous et avec le Saint-Esprit. Et sur la foi de sa vie, de sa doctrine, de ses miracles et de ses prophéties, nous l'avons cru parce qu'il l'a dit.

Nous l'avons cru : c'est pour l'affirmer et le dire après lui, que les savants et les poètes ont écrit et chanté, que les martyrs ont souffert, que les vierges se sont consacrées au silence et à la charité, que les prêtres ont immolé leur vie, que les anachorètes ont blanchi dans la pénitence, que la foi, le dévouement, l'héroïsme, continuent à peupler les deux mondes d'enfants au cœur pur, de jeunes gens au cœur fort, de mères au cœur vaillant et dévoué, de nations à l'esprit éclairé, aux grandes entreprises, à la magnanime politique, tous croyant en Jésus-Christ comme en votre Fils, adorant Jésus-Christ comme votre propre substance, aimant Jésus-Christ et vous aimant en lui parce qu'il a dit : *Mon Père et moi nous ne sommes qu'un.*

Et ce Jésus-Christ ne serait pas Dieu ! Et depuis dix-

huit siècles vous auriez partagé votre trône ou avec la folie ou avec l'imposture ! Et vous auriez accrédité cette erreur en laissant les miracles s'opérer au nom de Jésus-Christ, les saints se former sur le modèle de Jésus-Christ, l'Évangile se répandre et s'enraciner au nom de Jésus-Christ, les prophéties se vérifier selon la parole de Jésus-Christ ! Jésus-Christ aurait menti et votre silence mentirait avec lui !

Ah ! voilez-vous, splendeurs des astres ; anges saints, soyez dans le deuil, que le ciel et la terre s'abîment ; c'en est fait de la sagesse éternelle, puisqu'on peut la confondre avec la folie ; c'en est fait de la sainteté éternelle, puisqu'on peut la confondre avec l'imposture. Vérité, tu n'es plus qu'un mot ; justice, tu n'as plus de foudres ; Providence, tu es sans excuse : que Dieu cesse d'être Dieu, si Jésus-Christ lui-même n'est pas Dieu ! Ou bien, changez les lois de l'intelligence et les jugements de l'esprit humain, et montrez-moi enfin comment je puis échapper à cette inexorable alternative, ou à la folie de Jésus-Christ, ou à l'imposture de Jésus-Christ, ou à la divinité de Jésus-Christ.

Rassure-toi, ô homme, rien n'est changé ni aux attributs de Dieu ni aux lois de ta raison.

Ta raison le décide et Dieu l'approuve, dis-le hardiment, maintenant et toujours, *Jésus-Christ affirme qu'il est Dieu, donc il est Dieu.*

QUINZIÈME CONFÉRENCE

DU TESTAMENT DE L'HOMME-DIEU

Vous avez reconnu l'Homme-Dieu à sa sainteté, à sa doctrine, à ses miracles et à ses prophéties :

Sainteté incréée et créatrice ; doctrine dont la forme et le fond révèlent également la parole suprême et la vérité éternelle ; miracles au-dessus de tous les miracles, puisqu'ils éclatent avec une puissance sans exception et sans limites ; prophéties supérieures à toutes les prophéties, puisque la précision en égale l'étendue et qu'elles embrassent, dans cette étendue même, toute la terre, tous les peuples, tous les siècles. Après chacun de ces signes nous avons dit : Le doigt de Dieu est là.

Mais il convenait d'interroger Jésus-Christ sur sa propre nature. Nous l'avons fait et nous avons entendu de sa bouche une affirmation que l'histoire déclare unique dans ses annales, que l'Évangile déclare authentique dans toutes ses pages, que la raison déclare décisive dans toutes ses lois. Cette affirmation si merveilleuse, si certaine, si démonstrative est celle-ci : Dieu dit, Jésus-Christ c'est moi.

Après une affirmation soutenue par une vie si sainte,

une doctrine si parfaite, des miracles et des prophéties si dignes de Dieu, peut-il rester le moindre doute sur la divinité de Jésus-Christ.

Je viens cependant vous en apporter une nouvelle preuve, en lisant devant vous le testament de l'Homme-Dieu.

Cet acte, qui achève l'histoire de sa vie et qui prépare au récit de sa mort, renferme trois dispositions supérieures qu'un Dieu seul pouvait écrire.

Jésus-Christ nous a légué 1° *l'Eucharistie pour aliment* ; 2° *l'Église pour patrie* ; 3° *Marie pour mère*.

Legs immortels dont le dessein, la grandeur et l'exécution dépassent toutes les conceptions humaines et viennent attester les soins de la Providence éternelle.

I. Le premier vœu qu'un père forme pour ses enfants, c'est qu'ils ne manquent jamais de pain ; le premier legs qu'il leur fait dans son testament, c'est celui des biens temporels destinés à leur assurer leur subsistance de chaque jour. Mais le Père céleste a pour ses enfants d'autres préoccupations encore. Outre la vie passagère et terrestre à laquelle il a promis la rosée et le soleil qui font mûrir les épis dans les sillons, il y a une vie immortelle et divine née de la foi, entretenue par l'espérance, animée par la charité. C'est la vie de l'âme. Jésus-Christ est venu sur la terre pour la réveiller chez les uns, la répandre chez les autres et la faire circuler de siècle en siècle et de peuple en peuple, comme une sève qui s'étend, de branche en branche, dans un grand arbre et qui monte sans cesse de la racine aux extrémités, en suscitant partout les feuilles, les bourgeons, les fleurs et les fruits.

La vie spirituelle, dont il est la source, ne saurait se soutenir sans aliment. Il faut à l'âme comme au corps un pain qui la nourrisse. Ce pain spirituel, est le pre-

mier objet du testament de Jésus-Christ, parce que c'est le premier besoin et la première nécessité de ses enfants.

Avant de le donner, Jésus-Christ le révèle et le promet. Il enseignait les Juifs dans la synagogue de Capharnaüm, et c'était le lendemain du jour où le divin Sauveur, au moyen de cinq pains, avait rassasié plusieurs milliers de personnes. Le peuple, qui avait encore, pour ainsi dire, à la bouche l'ineffable saveur de ce pain miraculeux, ne pouvait se décider à quitter sa compagnie. Jésus-Christ profite de cette disposition pour lui laisser entrevoir le don qu'il ferait de lui-même, en élevant la pensée de son auditoire du souvenir d'une nourriture matérielle à l'espérance d'une nourriture spirituelle et divine. Les Juifs crurent qu'il parlait de la manne. Mais Jésus reprit : *Non, ce n'est pas là le vrai pain, le pain du ciel. Le vrai pain donnera la vie, non pas à un peuple seul, mais au monde entier. Panis enim Dei est, qui descendit de cælo et dat vitam mundo.* A cette parole, la foule s'écria : « Seigneur, hâtez-vous donc de nous donner ce pain, afin que nous n'ayons jamais faim à l'avenir. » Alors Jésus, prenant le ton et la majesté qui conviennent à la sagesse incréée, leur dit, sans métaphore et sans énigme : *Le pain de la vie éternelle, c'est moi : Ego sum, panis vivus.*

Vous l'entendez : Jésus se dit le pain vivant, descendu du ciel. Mais déjà les murmures éclatent. « Que dit-il donc, s'écrient les Juifs ! *N'est-ce pas là ce Jésus, le fils de l'ouvrier ? Et ne connaissons-nous pas son père et sa mère ?* »

Ces murmures ne troublent point le divin Maître. Il continue et révèle de plus en plus, avec autant de précision que d'éclat, le don qu'il va faire aux hommes. *Vos pères, dit-il aux Juifs, ont mangé la manne et ils sont morts. Pour moi, je suis le pain de vie descendu*

ciel. Quiconque mangera de ce pain ne mourra point, car le pain que je vais vous donner, c'est ma chair : Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vitâ.

Après des expressions si nettes, si précises, si énergiques, était-il permis encore de douter que Jésus ne promit sa chair en nourriture? L'assemblée se partage : *Litigabant ad invicem*. Les uns soutiennent que le Maître veut donner son corps à manger, les autres déclarent cette promesse illusoire et ce miracle impossible.

Or, que fait Jésus? Bien loin d'adoucir son langage, il renchérit encore sur le texte précédent : *Si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.*

Est-ce clair? Est-ce précis? Cependant, pour prévenir toute interprétation arbitraire, le divin Maître ajoute encore : *Ma chair est véritablement une nourriture et mon sang un breuvage. Quiconque mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et je demeure en lui.*

A mesure que le mystère se découvre, l'étonnement et le scandale augmentent. Voilà que les disciples se récrient à leur tour, et se mettent à raisonner avec orgueil; ils se disent entre eux : *Ce langage est dur, qui donc peut le comprendre.*

Mais Jésus veut les pousser à bout : *« Cela vous scandalise? Que sera-ce quand vous aurez vu le Fils de l'homme remonter au ciel? N'importe, le don que je vous promets ne vous sera pas moins présenté. Et pour le comprendre, ce n'est pas la chair qu'il faut croire : Ici tout est esprit et vie.*

C'est leur dire : Je vous laisserai mon corps et mon sang pour vous en nourrir, non d'une manière sensible et charnelle, mais d'une manière spirituelle, invisible, miraculeuse, sous les voiles d'un pain et d'un vin qui ne

seront plus. Ce grand mystère sera tout esprit par la manière dont il faudra le concevoir, il sera tout vie par les effets qu'il devra produire.

Voulez-vous savoir comment cette annonce fut accueillie? Continuez la lecture du texte. Le peuple s'éloigna de Jésus; une foule de ses disciples le quittèrent; les douze semblaient hésiter : *Et vous aussi*, leur dit le divin Maître, *vous voulez m'abandonner?* Mais là-dessus Pierre se lève; Pierre, la bouche des apôtres, Pierre, l'organe et le fondement de la foi : *Seigneur! que dites-vous? Vous seul avez les paroles de la vie éternelle. Quant à nous, nous savons que vous êtes le Christ, le fils de Dieu, le Sauveur du monde* ¹.

Quelle confession! comme elle est complète! comme elle est bien placée dans cette circonstance solennelle! Après avoir provoqué tant d'étonnements et tant de scandales, Jésus, à la fin de sa longue instruction, a trouvé enfin des âmes pour recevoir le legs qu'il va faire. Cette réponse du Prince des apôtres est l'acceptation régulière, formelle, authentique de la donation que médite l'Homme-Dieu.

Un an s'écoule, la Passion commence, le jour de la délivrance du legs est arrivé. Dans la nuit même où il devait être trahi, le Fils de l'homme, n'ayant avec lui que les douze apôtres, leur lave d'abord les pieds; puis, prenant dans ses mains l'un des pains de la Cène, il lève les yeux au ciel, rend grâces à son Père, bénit le pain, le rompt et le distribue à ses apôtres en leur disant : *Prenez et mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous*. Puis, prenant une coupe, il bénit le vin et l'offre aux apôtres en disant : *Ceci est mon sang, le sang du nouveau Testament, qui sera répandu pour vous*.

Comparez maintenant la promesse faite dans la synagogue de Capharnaüm avec le legs divin délivré dans le

¹ Joann., vi, 14-39.

cénacle de Jérusalem, et dites si dans ces deux passages Jésus-Christ ne se répond pas à lui-même pour se servir d'explication, de commentaire et de preuve.

Il a promis sa chair pour nourriture, et il dit en prenant du pain : *Ceci est mon corps*; il a promis son sang pour breuvage, et il dit en prenant du vin : *Ceci est mon sang*.

Il ne dit point : *Ce pain et ce vin*, mais *ceci*, pour indiquer clairement qu'il n'y a plus ni pain ni vin, mais une autre substance.

Il ne dit point : *Ici est mon corps, ici est mon sang*, pour qu'on ne croie pas qu'il enferme dans une substance étrangère et son corps et son sang.

Il ne dit pas seulement . *Mangez et buvez*, mais *mangez et buvez tous*, pour faire voir que ni ce corps ni ce sang ne sont divisés, mais que chacun recevra Dieu tout entier.

Il ne dit pas seulement : *Mon corps et mon sang*, mais *ce corps qui va être livré, ce sang qui va être répandu*, pour enseigner au monde qu'il n'y a aucune différence substantielle entre le sacrifice du Calvaire et celui de la Cène; qu'ici et là est le même corps, coule le même sang, s'offre la même victime, et qu'on ne peut pas plus douter de la merveille qui se cache aux yeux, que du supplice qui aura les yeux pour témoins.

Mais Jésus ajoute : *Faites ceci en mémoire de moi*. Et par ces paroles il communique à ses apôtres et aux prêtres, leurs successeurs, l'ordre et le pouvoir de convertir le pain en son corps et le vin en son sang, de continuer le même sacrifice et de distribuer à leur tour ce corps sacré, ce sang précieux, consacrés par les mêmes paroles toujours puissantes, toujours efficaces, toujours divines.

Il termine enfin par ces mots : *C'est ainsi que vous annoncerez le Testament et la mort de votre Maître jusqu'à son grand avènement*. Vous l'entendez, le legs de l'Eu-

charistie se perpétuera dans l'Église, et le sacerdoce qui en est le gardien ne finira qu'avec le monde. Jésus-Christ se promet et se donne lui-même. N'est-ce pas le miracle de la pensée incréée et de la sainteté unique? Jésus-Christ se donne tout entier, et il se donne à tous. N'est-ce pas le miracle de la puissance infinie et de l'amour immense? Jésus-Christ se donne tous les jours et se donnera toujours. N'est-ce pas le miracle de l'éternité même!

O sainte Eucharistie! ô legs adorable! qui atteste avec tant de magnificence la pensée, l'amour, la puissance, l'éternité de Jésus-Christ, as-tu cessé d'être un seul jour dans l'Église?

C'est pour l'abriter que les premiers chrétiens se sont enfermés pendant trois siècles dans le silence des catacombes, de peur que la chair et le sang du Testament ne fussent livrés aux mains des infidèles.

C'est pour le glorifier que les Césars devenus chrétiens sont descendus de leur prétoire et ont dressé des autels dans les grandes basiliques du monde converti.

C'est pour l'adorer avec une expression plus vive et plus touchante que l'architecture a varié et régénéré son style, que la sculpture a fait ployer le marbre et la pierre sous le poids d'un respect nouveau, et que la peinture a trouvé sur sa palette les couleurs, jusque-là inconnues, de la prière et de l'extase.

Mais sans sortir de cette métropole, interrogez-en les premières assises. Elles ont été placées sur les débris des temples païens, pour recevoir dans vos contrées le legs que Jésus-Christ vous avait fait. Étudiez ces pierres et les divers styles dont elles portent l'empreinte. Là c'est le dernier reste de l'enceinte primitive où Charlemagne envoya des tables d'or pour le sacrifice. Voici les arceaux romans du XII^e siècle, les élégantes galeries du XIV^e, les voûtes de l'âge suivant: témoignages suc-

cessifs de la sollicitude que montraient vos ancêtres pour embellir ou restaurer l'arche du testament. Jetez les yeux sur ces deux sanctuaires, où l'œil étonné trouve tant de souvenirs si différents d'âge et de caractère; si semblables par la pensée qui les a créés, si heureusement conservés par la main qui les a réunis. L'un vous laisse encore voir, au fond de son abside, la pierre auguste que le pape saint Léon IX est venu consacrer lui-même, il y a plus de huit cents ans, dans les murs de cette cité, pour recevoir l'hostie sainte; l'autre, ouvrage du dernier siècle, déploie autour du tabernacle les couleurs des marbres les plus riches et les toiles animées des grands peintres.

Mais à quoi bon invoquer la pierre et le bois? N'avons-nous pas, pour nous garantir la présence du divin trésor confié à notre foi, ces foules agenouillées dans nos temples, ces fronts qui s'inclinent, ces genoux qui fléchissent, ces yeux qui se dirigent vers l'autel? N'êtes-vous pas venus à la table sainte demander, le jour de votre première communion, la délivrance du legs de Jésus-Christ, et n'avez-vous pas appelé ce jour le plus beau de votre vie? Vos enfants ne viennent-ils pas s'y asseoir à leur tour pour recueillir le bénéfice du testament, à mesure que leur âge les appelle à en jouir, et ne sentez-vous pas, en les présentant vous-mêmes, se ranimer dans vos âmes toutes les joies de l'innocence à l'aspect de ce Dieu qui sort du tabernacle?

Et nous, ministres saints, nous sommes encore, dans toute la force et dans toute la vérité de l'expression, les exécuteurs testamentaires de Jésus-Christ, puisque c'est à nous qu'il a été dit : *Faites ceci en mémoire de moi*. Les prêtres des premiers temps allaient au martyre, les mains et les lèvres teintes du sang qu'ils avaient bu à l'autel, pour obtenir la force de verser le leur dans les supplices. Le sacerdoce n'a rien oublié ni de ses droits

ni de ses devoirs. Il accomplirait encore, avec la grâce de Dieu et au péril de sa vie, le ministère éternel dont il a reçu l'investiture. Comment ne pas nous rappeler qu'il y a quatre-vingts ans à peine, l'iniquité poursuivait et atteignait, à quelques pas d'ici, dans le secret de vos demeures, des prêtres qui portaient sur leur poitrine des hosties consacrées et qui les destinaient à la dernière communion des malades? Les saintes espèces, saisies entre leurs mains, ont paru aux yeux d'un tribunal de sang les preuves de leur criminelle fidélité. O prodige! elles les accusaient devant la révolution triomphante; elles les justifient aujourd'hui devant la postérité qui a recouvré la raison et la foi. Pourquoi ne le dirions-nous pas ici? On les a traitées comme des pièces de conviction à la charge des accusés; on les a enveloppées avec les pièces de la procédure dans les dossiers de ces odieux jugements; et, après avoir été ensevelies pendant tant d'années dans la poudre d'un greffe, elles viennent d'être retrouvées dans toute leur intégrité, à la gloire du Dieu qui a donné ce pain au monde pour nourriture, à l'honneur de ces prêtres, témoins et martyrs du testament de Jésus-Christ, à l'édification de la pieuse province qui, après avoir vu son Dieu échapper aux flammes de Faverney, le voit briser, d'une main non moins victorieuse, les verrous d'une prison séculaire ¹.

II. Voilà le premier legs du Sauveur, voici le second.

Après avoir donné à l'homme une nourriture, Jésus-Christ songea à lui faire une patrie. Sur le point de quitter le cénacle pour aller à la mort, il s'adressa à son Père en ces termes : « Mon Père, j'ai achevé l'œuvre dont vous m'avez chargé. J'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés. Maintenant je ne prie pas pour ceux-ci seulement, mais pour tous ceux qui

¹ Voir les Notes et Eclaircissements.

doivent croire en moi. Qu'ils soient un tous ensemble, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous ¹. »

Ainsi parla le Christ. Vous assistez à la création d'une nouvelle patrie et vous entendez battre les premières pulsations de son cœur. Cette patrie, considérée dans ses intérêts temporels, c'est l'humanité ; considérée dans ses intérêts éternels, c'est l'Église. C'est le droit de cité que Jésus lègue à ses enfants : le droit de la cité temporelle dans l'ordre politique et social ; le droit de la cité éternelle dans l'ordre spirituel et divin.

Où était alors le droit de cité ? Rome seule le possédait et le faisait valoir. Heureux qui pouvait s'en couvrir ! Les prisons s'ouvraient devant lui, les glaives s'écartaient de sa tête, il prenait fièrement le chemin de la ville aux sept collines, et il allait se faire juger comme un égal par ce peuple-roi qui avait mis les rois dans le silence et les peuples en esclavage. Et si ce droit superbe était violé, la victime n'avait qu'un cri à pousser : Je suis citoyen romain ! A ce mot, du golfe de Messine aux colonnes d'Hercule, l'indignation et l'horreur éclataient partout. Rome se levait, l'injure était vengée, et la terre entière rentrait dans la poussière et dans la stupeur.

Mais qu'était-ce que ce droit de cité ? Le privilège de vingt millions d'hommes libres exploité au préjudice de cent vingt millions d'esclaves. Voici, au contraire, un titre offert à tous les hommes : c'est le testament de Jésus-Christ. Il suffira de le déployer contre l'oppression et contre la barbarie, pour armer aussitôt le courage, l'équité, la civilisation. A ce cri : Je suis chrétien ! les papes, les rois, les peuples ont répondu en faisant les croisades, en délivrant la Grèce et l'Espagne, en affranchissant les côtes de l'Afrique, en rachetant les captifs,

¹ *Joann.*, xvii, 4-11.

en vengeant les missionnaires et en allant redemander leur sang aux tyrans qui osent encore le verser. Voilà les exécuteurs testamentaires que le Christ a trouvés pour assurer aux hommes le bénéfice de la patrie commune. Dites, n'est-ce pas là un grand rôle ! Et n'y a-t-il pas quelque justice à dire que c'est la France qui l'a revendiqué avec le plus de zèle et exercé avec le plus de succès ? Elle a été la première à la peine ; il est juste qu'elle soit aussi la première à l'honneur.

Au-dessus de ce droit tout chrétien mais tout terrestre, qui constitue l'humanité nouvelle et dont les nations sont les interprètes et les gardiennes, Jésus-Christ a créé, par son testament, un droit plus durable, plus profond, plus étendu. Il a légué à tous les hommes, au pauvre, à l'esclave, à l'abandonné, comme au riche, au puissant, au maître, un titre qui les fait concitoyens d'une cité éternelle, membres d'un corps mystique et spirituel, héritiers d'un royaume à venir. Cette patrie, plus grande encore que l'humanité, c'est l'Église. Le testament de Jésus-Christ est un lien qui rapproche, non-seulement d'un bout du monde à l'autre, mais des siècles les plus reculés de l'histoire aux siècles les plus lointains de l'avenir, sans distinction de fortune, d'âge, de race ou de langue, les hommes les plus divers, les plus opposés, les plus naturellement ennemis. Qu'importe qu'ils se connaissent ou qu'ils s'ignorent ? Ils n'en sont pas moins des frères, puisqu'ils sont unis entre eux et avec Dieu par Jésus-Christ dans l'amour et dans la vérité. Qu'importe qu'ils aient vécu dans un siècle ou dans un autre ? Ils n'en ont pas moins pour frères tous ceux qui, avant ou après eux, ont adoré ou adoreront encore le même Dieu par le même Jésus-Christ ! Cette patrie n'a de frontières nulle part : elle est plus grande que l'espace, puisqu'elle s'étend des splendeurs du ciel aux ténèbres du purgatoire et qu'elle remonte du purgatoire à la terre,

embrassant tout à la fois dans la même communion de prières et de suffrages, et le juste qui combat dans la cité des batailles, et le juste qui souffre dans la cité des expiations, et le juste qui triomphe dans la cité de la gloire. Elle n'aura dans ses annales d'autres limites que celles du temps, puisque chaque jour la naissance ajoute aux soldats de la terre, la mort aux justes du purgatoire, la délivrance aux élus du ciel. Voilà l'Église, la patrie des âmes. Ah ! ne soyez donc point surpris que nous venions vous dire : Hors de cette assemblée universelle des enfants de Dieu, il n'y a point de salut, parce qu'il n'y a point de patrie. Qui est juste lui appartient, qui n'est pas juste ne saurait lui appartenir. Rien que les justes, mais tous les justes, voilà ceux qui ne font qu'un entre eux et avec Dieu. Lors même qu'ils vivraient dans le schisme et dans l'hérésie, sous les lois d'une marâtre, loin du sein de l'Église catholique, qui est le corps visible de Jésus, ils appartiennent à son âme invisible par la bonne foi et les bonnes œuvres. Ce sont des proscrits que la faute de leurs pères a fait naître loin de la patrie, mais qui, en habitant une terre lointaine malgré eux n'ont rien perdu de leur nationalité ni de leurs droits. Nobles et pieux exilés, non, vous n'êtes point pour nous des étrangers, mais des concitoyens. Car c'est de vous aussi que Jésus-Christ a dit à son Père : *Qu'ils soient un, comme vous et moi nous sommes un.*

C'est pourquoi la reprise d'armes qui vient de se faire contre le christianisme a ému dans le monde entier non-seulement l'Église catholique, fille unique et véritable de Jésus-Christ, mais toutes les sectes qui se sont détachées d'elle et qu'elle a retranchées de sa communion en déplorant leur aveuglement. Au bruit du péril qui menace la religion, voyez comme les défenseurs apparaissent sur tous les points, auparavant invisibles à nos regards, où l'âme de l'Église se fait sentir encore. Salut,

frères séparés de l'antique Orient, qui avez rompu depuis tant de siècles le lien de l'unité, et vous qui, après l'avoir rejeté dans les derniers âges, n'avez pas abjuré toutefois le nom de Jésus-Christ, salut ! Grecs schismatiques, anglicans, protestants de tout nom, vous venez de Londres et de Genève, aussi bien que de Berlin, de Paris et de Moscou, au secours du dogme en péril. Vous sentez qu'il y va des derniers restes de la foi dans la lutte qui s'engage aujourd'hui; vous voulez venger le testament de notre commun maître; vous demandez votre place au poste du danger et de l'honneur. Le Ciel en soit béni ! Acceptez la main fraternelle que nous vous tendons du haut de cette chaire, et n'écoutez plus que le sentiment qui nous anime tous du même zèle dans l'intérêt de la même cause. Souffrez donc que je vous le dise avec Bossuet : « Que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, nous sommes vos frères. » Courage ! bannissez de vos synodes le ministre infidèle qui a trahi et renié Jésus-Christ. Par là vous ne faites que justifier nos conciles, reproduire leurs jugements et démontrer la nécessité de l'autorité infaillible à laquelle vous aviez essayé de vous soustraire. Entrez dans la lice de toutes parts. Nous reconnâtrons avec bonheur que Jésus-Christ a encore dans l'hérésie des esprits qui le comprennent, des cœurs qui l'aiment, des plumes qui le défendent. C'est la patrie des âmes, c'est l'Église, que vous servez à votre insu. Courage ! Dieu vous éclairera pendant que vous le vengerez avec autant d'éloquence que de valeur. Déjà je vois le Médiateur divin, prenant le sang de son testament, se présenter encore une fois devant son Père et lui dire, à l'aspect de ces phalanges qui s'avancent contre l'ennemi avec le même nom pour devise : *Qu'ils soient un tous ensemble, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous*¹.

1 Voir les Notes et Eclaircissements.

III. Les deux premiers legs que Jésus-Christ a faits à l'humanité lui avaient été délivrés dans le sacrifice de la Cène ; le dernier lui fut délivré dans le sacrifice de la croix.

Après avoir donné à ses enfants un pain céleste pour les nourrir et une patrie pour les défendre, Jésus-Christ, par le dernier acte de son testament, leur légua une mère pour les aimer.

Cette mère, c'est Marie.

Regardez la croix : Jésus-Christ y achève son holocauste. Il a les lèvres trempées de fiel, le cœur rassasié d'opprobres, le corps réduit aux dernières angoisses. Déjà il a prié pour ses bourreaux, réconcilié le bon larron, poussé vers son Père les derniers cris de son zèle. Un sort impie est jeté sur sa robe, ses vêtements sont partagés, il n'a plus rien. Que dis-je ? il lui reste sa Mère, et il va la donner ! N'est-ce pas la pensée d'un Dieu ?

Regardez autour de la croix : le monde entier y est représenté pour recevoir le legs divin. Ici les Romains, prémices du peuple gentil ; là, les habitants de Jérusalem, députation du peuple juif ; je vois les justes dans la personne des saintes femmes, et les pécheurs impénitents et convertis dans celle des larrons ; Madeleine écoute avec l'attitude humiliée qui convient à la pénitence, Jean avec la grave modestie que donne la virginité. Ainsi tous les peuples, tous les sexes, tous les états différents des âmes, sont appelés à cet acte solennel, qui est fait pour tous.

Regardez au pied de la croix : Marie y est debout. C'était sa place, et le spectacle qu'elle venait donner au monde était bien digne de la Mère d'un Dieu. Elle ne s'affaisse point, elle ne se voile point le visage, elle n'éclate point en pleurs et en sanglots, elle n'a ni paroles amères contre les bourreaux, ni lamentations sur le sort

de Jésus, ni désespoir pour elle-même. Elle se résigne, elle se tait, elle contemple, elle adore, elle est debout : *stabat!* Ah! lisez dans l'attitude sublime de Marie une nouvelle preuve de la divinité de Jésus. Non, il n'y a qu'un Dieu qui puisse avoir une telle mère. Telle mère, tel fils!

Or, écoutez les détails du testament. Jésus, dit le texte sacré, ayant vu sa Mère debout au pied de la croix à côté du disciple qu'il aimait, dit à Marie : *Femme, voilà votre fils*; puis il dit au disciple : *Voilà votre mère : Ecce filius tuus, ecce mater tua*. Par là il rend un fils à sa mère et une mère à son fils. Marie sera désormais la mère des hommes; l'humanité sera désormais la fille de Marie. Qui, je vous le demande, qui peut tester en ces termes, si ce n'est Dieu?

Qu'un mourant recommande son ami à sa mère ou sa mère à son ami, je le comprends, et cette recommandation sacrée demeurera présente jusqu'au dernier soupir à la mémoire de l'amitié. Mais il n'y a ici ni conseils, ni prière, ni charge officieuse; c'est un ordre. Il y a quelque chose de plus encore : c'est une création. La volonté toute-puissante crée aussitôt ce qu'elle veut; la parole suprême produit ce qu'elle énonce. Ce n'est plus la lumière qui jaillit du néant à la voix qui l'appelle; ce n'est plus le monde qui tombe des mains de Dieu en même temps que la parole tombe de sa voix; non, l'univers avec ses splendeurs et la lumière avec ses rayons ne sont rien auprès de cette création nouvelle. Voici quelque chose de plus étonnant, de plus magnifique, de plus sublime : c'est le cœur d'un fils, c'est le cœur d'une mère!

O prodige! ô mystère! ô enfantement! A ce mot : *Femme, voilà votre fils*, Marie sent naître et palpiter en elle un cœur de mère pour l'humanité tout entière. A ce mot : *Voilà votre mère*, l'Église naissante commence

à avoir un cœur plein de piété filiale pour Marie. L'amour ne se commande pas, mais Dieu le met où il lui plaît. C'est donc Dieu qui transforme deux cœurs à la fois : le cœur de Marie, qui devient assez vaste, assez profond, assez haut pour embrasser d'un regard tous les siècles et confondre dans le même amour tous les hommes, toutes les races, toutes les faiblesses, toutes les ingrattitudes et toutes les douleurs : le cœur de saint Jean, qui était déjà le modèle de la pureté et de la charité, et qui devient aussitôt celui du zèle et de la foi, méritant ainsi de représenter l'Église avec toutes ses prérogatives, toutes ses vertus et toutes ses gloires.

Je vous adjure maintenant, dites si le double legs fait il y a dix-huit siècles s'exécute encore? Marie a-t-elle cessé d'aimer l'humanité comme une fille? L'humanité a-t-elle cessé d'aimer Marie comme une mère? O Marie, je ne vous ferai pas l'injure d'examiner si vous avez accepté ce testament et si vous voyez véritablement en nous les enfants que Jésus vous a donnés au Calvaire. Qui de nous n'a senti mille et mille fois qu'il est vraiment votre fils? Vous nous avez préservés de mille dangers, assistés dans mille entreprises, détournés de mille péchés, sauvés de mille morts. Et quand la sévérité du Père que nous avons offensé nous déconcerte et nous trouble, vous nous prenez dans vos bras, vous nous cachez dans votre sein, vous nous mettez, d'un geste, à l'abri des foudres vengeresses qui s'allument sur notre tête, car c'est du coupable comme de l'innocent que Jésus-Christ vous a dit : *Voilà votre fils : Ecce filius tuus.*

Mais il nous est bien permis de nous demander si l'homme de son côté s'est fait l'exécuteur testamentaire de la volonté de Jésus-Christ et s'il a jamais cessé d'aimer Marie comme une mère.

O miracle! ô preuve dix-huit fois séculaire de la divi-

nité du Sauveur ! Cette parole : *Voilà votre mère !* est à peine tombée du haut de la croix, qu'elle va se réalisant, de génération en génération, depuis les apôtres qui entourent cette Mère universelle de vénération et d'amour, jusqu'au concile d'Ephèse, où le titre de Marie est salué par les acclamations de la foule ; depuis les Romains convertis qui sculptent et qui peignent sur le turf des catacombes l'image de Marie, jusqu'aux barbares civilisés qui donnent son nom à leurs filles en les plongeant dans les eaux du baptême. Chaque siècle acclame à son tour cette mère bénie entre toutes les mères : témoins les églises bâties en son honneur, les hymnes chantés à sa louange, les statues placées sous le vocable des mystères de sa vie, à la porte des maisons, dans les creux des rochers, au sommet des édifices et des montagnes et dans les mystérieuses profondeurs des forêts. Que vous disent le chapelet, l'*Angelus*, le scapulaire, sinon la dévotion de nos ancêtres envers la Mère que Jésus-Christ leur a donnée ? Et pour parler de notre siècle, que vous disent ce mois consacré à Marie, cette archiconfrérie instituée en faveur des pécheurs, cette médaille miraculeuse à laquelle on attribue tant de guérisons, que les mères mettent au cou de leur nouveau-né et que le soldat cache sous son habit pour mieux braver la mitraille ? Que vous disent tant d'oratoires érigés ou relevés, dans ces derniers temps, au souvenir des grandeurs de Marie ou en reconnaissance de ses bienfaits, tant d'œuvres pieuses et charitables fondées sous son nom béni, tant de prières publiques et particulières adressées à sa médiation toute-puissante, sinon que Marie est vraiment devenue ce que Jésus-Christ a dit d'elle du haut de la croix ; que nous le sentons plus que jamais ; que cette femme, morte il y a dix-huit cents ans, est toujours toute-puissante, parce que son Fils est Dieu ; que cette avocate créée pour le monde il y a dix-huit cents ans est toujours toute com-

patissante, parce qu'elle est toujours mère : *Ecce mater tua*.

Oh! que l'incrédulité du dernier âge serait stupéfaite aujourd'hui! Elle s'étonnait des titres glorieux que nous décernions à Marie, elle avait proscrit son image, effacé son nom, aboli ses fêtes; elle déclarait son culte oublié; et voilà que ce culte est devenu plus populaire, plus magnifique, plus universel que jamais. Elle s'applaudissait d'avoir décrié les vieilles légendes, brisé les vieilles statues, raillé les vieilles dévotions du moyen âge, et voilà que ces légendes, ces statues, ces dévotions, reparaissent à la clarté du jour avec l'assentiment de l'indifférence et le silence étonné de l'impiété : tant il est vrai que c'est bien une Mère que Jésus-Christ nous a donnée dans Marie; que son legs porte le sceau indélébile de la divinité même, et qu'en venant réclamer pour nous le bénéfice de ce testament, c'est la divinité du Fils que nous adorons dans les honneurs rendus à la Mère : *Ecce mater tua*.

Que pensez-vous de ce testament? En vérité, n'est-ce pas là l'expression d'une volonté dernière, telle qu'un Dieu seul pouvait la concevoir, la rendre et en assurer l'exécution? Créer à l'âme une nourriture, en dépit des sens; à l'humanité une patrie, en dépit des nationalités et des sectes; à tous les hommes une mère commune, en dépit de leur ingratitude et de leurs fautes, quelle pensée maîtresse des corps, des esprits et des cœurs! Associer à cette pensée, comme exécuteurs testamentaires, tous les peuples et tous les siècles, quelle souveraineté maîtresse des cités et des nations! L'exécuter enfin d'une façon si précise et si littérale, après dix-huit siècles de révolution, quelle éternité maîtresse des espaces et des temps!

Vous êtes à l'heure présente les héritiers de Jésus-Christ. En est-il un seul parmi vous qui veuille renon-

cer à sa divine succession ! Quel est des trois legs qu'il vous a faits celui que vous oseriez répudier ?

Serait-ce l'Eucharistie, cette nourriture si nécessaire à vos âmes ? Mais songez à la langueur et à la tristesse auxquelles vous seriez réduits ; songez à la joie que vous donneriez aux impies en leur laissant croire que vous doutez à votre tour ; songez que les pâques sont venues, que la table est dressée, que Jésus-Christ vous apporte son corps et son sang, que c'est pour vous un devoir sacré de protester contre la *Vie de Jésus* telle qu'un romancier nous l'a faite, et que, dans les temps où nous sommes, toute bouche qui s'ouvre à la table sainte pour communier, dit, dans son silence respectueux, avec plus d'éloquence encore que la parole humaine : « Jésus, c'est mon Dieu. »

Serait-ce l'Église, votre patrie, dont vous méconnaîtriez les bienfaits ? Mais c'est l'Église qui a abrité votre berceau ; c'est l'Église qui gardé vos foyers ; c'est l'Église qui aura pour votre tombe des soins maternels en faisant veiller sur vos cendres la prière et la foi. Quand la patrie terrestre vous aura oubliés, quand vous n'aurez plus de famille, ni de nom, ni de souvenir parmi les hommes, le testament de Jésus-Christ continuera à s'accomplir en faveur de votre âme, et l'Église chantera encore sur vos dépouilles mortelles son immortel *Requiem*. Aimez-la donc et dites : « L'Église, c'est ma patrie. »

Serait-ce Marie, votre mère, que vous consentiriez à oublier ? Non, je ne puis le croire, malgré les noires calomnies dont on vient de souiller sa vie sans tache, et les lâches flatteries par lesquelles on essaie de gagner le peuple français à cette entreprise déshonorante. Que l'on dispute sur des textes avec le romancier qui vient de composer la *Vie de Jésus*. Mais quand cet écrivain, ramassant dans son imagination les dernières insultes d'une

boue romanesque, ose attenter d'une plume odieuse à l'honneur de la patronne de la France, que tous les siècles ont proclamée Immaculée dans sa Conception, inviolable dans sa pureté, bienheureuse dans sa vie, dans sa mort et dans son triomphe; quand il ne rougit pas d'avancer, non-seulement sans preuves, mais contre toutes les preuves, que Marie ne fut qu'une femme ordinaire et qu'elle donna à Jésus des frères et des sœurs¹; quand, après avoir offert ce mensonge abominable aux lecteurs des classes élevées, il le répète, dans une édition populaire, aux ouvriers, aux pauvres, aux petits, c'est-à-dire aux plus humbles et aux plus fervents disciples de notre Dieu; quand, après un tel attentat, il vient se dire l'ami des classes résignées et souffrantes, auxquelles il ôte ainsi leur consolation, leur refuge et leur espoir, oh! il n'est plus besoin ni de dispute ni de réfutation! C'est vous que j'atteste à mon tour en employant son langage², humbles serviteurs et servantes de Dieu qui portez le poids de la chaleur et du jour, ouvrières pieuses et résignées au fond de la froide cellule où le Seigneur est avec vous; oui, Jésus vous reconnaîtra pour sa véritable postérité; mais c'est à l'image de sa Mère qui pare votre humble couche, c'est au chapelet que vous tournez dans vos doigts en l'honneur de cette femme bénie entre toutes les femmes, c'est à l'*Ave* que vous murmurez trois fois le jour au son de la cloche en reposant un moment votre aiguille fatiguée et vos bras appesantis. Foulez, foulez aux pieds ce livre qui insulte à la mémoire de Marie! Baisez, avec plus d'amour encore, l'image miraculeuse qui a été attachée à votre cou le jour de votre première communion; serrez contre votre cœur ce rosaire dont chaque grain vous rappelle un mystère, une grâce, une vertu, et dites avec l'énergie d'un fils qui défend et qui venge l'honneur maternel : Marie, c'est ma mère!

1 *Vie de Jésus*, par RENAN, 2-3.

2 *Vie de Jésus*, 10.

SEIZIÈME CONFÉRENCE¹

MORT DE L'HOMME-DIEU

L'an 33 de notre ère, pendant que Tibère régnait sur le monde et que Ponce-Pilate gouvernait la Judée pour les Romains, Jésus de Nazareth, roi des Juifs, mourut sur une croix, le vingt-cinquième jour de mars, à trois heures du soir, aux portes de Jérusalem, sur la montagne du Calvaire.

Qu'est-ce que Jésus de Nazareth ?

Les uns l'ont traité comme un visionnaire, les autres comme un imposteur. C'est l'auteur d'une superstition nouvelle, a dit Tacite ; c'est l'infâme, a dit Voltaire. La plupart des impies conviennent que ce fut un sage, et le dernier qui a écrit sa vie l'appelle « un homme incomparable². »

Pour nous, il nous reste à vous dire avec saint Paul : Ce Jésus qui, depuis-dix-huit siècles, n'a pas cessé d'être un sujet de scandale pour les Juifs, un sujet de raillerie pour les Gentils, une pierre d'achoppement et de division

¹ Cette conférence a été faite le Vendredi-Saint.

² *Vie de Jésus*, p. 46.

pour l'univers entier, c'est, jusque sur cette croix, la puissance et la sagesse même ; ce Jésus, c'est Dieu.

Oubliez, si vous le voulez, qu'il a vécu en Dieu, enseigné en Dieu, fait les miracles et les prophéties d'un Dieu ; oubliez qu'il s'est dit Dieu par une affirmation unique, certaine, démonstrative ; oubliez qu'il a testé comme il convient à un Dieu, en léguant à l'humanité l'Eucharistie pour nourriture, l'Église pour patrie, Marie pour mère ; nous n'invoquerons ni le témoignage des Juifs s'écriant sur son passage : *Hosanna au fils de David !* ni le témoignage des apôtres se prosternant devant lui et disant : *Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant !* ni son propre témoignage, dans lequel il se déclare un avec Dieu !

Sa croix nous suffit, c'est sa croix seule que je vous présente. Ouvrez les yeux sur un spectacle de trahison, de faiblesse, d'accusations, de blasphèmes, de défaillance et de mort ; mais ce spectacle même est plus éloquent encore que tout le reste, et la Passion de Jésus-Christ est la manifestation la plus éclatante de sa divinité.

Il faut que vous appreniez, à n'en pouvoir douter, que c'est Dieu qui s'est livré pour vous au jardin des Olives, qui a été condamné pour vous à Jérusalem, qui est mort pour vous sur le Calvaire.

Jésus-Christ crucifié est la force de Dieu, *parce qu'il a été livré en Dieu.*

Jésus-Christ crucifié est la sagesse de Dieu, *parce qu'il a été jugé en Dieu.*

Jésus-Christ crucifié est la force et la sagesse de Dieu, *parce qu'il a été mis à mort en Dieu.*

Dévoilez-vous donc à nos yeux, ô Croix sainte, base sacrée du salut de l'homme et fondement inébranlable de ses espérances. Vous étiez l'instrument de l'ignominie, et voilà que vous êtes devenue le trophée de la gloire, l'emblème de la puissance, le symbole de la di-

vinité même. Je vous salue, ô Croix adérable, qui faites briller la bonté trahie, la justice condamnée, l'innocence mise à mort. Je m'incline, je me prosterne et j'adore : c'est la bonté inépuisable, c'est la justice parfaite, c'est l'innocence incréée : c'est Dieu ! *O Crux, ave.*

I. *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde* ¹ : c'est en ces mots que Jésus termine dans le Cénacle le discours qu'il adresse à ses apôtres. Puis il se lève, sort de la ville, traverse le torrent de Cédron et se dirige vers le mont des Oliviers. Là se trouvait le jardin de Gethsémani, où il avait coutume de se retirer pour vaquer à la prière. Judas, qui connaissait sa sainte habitude, s'était proposé de le surprendre. Mais Jésus, qui ne voulait point être surpris choisit le terrain, s'y rend le premier et y attend le traître, tant il lui importe de prouver au monde que son sacrifice est libre et qu'il sera livré *parce qu'il l'a voulu : Oblatus est quia ipse voluit* ².

Puis, s'adressant à ses disciples : *Asseyez-vous ici pendant que je vais prier un peu plus loin* ³ : et il emmena avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée. Ces trois apôtres avaient été les témoins de la gloire du Thabor, il était juste qu'ils fussent initiés à l'agonie du Calvaire. Comme il s'était transfiguré devant eux dans la lumière, voilà qu'il commence à s'anéantir dans l'agonie : *Cæpit contristari* ⁴.

Quel spectacle ! Au lieu de ces rayons et de ces splendeurs qui avaient illuminé son front, voici la frayeur, le dégoût, la tristesse, l'angoisse, qui l'accablent comme de sombres nuages. Il avait appelé l'auréole ; il appelle maintenant les ténèbres et la nuit. Il s'était élevé au-dessus des nuées ; il tombe maintenant la face contre terre. Oui, c'est à Dieu qu'il appartient de monter et de descendre

¹ *Joan.*, xvi, 33.

² *Is.*, liii, 7.

³ *Matth.*, xxvi, 36.

⁴ *Matth.*, xxvi, 37.

ainsi, comme il lui plaît, les abîmes comme les hauteurs ne sont pour lui qu'un marche-pied.

Oh! que le sage se roidisse contre les événements, qu'il ait les yeux secs, le cœur froid, le front haut, le regard fixe, et que la poésie le peigne encore debout, dans sa conscience intrépide, sur les ruines du monde écroulé de toutes parts. Venez voir l'Homme-Dieu : il tremble, il s'agenouille, il s'affaisse sur lui-même, il tombe en agonie. Quelle différence profonde! mais aussi quel trait de lumière! Ce n'est pas le stoïcisme du philosophe, c'est la tristesse de Jésus qui peut consoler les cœurs souffrants. Apprenez-nous à pleurer et non à demeurer impassibles. Quiconque ne donne à l'homme que des leçons de courage, ne comprend rien aux luttes de l'âme : il faut des leçons de dégoût, de tristesse, d'effroi, pour apprendre à l'humanité comment la faiblesse se résigne au sacrifice. Loin d'ici, sages d'un jour; non, vous ne connaissez ni notre âme ni ses ennuis. Voici le vrai sage, voici Celui qui comprend bien l'âme, parce qu'il l'a créée. Et à ce signe, je m'incline et je reconnais un Dieu fait homme.

Le Messie, au commencement de sa carrière, avait été assailli trois fois par le démon, et il avait vaincu au désert les trois concupiscences du plaisir, de l'orgueil et de l'ambition. Maintenant, arrivé au terme, il est accablé trois fois sous le poids des iniquités du monde; trois fois son corps succombe et se couvre de sueur. Mais il change la peine en douceur; il élève l'angoisse jusqu'à la sérénité; il montre comment on accepte et comment on boit le calice d'amertume, non point avec le geste de Socrate acceptant fièrement la ciguë, mais avec la voix résignée qui fait entendre ces paroles : *Que votre volonté soit faite, et non pas la mienne*¹. A ce mot, le ciel s'ouvre, la paix descend dans son âme, et de même qu'après avoir vaincu le démon au désert, Jésus fut servi par les esprits céles-

¹ Luc., xxii. 42.

tes, de même, après avoir lutté trois fois contre la mort au jardin de Gethsémani, il reçut la visite d'un ange qui le consola et le fortifia : c'est toujours l'Homme-Dieu avec nos tribulations comme avec nos épreuves; c'est toujours le ciel qui s'abaisse vers la terre pour continuer l'œuvre de la réconciliation.

Ainsi consolé, Jésus s'adresse à ses apôtres, qu'il trouve endormis pour la troisième fois. Écoutez de quel ton il leur commande : *Levez-vous et marchons* ¹. Il marche, en effet, avec majesté, il va à la rencontre du disciple qui doit le trahir : ce disciple était Judas. Le traître était convenu d'un signal indigne pour désigner la victime : il avait dit aux gens armés qui composaient sa troupe : *C'est celui à qui je donnerai un baiser ; saisissez-le et emmenez-le avec précaution*. Il s'approche de Jésus et lui dit : *Salut ! maître*, et il l'embrasse ². Voilà le signal, et cependant rien ne bouge encore. Pourquoi ? C'est que Jésus n'a pas donné d'ordre; c'est que tandis qu'on croit le prendre, il veut demeurer libre; c'est qu'avant de se livrer, il entend constater qu'il est Dieu.

Il s'adresse donc à Judas : *Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ici ?* Puis, s'avancant vers les satellites qui se tenaient en dehors du jardin, avec cette assurance divine qui convient à la force, il jette ce défi tranquille à ses ennemis furieux : *Qui cherchez-vous ? Quem quæritis ?* — Jésus de Nazareth. — *C'est moi : ego sum*. A ce mot, ils reculent, tombent à la renverse et demeurent la face contre terre. *Ego sum !* Je suis celui qui suis ! Avant que votre Père Abraham existât je suis : *Antequam Abraham fieret, ego sum*. N'en doutez pas, à ce mot que Dieu seul peut prononcer, *je suis*, ils avaient vu l'Être, ils avaient vu Dieu ³.

Cependant Jésus permet qu'ils se relèvent, et il leur demande une seconde fois : *Qui cherchez-vous ?* — *Jésus*

¹ Marc., xiv, 42.

² Matth., xxvi, 49.

³ Joann., xviii, 4-10.

de Nazareth. — Je vous l'ai déjà dit, c'est moi. — Puis, se tournant vers les trois apôtres : Moi, je me livre, mais ceux-ci, laissez-les aller : Hos sinite abire ¹ Quelle puissance et quelle charité! C'est Dieu qui sauve ses créatures en se livrant lui-même; c'est le Père qui défend ses enfants en offrant sa vie pour racheter la leur.

A ce moment, Pierre, tirant l'épée du fourreau, frappe le serviteur du grand-prêtre et lui coupe l'oreille droite : ce serviteur s'appelait Malchus. Ici encore Jésus va montrer sa divinité : *Assez* ², dit-il à Pierre, et touchant l'oreille de Malchus, il la guérit comme il avait guéri celle du sourd-muet. Oui, c'est le Dieu qui fait entendre les sourds et parler les muets; c'est le Dieu qui apaise la colère dans le cœur de l'homme et la tempête sur les mers; c'est le Dieu qui a dit au flot : *Tu viendras jusqu'ici; tu n'iras pas plus loin* ³.

Il faut que les apôtres sachent bien que Dieu n'a pas besoin d'eux pour se défendre : *Remets ton glaive dans le fourreau*, dit-il à Pierre, *car tous ceux qui tireront l'épée périront par l'épée. Ne faut-il pas que je boive le calice que mon Père me donne? Crois-tu que si je priais mon Père, il ne m'enverrait pas douze légions d'anges? Mais comment alors serait accomplie l'Écriture, qui déclare que tout doit être fait ainsi* ⁴.

Il faut que les Juifs sachent bien que Dieu se livre volontairement à eux. Il s'adresse aux chefs des prêtres, aux gardiens du peuple, aux anciens, il les harangue en Maître : *Vous êtes venus à moi*, leur dit-il, *armés d'épées et de bâtons. Cependant tous les jours j'ai été assis parmi vous, enseignant dans le temple. Et alors vous n'avez pas levé la main contre moi. Mais c'est qu'alors mon heure n'était pas encore venue. Elle est arrivée maintenant, cette*

¹ Joann., XVIII, 4-10.

² Luc. XXII, 51.

³ Job, XXXVIII, 11.

⁴ Luc, XXII, 52-53.

heure. C'est l'heure que j'abandonne à la puissance des ténèbres ; car il faut que les écrits des prophètes soient accomplis : *Hæc est hora vestra* ¹.

L'entendez-vous, cette heure suprême ? Elle sonne enfin dans les décrets éternels. Les complots des Juifs, la trahison de Judas, la foule armée qui vient avec lui, rien n'avait pu l'avancer, pas même d'une seconde. A présent Jésus-Christ la signale, la marque, la déclare venue, parce qu'il est le maître du temps aussi bien que des hommes : *Hæc est hora vestra*.

A ces mots ; dit l'Évangile, la troupe s'ébranle, s'approche, jette les mains, saisit le Sauveur et entoure de liens sa personne divine. Allez maintenant et emmenez cette victime auguste. Elle se livre à vos bras, mais c'est après vous avoir terrassés ; elle s'offre elle-même, mais c'est après avoir mis ses disciples en sûreté ; elle a les mains chargées de liens, mais ces mains viennent de guérir Malchus ; elle a la bouche fermée, mais cette bouche vient de vous enseigner et de vous instruire. C'est la bonté et la puissance de Dieu ; j'entends sa parole ; je reconnais sa main ; je baise la trace de ses pas, et je le suis avec les sentiments de la foi, du respect et de l'amour.

Et toi, Judas, qui étais venu trouver les Juifs pour leur dire : *Que voulez-vous me donner, et je vous livrerai mon maître* ² ? tu l'as trahi, ce bon Maître, c'est tout ce que ta cupidité pouvait faire, mais tu ne l'as point livré. C'est lui qui s'est livré lui-même : *Tradidit semet-ipsam* ³.

Va maintenant, emporte le prix de ton crime, essaie d'en jouir et lègue aux siècles à venir ton exemple et ton nom. Arius a comme toi trahi Jésus-Christ, mais il cédait à l'ambition déçue. Hotius l'a trahi à son tour, c'était l'orgueil qui dévorait son âme. Luther et Calvin l'ont

¹ *Luc*, xxxii, 52-53.

² *Matth.*, xxvi, 15.

³ *Eph.*, v, 2.

trahi comme eux donnant ainsi des satisfactions publiques à une chair dépravée que la honte des voluptés secrètes ne contentait plus. D'autres ont voulu du scandale et du bruit, et c'est encore en trahissant Jésus qu'ils ont assemblé autour de leur nom les siècles et les peuples. Mais il manquait un trait à cette trahison renouvelée par les passions humaines, et dix-huit siècles se sont écoulés avant que Judas reparût tout entier avec sa soif du gain et son trafic sacrilège. Le voici enfin sous les traits du sophisme, de l'avarice et de l'hypocrisie. Il vient à Jésus, la plume d'une main, la bourse de l'autre; il le salue comme au jardin des Oliviers, il le désigne encore par un baiser, et après avoir écrit sa *vie* avec la feinte modération qu'exige la sagesse du temps, il s'adresse à toutes les ignorances et à toutes les passions pour leur dire : *Que voulez-vous me donner, je vous livrerai Jésus?* Ah! que peut donner notre siècle, sinon ce qu'il estime et ce qu'il recherche lui-même avec tant d'avidité : l'argent. C'est l'argent que le romancier demande, et il en aura plus qu'il n'aurait osé en rêver. Voilà jusque dans son succès la preuve démonstrative de ses mensonges. La personne de Jésus, que les Juifs voulaient immoler, ne valut que trente deniers à l'apôtre infidèle. Le nom béni et adoré de Jésus, vendu, dix-huit cents ans après sa mort, par un lévite échappé du sanctuaire, est payé par l'or des deux mondes. Avez-vous réfléchi sur un tel succès? Allez, multipliez les éditions de ce livre abominable, augmentez votre gain, félicitez-vous de votre popularité inattendue! Vous savez maintenant ce que rapporte le nom de Jésus, ce qu'il se vend, ce qu'il pèse, ce qu'il s'escompte. Dites, est-ce le nom d'un héros, d'un sage, d'un grand homme? Siècle de spéculateurs et de marchands, tu seras peut-être sensible à cette preuve, mais tu mérites du moins de la comprendre et de l'apprécier : Jésus est Dieu, car

il vient encore d'être trahi et vendu comme un Dieu.

Adorons-le jusque dans cette trahison nouvelle, ce nom si populaire et si divin, ce nom qui est au-dessus de tous les noms : c'est le nom de Jésus qui s'est livré pour nous : *O Cruz, ave.*

II. Tout procès criminel comporte une accusation, un interrogatoire, un juge, une sentence. Étudions le procès de Jésus-Christ. L'accusation prouve son innocence; l'interrogatoire atteste sa divinité; tous les juges s'abstiennent; la sentence même fait défaut : c'est un jugement unique dans l'histoire.

Jésus s'étant remis aux mains des Juifs, qui l'emmenèrent, fut conduit d'abord dans la maison d'Anne, l'un des princes des prêtres. Celui-ci le renvoya à Caïphe, son gendre, qui exerçait, cette année même, le souverain pontificat, et il vint s'asseoir à la droite de Caïphe, au milieu du collège sacerdotal. Selon les règles de la procédure juive, on ne pouvait ni achever le procès en un seul jour, ni condamner l'accusé à moins que les témoignages ne fussent d'accord, ni le priver d'un défenseur, ni prononcer la sentence dans les fêtes de Pâques. Mais dans ce procès, où il s'agissait de juger la sainteté même, toutes les règles de la justice devaient être foulées aux pieds. L'embarras se trahit dès qu'on essaie de dresser l'acte d'accusation. Que reprocher à Jésus? Il fallait au moins quelque apparence de délit : les pharisiens peuvent se passer de preuves et de bonnes raisons, mais jamais de formules. Après beaucoup d'hésitations, on crut avoir trouvé un de ces mots spécieux à l'aide desquels on ameute la foule contre les innocents, parce qu'ils servent à les faire passer pour des ennemis de l'Etat. On essaya donc d'interpréter contre Jésus une de ses dernières paroles. Il avait dit, en montrant son corps et en faisant allusion à sa mort et à sa résurrec-

tion : *Détruisez ce temple, et je le rebâtirai dans trois jours.* Ses ennemis prétendirent qu'il s'était exprimé en ces termes : *Je puis détruire le temple de Dieu, et je le rebâtirai trois jours après.* Une telle interprétation ne pouvait se soutenir, tant elle était contraire à la vérité, et ces prêtres avides de sang furent réduits à l'abandonner, parce qu'on la regarda comme insuffisante : *Non erat sufficiens testimonium.* On suborna de faux témoins, mais ils se contredirent de la manière la plus évidente, et il fallut renoncer à l'enquête.

Après l'accusation, l'interrogatoire. Aux premières questions de Caïphe, Jésus répond qu'il avait toujours enseigné publiquement dans les synagogues et dans le temple, que ce n'était pas lui qu'il fallait questionner, mais ceux qui l'avaient entendu. A cette réponse, un valet, comme il s'en trouve toujours en pareille occasion, s'écrie tout indigné : *Est-ce ainsi qu'on doit parler au grand-prêtre ?* Et il lui donne un soufflet. Jésus dit à cet homme : *Si j'ai mal parlé, montrez en quoi ; si j'ai parlé à propos, pourquoi me frappez-vous ?* Puis, laissant juges et faux témoins s'interpeller avec un égal embarras, il prend le parti du silence.

Mais Caïphe se lève tout à coup dans toute la majesté de son sacerdoce : *De la part du Dieu vivant, s'écrie-t-il, je t'adjure : dis-nous si tu es le Christ, le Fils de Dieu éternellement béni !* A cette adjuration solennelle, le Fils de Dieu répond par une affirmation décisive : *Vous l'avez dit, je le suis.* Et il ajoute : *Et je vous dis que vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite du Dieu tout-puissant venir sur les nuées du ciel* ¹.

Vous l'entendez ; c'est en public, c'est aux pieds d'un tribunal, c'est en présence de l'autorité légitime de la nation et du sacerdoce, c'est par l'adjuration la plus sacrée que Jésus répond : *Je suis Dieu : ego sum.*

¹ *Matth.*, xxvi, 64.

Au lieu de discuter cette réponse, le grand-prêtre déchire ses vêtements et déclare que Jésus a blasphémé : image frappante de la raison humaine qui s'indigne, qui se révolte, qui crie à l'impossible en présence des saintes affirmations du Verbe fait homme, qui ne se possède plus, qui ferme les yeux pour ne point voir, qui refuse d'entendre et de discuter pour s'excuser de ne pas croire au miracle.

L'interrogatoire fait par Caïphe devant le conseil des grands-prêtres fut renouvelé au point du jour devant les docteurs de la loi et les anciens du peuple, dans une assemblée composée des trois états d'Israël : Jésus y trouva une occasion plus solennelle encore pour affirmer sa qualité divine. Tout le sanhédrin interpella de nouveau le Sauveur : « Vous êtes donc le Fils de Dieu ? — Oui, je le suis : *ego sum*. » Et là-dessus ils s'écrièrent tous ensemble : *Qu'avons-nous besoin de témoins ? Il est digne de mort*¹. »

Vous l'avez entendu, cet accusé divin ; discutez donc ce titre qu'il prend, comparez ses affirmations à sa doctrine, sa doctrine à ses miracles, ses miracles à sa vie ; instruisez ce procès au lieu de crier au blasphème et au scandale. D'ailleurs les preuves de ce qu'il avance se multiplient sous vos yeux. Suivez cet apôtre qui vient de renier trois fois son maître, d'abord à la porte de Caïphe, puis dans la cour où se chauffent les valets, et enfin jusque dans l'assemblée du prétoire. Jésus, en descendant les degrés, jette un regard profond sur ce renégat dont il a prédit la chute : ce regard l'attère, il se voile la face, il pleure, il s'enfuit. C'est le regard de Dieu.

Mais si vous ne croyez pas au repentir, croyez au moins au désespoir. Après l'apôtre qui a renié Jésus, voici l'apôtre qui l'a vendu. Il rencontre le cortège,

¹ *Matth.*, xxvi, 66.

ayant dans ses mains le prix de sa trahison ; il s'écrie en montrant les trente pièces d'argent : *J'ai péché, j'ai livré le sang du juste : Peccavi, tradens sanguinem justi* ¹. O Juifs, voilà des témoins, vous les cherchiez, regardez-les, écoutez-les : Jésus est Dieu.

Cependant les Juifs, pressés d'en finir, répondent à Judas : *Que nous importe ! c'est votre affaire*. Prêtres, nobles, docteurs de la loi, ont maintenant un autre souci. Ils entraînent Jésus chez Pilate et ils se portent comme accusateurs devant son tribunal. Ils n'ont pu faire un procès ; ils ne pourront trouver un juge.

Pilate était, chez les Juifs, le représentant de la majesté romaine ; il avait de l'instruction, de l'honnêteté et de la droiture ; mais c'était un homme politique. Sa puissance était ombrageuse, son caractère plein de faiblesse, et il redoutait par dessus tout de perdre sa place.

Écoutez le dialogue qui s'établit entre le juge et les accusateurs, et vous connaîtrez cette âme qui, de complaisance en complaisance, va se laisser entraîner au comble de l'injustice et de l'atrocité.

— *Quelle accusation apportez-vous contre cet homme ?*
 — *Si cet homme n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas amené. — Prenez-le donc et jugez-le selon votre loi. — Mais vous savez bien qu'il ne nous est pas permis de mettre un homme à mort* ¹. Là-dessus ils accusent Jésus de bouleverser la nation, d'empêcher qu'on ne paie le tribut à César, de se donner pour roi, de se dire le Christ, Fils du Dieu vivant. Voilà donc la qualité de Christ et de Fils de Dieu reproduite devant Pilate.

Le gouverneur, entendant parler de César, se voit obligé de prendre connaissance de l'affaire. Il rentre donc dans son tribunal et discute toutes ces allégations avec l'accusé : *Êtes-vous roi ?* lui demande-t-il. — Et Jésus

¹ Luc, XXIII, 1-14.

répond qu'il est roi, qu'il est le Christ, qu'il est venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. A ce mot le gouverneur s'étonne et il laisse échapper cette exclamation, témoignage naïf d'une âme où l'intérêt domine et où tous les autres sentiments sont étouffés : *Qu'est-ce que la vérité?* Il la voit cependant et il lui rend d'abord témoignage en venant dire solennellement aux Juifs : *Pour moi, je ne trouve en lui aucun sujet d'accusation : Nullam in eo invenio causam.* Ainsi, point de crime, point de faute, point de délit. Non, jamais juge n'a parlé de la sorte. N'en soyez point surpris : Jésus-Christ était le juste par excellence et il fallait que sa justice fût solennellement constatée.

Les Juifs n'ont pu prononcer une condamnation religieuse; Pilate refuse de prononcer à son tour une condamnation politique. Que fera-t-il? Les accusateurs se récrient sur les doctrines de Jésus et l'accusent de tendances révolutionnaires : *Il déchaîne le peuple par sa parole depuis la Galilée jusqu'ici.*

Le nom de Galilée a frappé les oreilles de Pilate; Pilate se croit hors d'affaire : il a trouvé un expédient pour ne pas juger le Sauveur et pour ne pas indisposer les Juifs. Jésus, étant Galiléen, appartient à la juridiction d'Hérode, c'est devant Hérode qu'il le renvoie. Hérode et Pilate étaient ennemis; les voilà réconciliés par cet acte de déférence. Quel triomphe pour un homme politique! Le gouverneur s'estime doublement heureux d'avoir décliné une cause difficile et de s'être concilié le cœur d'un prince. Le cruel! il était doublement coupable, puisqu'il abandonnait le juste et qu'il le livrait aux dérisions de l'impiété.

Hérode se réjouissait beaucoup de voir Jésus, car il espérait obtenir de lui quelque miracle. Il lui adresse donc plusieurs questions, mais le divin Maître ne répond pas une syllabe. Ce silence, qui n'est que celui de la sa-

gesse devant la corruption, vaut à Jésus d'être traité avec mépris. Hérode le fait revêtir d'une robe blanche, reconnaît sa royauté d'une façon dérisoire en mettant un roseau entre ses mains, et ne trouvant rien d'inquietant dans ce roi prétendu, il le renvoie au proconsul romain. Pilate a refusé de juger le Sauveur, Hérode refuse de le juger à son tour. O étrange procès ! Point de délit ! point de juge ! point de tribunal ! La haine, la politique, l'impiété, chacun se récuse devant cette majesté qui, soit qu'elle parle, soit qu'elle se taise, trouble tous ceux qui la regardent.

Revenez maintenant, ô divin Sauveur, revenez encore une fois au tribunal de la politique : c'est le plus lâche de tous, car il tolère ce que les autres n'osent ordonner. Pilate parle d'abord le langage de la vérité : *Vous m'avez amené cet homme comme un factieux*, dit-il aux Juifs ; cependant ni Hérode ni moi ne l'avons trouvé coupable. *Je le renverrai donc*. Mais il ajoute, par une contradiction inqualifiable, *mais après l'avoir fait châtier*. Quelle logique ! O juge pusillanime ! Mais quoi ! si le Galiléen est innocent, pourquoi le faites-vous battre de verges ? Et s'il est coupable, pourquoi le déclarez-vous innocent ? Pitoyable faiblesse ! vaines concessions ! Non, ce n'est pas ainsi qu'on apaise les passions de la foule. Juges des humains, soyez sincères avec vous-mêmes autant que fermes devant les peuples, ou descendez de votre tribunal.

Le gage que Pilate donne aux Juifs rend les Juifs plus insolents que jamais. Le gouverneur aux abois ne sait plus ni satisfaire sa conscience ni consommer sa faiblesse. Or, c'était la coutume qu'à l'occasion de la Pâque, ce magistrat prononçât la délivrance d'un prisonnier, au choix du peuple. Un insigne voleur, tout souillé de sang, nommé Barabbas, fut mis alors en parallèle avec Jésus, et le proconsul demanda à la foule : *Lequel voulez-vous*

*que je délivre, ou Jésus ou Barabbas? — Barabbas! Barabbas! — Mais que ferai-je de Jésus? — Qu'il soit crucifié! — Mais quel mal a-t-il fait? — Crucifiez-le, crucifiez-le!*¹

Et pour comble d'incertitude, voilà que la femme de Pilate, effrayée par un songe, envoie dire au gouverneur : *Ne vous mêlez point de la cause de ce juste : Nil tibi et justo illi.*

Conseil inutile ! Pilate est hors de lui : sa faiblesse n'a fait qu'enhardir la haine ; les accusateurs crient encore plus fort : *Crucifiez-le ! crucifiez-le !* Pendant ce temps-là les soldats tressent une couronne d'épines et la mettent sur la tête de Jésus. Ils le revêtent ensuite d'un manteau de pourpre, s'avancent vers lui, fléchissent le genou et le raillent en disant : *Salut, roi des Juifs !*

O contradiction de plus en plus étonnante ! Pilate, qui a déclaré Jésus innocent en le faisant battre de verges ; Pilate qui a renouvelé cette déclaration en le mettant en parallèle avec Barabbas, le ramène raillé, souffleté, vêtu de pourpre, et déclare, pour la troisième fois, qu'il ne trouve rien de répréhensible en lui. Voilà l'homme, dit-il en montrant la victime : *Ecce homo !* Mais la pitié tardive qu'il témoigne à Jésus est aussi inutile que la lâche complaisance avec laquelle il a voulu satisfaire ses accusateurs. Les cris redoublent de toutes parts : les soldats romains s'étaient joints aux prêtres ; voilà que le peuple se joint aux soldats : *Crucifiez-le, crucifiez-le ! Si vous le renvoyez, vous n'êtes pas l'ami de César*².

Le mot porta coup. Mais ici encore les Juifs seront trompés. Ils n'ont pu dresser une accusation ; ils n'ont pu obtenir un juge : ils n'auront point de sentence. Voyez comme Pilate s'abstient et se récuse jusque dans sa politique et dans sa faiblesse. Voyez comme il tremble de-

¹ *Matth.*, xxiii, 28-26.

² *Joann.* xii, 12.

vant sa victime. Il remonte sur l'estrade de pierre qui lui sert de tribunal. Un serviteur apporte par ses ordres un bassin et un vase d'eau. Il fait verser cette eau sur ses mains coupables, il les lave en présence du peuple, et il prononce..... quoi donc? une quatrième déclaration d'innocence : *Je ne suis pas responsable du sang de ce juste ; ce sera à vous d'en répondre : Innocens ego sum à sanguine justi istius.* Et le peuple de s'écrier : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants* ¹! Là-dessus, dit le texte sacré, Pilate leur abandonna Jésus. Son jugement avait absous le Christ, sa lâcheté le laissa crucifier.

Il n'y eut donc pas de condamnation, mais un simple laisser-faire, et c'est ainsi que, par un exemple unique dans l'histoire, Dieu devait être jugé.

O Judas, qui as-tu trahi? le Juste. O Hérode, qui a-t-on amené devant toi? l'Innocent. O Pilate, qui viens-tu d'abandonner aux mains de ces furieux? la Justice, la Vérité, la Divinité même. Proclamation solennelle, réitérée, éclatante! On voulait un chef d'accusation, on a allégué et abandonné tour à tour l'impiété, la politique, l'ordre social; on a commencé un procès, ni Anne ni Caïphe n'ont pu l'achever en règle; on cherchait un juge, Hérode et Pilate ont refusé de l'être; on réclamait une sentence, aucun tribunal n'a osé la rendre. Judas, Hérode. Pilate, chacun reconnaît dans Jésus la Justice même, et Pilate lui rend ce témoignage jusqu'à quatre fois : c'est ce que j'appelle être condamné en Dieu.

Et c'est la même condamnation que nous venons d'entendre encore sous la plume qui a renouvelé contre Jésus les accusations du prétoire, l'interrogatoire de Caïphe, la haine des Juifs, la brutalité des soldats, le mépris d'Hérode, les incertitudes de Pilate. Ce scribe d'aventure, qui soulève en ce moment la risée et l'indignation de tout homme sérieux, se coupe et se contredit perpé-

¹ *Math.*, xxvii, 23-26.

tuellement, comme les faux témoins de Jérusalem accusant Jésus. Il l'a attaché et flagellé au poteau de la presse, comme les Juifs l'avaient attaché et flagellé à la colonne du prétoire. Il l'a salué et bafoué tout à la fois, comme les soldats qui lui disaient : *Salut, ô roi des Juifs!* et qui lui donnaient des soufflets. Comme Hérode, il lui demande des miracles et il se plaint de n'être pas satisfait. Comme Pilate, il s'écrie avec l'accent du septicisme : *Qu'est-ce que la vérité ?* Mais, plus coupable que Pilate, qui, en dépouillant Jésus de ses vêtements, l'avait du moins laissé dans la nudité sainte d'une humanité sans tache, il ne se contente pas de lui ôter ses divins attributs ; il l'expose aux insultes de l'impiété sous les traits menteurs d'une humanité coupable ; ce n'est plus qu'un jeune villageois¹, prédicateur bizarre², un peu sophiste³, dont l'argumentation très-faible, le programme plein de rêves et de ténèbres⁴, la doctrine entachée de fanatisme et la vie mêlée de dispute et d'aigreur⁵. Ce Jésus présenté aux regards de ce siècle ignorant, est accusé d'anarchie⁶, de despotisme⁷, de jonglerie et de fautes secrètes⁸ : *Ecce homo.*

Ainsi tous les rôles de Jérusalem sont repris, joués, renouvelés avec une inexorable fidélité. Il n'en reste plus que deux, entre lesquels le romancier aura à choisir un jour : la pénitence de l'apôtre qui a renié son maître, et le désespoir de l'apôtre qui l'a trahi. Ah ! de quel cœur souhaitons-nous pour lui la larme du repentir ! Mais, quoi qu'il arrive, l'incrédulité qui s'obstine atteste aussi bien un Dieu que la pénitence qui fond en larmes : là c'est la justice qui éclate, ici c'est la bonté ; partout c'est Dieu !

Et pendant que cette encre coupable coule sur la vie

1 *Vie de Jésus*, p. 40.

2 *Id.* p. 301.

3 *Id.* p. 345.

4 *Id.* p. 120.

5 *Vie de Jésus*, p. 345.

6 *Id.* p. 127.

7 *Id.* p. 310.

8 *Id.* p. 458.

de Jésus, pendant que vingt subalternes, se relayant autour de ce sophiste, disent de cette encre, les malheureux ! ce que les Juifs disaient du sang de Jésus : *Qu'elle retombe sur nous et sur nos enfants !* laissez-nous, Seigneur, nous approcher de votre personne, et, comme sainte Véronique, laver sur chacun de vos traits la boue que l'incrédulité moderne vient d'y jeter. Ils ont beau faire, ô notre bon Maître, ils ne vous défigureront jamais assez pour vous rendre méconnaissable.

Prenez votre croix, maintenant, ô divin Sauveur ; par une exception non moins frappante, portez-la vous-même et montrez jusqu'au bout que vous avez été offert parce que vous l'avez voulu : *O Cruix, ave !*

III. L'histoire connaît trois sortes de morts dignes d'envie et d'admiration, la mort du juste, la mort du héros et la mort du martyr.

Représentez-vous un patriarche sur le point de mourir. Entouré de ses fils et des enfants de ses fils, il étend sur eux ses mains défaillantes et il appelle sur chacune de ces têtes les bénédictions du Ciel. Un silence solennel succède à ses paroles ; les larmes coulent ; le respect, la joie, l'espérance se mêlent aux appréhensions de la douleur et éclaircissent déjà la tristesse de ce deuil. Ces cheveux blancs, ce front calme, ce ton grave et encore ferme, cette vieillesse maîtresse d'elle-même, qui descend lentement dans le tombeau, tout donne à cette scène un caractère de majesté. C'est le juste qui meurt dans toute la sérénité de la vertu.

Mais le héros rêve une autre grandeur. Quand Villars apprend que Berwick avait été tué sur le champ de bataille, il s'écrie : « Il a toujours été plus heureux que moi ? » Quand Turenne, après avoir rétabli la fortune de nos armes, est atteint d'un boulet dans les champs de Saltzbach, la France le pleure comme un père, sa piété

est louée comme son courage, et l'éloquence de Fléchier, agrandissant encore sa mémoire, salue, à l'aspect de ce cercueil, Judas le Machabée, qui, après avoir été comme lui, le plus ferme rempart d'Israël, tomba frappé d'un coup soudain et demeura comme enseveli dans son triomphe. C'est le bonheur du soldat qui meurt en sauvant sa patrie.

Il y a toutefois quelque chose de plus grand encore : c'est le supplice de l'innocent. Entrez dans la prison de Socrate, à l'heure où il apprend sa sentence de mort. Un de ses amis est révolté de l'iniquité du tribunal : « Mais, mon cher Apollodore, lui répond le plus sage des mortels en lui passant doucement la main sur la tête, aimerais-tu donc mieux me voir mourir coupable ? » Suivez Thomas Morus devant ses juges, déjà revêtu des marques des dignités qu'il a perdues : il leur parle comme un autre Etienne et leur souhaite comme à d'autres Paul de se convertir par le spectacle de son supplice. Montez à l'échafaud de Louis XVI : la grande âme d'un roi méconnu se révèle tout entière : c'est l'idéal du juste calomnié, outragé, mis à mort.

Ah ! depuis le patriarche Jacob, expirant aux regards de ses douze fils, jusqu'au père de famille qui bénit, peut-être au moment où je parle, ses enfants agenouillés auprès de sa couche funèbre : depuis le héros romain à qui on a entendu dire avec tant de noblesse : « Que mon dernier soupir serve encore ma patrie ! » jusqu'à cet archevêque de Paris qui est tombé sur les barricades en répétant avec plus de charité encore : « Que mon sang soit le dernier versé ! » comptez, si vous le pouvez, les exemples et les gloires du trépas ! Que de grandes et belles morts ! que de sérénité ! que de bravoure ! que d'héroïsme ! Chrétiens ! je vous souhaite de mourir comme au soir d'un beau jour. Soldats, je vous souhaite pour linceul le drapeau victorieux de la patrie ! Prêtres

de Jésus-Christ, comment ne souhaiterions-nous pas, si Dieu l'agréait, de mourir nous-mêmes pour l'honneur de son nom ?

Mais il y a dans l'histoire de l'humanité, une mort plus sereine que celle du juste, plus noble que celle du héros, plus patiente que celle du martyr : c'est la mort de Jésus-Christ. Toutes ces morts révèlent l'humanité : seule, la mort de Jésus-Christ révèle la divinité dans sa puissance et dans sa sagesse : *Dei virtutem, Dei sapientiam.*

Quel mystère de sagesse que le choix du supplice ! Si Jésus-Christ n'eût été qu'un homme, il eût fait son choix à la manière des hommes, il eût adopté ou la mort tranquille et douce qui laisse dans l'âme un souvenir de paix, ou la mort glorieuse qui mêle aux douleurs de l'agonie les trophées de la grandeur humaine. Mais que fait-il ? Il choisit la mort la plus ignominieuse, le supplice de la croix, le gibet des esclaves. Une telle mort bouleverse nos idées et heurte notre orgueil. Voilà précisément pourquoi Jésus-Christ paraît ici plus qu'un homme : voilà ce que Tertullien appelle l'opprobre nécessaire de la foi. Rien de plus croyable, dit-il encore, justement parce que cela révolte ma raison. Afin de mieux comprendre ce mystère de sagesse, ouvrez l'Évangile, et lisez : trois mots suffisent pour peindre ce dénouement si tragique, si plein de charité et de mystères : « Et quand on fut arrivé au lieu appelé Golgotha, ils le crucifièrent : *Ibi crucifixerunt eum.* » Le texte ajoute aussitôt : « Et on crucifia deux voleurs avec lui, l'un à sa droite, l'autre à gauche, Jésus au milieu, selon l'accomplissement de la parole d'Isaïe : *Il a été mis au rang des scélérats.* » Ainsi l'ignominie est au comble, mais c'est précisément le comble de la sagesse. Venez et voyez de près cette grande vision du Calvaire. Ce crucifié qui vous scandalise, c'est l'arc-en-ciel qui annonce la fin du dé-

luge ; c'est Isaac sur le bois de son sacrifice ; c'est Moïse les mains étendues sur la montagne ; c'est le serpent d'airain élevé dans le désert.

De tous les supplices qui pouvaient achever cette grande consommation de la justice de Dieu , de la malice de l'homme et de l'amour d'un père, la croix seule convenait à Jésus. Prêtre par excellence, il conserve ainsi jusqu'à la fin l'attitude de son sacerdoce : il est là debout, élevé, les bras étendus vers le ciel, l'œil fixé sur le sacrifice qu'il achève.

La croix seule convient à Jésus, parce qu'il est victime en même temps qu'il est prêtre. On ne le mutile pas comme Isaïe, on ne le décapite point comme Jean-Baptiste, on ne brisera point ses membres, comme ceux des autres suppliciés. C'est une victime toujours intacte, noble, digne d'elle-même, digne de Dieu ; c'est pourquoi Dieu a choisi la croix, Dieu l'a prédite, Dieu l'a embrassée.

La croix seule laisse la liberté de l'oblation et de la mort. Ses douleurs ne sont pas mortelles par elles-mêmes ; ce n'est pas un coup précis qu'on ne peut ni avancer ni reculer ; il y a dans ce trépas quelque chose de grand, de libre, de fort et de royal. Jésus a voulu quitter son corps par un supplice violent et public, parce qu'il voulait mourir de la mort de l'homme aux yeux de tout l'univers ; mais il a choisi le supplice de la croix, parce qu'il voulait mourir par sa propre puissance et sa propre volonté, à son heure, et non à l'heure de la mort.

La croix seule est tout à la fois un trône, un autel, une chaire, un tribunal. Son pied semble toucher aux enfers, sa tête pénétrer dans les cieux, ses bras s'étendre au loin pour embrasser tout d'un bout du monde à l'autre, depuis l'origine des temps jusqu'à la consommation des siècles. Elle figure l'élévation, la puissance, l'amour infini la rédemption universelle.

Mais écoutez les paroles qui tombent de ce gibet, jusque-là réputé infâme, et qui, désormais, sera honoré, glorieux, divin. Comme Jésus exerce la puissance et en parle le langage du haut de cette croix, devenue le symbole de la sagesse !

Il regarde d'abord à droite et à gauche, et il voit les deux voleurs à ses côtés. L'un se repend et obtient grâce, tandis que l'autre se désespère et meurt dans l'impénitence. La croix du Sauveur est donc comme un trône où Dieu est assis et où il prononce des arrêts, à gauche laissant frapper la justice, à droite laissant agir et parler la miséricorde : *Aujourd'hui même tu seras avec moi dans ce paradis* ¹. Le dernier coupable devient le premier-né des élus.

Il regarde vers la terre, et la puissance de son zèle s'exhale dans un cri plein d'inquiétude pour le salut des hommes : *J'ai soif* ².

Il regarde vers le Ciel, et la puissance de sa miséricorde lui arrache le cri sublime du pardon : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* ³.

Il regarde Marie et Jean, et la puissance de son amour partageant un cri entre sa Mère : *Femme, voilà votre Fils*, et son ami, *voilà votre Mère* ⁴, rend par une double donation, un fils à sa mère, une mère à son fils, à l'humanité une mère qui la portera toujours dans ses entrailles, à Marie une famille qui la proclamera toujours la meilleure des mères.

Il regarde son Père pour s'assurer que la justice est satisfaite et que tous ses desseins sont justifiés : *Abba, Pater* ⁵.

Il regarde à la fois le passé, le présent et l'avenir, et, voyant que des premiers prophètes de l'ancien monde aux derniers saints du nouveau, il a tout vérifié et tout

¹ *Luc*, xxiii, 42.

² *Joann.*, xix, 28.

³ *Luc*, xxiii, 34.

⁴ *Joann.*, xix, 26.

⁵ *Marc*, xiv, 36.

préparé, que la grâce surabonde, que la réconciliation est opérée, que le sacrifice est accompli, le voilà qui s'écrie : *Tout est consommé : Consummatum est* ¹

J'entends bien les passants blasphémer en secouant la tête et en disant : *Eh quoi ! tu te vantais de détruire le temple de Dieu et de le rebâtir en trois jours ! — Sauve-toi toi-même. — Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. — Qu'il se sauve lui-même et nous croirons en lui. — Lui qui a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même* ².

Cruels, que demandez-vous ? Non, ce dernier miracle ne vous sera pas donné, mais en voici un plus grand encore. Ce n'est point par l'effet de vos coups, mais par l'effort de sa volonté que Jésus va mourir. Malgré les longues douleurs de sa Passion, malgré les angoisses de son supplice, le divin Crucifié n'a ni défaillance ni épuisement. Vous êtes sans pouvoir sur lui, et la mort que vous appelez n'en a aucun sur sa personne. Ce n'est pas votre commandement, c'est le sien qu'elle attend. Enfin Jésus baisse la tête ; la mort s'approche à ce signe, et il rend l'esprit : *Et, inclinato capite, tradidit spiritum.*

C'était mourir en maître de la mort. Cette liberté conservée jusqu'au dernier soupir, ce cri jeté avec tant de force, ces prophéties vérifiées avec tant d'exactitude, cet ordre donné du haut de sa croix à la mort, qui l'attend pendant trois heures, tout révèle celui qui a dit : *J'ai le pouvoir de quitter la vie et le pouvoir de la reprendre.* Des signes éclatent de toutes parts pour l'attester à toute la nature. Le voile du temple se déchire du haut en bas, la terre tremble, les rochers se fendent, les morts sortent de leur tombeau, toute la nature se trouble et se renverse, d'épaisses ténèbres s'étendent sur la terre entière, tout fait voir que l'univers est dans le deuil à cause de la mort de son auteur. Ce phénomène surnaturel est consigné dans les archives publiques de l'empire romain.

1 *Joann.*, xix, 30.

2 *Luc*, xii, 34-40.

Cent soixante ans après, Tertullien invoquait dans son *Apologétique* ce précieux document; et le martyr Lucien disait aux empereurs : « Oui, je crois à la divinité de Jésus-Christ, et vous devriez y croire vous-mêmes d'après vos propres annales. Ouvrez-les, et vous y trouverez que du temps de Pilate quand le Christ souffrit en plein midi, les ténèbres prirent la place de la lumière. »

Spectacle si grand, si inattendu, si divin, que le centurion, témoin de tant de miracles, s'écria avec toute l'énergie et toute la simplicité de la vérité : *Vraiment, cet homme était le Fils de Dieu : Verè Filius Dei erat iste* ¹.

Émotion si vive et si profonde qu'elle pénétra jusque dans l'âme de quelques Juifs aussi bien que dans celle de ce païen. L'esprit troublé, les yeux baissés, les pieds tremblants, tout couverts de confusion, mais tout inondés de la céleste lumière, plusieurs spectateurs descendirent du Calvaire en se frappant la poitrine en signe de pénitence : *Percutientes pectora sua revertebantur* ².

Et voilà la mort dont un écrivain sacrilège a essayé de dénaturer le caractère, en taisant quelques traits, en altérant les autres, en mentant et en mentant encore, avec la persuasion qu'il en resterait toujours quelque chose. Une nouvelle Passion a recommencé pour Jésus, il est remonté à un nouveau Calvaire, il a subi les mêmes outrages, il entend les mêmes cris, il endure la même mort : c'est la plume d'un sophiste qui distille l'injure; c'est elle qui offre le breuvage amer; c'est elle qui devient la lance du soldat ! Devant ce spectacle renouvelé du Golgotha, il en est qui disent avec la fausse sagesse de la politique : *Si tu es Dieu, sauve-toi toi-même*; il en est qui répètent les railleries de l'incrédulité : *Il prétend sauver les autres, et il ne peut se sauver lui-même*. Il en est enfin qui auraient voulu, comme

¹ *Matth.*, xxvii, 54.

² *Luc*, xxviii, 48.

Pilate, se débarrasser de cette fâcheuse affaire, et qui se plaignent également et de l'écrivain qui accuse Jésus et des contradicteurs qui lui répondent.

Ah! l'on aura beau s'étonner, se plaindre, essayer d'endormir ou de distraire l'esprit public, non, on ne l'arrachera point à cette grave question; non, on ne nous empêchera point de rappeler qu'en montant au Calvaire Jésus a répondu aux femmes de Jérusalem qui lui donnaient des marques de sympathie : *Ne pleurez pas sur moi, mais sur vous et sur vos enfants* ¹.

O société chrétienne, regarde dans Jérusalem l'image des malheurs qui te menacent. Ce n'est pas sur Jésus que nous pleurons, c'est sur vous, c'est sur vos enfants. Jésus n'a pas besoin de vos lois pour vivre, pour régner, pour triompher; c'est vous qui avez besoin de lois pour mettre vos cités, vos foyers, vos familles, à couvert de la foudre que le blasphème appelle. Ce n'est pas dans le monde que le bras de l'impie pourra déraciner la croix, mais c'est dans votre cœur qu'il vient l'arracher. Ce n'est pas Jésus qu'on attaque, qu'on renverse, qu'on détruit; c'est votre foi, votre espérance, votre bonheur, qui menace ruine. Jérusalem! Jérusalem! pourquoi as-tu laissé cette Passion se renouveler dans tes murs? Pourquoi souffres-tu qu'on réhabilite et Pilate et Judas? Pourquoi as-tu payé cette trahison et admiré ce nouveau jugement? Pourquoi as-tu permis à ce sophiste de crucifier ton Dieu au bout d'une phrase? Malheur au décide! Malheur à la ville! Malheur à nous-mêmes!

Ah! chrétiens, puisque les lois modernes se déclarent impuissantes à vous protéger, puisque leur glaive s'é-mousse contre la plume, pourvu que la plume insulte avec mesure et soufflette avec respect, puisque l'impiété écrit et parle impunément, pourvu qu'elle se dise modérée et qu'elle semble attendrie, plaignez le siècle qui

¹ *Luc*, **xxiii**, 26-28.

impose l'indifférence aux lois qu'il fait, et réfugiez-vous, vous et les vôtres, sous l'abri sacré de la croix. Quel asile ! quel port ! quelle sûreté ! quelle paix ! quelle protection pour les intérêts de la vie présente ! Quel doux espoir pour ceux de la vie future ! Non, ce n'est point en vain que nous aurons été formés à l'école du Dieu qui apprend à mourir. Venez de bonne heure, ministres de Jésus-Christ, apportez-nous, dès les premières atteintes de la maladie, le crucifix, symbole de confiance, de miséricorde et de pardon. Que nos yeux s'arrêtent sur cet objet divin au milieu des ombres qui commenceront à les envelopper ! Que nos mains s'attachent par un dernier effort à ce bois auguste et sacré, comme à l'arche du salut et à la planche du naufrage ! Que nos lèvres se collent à ces lèvres divines comme à la source de toute vérité et de tout amour ! Et quand notre dernier souffle aura passé, posez-la, cette croix sainte, sur notre cœur encore chaud pour en sanctifier le dernier battement. Qu'on la laisse dans notre cercueil pour que sa cendre se mêle à notre cendre, et qu'elle achève de la purifier par ce mélange sacré, jusqu'au jour où tous les chrétiens endormis sur la croix de bois qui a sauvé le monde, se réveilleront, glorieux et transfigurés, à l'ombre de la croix éternelle qui resplendira dans les cieux.

DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE ¹

RÉSURRECTION DE L'HOMME-DIEU

Jésus-Christ avait dit un jour à ses disciples : *Nous montons vers Jérusalem, et là je serai flagellé et crucifié, puis le troisième jour je ressusciterai* ². Si Jésus-Christ est vraiment prophète, il doit donc ressusciter : ce sera le sceau de toutes ses prédictions.

Un autre jour, comme les scribes et les pharisiens lui demandaient un miracle, il leur répondit : *Vous n'en aurez point d'autre que celui de Jonas; à l'exemple de Jonas, le Fils de l'homme sera trois jours dans le sein de la terre* ³. Si Jésus-Christ est vraiment thaumaturge, il doit donc ressusciter : ce sera le dernier et le plus grand de tous ses miracles.

Cependant il ne s'est pas contenté de prédire sa résurrection et de la présenter comme le miracle des miracles; ce n'est point par une force étrangère, c'est par sa propre vertu qu'il a promis de se relever victorieux d'entre les morts. Il avait dit aux Juifs en parlant de son corps : *Renversez ce temple, et dans trois jours je le rebâtirai* ⁴. Si Jésus-Christ est vraiment Dieu, comme il l'affirme, il doit se ressusciter lui-même : ce sera la garantie suprême de son propre témoignage.

¹ Cette conférence a été faite le jour de Pâques.

² *Matth.*, xx, 18.

³ *Id.*, xii, 39.

⁴ *Matth.*, xxvi, 61.

Jésus a été annoncé en Dieu, Jésus est venu en Dieu; Jésus a vécu, parlé, agi et prophétisé en Dieu; Jésus s'est rendu témoignage en Dieu; Jésus a testé en Dieu; Jésus est mort en Dieu; Jésus doit au ssiressusciter en Dieu. C'est la dixième et dernière preuve de sa divinité. Elle renferme, elle renouvelle, elle confirme tout le reste, et elle imprime aux deux Testaments le sceau de la vérité éternelle.

Une preuve si décisive, dont il est inutile de démontrer la nécessité, ne saurait se produire sans un grand éclat. J'essaierai de la faire ressortir à vos yeux dans les considérations suivantes, qu'une rigoureuse logique nous oblige à réunir dans ce vaste sujet.

Le mystère de ce jour renferme trois résurrections inséparables l'une de l'autre : 1° *la résurrection physique de Jésus-Christ*; 2° *la résurrection morale des apôtres*; 3° *la résurrection sociale du monde entier*.

Ces trois résurrections sont trois faits liés ensemble par les rapports indestructibles qui unissent les effets à leur cause. La résurrection physique de Jésus-Christ explique la résurrection morale des apôtres, et la résurrection morale des apôtres amène la résurrection sociale de tout l'univers. On ne peut nier la première sans faire des deux autres une énigme, ni sans préparer à l'histoire et à la philosophie des mystères plus grands que ceux de la religion. Je vous dirai donc en toute assurance :

Venez voir et constater trois miracles, le premier dans l'ordre physique, le second dans l'ordre moral, le troisième dans l'ordre social.

La résurrection physique de Jésus-Christ, prouvée par le témoignage des apôtres;

La résurrection morale des apôtres prouvée par le témoignage de la société;

Et la résurrection de la société elle-même, prouvée

par le témoignage de votre foi, de vos lois et de vos mœurs, en sorte que de siècle en siècle, de témoignage en témoignage, c'est vous qui êtes aujourd'hui, par une suite non interrompue de preuves chaque jour plus décisives et de témoins chaque jour plus nombreux, les cautions de la résurrection de Jésus-Christ et les garants de sa divinité.

Vierge sainte, réjouissez-vous, ce grand mystère que vous voyez dans le ciel face à face, est salué sur la terre, à travers les voiles de l'énigme, avec tous les accents de la foi. Souffrez que nous prenions part à la fête des anges et prêtez quelque attention aux saints cantiques par lesquels nous essayons d'exprimer notre joie : *Regina cœli*, etc.

I. Le lendemain de la mort de Jésus-Christ, qui était le sabbat, les princes des prêtres et les pharisiens s'assemblèrent chez Pilate et lui dirent : *Seigneur, nous nous souvenons que Jésus, ce séducteur, a dit : Je ressusciterai dans trois jours. Commandez donc que l'on garde son tombeau, de peur que ses disciples ne viennent l'enlever et ne disent au peuple : Il est ressuscité, car cette erreur serait pire que la première.* Pilate leur répondit : *Vous avez des gardes, allez et faites comme vous l'entendrez.* Ils se rendirent donc au sépulcre, en fermèrent soigneusement l'entrée, y placèrent des soldats et scellèrent la pierre du sceau de l'Etat.

Voilà des précautions bien prises, et si Jésus ressuscite, ce ne sera pas faute de surveillance. Il semble voir ces vieux Juifs au visage grimaçant, à l'œil vif, à l'air faux, s'en retourner et dire entre eux avec un sourire satanique. Nous pourrions dormir en paix ! Oui, dormez votre sommeil, habiles politiques, vous ne savez pas ce que vous venez de sceller. Autant valait mettre un sceau sur le voile des nuits pour l'empêcher de se déchirer le matin ; autant valait proposer des gardes aux portes de

l'Orient pour empêcher le soleil de reprendre sa course, à pas de géant, dans l'immensité des cieux !

Dès la pointe du troisième jour, Jésus, sans le secours ni l'intervention d'aucune force, sans briser le sceau ni déplacer la pierre, mais par la subtilité seule de son corps glorieux, sort du tombeau avec l'intégrité parfaite de la chair qu'il avait prise dans les flancs de la Vierge Marie. La terre tremble, les gardes s'enfuient, un ange, dont les vêtements étincelaient de blancheur et le visage de lumière, ouvre le sépulcre, renverse la pierre et s'assied dessus, entre un linceul vide et un suaire déployé, témoins hier de la sépulture du Fils de l'homme, aujourd'hui de la résurrection du Fils de Dieu.

Reconnaissons que les Juifs, qui n'avaient rien négligé pour empêcher cette résurrection, ne négligent rien non plus pour en prévenir le scandale. Ils n'inquiètent point les disciples, tout en faisant courir le bruit qu'ils ont enlevé le corps de Jésus. Ils donnent aux soldats une forte somme d'argent pour affirmer que ce corps avait été dérobé pendant leur sommeil, comme si cette fable n'accusait pas leur vigilance, en rendant nul leur témoignage. La synagogue aux abois n'a pour témoins que des gens qu'elle achète et qui viennent dire non pas : J'ai vu, mais : J'ai dormi. Reconnaissons-le, il était difficile de trouver mieux, et les princes des prêtres, qui redoutaient l'enquête, ne pensaient pas qu'on pût trop payer le silence, ni qu'on dût trop s'inquiéter des contradictions.

Jamais mensonge heureux n'eut un effet si prompt.

L'impudence l'invente, la crédulité le répand, l'esprit de secte l'accrédite : c'est le triomphe de la politique humaine.

Aussi le romancier qui vient d'écrire, sous le titre de *Vie de Jésus*, l'évangile du mensonge, n'accuse-t-il pas

les Juifs d'avoir contribué à la résurrection. Il ne s'en prend qu'aux hallucinations de Madeleine et à la crédulité des apôtres. « Heure solennelle, s'écrie-t-il avec une pompe de langage bien ridicule, où la passion d'une hallucinée donne au monde un Dieu ressuscité... Le cri : Il est ressuscité! courut parmi les disciples comme un éclair. L'amour lui fit trouver partout une créance facile ¹. » Sophiste aussi léger que cruel, qui après avoir, durant toute la longueur de son livre, crucifié Jésus avec sa plume, le cloue à jamais dans le tombeau au bout de sa dernière phrase!

Que faut-il penser des prétendues hallucinations de Madeleine? Ce sont, en effet, trois saintes femmes, Marie Salomé et Marie-Madeleine, qui se rendent d'abord au sépulcre. Bien loin d'espérer la résurrection de Jésus, elles portent des parfums pour embaumer son corps, et elles se demandent avec inquiétude qui d'entre elles pourra soulever la pierre énorme dont le tombeau était fermé. Madeleine arrive la première. A l'aspect du sépulcre ouvert sous ses yeux, elle se détache du groupe et vient en toute hâte avertir Pierre et Jean : *Ils ont enlevé le Seigneur*, leur dit-elle, *et nous ne savons pas même où ils l'ont placé*. Les deux autres pénètrent dans le tombeau et sont consternées à leur tour de le trouver vide. Soudain deux hommes vêtus de robes brillantes paraissent devant elles, et dans la frayeur qui les domine, elles tiennent le visage incliné vers la terre. Mais l'un de ces anges, prenant la parole : *N'ayez point peur*, leur dit-il, *je sais que vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié. Il n'est point ici : il est ressuscité, comme il l'a dit... Allez et annoncez cette nouvelle à Pierre et aux disciples*.

Cependant, sur le premier avis de Madeleine, Pierre et Jean sont déjà accourus au sépulcre. Ils n'y trouvent qu'un suaire, et Jean, qui entre le premier, croit alors

¹ *Vie de Jésus*, p. 433-434.

non pas que Jésus est ressuscité, mais que l'on a enlevé son corps, comme Madeleine l'avancait : tant leur esprit était curieux, défiant, incrédule, peu favorable au miracle ¹.

Telles étaient les dispositions des saintes femmes et des disciples, quand Jésus commença à leur apparaître. Ce fut Madeleine qui le vit la première. Cette fidèle suivante de Jésus, de retour au tombeau, n'avait pu se résoudre à le quitter. Elle y restait seule et elle pleurait ; s'étant penchée pour y regarder encore, elle y vit deux anges assis à la place où avait été déposé le corps de son Maître, l'un à la tête, l'autre aux pieds. L'un d'eux lui dit : *Femme, pourquoi pleures-tu?— Ils ont enlevé mon Seigneur*, répondit-elle, *et je ne sais où ils l'ont mis* ². Puis, se retournant, elle vit Jésus, mais le prenant pour le jardinier : *Si c'est vous qui l'avez enlevé*, lui dit-elle, *dites-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai*. Quelle naïveté et quelle vaillance dans l'expression de ce noble amour ! Mais Jésus lui répondit : *Marie!* A ce mot, elle croit le reconnaître et s'écrie : *Seigneur!* Jésus reprit : *Ne me touchez point, mais allez à mes frères, et dites-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu* ³.

Madeleine, qui avait couru pour annoncer Jésus enlevé, marche seulement pour annoncer Jésus ressuscité, tant sa foi est encore lente ! Madeleine, qui avait dit sans hésiter : *Ils ont enlevé le corps*, dit avec une hésitation marquée *qu'elle aurait vu le Seigneur et que le Seigneur lui aurait dit cela*, tant sa foi est encore incertaine ⁴ !

¹ *Et vidit et credidit.* — Le sens de ce dernier mot, n'est pas douteux, selon la remarque de Grotius. On lit, en effet, dans le verset suivant : *Car ils ne comprenaient pas l'Écriture, annonçant qu'il était nécessaire que le Christ ressuscitât d'entre les morts. Credidit se rapporte donc, non à la résurrection du Sauveur, mais à son enlèvement : Credidit ergo abesse corpus, quod Mariæ Magdalensæ referenti non crediderat.* (GROTIUS, *Annot., ad Joann.*)

² Joann., xx, 13.

³ Joann., xx, 17.

⁴ La Vulgate porte *quia vidit Dominum* ; mais Grotius fait ob-

Ainsi Madeleine voit tout, croit tout, annonce tout, excepté Jésus ressuscité! Quand elle le voit, elle le prend pour le jardinier; quand elle l'a reconnu, elle croit à peine, craignant que ce ne soit une vision; quand elle en parle, elle s'exprime avec défiance. Jugez maintenant et dites s'il est vrai que la passion d'une femme hallucinée a donné au monde un Dieu ressuscité?

Si l'on s'en rapporte au romancier moderne, le récit de Madeleine trouva une créance facile dans le cœur des disciples, grâce à la trace que Jésus y avait laissée. Il taxe les apôtres de crédulité. Suivons le texte évangélique, et nous verrons s'ils sont crédules.

Les saintes femmes, à qui les anges avaient annoncé la résurrection de Jésus-Christ, avaient quitté le sépulcre pour aller annoncer aux apôtres cette grande nouvelle. Elles marchaient en toute hâte, ne disant rien à personne sur la route, quand Jésus leur apparut et les salua de la même parole que l'ange Gabriel avait adressée à Marie le jour de l'Annonciation : *Avete*. A ce mot, elles le reconnurent, s'approchèrent et lui rendirent leurs adorations en se prosternant à ses pieds. Jésus ajouta : *Ne craignez point; allez, dites à mes frères qu'ils se rendent en Galilée, ils me verront là*. Ce rapport des saintes femmes aux apôtres ne fut pas mieux accueilli que celui de Madeleine; on refusa de les croire, et on les traita de cerveaux en délire ¹. Est-ce là un trait de crédulité?

Or, le même jour, vers le soir, deux disciples qui s'en allaient de Jérusalem à Emmaüs, furent abordés par Jésus, sous la figure d'un voyageur. Ils étaient tristes, et l'étranger leur demanda la cause de leur abattement. *Quoi!* répondirent-ils, *ne savez-vous pas ce qui s'est pa sé*

server avec raison que le texte hébreu devrait être traduit par *quia vidisset : qu'elle aurait vu*, termes encore remplis de doute et d'hésitation. — Voir M. Auguste Nicolas, *la Divinité de J.-C.*, chap. XIII.

¹ Luc, xxvi, 11.

à Jérusalem? Nous espérions que Jésus viendrait délivrer Israël, mais il y a trois jours qu'il est mort. Quelques femmes sont allées au sépulcre; elles ont vu des anges, mais, pour lui, elles ne l'ont point trouvé ¹. Est-ce là de la crédulité?

Cependant, le divin interlocuteur qui avait abordé les disciples leur rappelle que le Christ devait souffrir ces choses pour entrer dans sa gloire; puis, interprétant les prophéties, il leur montre, en commençant par Moïse, tout ce qui le concerne dans les Écritures. Leur cœur était brûlant, et cependant ils ne reconnaissent pas ce Jésus dont la parole les embrasait. C'est à la fraction du pain qu'ils ouvrent les yeux; mais quand ils viennent raconter que Jésus leur a apparu, qu'il leur a parlé, qu'il a mangé avec eux, les apôtres ne peuvent encore y croire². Est-ce là de la crédulité?

Une disposition si persistante ne pouvait être vaincue qu'à force d'apparitions et de miracles. Jésus les renouvelle avec une bonté qui désespère l'incrédulité même. Il se montre d'abord à Pierre ³, c'est la quatrième apparition, puis à Jacques, puis aux disciples réunis, en l'absence de saint Thomas ⁴. *La paix soit avec vous*, dit-il en les abordant; mais eux, pleins de trouble et de frayeur, croyaient voir un esprit. Il ajoute : *Voyez mes mains et touchez*. Et comme ils ne croyaient pas encore : *Avez-vous, leur dit-il, quelque chose à manger?* Et ils lui offrirent un poisson grillé et un rayon de miel. Et lorsqu'il eut mangé, prenant ce qui restait, il le leur donna et leur dit : *Vous voyez ce que je vous ai annoncé, lorsque j'étais avec vous*.

Thomas, l'un d'eux, n'était pas avec ses frères lors de cette apparition. On lui en fit le récit, mais son incrédulité pesante et charnelle éclata en paroles d'une précision sans réplique et d'une vivacité sans égale : *Si je*

¹ Luc., xxiv, 18-23.

² Marc, xvi, 13; Luc, xxiv, 35.

³ Luc, xxiv, 34.

⁴ Marc, xvi, 14.

ne vois dans ses mains la marque des clous; si je ne mets mon doigt à la place des clous; si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai point. Eh bien, cette preuve suprême ne lui sera point refusée. Jésus revient en présence des onze : *Mets ton doigt là, Thomas, et vois mes mains, approche ta main et mets-la dans mon côté, et ne sois pas incrédule, mais fidèle* ¹. Que voulez-vous de plus?

Mais non, ce n'est pas assez : Si la foi des apôtres hésite encore, voici une épreuve qui la consolidera à jamais. Pierre, le chef de la troupe, dit un jour : *Je m'en retourne pêcher : Vado piscari. Et nous aussi, nous y allons avec toi*, répondent quelques apôtres ². Allez, remontez sur votre barque, tendez vos filets, Jésus vous poursuivra de ses apparitions et de ses miracles jusque sur la mer de Tibériade. Il se montre, on refuse de le voir ; il appelle, on ne reconnaît point sa voix. Il appelle encore, Jean finit par l'entendre. Jésus vient auprès d'eux, dirige leur pêche, marque l'endroit où il faut jeter le filet, reçoit les poissons, les compte, invite les apôtres à les manger : autant de signes palpables de la résurrection de Jésus-Christ; autant de miracles publics, éclatants, divins, sans détour, sans subterfuge, sans réplique. L'incrédulité n'aura donc plus de prétexte?

Sans doute; mais si les apôtres sont enfin convaincus, les disciples ne le sont pas encore. Jésus leur donne rendez-vous sur le Thabor. C'est là que Pierre, Jacques et Jean avaient vu sa transfiguration ; c'est là que l'Église entière verra sa résurrection. On y compte cinq cents disciples. Jésus leur enseigne l'art de prêcher et la manière de conduire les fidèles confiés à leurs soins; il leur prédit les tribulations qui les attendent; il leur trace la règle de conduite à tenir dans les persécutions. Quel théâtre ! quelle assemblée ! quel discours ! Encore autant de signes de la résurrection de Jésus-Christ, autant

¹ Joann., xx, 27.

² Joann., xx, 3-4.

de preuves pour la raison, autant de miracles pour la foi.

Ainsi se passèrent les quarante jours qui suivirent la résurrection de Jésus-Christ, et cependant il y avait des disciples qui doutaient toujours. Le jour de l'Ascension arrivé, le Dieu ressuscité apparaît à ses apôtres aux portes de Jérusalem, et, sortant de la ville par le chemin de Béthanie, il les conduit, à midi, au mont des Oliviers, pour se manifester une dernière fois. Les saintes femmes, les apôtres, les disciples, tous ceux qui ont connu et aimé Jésus, accourent de toutes parts à cette réunion suprême. Là, Jésus reproche à ses disciples l'incrédulité de leur esprit et la dureté de leur cœur; là, il leur ouvre les Écritures et se les applique; là, il leur promet le Saint-Esprit et il leur annonce qu'ils lui serviront de témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre; là, il institue la formule sacrée du baptême, il assure que ceux qui croiront en lui auront le don des miracles, et il leur déclare qu'il sera avec eux jusqu'à la consommation des siècles. Nouveau théâtre! assemblée plus nombreuse que jamais! Quels discours! quels ordres! quelles promesses plus que jamais importantes et divines ¹.

Dites-le donc maintenant, esprits difficiles, fiers incrédules, dites-nous, je vous supplie, comment le Christ pouvait mieux prouver sa résurrection physique? Vous voulez des apparitions? On en compte onze. Des heures différentes? Dans le cénacle, c'est le soir; sur la mer de Tibériade, le matin; sur le mont des Oliviers, à midi. Des intervalles marqués? Ces apparitions durent quarante jours. Des lieux découverts et variés? On voit Jésus au sépulcre, à Jérusalem, au chemin d'Emmaüs, au Thabor, au mont des Oliviers. Des témoins de diverses conditions, d'âge, d'esprit et d'intérêts différents? Ce sont les saintes femmes, les apôtres, les disciples: Pierre, Jacques Ma-

¹ *Joann.*, XXI, 1-4; *Matth.*, XXVII, 17; *Marc.*, XVI, 14.

deleine, chacun en particulier, les dix apôtres réunis, Thomas réuni à eux, les cinq cents premiers chrétiens deux fois convoqués, deux fois convaincus. Des témoins incrédules? Ils ne croient point avant d'avoir vu; en voyant, ils ne croient guère; après avoir vu, plusieurs s'obstinent à ne pas croire encore, en sorte que, jusqu'à l'Ascension, l'incrédulité eut parmi eux des partisans qui avaient des yeux et qui ne voulaient point voir, des oreilles et qui ne voulaient point entendre, un esprit et qui ne voulaient point juger. Une incrédulité si obstinée et si profonde dépasse les limites de la raison humaine. Saint Grégoire en recherche la cause : il la voit moins dans l'infirmité des apôtres que dans nos besoins. S'il a fallu tant de lumière pour éclaircir leurs doutes, c'est de ces doutes mêmes qu'a jailli sur le monde la lumière dont il est éclairé. Ces hommes, sur la parole desquels l'univers entier devait croire, furent d'abord les plus difficiles à persuader. Ils n'ont pas laissé à l'incrédulité ancienne ou moderne l'initiative d'une seule objection, parce qu'il n'y a point de prévention qu'ils n'aient conçue, point d'idée préconçue qu'ils n'aient opposée à l'évidence, point d'évidence qu'ils n'aient bravée, point de preuves qu'ils n'aient exigées et obtenues, point d'expériences qu'ils n'aient faites et renouvelées dans tous les lieux, sous toutes les formes, devant toutes sortes de témoins. Ah! puisqu'ils se rendent enfin, faites-leur donc maintenant l'honneur de les croire. Jésus est ressuscité, ils le confessent, ils disent qu'ils l'ont vu de leurs yeux. Eh bien! si vous n'en croyez point leurs yeux, croyez-en leur foi; car, pour vous convaincre de la résurrection de Jésus-Christ, voilà qu'ils vont, par un autre miracle, ressusciter à leur tour.

II. A la résurrection physique de Jésus-Christ se lie, par une conséquence inévitable, la résurrection morale des apôtres.

Vous êtes-vous jamais demandé combien cette résurrection était difficile, invraisemblable, humainement impossible.

Imaginez les esprits les plus tardifs et les plus lourds, n'ayant ni élévation naturelle ni science acquise, remplis de préjugés, esclaves du respect humain, à peine instruits de la lettre de la loi de Moïse et incapables d'en comprendre le sens. Ce sont ces douze hommes qui vont ressusciter d'entre les ignorants pour devenir les instituteurs du genre humain.

Représentez-vous ces douze ignorants dans toute la timidité de leur caractère : ils sont susceptibles, ombrageux, étroits, sans expérience des affaires, Juifs méprisés parmi les Juifs, qui sont eux-mêmes des méprisés parmi les hommes. Ce sont ces douze hommes sans crédit qui vont ressusciter d'entre les méprisés pour conquérir le monde.

Songez enfin qu'ils ont jusqu'à présent fui le danger, tremblé devant l'ennemi, renié ou abandonné leur Maître. Ce sont ces douze hommes sans cœur qui vont ressusciter d'entre les lâches pour mourir avec gloire. Nous allons assister à la résurrection des apôtres par la parole, par le zèle et par le martyre.

C'est le jour de la Pentecôte que s'opère le premier de ces miracles ; c'est la terre entière qui est appelée à en devenir le témoin. Parthes, Mèdes, Elamites, habitants de la Mésopotamie, de la Judée, de la Cappadoce, du Pont et de la Phrygie, Romains, Juifs, prosélytes, Crétois, Arabes, toutes les nations se pressaient dans la ville sainte. Or, ce jour-là, Pierre, l'apostat du prétoire, le fugitif du Calvaire, le pêcheur de la veille, aborde cette immense multitude, et, se tenant debout au milieu de tous, il élève la voix et il dit : *Hommes de Judée et vous tous qui habitez Jérusalem, écoutez ces choses : Jésus de Nazareth a été mis à mort comme vous le savez. Mais Dieu*

l'a ressuscité, selon la prédiction qu'il avait faite. Tous nous sommes témoins de ce fait. Que la maison d'Israël le sache donc; ce Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a ressuscité ¹. Quelle parole! quelle affirmation! quelle autorité! N'est-ce pas là une résurrection morale?

Ce prodige opéré devant le peuple se renouvelle par un autre prodige opéré devant le conseil des prêtres et les chefs de la nation. Anne, Caïphe, Jean, Alexandre, et tous ceux qui étaient de race sacerdotale, firent paraître les apôtres au milieu d'eux et leur demandèrent : *Par quelle puissance et au nom de qui agissez-vous?* Alors Pierre leur dit : *Princes du peuple et vous anciens, écoutez : Il faut que vous tous et le peuple d'Israël le sachiez bien, c'est par le nom de Jésus de Nazareth, que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité d'entre les morts* ¹. Point d'indécision ni de timidité; point de respect humain ni de détours; point d'embarras, point de trouble, point d'hésitation. Est-ce là ce Pierre qu'une servante troublait naguère? Voilà qu'il reproche aux anciens et aux juges d'Israël d'avoir crucifié son Maître, lui qui rougissait de lui appartenir. Quel changement inattendu! Pierre est véritablement ressuscité.

Après le langage de Pierre, écoutez celui de Paul, et dites si ce n'est pas aussi le langage d'un homme ressuscité. Pierre avait parlé devant l'autorité et devant la foule; c'est aux oreilles de la sagesse et de la science que Paul vient à son tour se faire entendre; c'est l'aréopage d'Athènes qu'il prend pour témoin : *Athéniens, leur dit-il, en traversant cette ville, j'ai trouvé un autel sur lequel étaient écrits ces mots : Au Dieu inconnu. Or, ce Dieu que vous adorez sans le connaître, c'est celui que je vous annonce. Il a fait le ciel et la terre; vous êtes sa race et sa famille, comme l'a dit un de vos poètes; dans la plénitude des temps, il vous a envoyé son Fils, et il a confirmé la*

¹ Act., II, 33.

mission qu'il lui a donnée en le ressuscitant d'entre les morts ¹.

Corinthe, riche et superbe, entend de la bouche de Paul le même témoignage qu'Athènes, savante et corrompue. L'apôtre des Gentils fait de la résurrection le principal argument de toute sa doctrine; il montre comment toutes les preuves de la divinité du christianisme viennent se résumer dans ce dernier mystère; il rappelle les apparitions qui le justifient et qui le placent au-dessus de toute critique : *Le Christ ressuscité a été vu*, dit-il aux Corinthiens, *de Pierre, et ensuite des onze. Il a été vu par plus de cinq cents frères ensemble, desquels beaucoup vivent encore et quelques-uns se sont endormis. Il a été vu de Jacques, puis des douze apôtres. Enfin, il a été vu de moi après tous les autres, de moi, qui ne suis qu'un avorton, car je suis le moindre des apôtres, je ne suis pas digne d'en porter le nom, puisque j'ai persécuté l'Eglise de Dieu* ². Ces derniers mots vous rappellent ce que Paul avait été : un enfant élevé dans la secte des pharisiens et dans l'orgueil du nom romain; un jeune homme qui avait fait l'apprentissage de l'incrédulité judaïque dans la meilleure école des Juifs, et celui de la cruauté, dans le spectacle de la mort de saint Étienne : un pharisien qui ne respirait que menaces et carnage; un sectaire ardent qui poursuivait de ville en ville les témoins de la résurrection de Jésus-Christ. O mystère ! Paul a entendu une fois seulement, du milieu d'une tempête, Jésus ressuscité, et cette parole, ce reproche sorti d'un nuage, cette apparition à la fois lumineuse et foudroyante, a suffi pour le convaincre du grand mystère qu'il persécutait avec tant d'acharnement. Paul annonce Jésus ressuscité; Paul ne prêche plus que Jésus ressuscité. C'en est fait, Paul est ressuscité d'entre les Juifs pour attester que Jésus est ressuscité d'entre les morts.

¹ Act., iv.

² I Cor., xv, 5-9.

Au lieu d'apôtres qui se taisent, vous avez donc des apôtres qui parlent : ce n'est pas tout, au lieu d'apôtres qui se cachent, vous avez des apôtres qui se montrent partout et qui remplissent l'univers en un moment.

Où étaient-ils pendant l'agonie de Gethsémani? Ils dormaient. Pendant le jugement de Jérusalem? On ne les voit nulle part. Pendant le supplice du Calvaire? On n'en trouve qu'un au pied de la Croix.

Un an s'écoule, et la terre commence à porter la trace de leurs pas conquérants. Saint Jacques évangélise la Judée; saint Simon, l'Égypte; saint Jean, la Grèce et l'Asie Mineure; saint Philippe aborde et convertit les ministres d'une reine étrangère; les solitudes de l'Idumée n'ont pour saint Jude ni sable ni soleil; Patras entend la voix de saint André; Thomas, le plus incrédule de tous, est devenu, à raison de cette incrédulité même, le plus intrépide des témoins de la résurrection. C'est lui qui porte la foi le plus loin; il quitte le monde civilisé, il part, il pénètre chez les Indiens, chez les Parthes, chez les Chinois, et là, isolé de tous les autres, dans des contrées que les Romains connaissaient à peine de nom, parmi des barbares dont il entend et dont il parle tout à coup la langue, il marche, il avance, toujours content pourvu qu'il prêche Jésus ressuscité, tant l'événement de la résurrection l'avait convaincu, tant il était ressuscité lui-même! Paul, entraîné par ce souffle divin, visite, console, instruit Thessalonique, Ephèse, Corinthe, Athènes, Rome, toutes les cités fameuses par leurs richesses, leurs écoles ou leur puissance. Les soldats qui le gardent se convertissent à sa voix; les rois qui l'interrogent se sentent ébranlés; les disciples qu'il forme racontent partout sa résurrection et en renouvellent les merveilles. Ses luttes, ses voyages, ses prédications font l'entretien de la terre, et la ville éternelle que Cicéron a sauvée, oubliera bientôt les lettres de son illustre ora-

teur pour celles du Juif converti et ressuscité. Mais rien n'égale le zèle de Pierre, parce que rien n'égale son autorité. La volonté de Dieu l'appelle et le fixe au Capitole. C'est de là, comme d'un centre, que son regard s'anime, mesure le monde, inspire, envoie, soutient des disciples qui paraissent en même temps en Italie, en Afrique, en Espagne, dans les Gaules et font connaître partout Jésus ressuscité d'entre les morts par sa propre vertu, et Pierre ressuscité d'entre les Juifs par la vertu de Jésus.

Au lieu d'apôtres qui redoutent la mort, vous avez des apôtres qui la recherchent, qui la bravent, qui l'obtiennent. C'est la résurrection du courage après celle du zèle et de la parole.

Qu'ai-je besoin de vous dire que ce prodige dépasse les deux autres, tant il est rare et rarement soutenu ! Représentez-vous les témoins de la résurrection dispersés aux quatre coins du monde, et habitant les uns Jérusalem, les autres Antioche, les autres Ephèse, Athènes ou Rome, ceux-ci parmi les païens qui les raillent, ceux-là parmi les Juifs qui les détestent, tous parmi des multitudes ennemies dont ils contrarient les préjugés, les intérêts et les passions. Les moqueries, les menaces, les tourments, les attendent partout. Quand Jésus-Christ était vivant, ils l'avaient renié ou abandonné ; quand Jésus-Christ n'est plus, ils le glorifient et ils l'adorent. Nous les avons vus tremblants, fugitifs, n'espérant plus et rentrant dans leurs bateaux de pêcheurs, quand ils habitaient ensemble la Galilée ; et maintenant qu'ils sont séparés les uns des autres par des sables brûlants, des mers immenses, des rochers inaccessibles, ils sont raffermis pour ne plus broncher, ils avancent pour ne plus reculer, ils souffrent la prison, les fouets, les tortures, plutôt que de se démentir. On ne verra parmi eux ni traîtres ni dissidents ; on n'entendra dans leur récit ni changement ni variante. Devant l'aréopage qui sourit comme devant le sanhédrin

qui s'indigne, ils ne parlent que de Jésus crucifié et de Jésus ressuscité. Changez-les d'épreuves ou de climats; promenez-les de tribunal en tribunal; frappez les uns dans la fleur de l'âge ou laissez les autres épuiser leur vieillesse dans les fatigues de l'apostolat. Que la flatterie succède à la menace, le supplice à la flatterie, ils ne changeront, quelle que soit l'épreuve, ni de langage, ni de foi, ni de cœur. Saint Etienne, le premier diacre, traduit devant le grand-prêtre, saura le premier ce qu'il en coûte d'annoncer Jésus ressuscité. N'importe; il rappelle aux Juifs qu'ils ont toujours persécuté les prophètes et qu'ils ont mis à mort Celui que les prophètes avaient annoncé! Son visage resplendit comme celui d'un ange, et tandis que l'assemblée grince les dents contre lui, il lève les yeux pour s'écrier : *Je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme crucifié et ressuscité debout à la droite de Dieu.* Confession héroïque, qui excite les clameurs du conseil et qui détermine le supplice du saint diacre. Mais Etienne, pendant qu'on le lapide, ne détourne point ses yeux du spectacle qui les avait frappés; il invoque le ressuscité : *Seigneur Jésus, recevez mon âme;* et il lui dit, aussi bien du regard que de la voix : *Seigneur, ne leur imputez point ce péché.*

Etienne tombait aux pieds du premier Calvaire et de la première croix; Pierre trouve dans Rome un autre Calvaire et une autre croix en annonçant Jésus ressuscité. Ses pieds, que Jésus avait lavés, sont dressés vers le ciel; sa tête, que Jésus avait couronnée, se penche vers la terre comme pour y laisser tomber le diadème divin : c'est ainsi que la croix prend racine à Rome avec la royauté pontificale. Mais tandis qu'on élève cette croix pour infliger à Pierre le supplice des esclaves, Paul, cet autre ressuscité, subit le supplice des citoyens; Jacques, fils de Zébédée, meurt sous le glaive d'Hérode; Jacques, fils d'Alphée, sous les pierres du sanhédrin;

André trouve en Achaïe et la croix et le bûcher; Jean vient goûter à Rome, au milieu de l'huile bouillante et du soufre enflammé, la douceur miraculeuse d'un bain qui ranime sa vigueur. Comme Jésus, il a vaincu le martyre; comme Jésus il ressuscite parmi les supplices; et si Jésus a pu dire à ses disciples : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde*, l'apôtre qui atteste ainsi Jésus ressuscité peut bien nous dire à son tour : *La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde, c'est notre foi*¹.

Ainsi parlent, agissent, souffrent et meurent ceux qui ont vu le Christ ressuscité. Ils l'ont bien vu, ils l'ont tous vu, ils sont tous revêtus de la force invincible qu'il leur a promise après être sorti du tombeau; ils savent que leur parole est la vérité même, que l'univers entier sera la conquête de leur zèle, et qu'ils doivent le régénérer par leur mort. Voilà le prodige de la résurrection morale des apôtres : ce sont d'autres hommes, parlant au lieu de se taire, agissant au lieu de se cacher, mourant pour leur maître au lieu de renier ou de persécuter son nom. Ce grand changement est certain, complet, durable. L'histoire l'atteste, et la raison la plus difficile ne peut expliquer une suite de miracles si divers et si soutenus, qu'en s'écriant : Jésus est véritablement ressuscité, puisqu'il a ressuscité les apôtres.

III. Ce n'est pas tout : les apôtres ressuscités ont ressuscité le monde à leur tour. Que vous servirait-il de révoquer en doute la résurrection physique de Jésus-Christ ou la résurrection morale de ses disciples? Il y a un fait qui dépend des deux autres, et dont la certitude est constatée tous les jours; un fait qui les explique, et que vous ne pouvez pas expliquer sans eux; un fait dont vous êtes les témoins, et auquel vous ne sauriez refuser votre croyance; un miracle, enfin, plus grand que les

¹ Joann., v, 4.

deux premiers, parce qu'il dure encore après dix-huit siècles : ce fait, disons mieux, ce miracle permanent, c'est la résurrection sociale de l'univers.

Il y a, au milieu de l'histoire, entre le monde ancien et le monde moderne, un point qui en marque exactement les limites et qui fait ressortir avec un radieux éclat le caractère propre à chacun d'eux. Ce point est un tombeau, ce tombeau est unique ici-bas.

Derrière ce monument, tout est décadence, esclavage et ténèbres, tout est mort; en avant tout est progrès, liberté et lumière, tout est vie.

Regardez-le, il est ouvert, il est vide, et c'est précisément parce qu'il est vide qu'il marque dans l'humanité une si grande date : c'est le tombeau de Jésus-Christ ressuscité.

Tout sort, tout part, tout s'élançe du tombeau de Jésus-Christ. Famille, cités, nations, l'humanité monte tout entière, comme du fond de ce sépulcre, à la suite de l'Homme-Dieu ressuscité. Jésus ressuscite, et le monde ressuscite avec lui.

C'est la résurrection de la famille : le père ne sera plus cet antique despote en qui la barbarie des mœurs a éteint jusqu'au sentiment de l'affection la plus naturelle; la mère, cette esclave avilie qu'on achète, qu'on échange et qu'on renvoie, le nouveau-né, cet accusé dont la vie ou la mort dépend de sa conformation, et que Soion ¹ aussi bien que Lycurgue, Sénèque ² aussi bien que Plutarque ³, Rome aussi bien qu'Athènes, jettent aux chiens ou aux vautours, s'il naît débile ou contrefait; le vieillard, cet être impuissant, maladif, inutile, pour qui l'on regardait la vie comme un fardeau, la mort comme un

¹ TERTULL., *Apolog.*, IX.

² *De irâ*, I. XIV.

³ Au deuxième, s'ils le trouvaient laid et contrefait, ils l'envoyaient jeter dans une fondrière au pied du mont Taygète, ayant opinion qu'il n'était expédient ni pour l'enfant ni pour la chose publique qu'il vécût. (PLUT., *trad. d'Amyot.*)

bienfait et que l'on tuait par humanité; le serviteur, cet homme tombé à l'état de chose, acheté et vendu comme une vile matière, employé tour à tour comme un instrument de labour et de débauche, enchaîné comme un ennemi, tué et mis en croix comme un criminel. Le père dépouille sa cruauté sans rien perdre de sa gravité ni de sa grandeur; l'épouse a un trône dans la famille; tous les enfants sont devenus également sacrés et chers aux auteurs de leurs jours; et le serviteur, relevé de l'esclavage, a pris sa place au foyer commun. L'infanticide est réputé un crime, le divorce a disparu des lois, la polygamie est reléguée parmi les hontes d'un passé sans retour. N'est-ce pas là renaître dans la famille?

C'est la résurrection de la cité. Avant Jésus-Christ, chaque cité avait des ilotes; à partir de Jésus-Christ, elles commencent à n'avoir plus que des citoyens. Avant Jésus-Christ, le sang des gladiateurs qui s'entretuaient coulait à flots dans les cirques pour le plaisir des yeux; à dater de Jésus-Christ, les yeux s'habituent à se fermer sur ce barbare spectacle. Avant Jésus-Christ, on courait voir des hommes broyés sous la dent des lions; les panthères errantes dans les déserts de l'Afrique étaient quelque chose de sacré, que l'on devait respecter au péril même de sa vie; des villes entières entassées sur les gradins d'un amphithéâtre se montraient bienveillantes envers le tigre, excitaient sa fureur et semblaient se rassasier avec lui de la chair et du sang de l'esclave. A dater de Jésus-Christ, l'inviolabilité des bêtes a cessé, et celle de l'homme commence; on enchaîne les lions et on vole au secours de ses semblables. Détestables jeux, combats homicides, vous avez disparu! Les cités antiques, au rapport de saint Grégoire, s'indignaient de voir la proie humaine échappée aux bêtes, mais elles étaient heureuses et battaient des mains quand cette proie palpitait sous la dent furieuse; les cités modernes ont des palmes et

des triomphes pour l'homme qui arrache à leurs domaines les rois indomptés du désert, qui pose un pied vainqueur sur leur crinière assoupie et qui étale leurs dépouilles sanglantes percées d'une balle victorieuse. Avant Jésus-Christ, on regardait avec le même mépris le captif, l'ennemi, l'étranger, le vaincu, le pauvre et le débiteur. La loi les livrait sans merci, les uns à l'abandon, les autres à la raillerie, le plus grand nombre au fouet, aux tortures, à la mort. La misère était sans secours et la maladie sans asile. Fouillez, d'un bout du monde à l'autre, toutes les ruines de l'antiquité, vous n'y trouverez pas la trace d'un hospice. A partir de Jésus-Christ, les horreurs de la guerre diminuent et l'ivresse de la victoire passe en un moment; les ennuis de la captivité s'adoucissent; les pauvres, les malades, les enfants trouvés, les vieillards, les inconnus mêmes, ont leur dot, leurs palais, leurs serviteurs. N'est-ce pas là une cité qui renaît?

C'est la résurrection des peuples. Ils ne seront plus foulés aux pieds par un Tibère ni méprisés par un Caligula; on ne reverra ni la fureur de Néron ni la folie de Domitien. Quels que soient désormais les excès de la tyrannie, elle aura dans l'esprit public et dans les nouvelles mœurs du monde des bornes qu'elle ne franchira plus, et si la colère des rois va encore jusqu'à la cruauté, elle ne rêvera plus du moins des monstres d'iniquité et de démence. Les Trajan seront des Charlemagne, les Titus des saint Louis; au-dessus des héros qui rendent les peuples fiers, on mettra désormais des saints qui les rendent heureux. O princes, n'usurpez plus les autels, vous êtes assez grands, car les nations voient en vous les représentants de Dieu même; ce sera votre félicité de regarder votre royaume comme une famille, et vos sujets comme des enfants. O peuples, rassurez-vous et vivez, vous êtes aux yeux des princes non plus de vils trou-

peaux, mais des hommes qu'il faut respecter, instruire, diriger, civiliser. N'est-ce pas là renaître dans la nation?

Non, tu ne me démentiras pas ici, noble et héroïque Pologne, tu es la nation en deuil, mais tu n'es pas la nation au tombeau. Il y a cent ans bientôt que tu pleures, que tu t'indignes, que tu te lèves à demi, en appelant l'Europe à ton secours, en étalant toute l'étendue de ta misère et en invoquant le souvenir de tes services. Le cri du sang d'Abel n'a pas encore trouvé assez d'écho dans le monde, mais le Ciel l'a entendu. Prie, redouble d'instances, peuple éprouvé; martyr de deux causes inséparables l'une de l'autre, continue à unir dans ton cœur le culte de la religion à celui de la patrie. Sois toujours chrétienne, ô Pologne, et ta résurrection est assurée. De toutes les nations qui ont embrassé, servi et gardé la foi de Jésus-Christ, pas une n'a péri, pas une n'a disparu de la terre. Et pour attester ce fait par un exemple sans précédents dans l'histoire, te voilà plus vivace que jamais en dépit de cent ans de guerre, de terreur, de confiscation, d'exil et de supplices. Ah! s'il faut te recoucher encore dans ton lit de douleur, attends, prends patience, n'abjure pas le signe auguste de la Rédemption. Ce lit n'est pas une tombe, puisqu'un siècle entier n'a pu t'y sceller, et tant qu'on t'y verra les mains jointes, la croix à la main, la prière sur les lèvres, tu garderas le droit que Jésus-Christ t'a donné de renaître et de ressusciter avec lui.

Sa résurrection est celle de l'humanité tout entière. Les peuples qui la composent ne sont plus étrangers les uns aux autres, mais animés les uns envers les autres de sentiments qu'ils n'avaient jamais éprouvés. Ils se reconnaissent pour les enfants du même Père, les membres du même corps, les héritiers présomptifs du même royaume. Ils se saluent d'un bout à l'autre du monde, comme d'un bout à l'autre de l'histoire, du titre sacré de

frères. De la Chine au Pérou, des extrémités de la Grande-Bretagne aux golfes des Grandes-Indes, les petits enfants et les souverains des plus vastes États, les maîtres les plus impérieux et les esclaves les plus méprisés, le stoïcien fatigué de sa roideur et l'épicurien dégoûté de ses plaisirs, la femme avilie, le pauvre rebuté, le juste méconnu, les hommes de toute tribu, de toute langue, de toute nation, sont unis sans se voir, sans se connaître, sans savoir leur nom, dans une communauté d'idées et de croyances qui rapproche les esprits les plus divers, depuis le plus profond jusqu'au plus léger, et dans une communion de sentiments qui assure au faible la protection du fort, au pauvre l'aumône du riche, à tous les sympathies et les prières de chacun : véritable régénération sociale, dans toute l'exactitude du mot, puisqu'elle comprend à la fois les croyances, les lois, les mœurs, et qu'elle n'a cessé d'élever les esprits et les cœurs vers la vérité, la justice, la lumière et l'amour. N'est-ce pas là l'humanité qui renaît ?

Et il n'y a pas de date plus certaine que celle de cette résurrection. C'est le siècle où saint Paul, après avoir dit à ses disciples : *Vous étiez sans affection et sans amour, sans douleur, sans commisération, sans pitié, haïssant et haïssables, sans cœur, sans entrailles* ¹, ajoute aussitôt : *S'il y a maintenant quelque douceur et quelque soulagement dans la charité, s'il y a quelque tendresse et quelque compassion parmi nous, rendez ma joie parfaite, demeurez tous unis ensemble, n'ayez désormais qu'un cœur et qu'une âme* ². C'est l'an du monde 4222, le 33^e de notre ère, sous le règne de Tibère, sous le gouvernement de Ponce-Pilate, en Judée; c'est le jour où le monde entendit dire pour la première fois : Jésus est ressuscité.

Expliquez-moi donc ce grand changement, je vous adjure : c'est la plus étonnante, la plus complète, la plus

¹ Rom., 1, 29-31; Tit., vii, 3.

² Philipp., ii, 1-9.

durable révolution que l'on ait jamais vue. Que dis-je ? C'est la seule révolution féconde, radicale, vraiment sociale, qu'ait jamais éprouvée le genre humain.

Il n'y a qu'une explication possible, raisonnable, nécessaire, à laquelle l'humanité ne saurait se soustraire : Jésus est ressuscité.

Est-ce devant un homme mort que l'Asiatique efféminé, le Grec pointilleux, le Romain superbe, le fier Gaulois, le Scythe grossier, l'Arabe vagabond, se sont inclinés d'un commun accord ? Non, c'est un Dieu ressuscité qui peut seul inspirer une telle foi.

Est-ce pour plaire à un homme mort que les solitudes se sont peuplées d'anachorètes, les prisons de martyrs, les temples de prêtres, les hôpitaux de vierges ? Non, c'est un Dieu ressuscité qui peut seul inspirer un tel dévouement et un tel amour.

Est-ce pour venger les injures d'un mort que Godefroy, Baudoin, Philippe-Auguste, saint Louis, ont mené les croisades ; que nos pères ont humilié le croissant à Lépante, à Navarin, à Alger ; que vous venez d'arborer la croix à Saïgon et à Pékin ? Non, c'est un Dieu ressuscité qui peut seul inspirer d'âge en âge la valeur, l'héroïsme, les grandes entreprises.

Seule, la résurrection de Jésus-Christ explique la résurrection du monde ; sans elle, rien ne s'explique.

Admettre que, le Christ étant encore au tombeau, les apôtres eussent prêché, que les martyrs eussent souffert, que les pénitents eussent blanchi dans les solitudes, que les savants eussent pâli sur les Saintes Lettres, que les familles, les cités, les nations, l'humanité tout entière fussent passées de l'esclavage à la liberté, de la dégradation à la noblesse, des ténèbres à la lumière, de l'oppression à la justice, du péché à la vertu, de la corruption et de l'infamie au dévouement et à l'héroïsme, de la vie à la mort, en vérité, cela ne serait pas seulement insensé,

mais encore profondément ridicule. Ce serait un effet sans cause; ce serait une révolution sans objet; ce serait une vertu sans récompense.

Ce phénomène est unique au monde. Vous remueriez toutes les cendres de l'antiquité que vous n'en tireriez pas une loi, une vertu, une idée.

Où sont les apôtres produits par la mort de Socrate? Où sont les saints inspirés par les dernières instructions de Platon? Où sont les martyrs qui vengent en mourant l'assassinat de Cicéron et la liberté dont Démosthènes a désespéré en s'ôtant la vie? Où sont les lois que Numa, Lycurgue, Solon, César, dictent encore du fond de leur cercueil? Où sont les dévouements et les héroïsmes sortis des tombeaux, inconnus aujourd'hui, des Alexandre, des Annibal, des Fabius, des Scipion, des Auguste? Ces morts, ces noms, ces exemples, n'émeuvent plus personne; ils ont occupé le monde un jour et sur un point, mais ils ne l'ont rempli ni tout entier ni pour toujours; et l'humanité, sous l'inspiration de leur souvenir, ne s'est pas même élevée d'une ligne. C'est que ces sages étaient des hommes, rien que des hommes; c'est qu'ils sont morts, et qu'ils ne sont point ressuscités.

Pendant l'humanité est debout depuis dix-huit siècles; elle vit, elle marche, elle ne descend plus, elle ne meurt plus. Ce mouvement parti du tombeau de Jésus-Christ s'est communiqué des apôtres à leurs disciples, de leurs disciples au monde entier; il dure encore, il durera toujours. L'humanité ressuscite parce que Jésus est ressuscité.

Ah! qu'ils sont vains dans leur science et ridicules dans leurs conclusions, ces érudits d'un jour qui s'imaginent anéantir, par je ne sais quelle découverte d'un caractère équivoque, toute l'autorité de la religion et tout l'édifice du christianisme! Ils se pâment d'aise à l'aspect de quelque hache de pierre, débris d'une civilisation en-

fouie, dont on ne connaîtra jamais ni la date ni le caractère, ou de quelque animal fossile enseveli sous les eaux d'un déluge inconnu, et les voilà, les yeux fixés sur cette ruine, entassant hypothèses et raisonnements pour chercher querelle aux dates et aux faits de nos annales bibliques. Qu'importent à Jésus-Christ, à l'Évangile, à l'Église, cette joie puérile et ces frivoles attaques? Que prouvent vos ossements déterrés, vos débris sans nom, vos villages retrouvés au fond d'un lac, sinon l'ignorance à laquelle vous êtes condamnés quand vous voulez classer les âges et déterminer les temps? Mais fouiller les entrailles du sol pour y découvrir des preuves anté-diluviennes contre une religion qui anime, élève et soutient depuis dix-huit siècles les idées, les lois, les mœurs de l'humanité, et qui tient aujourd'hui sous son empire tous les peuples ressuscités par sa vertu, quelle folle passion, quelle stérile entreprise, quelle guerre d'enfants contre le géant ressuscité! Autant vaudrait s'imaginer que le gravier recueilli au pied d'un grand chêne l'empêchera de s'enraciner dans le sol, ou que l'herbe qui croît sous le cèdre ne lui permettra pas de couronner les hauteurs du Liban! On a cité cent fois Galilée, qui, embarrassé dans les difficultés de la linguistique et des textes sacrés, frappait le sol du pied et répondait à demi-voix à ses juges avec l'orgueil de la vérité méconnue : Et cependant la terre tourne! Eh bien! tandis que vous classez vos coquillages, vos haches, vos couteaux, vos flèches, vos poteries, que vous vous perdez en conjectures sur le siècle auquel ils appartiennent, et que vous croyez avoir préparé à la religion de mortels déplaissirs et de foudroyantes objections, le christianisme, bien sûr d'avance que le dernier mot de toute érudition et de toute science sera pour lui, sourit à vos tristes efforts et vous répond sans colère et sans reproche : Et cependant vous vivez de ma vie, vous marchez sur mes

pas, vous êtes les fils de la résurrection. *Laissez les morts ensevelir leurs morts*, a dit Jésus-Christ, *je suis la résurrection et la vie. Le Christ ressuscité ne meurt plus*, a dit saint Paul; il s'est ressuscité lui-même, il a ressuscité les apôtres, il ressuscite encore l'univers entier.

O Messie attendu! ô Messie envoyé! ô type parfait dont la Bible garde l'esquisse et l'Évangile le portrait! ô Saint! ô Docteur! ô Thaumaturge! ô Prophète! ô vous qui vous êtes dit Dieu! ô Testateur souverain! ô Dieu crucifié! ô Dieu ressuscité! nous vous saluons sous tous ces titres et notre cœur y ajoute ceux d'ami et de Père. Nous continuerons de croire en vous, de vous aimer, de vous servir, de vous adorer, et, levant d'une main intrépide le drapeau de votre divinité, nous trouverons dans ses plis d'honneur, la civilisation, la gloire, la liberté, la vie, le salut, l'éternité!

Ma tâche est finie. — Soyez béni, mon Dieu, vous qui avez éclairé mon esprit, animé mon courage, soutenu mes forces durant ces longues veilles et ces longs discours. Vierge sainte, soyez bénie, vous m'avez permis de venger votre honneur et de revendiquer les titres de votre fils. Anges du ciel, gardiens de cette métropole et de ce diocèse, que d'actions de grâces ne vous dois-je pas? Mais je défendais votre Maître, et vous n'avez pas dédaigné de m'abriter sous vos ailes. Apôtres et patrons de cette fidèle contrée, vous êtes venus à mon aide, car dans ce grand débat toujours ancien, toujours nouveau, il y va de votre mémoire, de votre héritage, de votre œuvre, de vos enfants. Quand ma voix a trouvé de l'écho, c'est qu'elle était elle-même l'écho de vos prédications. Quand elle a paru plus faible, ce n'était que l'effet de mes péchés. A vous tout l'honneur de cette défense, à nous toute la responsabilité de ses imperfections et de ses fautes.

Mes regards, en se reportant du ciel sur la terre, cher-

chent ici l'illustre prélat qui a encouragé par sa présence et par ses conseils une si laborieuse entreprise. Mais quoi ! sa place est vide, et son grand exemple nous manque aujourd'hui. La mort vient de frapper à ses côtés une sœur chérie, une autre lui-même, et il veille auprès de cette noble dépouille, avec toutes les tristesses d'une affection qui se brise et toutes les espérances d'une foi qui se console. Non, Monseigneur, je ne veux point interrompre ni ce pieux office ni cette tendre douleur, et c'est de loin seulement que je vous dirai avec l'accent d'une reconnaissance pleine d'émotion : Merci pour vos encouragements et pour vos prières. C'est sur votre ordre que j'ai jeté dans cette enceinte le filet de la parole. Puisse-t-il avoir retenu les âmes dans la vérité ! Puisse-t-il en avoir ramené quelques-unes des profondeurs de l'abîme ! Puisse-t-il en avoir atteint d'autres qui, après s'être longtemps débattus, finiront par tomber dans l'invisible filet et deviendront le prix de la pêche miraculeuse !

Et vous, Messieurs, qui avez entouré cette chaire d'un cercle d'auditeurs si intelligents, si sympathiques et si fidèles, vous vous êtes fait par là les soutiens d'une grande cause, vous avez donné un utile exemple, vous avez honoré, affirmé, confessé devant le monde la foi de Jésus-Christ. Non, vous ne resterez pas sans récompense, le divin Maître aura pour vous des consolations, des secours, des espérances, qui vous feront sentir sa divinité mieux que tous les discours ne sauraient le prouver. Vous vous êtes levés parmi les hommes pour dire : Jésus-Christ est Dieu ; Dieu se lèvera un jour à la face des hommes pour vous dire : Vous avez été mes témoins soyez mes élus.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

N° 1

ORATIO

Habita in distributione præmiorum gymnasii sancti Francisci Xaverii, Vesuntione, die sextâ augusti 1863, ab eminentissimo et reverendissimo Cardinali Mathieu, Archiepiscopo Bisuntino.

De Jesu Deo et homine.

ORNATISSIMI AUDITORES,
JUVENES DILECTISSIMI !

Quem octodecim sæcula venerata sunt, quem nostra suspexit ætas victorem, quem hominibus divino dominantem imperio majores nostri perturbationum fluctibus exagitati et ex eis emersi prædicaverunt, quem summus inter duces, legislatores et eversæ penè societatis instauratores, Napoleo primus, mirâ suâ sagacitate Deum agnovit et sacris denuò instauratis altaribus invexit adorans, hunc, ex hesternis tenebris adveniens, suggillat et respuit homunculus !

Homuncionem istum in consessu bonorum nominare nefas esset, aliundè prosùs inutile : cùm simul notus et ignotus existat, prava et confusa magnis attollens vocibus, potiùsque noctis quàm lucis amicus.

Quonam vero pacto ad id delirii progressus sit auctor *Vitæ Jesu*, ut elatis in altum illius laudibus prout hominem sonant, illum è throno ut Deum depellere cogitet et conetur, hoc dictu difficile est, conceptu difficilium. Cùm enim se Jesus ubique Deum prædicaverit et asseveraverit, hinc fit quòd in merum hominem recidere non possit ; quin simul et mendax et perversus et audax in cæteros homines et in Deum evadat, omnibus execrandus et in monstrum quoddam immane et abominandum mutatus. Si enim

ille qui supremum principatûs apicem absque jure petit, infidelis et perduellio reputatur, quid de eo dicendum qui divinum Ens ingredi, depopulari et sibimet, impositâ quasi fictitiâ larvâ, aptare contendit et autumat, nulli impietati parcens, æternæque veritatis exsors ?

Quâcumque enim dicti venustate polleat, quâcumque emortuarum linguarum peritiâ decoratus appareat auctor noster potiùs quàm ditatus reipsâ sit, nunquàm dissonum pro concordi, devium pro recto, fucatum pro vero palàm traducet constituetque.

Et hæc mihi naturali modo ratiocinanti occurrunt. Quòd si christianis moribus adhærens rem ipsam propiùs inspicere velim, illam mancam omninò et insulsam deprehendere in promptu est. Tot enim sæculis vale mittendum est : tot sanctis et conspicuis viris detrahendum : quinimò mihimetipsi dulcique juventutis meæ memoriæ et optimis parentibus, calcatis affectibus, renuntiandum ! Quis verò in tales scopulos immunis incurrat ; quis in abrupta decidens integrum corpus servare præsumat ; quis præclari totius anteacti temporis perditor et conculcator haberi cupiat ? imò et religionis et humanitatis extinator ?

Si enim inspicienti Jesum Deus evanescat, quid de Trinitate, cujus imaginem in nobis gerimus ? Quid de totâ rerum religiosarum serie quæ Christo tanquàm divino fundamento innituntur ? Quid de Ecclesiâ quæ illum caput suum suæque vitæ fontem agnoscit ? Hæc enim omnia, eversâ basi, nutant et corruunt, perimuntur et dispereunt.

Nec minùs hominum hostis omnisque pietatis expers convincitur, qui Jesum Deum negat et hominem solummodò promit. Malè enim hominem homo solatur, et debile in adversis subsidium præbet subsidio ipse indigus. Quidquid verò virtutis est, sublato virtutis archetypo, solvitur : quidquid sublimes animas afflat, transit in ventum et in auras dissipatur : tetrum chaos humanitati reducitur, et dùm in illud pedem figit, æterno punitur casu et ruinâ.

Horrens retuli vestroque assensu suffultus, ornatissimi auditores, meo vestroque nomine, huic nefandæ doctrinæ anathema affero et dico. Abeant in præceps damnandi conatus, nec nos, nec vos, candidi Juvenes, moveant deterreantve à Jesu.

Vestrum aspicio suavi pietate perfusum cor, vosque tenerrimo fervoris amplexu Jesum tenetis, dùm ante eum, corpore genibus flexo, exardescit mens in oratione posita, dùm sacrum sanguinis imbrem ex altari irrorantem suscipitis et adorandum corpus sumitis. Tunc omnis amarescit vobis creatura, tunc cælum terræ reclinat, et hosanna et laudes in animâ Christo dicuntur et cantantur, sive verbo, sive factis, ita ut si errore ludimur, deludamur, ut ait sapiens quidam, et ipsi à Deo.

Minimè verò ludimur ipsi : vivida nobis è cœlo affulget veritas, miraculis coruscat, terraque, latè quâ patet, aspicit, et laudat, et gratulatur, et psallit. Redeant in tartara fabricatores errorum, maiorum exsudatores : mitis atque festivus nobis Christi Jesu appa-

reat aspectus, imò et hostem suum dolore cordis tangat intrinsecus et ad meliora reducat, donec auram divini susurri percipiat, et aspiret dies, et inclinentur umbræ, umbræ inferni, dies cœli. Ibi Christus regnat, vincit, imperat: ibi quandò voluerit, Deus exsurgat, et dissipabuntur inimici ejus, et fluent quasi cera à facie ignis omnes qui oderunt eum crimine tantò pejori, quò ad ubera ejus lactati, ad mensam collocati suoque pane refecti, mensam simul deserentes et panem projicientes, portentoso convitio Deum afficiant et seipso terribili judicio configant, corporis et sanguinis Domini contemptores omnisque supernæ participationis et communionis desertores et profugi.

Quod abhorreatis, Juvenes, et Christo Deo et Homini adhærentibus vobis vivat in æternum et ultrâ.

TRADUCTION

DISCOURS

Prononcé à la distribution des prix du collège de Saint-François Xavier de Besançon, le 6 août 1863, par S. E. M^{sr} le Cardinal Mathieu.

Jésus Dieu et homme.

HONORABLES AUDITEURS, ET VOUS, BIEN-AIMÉS JEUNES GENS,

Celui que dix-huit siècles ont entouré de vénération et d'amour, *Celui* dont le culte a fait la gloire de nos ancêtres, et dont nos pères, à peine sortis des révolutions, ont proclamé dans le siècle présent l'empire divin, *Celui* que le plus grand capitaine des temps modernes, le législateur de la France nouvelle, le restaurateur de la société presque détruite, Napoléon 1^{er}, avec son admirable génie, a reconnu et salué comme Dieu en rétablissant ses autels d'une main victorieuse et en fléchissant le genou devant sa croix, est attaqué aujourd'hui par un écrivain qu'on ne connaissait pas hier, par un sophiste, un railleur, un homme de néant.

Ne prononçons pas le nom de ce malheureux dans l'assemblée des gens de bien : ce serait indécent et d'ailleurs inutile. Tout obscur qu'il est, il n'est que trop connu, ayant su revêtir de la pompe des mots une doctrine aussi impie que confuse. Il doute de tout, ne prouve rien, et amasse les ténèbres au lieu de chercher la lumière.

Comment l'auteur de la *Vie de Jésus* en est-il venu à ce comble du délire, qu'il porte jusqu'aux nues les actions du Christ en tant

qu'homme, et qu'il s'efforce de le renverser de son trône en tant que Dieu ? On ne saurait le dire, et encore moins le comprendre. Jésus, en effet, a annoncé, affirmé, prêché partout sa divinité. On ne peut donc voir en lui un pur homme sans y voir en même temps le plus menteur, le plus audacieux, le plus coupable de tous les hommes, un monstre digne de l'exécration du ciel et de la terre, un objet d'abomination et d'horreur. Si c'est une trahison, un crime d'aspirer sans droit au pouvoir souverain, quel serait le crime de celui qui voudrait entrer en participation de l'être suprême, usurpant ses attributs, se présentant aux regards comme un fantôme de divinité, et ne reculant ni devant l'excès de l'impiété ni devant l'excès du mensonge !

Quelle que soit la fausse élégance de son style et l'apparence menteuse de son érudition dans les langues anciennes, jamais notre novateur ne fera passer des assertions contradictoires pour des raisonnements bien enchaînés, ni l'imagination et le rêve pour le bon sens et le droit jugement.

A ne consulter que la raison naturelle, voilà ce qui me frappe tout d'abord. Que si, m'inspirant des sentiments chrétiens, je veux examiner la chose de plus près, combien plus trouverai-je l'entreprise avortée et pleine de folie ! Quoi ! il faudrait donc renier la gloire et les vertus de tant de siècles ! rejeter l'autorité de tant de saints et de grands hommes ! renoncer à nous-mêmes, aux doux souvenirs de notre jeunesse, aux traditions de nos excellents parents, et fouler aux pieds toutes les affections ! Ah ! qui osera affronter de tels écueils ? Qui peut se promettre de courir sans danger au milieu de tels précipices ? Qui se résoudra à être regardé comme un tel contempteur d'un passé si glorieux et un tel destructeur de l'histoire ? Qui veut donc éteindre ainsi la religion et l'humanité.

En effet, si en étudiant Jésus, sa divinité s'évanouit à nos yeux, que dire de la Trinité dont nous portons l'image en nous-mêmes ? de l'ordre tout entier des institutions religieuses, qui a pour fondement la divinité du Christ ? de l'Église, qui le salue comme son chef, et qui trouve en lui la source de sa vie ? Une fois la base renversée, tous ces dogmes et toutes ces institutions s'écroulent, tombent en ruines et disparaissent.

Ce n'est pas être moins ennemi de ses semblables, que de nier la divinité de Jésus et de ne voir en lui qu'un homme. L'homme, en effet, n'est pas consolé par l'homme, et ayant lui-même besoin de secours, il ne peut donner aux autres qu'un secours insuffisant dans l'adversité. Otez le modèle de la vertu, toute vertu est ruinée de fond en comble ; le souffle qui élève les grandes âmes n'est plus qu'un air qui se dissipe dans le vide ; l'humanité retombe dans un affreux chaos, elle ne peut y mettre le pied sans être entraînée dans une catastrophe éternelle.

Je suis saisi d'horreur en traçant ce tableau ; vous partagerez mes sentiments, honorables auditeurs, et c'est en votre nom

comme au mien que je dis à cette odieuse doctrine : Anathème ! anathème ! Que cette coupable entreprise s'évanouisse, et que personne, ni vous, parents chrétiens, ni vous, bien-aimés jeunes gens, ne soit détaché ni séparé jamais de Jésus !

Je vois votre cœur inondé de la piété la plus tendre, et vous tenez Jésus dans les doux embrassements de la ferveur, soit que votre genou fléchisse et que votre cœur s'embrase dans la prière, soit que vous receviez le corps adorable du Sauveur et la rosée de son sang précieux qui découle de l'autel. Alors, toute créature vous semble fade et méprisable, vous croyez voir le ciel descendre sur la terre ; votre âme chante l'éternel hosanna et retentit des louanges du Christ ; vos paroles, vos actions, tout en vous respire sa présence. Disons-le donc avec un sage : Si nous sommes les jouets du mensonge, c'est Dieu même qui nous ment !

Non, non, ce n'est point une erreur, mais la vérité qui brille à nos yeux du haut du ciel. Les miracles qui la révèlent éclatent de toutes parts, et d'un bout du monde à l'autre, on la contemple, on la loue, on la proclame avec gloire, on la chante avec amour. Qu'ils retournent aux enfers, d'où ils sont sortis, ces fabricateurs de mensonges, ces artisans des malheurs publics ! Que Jésus continue à nous apparaître dans toute sa douceur et avec tous ses charmes : qu'il touche d'une profonde douleur le cœur de son ennemi et qu'il le ramène à de meilleurs sentiments ; qu'il fasse sentir à cette âme égarée son souffle divin, jusqu'à ce qu'enfin les ombres s'effacent et que le vrai jour resplendisse. Ces ombres sont celles de l'abîme ; ce jour, c'est celui du ciel. C'est au ciel que le Christ règne, qu'il est vainqueur, qu'il triomphe. C'est là qu'il se lèvera enfin du sein de sa splendeur ; ses ennemis seront dissipés, et tous ceux qui auront persévéré dans sa haine, se fondront en sa présence, comme la cire à l'aspect du brasier. O honte ! ô douleur ! le crime de ceux qui le haïssent est d'autant plus odieux qu'ils ont été abreuvés de son lait, placés à sa table et nourris de son pain : cette table, ils la désertent ; ce pain, ils le rejettent loin d'eux. Leurs injures sont des attentats à la majesté sainte ; ils s'exposent au terrible jugement porté contre ceux qui méprisent le corps et le sang du Seigneur ; ils se bannissent de la cité d'en haut et se séparent à jamais de la communion des saints.

Quel horrible destin, bien-aimés jeunes gens ! Pour vous, demeurez fermement attachés au Christ, au Dieu fait homme ; qu'il soit pour vous la vie par delà les temps et par delà l'éternité !

N° 2

De l'année de la naissance de notre Seigneur Jésus-Christ.

C'est à l'année 747 de Rome que nous avons fixé la naissance de Jésus-Christ, en nous fondant sur deux sortes de données et de calculs qui se confirment les uns par les autres et qui donnent à cette opinion le caractère d'une quasi certitude.

Ce sentiment a, en effet, une double base, l'unc dans l'histoire, l'autre dans l'astronomie, et cette coïncidence entre les mouvements des cieux et les événements de la terre est trop frappante pour ne pas donner à cette date, unique au ciel et sur la terre, une singulière autorité.

Parlons d'abord des données de l'histoire. Bossuet, en plaçant la naissance du Christ en l'an de Rome 753, ne le fait que pour se conformer à la chronologie généralement reçue et se mettre d'accord avec l'ère vulgaire; mais « on convient, ajoute-t-il, que sa vraie naissance devance cette ère de quelques années. ¹ »

Rien n'est plus certain : d'une part, Hérode, qui persécuta Jésus-Christ, est mort quatre ans avant l'ère vulgaire, du 28 mars au 2 avril de l'an 750 de Rome. D'autre part, l'édit du recensement général, marqué par la fermeture du temple de Janus et la pacification du monde, n'a pu être rendu qu'au milieu de l'été de l'an 746 de Rome, huit ans avant l'ère vulgaire. C'est donc entre ces deux dates qu'il faut placer la naissance de l'Homme-Dieu.

Reste à choisir entre les années 749, 748 et 747.

La date de 749 semble trop rapprochée de la mort d'Hérode, car il faut placer entre cet événement et la naissance du Sauveur, le voyage et l'adoration des mages, la fuite en Égypte, le massacre des Innocents, et ce n'est pas trop de deux ans pour l'accomplissement de ces grandes choses, surtout quand on observe que le roi des Juifs, calculant, d'après les mages, le temps de l'apparition de l'étoile, fit massacrer les enfants au-dessous de deux ans.

La date de 748 n'est pas non plus à l'abri de la critique. Cyrinus fit le recensement de la Judée, en qualité de commissaire extraordinaire, pendant que Saturninus y était gouverneur. C'est le témoignage de Tertullien et de Josèphe. Or, Saturninus quitta le gouvernement avant l'automne de l'an 748. On possède, en effet, une médaille frappée à Antioche, portant le nom de Varus, son successeur, avec le signe L E K, c'est-à-dire l'an 25 de l'ère actiaque. Cette ère date pour l'Orient de la soumission de l'Égypte à Auguste, et l'année 25 finit d'après ce calcul au mois d'octobre de 748. L'historien Josèphe parle d'ailleurs d'un serment prêté par

¹ *Discours sur l'Hist. univ.*, 1^{re} partie, 10^e époque.

la nation juive, qui eut lieu pendant le gouvernement de Saturninus et avant le départ d'Antipater pour l'Italie, c'est-à-dire vers la fin de l'an de Rome 747. Enfin, on a fait remarquer que lorsque l'Ange rappelle d'Égypte la sainte famille, il dit à Joseph, d'après saint Mathieu : « Ceux-là sont morts qui en voulaient à la vie de l'enfant. » Ce pluriel désigne à la fois Hérode et Antipater ; mais il implique nécessairement une époque antérieure au voyage d'Antipater à Rome, pendant lequel il perdit toute influence sur l'esprit du roi. A son retour, cette influence étant perdue, la complicité du massacre eut été impossible : Hérode fit mourir Antipater cinq jours avant de mourir lui-même.

Il reste l'année 747, date également d'accord avec l'époque de la paix universelle, le recensement prescrit dans tout l'univers, l'exécution de ce recensement en Judée par Cyrinus, commissaire extraordinaire de l'empire, l'administration de Saturninus en qualité de gouverneur, et le texte de saint Mathieu sur la complicité d'Antipater dans le massacre des Innocents.

Les premières données de l'astronomie sur ce sujet ont été fournies par Képler. Ce grand homme, en observant les phénomènes astronomiques de l'an 1604, découvrit et démontra, d'après les tables pruténiques, le point du temps où l'étoile des mages avait apparu dans le ciel. Ce point correspond à la triple conjonction de Jupiter et de Saturne dans le signe des Poissons, qui se renouvelle tous les sept cent quatre-vingt-quatorze ans. Képler fit voir que la conjonction s'était déjà opérée à l'époque du déluge, de la sortie d'Égypte et de la fondation de Rome ; qu'elle se retrouvait à la naissance de Jésus-Christ et à l'avènement de Charlemagne, et qu'elle marquait au commencement du xvi^e siècle le triomphe de la réforme. Puis, jetant un regard inquiet sur la fin de cette nouvelle période qui commençait alors et qui doit finir deux mille quatre cents ans après le Christ, il s'écriait avec l'accent d'une profonde tristesse : « Où serons-nous alors, nous et notre Allemagne, naguère si florissante ? Quels seront nos successeurs et garderont-ils de nous un souvenir ? »

Cette théorie a été développée par Képler dans un écrit intitulé : *De Jesu Christi salvatoris nostri anno natiuitio* (Francof., 1606). Elle était trop hardie et trop nouvelle pour ne pas exciter de grandes contradictions. Képler n'en fut pas ébranlé. Il la soutint avec un nouvel éclat dans une dissertation imprimée pour répondre à Calvisius sous ce titre : *De vero anno quo æternus Dei Filius humanam naturam in utero benedictæ Virginis Mariæ assumpsit*. (Francof., 1614). Mais les tables imparfaites dont il s'était servi l'avaient déterminé à fixer à 748 l'année de la naissance de Jésus-Christ. Ideler reprit l'opération avec les tables exactes dressées par Delambre et démontra que la triple conjonction observée par Képler s'était accomplie en 747 à trois reprises différentes, au mois de mai, au mois d'août et au mois de décembre. (*Handh. der Math. chron.*, vol. II, p. 406). Ces deux dernières dates ont été fixées par l'astronome

Schubert, à Saint-Pétersbourg, par Schumacher à Copenhague, et par le professeur Plaff d'Erlagen, à Bamberg en 1821.

Toutes ces données sont d'accord avec les traditions des peuples orientaux chez qui l'étoile du Messie était annoncée, avec les calculs chronologiques qui s'achèvent à cette date chez tous les anciens, avec le grand mouvement des astres qui composent notre système planétaire, et avec tous les mouvements presque imperceptibles que la précession des équinoxes fait deviner, dans l'ensemble de l'univers, pour composer cette année universelle dont le terme n'arrivera qu'après 25,920 ans.

Le 25 décembre de l'an de Rome 747 est donc, dans cette harmonie des mondes, la date indiquée à la fois par l'astronomie et par l'histoire. M. Wallon, dans son beau livre intitulé : *De la croyance due à l'Évangile*, reconnaît que les calculs de Képler et d'Ideler mettent cette date hors de toute discussion, à ne consulter que l'astronomie. Quant aux données historiques, après les avoir discutées très-savamment, il termine en disant : « Il convient peut-être de se déterminer avec Sanelemente et la plupart des chronologistes modernes pour le 25 décembre 747. » Voilà le dernier mot de l'érudition contemporaine, enrichie de toutes les recherches précédentes et éclairée par dix-huit siècles de discussion.

N° 3.

NOTE

COMMUNIQUÉE PAR M. J. SAUZAY

Relativement à la découverte de plusieurs hosties dans les archives de la justice criminelle du Doubs.

Parmi les prêtres arrêtés et guillotinéés ou fusillés à Besançon pendant le long cours de la persécution révolutionnaire, plusieurs portaient sur eux, au moment de leur arrestation, des hosties consacrées, destinées à l'alimentation de leur piété personnelle et de celle des chrétiens courageux qui, au péril de leur propre vie, ne cessaient de solliciter leur ministère. Ces hosties se trouvaient généralement cachées entre les plis d'un corporal renfermé lui-même dans une sorte de bourse ou de portefeuille en soie, que les prêtres, devenus plus vraiment que jamais des *temples vivants*, portaient sur leur poitrine. Tant que la religion chrétienne ne fut pas officiellement et radicalement abolie par la Convention, les juges, pour ne pas blesser la foi encore vivante dans le peuple et même parmi nos plus ardents révolutionnaires, prirent soin de faire recueillir ces précieux trésors eucharistiques par les ministres du

schisme et de les faire transporter, de la prison ou du prétoire, avec tout l'appareil du respect public, dans les tabernacles des églises constitutionnelles. Mais à dater des derniers jours de 1793 jusqu'à la fin de la révolution, les hosties saisies sur les prêtres fidèles ne furent plus considérées que comme de simples instruments de délit, comme des pièces de conviction à mettre sous les yeux des jurés pour obtenir, de leur philosophie, des condamnations à mort.

Occupé depuis plusieurs années à recueillir les actes glorieux des nouveaux martyrs et confesseurs franc-comtois que nous devons en si grand nombre à la tolérance voltairienne, et admis par la bienveillance des chefs de notre cour impériale à compiler les documents laissés à Besançon par les tribunaux révolutionnaires, j'ai trouvé tous les dossiers judiciaires de cette époque néfaste rangés, mois par mois, année par année, depuis soixante-douze ans, dans une salle d'aspect lugubre, au milieu de laquelle des vêtements ensanglantés, des poignards, des poisons, des ossements humains, déposés sur de longues tables, attestaient encore les vols et les assassinats dont les auteurs ont occupé plus récemment et avec plus de convenance la justice criminelle de notre pays.

Les dossiers révolutionnaires étaient enfouis sous une couche épaisse de poussière, et il était visible que depuis plus d'un demi-siècle aucune main n'en avait délié les attaches. Parmi ceux qui se rapportaient à l'année 1796 (an iv de la République), deux se faisaient remarquer par un volume peu ordinaire, annonçant qu'aux pièces de procédure se trouvaient jointes des pièces de conviction saisies sur les prisonniers. Le premier de ces dossiers concernait M. Chambel.

M. François Chambel était un jeune prêtre des environs de Paris, qui desservait la commune de Morangle, dans le département de l'Oise au moment de la révolution. Ayant refusé le serment schismatique, il s'était trouvé compris dans le décret de proscription qui condamna à l'exil la majorité du clergé français en 1792. La proximité de la Belgique lui fit chercher un asile dans ce pays ; mais il en fut chassé au bout de deux mois par l'invasion des armées de la République. Se voyant alors dans la nécessité de fuir plus loin, sans aucune ressource et avec la perspective de mourir de faim, il préféra s'exposer aux prisons et à l'échafaud, et rentra secrètement en France. Il parvint à se cacher auprès de sa mère, et y resta pendant les règnes de Danton, d'Hébert, de Robespierre et même des thermidoriens, non moins implacables contre la religion. Ayant perdu sa mère dans le cours de l'année 1795 et, avec sa mère, un des liens qui l'attachaient à la France, il prit le parti de s'exiler une seconde fois. Mais la présence de l'armée du Nord et du Rhin ne lui permettant plus de reprendre le chemin de la Belgique, il se dirigea du côté de la Suisse, et, après bien des fatigues et des dangers, arriva, presque mourant, aux portes de Besançon. Là, il attendit que la Providence lui amenât quelque

personne d'aspect honnête et chrétien à qui il pût confier sa terrible situation. La Providence le servit à souhait, et une personne charitable lui apprit qu'il trouverait dans la maison d'un homme de bien, M. Roux de Baze, rue du Clos, 272, d'anciennes religieuses, M^{mes} Billerey et Bruchon, qui certainement lui donneraient l'hospitalité, au péril de leur vie. Il y avait dans les mansardes de cette maison, de pauvres et saintes ouvrières nommées Roze, criginières de Mesmay, qui avaient un cabinet inoccupé. On y plaça M. Chambel. Le médecin Jolyot fut appelé pour lui donner ses soins, et un prêtre fidèle pour lui porter les secours de la religion. M. Chambel revint lentement à la vie, et il était déjà depuis cinq mois dans la maison de Raze, mais sans avoir quitté son lit ou sa chambre, lorsque le 23 nivôse an iv, un commissaire et des agents de police, accompagnés de la force armée, envahirent la maison et la visitèrent minutieusement de fond en comble.

Je lisais, dans les derniers jours de 1859, le procès-verbal détaillé de cette perquisition, et j'étais arrivé à ce passage : *Nous avons trouvé, dans un cabinet du troisième étage prenant jour sur la cour, un citoyen à nous inconnu, mais par nous présumé prêtre, pour avoir rouvé dans un buffet placé dans ce cabinet, un petit coffre garni de trois petits pots d'étain (boîte aux saintes huiles), et entre le matelas et le lit de plumes du lit, une bourse dans laquelle il y a deux petits corporaux renfermant plusieurs hosties que ce citoyen a déclaré être consacrées, et lui avoir été apportées par un autre prêtre, dans le cours de sa maladie.* A ce moment, une émotion qu'il est impossible de rendre me saisit. J'avais en effet sous les yeux, étalés par moi-même sur ma table de travail, les deux objets décrits dans ce procès-verbal. Les corporaux apparaissaient dans la bourse de soie, et selon toute probabilité ils contenaient encore les saintes hosties qui avaient été destinées à soutenir l'agonie du pauvre prêtre étranger. Le respect enchaînant ma main, en présence du plus doux, mais aussi du plus redoutable mystère de notre sainte religion, je ne savais quel parti prendre. J'appelais de tous mes vœux, dans une circonstance si critique et si solennelle, la présence d'un prêtre qui pût, sans profanation, s'assurer que le dépôt était intact, lorsqu'un ecclésiastique conduit par quelque affaire particulière au greffe de la Cour impériale, arriva fort à propos pour me tirer d'embarras et mettre fin à mes perplexités. Je l'invitai à vouloir bien développer les corporaux, et nous y trouvâmes effectivement plusieurs hosties très-bien conservées. Il renferma ces hosties dans la modeste enveloppe de toile qui les abritait depuis tant d'années, et de concert avec M. le greffier en chef de la Cour, nous déposâmes cette sainte relique dans un meuble fermant à clef, en ayant soin d'informer sur-le-champ MM. les vicaires-généraux d'une si précieuse découverte.

Le lendemain, je commençai l'étude d'un autre dossier de la même époque. Il était relatif à un vénérable religieux de saint François, nommé Cl.-Jos. Véjux, né à Autrey-lez-Cerre, dans la

Haute-Saône, et arrêté à Bonnay, le 2 germinal an iv, chez un de ses amis, ancien cénobite de l'ermitage de Devecey.

Ce dossier contenait entre autres pièces un portefeuille volumineux qui, dès le premier aspect, renouvela une partie de mes émotions et de mes inquiétudes de la veille. Je m'empressai de parcourir le procès-verbal de saisie, et toutes mes prévisions se réalisèrent à la lecture de ce passage : « *Nous avons de suite cherché sur le lit où il avait couché, et nous y avons trouvé un portefeuille de maroquin doublé de soie renfermant un autre petit portefeuille rouge dans lequel il se trouve environ vingt hosties qu'il a déclaré avoir consacrées.* » Après l'épreuve de la veille, le respect ne me permettait plus que de remettre à la hâte sous la garde de M. le greffier en chef le dépôt sacré qui venait encore de tomber entre mes mains, et qui, joint à celui de la rue du Clos, fut bientôt transféré à l'archevêché par M. le vicaire-général Perrin, avec tout le respect dû au divin Sacrement de nos autels. Ce portefeuille, enfoui depuis soixante-quatre ans parmi les détroques des voleurs et des assassins, contenait effectivement vingt hosties dans le plus parfait état de conservation. Mgr le Cardinal-Archevêque de Besançon, après avoir fait dresser un procès-verbal de cette découverte, a réuni ces monuments augustes de notre foi persécutée, dans un vase de prix déposé dans le tabernacle de sa chapelle particulière, où ils attesteront longtemps encore, s'il plaît à Dieu, dans le même état d'intégrité, l'éternel amour de Jésus-Christ pour nous, et le courageux amour de nos pères pour Jésus-Christ.

No 4

Du mouvement du protestantisme.

La publication de la *Vie de Jésus* servira à marquer une date dans les croyances mobiles et sans consistance des Églises réformées. A Zurich, à Göttingue, à Heidelberg, à Tubingue, les critiques et les protestations se sont élevées, avec un accord inattendu, dans toutes les chaires, dans toutes les écoles, dans toutes les revues, contre cette parodie évangélique. On a beau appartenir au rationalisme le plus avancé, quand il s'agit de juger un si misérable roman, on oublie les services odieux qu'il peut rendre à la cause de la raison pure parmi les ignorants et les faibles, et on ne voit plus que les contradictions, les pauvretés et les erreurs dont il est semé. Entre autres jugements portés par les rationalistes protestants, il faut lire dans la brochure de M. l'abbé Meignan (*M. Renan réfuté par les rationalistes allemands*) celui d'Ewald et celui du docteur Keim. « M. Renan, dit Ewald, n'a pas su s'élever à la hauteur de sa tâche : il n'a pas écrit avec la préparation et le calme d'esprit requis

non-seulement par la sainteté du sujet, mais par le simple souci de la vérité historique. Il est évident, écrit le docteur Keim dans la *Gazette d'Augsbourg*, que M. Renan n'a pas étudié les travaux publiés en Allemagne depuis trente ans. C'est ce que montrent les pauvretés qu'il débite sur les premiers évangiles. Rien de plus superficiel. Il faudrait citer encore la *Revue d'Eberfeld*, 1^{re} livraison, dans laquelle le docteur Schenkel, l'un des coryphés de l'impiété allemande, dénie au livre de M. Renan tout caractère sérieux, toute valeur scientifique et morale. »

Tandis que le rationalisme éclate de rire, les écrivains et les ministres à qui le christianisme est encore cher, se réunissent dans un concert de plaintes, de critique et de réprobation. Je me bornerai à citer les noms les plus connus. A Berlin, le professeur Cassel et le docteur Gerlach ont écrit contre la *Vie de Jésus*; à Utrecht, le professeur J. van Oosterzee a combattu le roman français dans un écrit intitulé : *Histoire ou roman? Éclaircissements préliminaires sur la Vie de Jésus de Renan*. Cette réfutation vient d'être traduite à Hambourg, en allemand. A Paris, un pasteur calviniste, M. Ed. de Pressensé, a pris rang, dès le commencement de la lutte, parmi les défenseurs de la divinité de Jésus-Christ. Sa brochure, qui a pour titre *l'École critique et Jésus-Christ*, annonce de nouveaux articles polémiques dans la *Revue chrétienne*, recueil mensuel dont il est le directeur.

Joignez à ces publications les discussions, autrefois si rares, maintenant si vives et d'un intérêt si neuf, qui s'élèvent dans les communions protestantes quand il s'agit de nommer à une chaire ou de pourvoir à une charge pastorale. Il est de toute évidence que la lutte dont nous sommes les témoins, réveille ce qui restait de foi au fond de la Réforme, et que dans les écoles les plus avancées, beaucoup de gens, avertis par le péril, se montrent plus chrétiens qu'on ne l'attendait, ou se trouvent l'être tout à coup plus qu'ils ne le croyaient eux-mêmes.

Ainsi, le conseil presbytéral de l'église de l'Oratoire a frappé de déchéance, au mois de mars dernier, un pasteur renommé de Paris, M. Coquerel fils, suffragant de M. Martin Pascboud. Le *Lien*, organe protestant dont ce ministre se servait pour examiner les doctrines de M. Renan, n'a plus servi qu'à enregistrer l'apologie inutile que M. Coquerel a essayé de faire de sa conduite et à invoquer encore une fois le principe si élastique de la liberté de conscience. On a dit, à la décharge du banni, qu'il combattait l'auteur de la *Vie de Jésus*, et qu'il n'avait pas commis d'autre faute que de l'appeler son ami. Mais le conseil presbytéral a voulu un autre gage du christianisme de M. Coquerel. Sur son refus d'admettre la profession de foi de la Rochelle, on l'a destitué des fonctions qu'il remplissait depuis quatorze ans. Ni le nom et les services de son père, ni le suffrage du pasteur titulaire, ni l'appui des journaux les plus accrédités, ni les marques de sympathie que quelques réformés de Montauban ont adressées à M. Coquerel, n'ont pu tempérer la rigueur

de la sentence. Ce jugement a été traité, comme on devait s'y attendre, d'acte d'intolérance, par les mêmes plumes qui ne voyaient dans les doctrines du jeune ministre que des conséquences naturelles du libre examen. Ce n'est pas aux catholiques qu'il appartient de s'immiscer dans ces querelles. Mais elles sont trop significatives pour ne pas servir d'avertissement aux réformés de bonne foi. Le jour où leur communion se partagera, d'une manière plus nette encore, entre deux courants, l'un qui la poussera en avant dans le sens du rationalisme, l'autre qui s'efforcera de la retenir dans les limites de la confession d'Augsbourg ou de la Rochelle, il n'y aura plus de protestants. Les uns n'ont plus qu'un pas à faire pour affranchir leur esprit des derniers scrupules de l'éducation protestante et pour passer, sans symbole, sans église et sans remords, au culte de la raison pure : les autres n'auront pas plus de difficultés pour reconnaître que s'il faut se soumettre à une autorité, il n'y a point de conseil presbytéral qui vaille l'Église catholique, apostolique et romaine.

La faculté protestante de Strasbourg a eu aussi ses orages intérieurs, au sujet de cette question capitale. Un pasteur, savant très-distingué, dont une partie de la communion réformée suspectait avec les plus justes raisons les doctrines et les tendances, M. Colani, n'a pu être nommé à une chaire d'éloquence, dans cette faculté, qu'à la suite d'une profession de foi. Cet acte est susceptible sans doute de toutes sortes d'interprétations ; mais le sens naturel des mots permettra-t-il jamais à M. Colani de passer à ses propres yeux pour un ennemi de la divinité de Jésus-Christ? Après s'être plaint qu'on l'eût représenté comme incrédule, qui n'aurait plus de chrétien que le nom, il fait la déclaration suivante : « Je crois pleinement que Jésus est le sauveur unique des hommes ; et si je me permets de critiquer et de rejeter les canons des conciles qui ont prétendu définir sa nature humaine et sa nature divine, j'accepte avec une entière soumission chaque parole qu'il a dite touchant sa personne, sa mission et ses rapports avec le Père. En général tout ce que Jésus a fait, dit, pensé, voulu, senti est à mes yeux parfaitement divin sous une forme parfaitement humaine. » (Lettre au doyen de la faculté de Strasbourg. *Revue de l'instruction publique*).

Ce fut au milieu de ces discussions qu'un des hommes les plus considérables de notre siècle, l'interprète le plus accrédité de l'histoire moderne, le vétéran le plus grave, le plus ferme, le plus recueilli de la presse et de la tribune, M. Guizot sortit de sa noble retraite et vint défendre à son tour la divinité de Jésus-Christ. J'ai passé, dit-il, trente-quatre ans de ma vie à lutter dans une bruyante arène pour l'établissement de la liberté politique et le maintien de l'ordre selon la loi, j'ai appris dans les travaux et les épreuves de cette lutte ce que vaudrait la foi et la liberté chrétiennes. Dieu permet que, dans le repos de ma retraite, je consacre à leur cause ce qui me reste encore de jours et de forces : c'est la plus salutaire faveur et le plus grand honneur que sa bonté me peut accorder. »

Voilà avec quels sentiments M. Guizot est descendu spontanément dans la lice. Ses *méditations sur l'essence de la religion chrétienne* marquent fortement dans l'histoire de l'Église réformée la dernière trace du protestantisme encore attaché à Jésus-Christ et profondément convaincu de la divinité du médiateur. Des huit méditations qui composent ce beau travail, les six premières traitent des *problèmes naturels*, des *dogmes chrétiens*, du *surnaturel*, des *imites de la science*, de la *révélation*, de l'*inspiration des livres saints*. Il y a dans ces six chapitres des expressions inexactes, des points obscurs, des jugements auxquels un catholique ne saurait souscrire; mais le fonds en est essentiellement chrétien. Tout le chapitre sur le *surnaturel* est excellent; l'auteur appelle les choses par leur nom, et montre à la philosophie moderne l'abîme où elle va se perdre, quand il écrit avec son autorité si magistrale les lignes suivantes :

« Quel que semble le vent du jour, c'est une rude entreprise que l'abolition du surnaturel, car la croyance au surnaturel est un fait naturel, primitif, universel; permanent dans la vie et dans l'histoire du genre humain. On a beau étendre, expliquer, magnifier la nature, l'instinct de l'homme, l'instinct des masses humaines ne s'y est jamais renfermé, il y a toujours cherché et vu quelque chose au delà.

« Mais enfin l'on condamne le surnaturel en vertu de son nom seul. Rien, dit-on, n'est ou ne peut être en dehors et au-dessus de la nature.

« Nous voici donc en plein panthéisme, c'est-à-dire en plein athéisme; je donne sur-le-champ au panthéisme son véritable nom. Parmi les hommes qui se déclarent aujourd'hui les adversaires du surnaturel, la plupart, à coup sûr, ne croient pas et ne veulent pas être athées. Je les avertis qu'ils mènent les autres là où eux-mêmes ne croient pas et ne veulent pas aller. La négation du surnaturel au nom de l'unité et de l'universalité de la nature, c'est le panthéisme, et le panthéisme, c'est l'athéisme. »

Les deux dernières méditations ont pour objet, l'une *Dieu selon la Bible*, l'autre *Jésus-Christ selon l'Évangile*.

Il faut lire dans la première les rapports de Dieu avec Abraham, avec Moïse, avec les rois, avec les prophètes, l'accord des deux Testaments sur l'attente du Messie, les vicissitudes du peuple juif, tour à tour conquérant et conquis, maître et esclave, puissant et humilié, idolâtre et pénitent, et au milieu de ces destinées si diverses continuant à prophétiser celui qui sera le libérateur non-seulement d'Israël mais encore de toutes les nations. La conclusion de l'illustré écrivain est d'une netteté qui ne laisse rien à désirer : « Contre un fait sans pareil des hommes épuisent en vain leur science et leurs doutes : il y a là plus que de l'homme; ce n'est pas là un fait humain. Que sera-ce et que faudra-t-il croire quand le fait aura reçu sa consommation et les prophéties leur accomplissement, quand Jéhovah aura donné au monde Jésus-Christ. »

Tel est le sujet de la huitième méditation. M. Guizot esquisse de main de maître, avec cette touche à la fois lumineuse et ferme qui éclaire d'un mot et qui s'imprime d'un trait, *Jésus-Christ et ses apôtres*, *Jésus-Christ et ses préceptes*, *Jésus-Christ et ses miracles*, *Jésus-Christ avec les Juifs*, *les Gentils*, *les femmes*, *les enfants*, et après avoir recueilli ces traits épars, qui sont autant de preuves de la divinité du Sauveur, il ajoute modestement : « La vie de Jésus est infiniment plus grande que je ne l'ai faite ; ses paroles sont infiniment plus vraies et plus puissantes, ses préceptes infiniment plus beaux que je ne les ai dits. » Puis sous le titre de *Jésus-Christ lui-même*, M. Guizot montre le divin Maître toujours fidèle au même caractère et au même dessein, animé du même esprit, répandant la même lumière, proclamant la même loi, accompli et immuable, toujours à la fois fils de Dieu et fils de l'homme, poursuivant et consommant, à travers toutes les épreuves et toutes les douleurs de la vie humaine, son œuvre divine pour le salut du genre humain.

Il nous semble qu'en terminant ce bel ouvrage, M. Guizot ne s'est pas seulement adressé aux tristes rênégats que le catholicisme a nourris dans son sein et qui débirent aujourd'hui le sein de leur mère, mais encore, mais surtout aux protestants qui continuent, quoique devenus incrédules, à avoir une voix délibérative dans les synodes et dans les conseils de leur Eglise, comme si, le surnaturel une fois méconnu, il pouvait rester encore une ombre d'Eglise, un prétexte à délibérer sur un intérêt chrétien. Voici cette page qui résume tout :

« Il faut choisir entre le système et le mystère, entre le roman des hommes et le plan de Dieu. Même quand il se révèle, Dieu ne se révèle à nous qu'à travers des voiles ; mais ses voiles ne sont pas des mensonges. L'histoire évangélique de Jésus-Christ nous montre Dieu agissant par des voies qui ne sont pas ses voies de tous les jours ; elle a cela de commun avec bien d'autres faits dans l'histoire de l'univers... Le surnaturel n'a pas commencé avec Jésus-Christ ; et quand on nie, à ce titre, l'histoire de Jésus-Christ, il faut nier aussi bien autre chose. Pour échapper à cette mortelle nécessité, de savants hommes ont tenté naguère de réduire infiniment, dans l'histoire de Jésus-Christ, la part du surnaturel, et d'expliquer par des moyens naturels, la plupart des actes et des faits de sa vie. Tentative puérile, qui a échoué dans les détails et qui laisse subsister le fond du problème. On ne réussira pas mieux dans la tentative nouvelle qu'on poursuit aujourd'hui, et qui consiste à mettre l'idéal à la place du surnaturel, et d'élever les sentiments religieux sur les ruines de la foi chrétienne. C'est faire trop et trop peu. L'âme humaine ne se contente pas de ce qu'on lui laisse ainsi, ni l'orgueil de ce qu'on lui refuse. Quand on est si hardi que de prétendre, au nom de la science de l'homme dans le monde fini, déterminer les limites de la puissance de Dieu, il faut être plus hardi encore et détrôner Dieu lui-même. »

Ces pensées si justes et si profondes, cette vigueur de style, ce

ton plein d'autorité où la conviction du chrétien se fait sentir aussi bien que le caractère de l'homme, n'étaient pas de nature à satisfaire dans l'Eglise protestante les partisans du christianisme purement naturel. Le livre de M. Guizot n'a pas tardé à recevoir son châtimeut, disons mieux, sa récompense. Le renouvellement du conseil presbytéral vient d'avoir lieu, et le penseur, l'historien, le publiciste, le chrétien qui fait le plus d'honneur à la réforme, après avoir vu élire à sa place ou des hommes peu connus pour leur talent ou des hommes trop connus pour leur doctrine, attend encore, à la porte de ce conseil et pour y entrer le dernier, l'issue douteuse d'un scrutin de ballottage! On assure que M. Guizot a prononcé ces mots : « Ils m'ont mis dehors avec le Christ. » Il faut le féliciter hautement d'avoir subi un tel outrage. Ce sera l'honneur de sa vie aussi bien que la condamnation de la réforme. Puisse-t-il lui mériter une grâce plus grande encore! S'il n'est pas donné à l'Eglise catholique de la connaître ici-bas et de s'en réjouir publiquement, ne désespérons pas d'en être instruits dans le ciel et de la célébrer un jour avec les Anges.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Première conférence

DE LA NOTION DE DIEU

Objet des conférences. — Ordre et suite des matières. Avant d'étudier l'Homme-Dieu, il est nécessaire de faire connaître Dieu et l'homme.

1^{re} PARTIE. — *Dieu existe.* — La raison le demande, parce que Dieu est l'Être nécessaire. Cette notion de l'Être nécessaire peut seule éclairer les mystères de l'âme, de la nature et de l'histoire : mystères de l'âme, idée du parfait et de l'infini ; mystères de la nature, ordre de l'univers et beauté de ses détails ; mystères de l'histoire, tous les peuples ont cru en Dieu, et tous les hommes l'invoquent.

2^e PARTIE. — *Qu'est-ce que Dieu?* — Interrogez là-dessus 1^o le paganisme et la philosophie : dans le paganisme tout est blasphème et volupté ; dans la philosophie, deux erreurs inévitables, le dualisme et le panthéisme : 2^o l'Eglise : à cette question, elle répond par le premier mot du catéchisme, le premier article du symbole, le premier verset de la Bible. Accord des sciences modernes avec l'enseignement de l'Eglise sur l'œuvre de la création.

CONCLUSION. Tout se réduit à être athée ou chrétien . . . 13-36

Deuxième conférence

DE LA NOTION DE L'HOMME

Trois états fort distincts se sont succédé dans l'humanité : elle a connu le bonheur, elle a senti la chute, elle jouit de la réparation.

1^{re} PARTIE. — *L'homme innocent.* — Exposé des erreurs de la philosophie sur ce sujet. Comment la poésie, la tradition, l'histoire, l'expérience du cœur humain, les démontrent. Vague sentiment d'une destinée complète resté au fond de tous les cœurs ; souvenir

non moins persistant et non moins universel, de la justice et du bonheur au fond de toutes les histoires.

2^e PARTIE. — *L'homme déchu*. — Origine et progrès de l'idolâtrie. — Tableau de la Grèce παρζDne. — Rome au siècle d'Auguste : détails sur l'intérieur des familles, le discrédit des croyances et les cruautés du cirque et de l'amphithéâtre ; dernière limite de la déchéance humaine.

3^e PARTIE. — *L'homme racheté*. — Par la foi que représente saint Pierre, par, la grâce dont saint Paul offre la merveille, par la charité qui inspire à saint Jean ses plus touchantes paroles. Conséquences immédiates, soutenues et durables, de cette réhabilitation.

CONCLUSION en faveur du paradis terrestre, du péché originel et de la rédemption. 37-58

Troisième conférence

NOTION DE L'HOMME-DIEU

Le christianisme seul a su unir Dieu à l'homme sans les confondre et distinguer Dieu de l'homme sans les séparer : ce problème est résolu par la doctrine de l'Incarnation, à la fois pleine d'harmonies et de convenances.

1^{re} PARTIE. — *Harmonies de l'Incarnation*. — Elles sont prouvées 1^o parce que ce mystère est le dernier mot du plan divin qui embrasse tous les êtres de la nature dans un ensemble parfait ; 2^o parce que ce mystère trouve dans l'homme lui-même des analogies et des relations qui achèvent de le rendre croyable. Telles sont l'union de l'âme avec le corps, qui nous persuade l'union de Dieu avec l'homme, et les merveilles du verbe de l'homme qui nous aident à comprendre les merveilles du Verbe de Dieu.

2^e PARTIE. — *Convenances de l'Incarnation*. — 1^o Parce qu'elle paraît seule capable de réparer la gloire de Dieu méconnue, en lui offrant une victime digne de lui ; 2^o parce qu'elle paraît seule capable d'assurer le salut de l'homme, en respectant sa liberté.

CONCLUSION. Il n'y a que l'Homme-Dieu qui rassure la faiblesse parce qu'il est homme, et qui puisse sauver de la mort parce qu'il est Dieu. 59-79

Quatrième conférence

NAISSANCE DE L'HOMME-DIEU

L'Incarnation est un fait, car Dieu s'est fait homme. Ce Dieu fait homme a été attendu en Dieu ; ce Dieu fait homme est né en Dieu.

1^{re} PARTIE. — *L'Homme-Dieu a été attendu*. — 1^o Histoire et vicissitudes du peuple qui a été le dépositaire de la promesse et le gardien de l'attente. 2^o Cette attente se trouve chez les païens comme

chez les Juifs : témoins les fables et les symboles, la doctrine de Confucius, de Zoroastre, de Socrate, de Cicéron, et l'inquiétude du monde entier.

2^e PARTIE. — *L'Homme-Dieu est venu.* — Écoutez ici trois sciences, l'histoire, la statistique, l'astronomie. 1^o Dans quel siècle est-il né? Toutes les histoires et toutes les traditions de l'Orient et de l'Occident donnent l'irréfutable preuve qu'il est né au siècle d'Auguste. 2^o Où est-il né? La statistique de l'empire romain démontre que cet événement a eu lieu à Bethléem. 3^o Quelle est la date de sa naissance? Cette date est révélée par la conjonction de deux planètes qui amène le voyage des mages et qui correspond, soit dans la chronologie des peuples, soit dans les mouvements de notre système solaire, soit enfin dans les calculs de l'année universelle, à la date de l'an 747 de Rome.

CONCLUSION. Gloire à Dieu dans les cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. 80-106

Cinquième conférence

DES FAUX PORTRAITS DE L'HOMME-DIEU

Étude du Christ tel que l'hérésie et l'incrédulité ont essayé de le peindre.

1^o *Le Christ des hérétiques*: Erreurs d'Arius, de Nestorius, d'Eutychès et de Sergius; elles sont combattues par les Pères de l'Église; les âges suivants ne font que les reproduire.

2^o *Le Christ des incrédules*..... Est-il, comme ils l'ont peint, un fourbe, un réformateur, un sage, une fable, un mythe, un personnage en qui se résume le progrès? Est-il, comme on vient de le peindre, un héros de roman dont la vie commence par une pastorale, se continue par des jongleries et se termine par une mort tragique?

CONCLUSION. Le monde serait depuis dix-huit siècles victime du mensonge et de la folie, si le Christ qu'il adore était un tel personnage. 107-125

Sixième conférence

DU VRAI PORTRAIT DE L'HOMME-DIEU

Ce portrait a été esquissé par la Bible, tracé par l'Évangile, gardé par l'Église.

1^{re} PARTIE. — Comment la Bible esquisse le Christ dans sa double nature divine et humaine.

2^e PARTIE. — Comment l'Évangile le montre réunissant dans la même personne les opérations et les caractères des deux natures.

3^e PARTIE. — Comment l'Eglise offre dans la Croix, ce signe de l'Homme-Dieu, l'image et le souvenir de toutes les misères de l'homme avec la force et la puissance de Dieu même.

CONCLUSION. De ces deux portraits quel est le vrai? C'est le Christ de la Bible, de l'Evangile et de l'Eglise. 126-146

Septième conférence

DE L'HISTOIRE DE L'HOMME-DIEU

Le nouveau Testament est-il une histoire authentique, véridique et intègre?

1^{re} PARTIE. — *L'authenticité* du nouveau Testament est garantie par l'objet du livre, par la suite et la diversité des ouvrages dont il se compose, par le témoignage de l'hérésie, de l'incrédulité et de l'Eglise.

2^e PARTIE. — *La véracité* du nouveau Testament est garantie par le caractère de ceux qui l'ont écrit : auteurs bien instruits, peintres fidèles, témoins intrépides jusqu'au martyre.

3^e PARTIE. — *L'intégrité* du nouveau Testament est garantie par le soin que l'Eglise en a pris, par le nombre de copies qui s'en sont répandues, par les variantes qui s'y trouvent, par les recherches que l'érudition a faites sans succès pour mettre ces variantes en opposition les unes avec les autres.

CONCLUSION. L'autorité du nouveau Testament est beaucoup plus grande que celle de tous les autres livres : c'est l'histoire d'un Dieu. 147-168

Huitième conférence

DE LA SAINTETÉ DE L'HOMME-DIEU

Après ces preuves indirectes de la divinité de Jésus-Christ, il convient d'aborder les preuves directes de ce grand mystère. La première est la sainteté de sa vie.

1^{re} PARTIE. — C'est une *sainteté créée* : elle est sans comparaison, sans antécédents, sans ombre ; l'humilité et l'obéissance résument tous les devoirs de Jésus envers son Père ; sa compassion et son dévouement, tous ses devoirs envers les hommes.

2^e PARTIE. — C'est une *sainteté créatrice* : elle envahit à la fois toute la terre, tout l'homme, tout le temps ; toute la terre, en se créant des imitateurs partout, malgré la différence et les antipathies des races ; tout l'homme, en créant en lui un esprit nouveau que Jésus soumet par l'humilité un cœur nouveau dont il s'empare après l'avoir dépouillé de lui-même, un corps nouveau qu'il régénère par la mortification ; enfin tout le temps, en faisant naître de siècle en siècle des prodiges de science, de zèle, de pénitence et de dévouement.

CONCLUSION. Que faut-il penser de cette parole de Jésus-Christ :
Qui de vous m'accusera de péché? 160-189

Neuvième conférence

DE LA PAROLE DE L'HOMME-DIEU

Étude sur le ton, le style et l'auditoire du docteur divin.

1^{re} PARTIE. — *C'est un Dieu qui s'annonce* non pas comme un ami au nom de la bienveillance, comme un savant au nom de la vérité, comme un adorateur ou un héros au nom de la patrie, comme un souverain au nom du peuple et au nom de Dieu, mais en son nom : *Je suis la voie, la vérité, la vie.*

2^e PARTIE. — *C'est un Dieu qui parle.* On a dit, le style, c'est l'homme; cela est vrai des philosophes, des poètes, des orateurs, des prophètes mêmes; mais, après avoir constaté la simplicité et l'onction du style évangélique, l'une qui atteste l'intelligence d'un Dieu, l'autre qui en révèle la bonté, on est forcé de dire : ce style, c'est Dieu.

3^e PARTIE. — *C'est le monde entier qui écoute un Dieu.* A quoi se réduit le champ de la parole profane, en philosophie et en politique? Quel est le champ de la parole sacrée, quand elle enseigne l'erreur? Seule, la parole de Jésus-Christ a eu pour auditeurs, tous les hommes, sans distinction de condition, toutes les nations, abstraction faite de leur gouvernement, tous les siècles qui recrutent sans cesse l'auditoire de Jésus en venant se ranger sous ses lois.

CONCLUSION. Ce ton, ce style, cet auditoire révèlent un Dieu, et les impies mêmes ne peuvent méconnaître l'autorité de la parole évangélique. 190-211

Dixième conférence

DE LA DOCTRINE DE L'HOMME-DIEU

Cette doctrine, pleine d'obscurités lumineuses pour l'esprit, est pour le cœur une loi pleine de force et de douceur; c'est la vérité unie à la charité.

1^{re} PARTIE. — *Vérité* de la doctrine évangélique : deux sortes de vérités enseignées par l'Homme-Dieu : 1^o les vérités de l'ordre naturel méconnues, telles que l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, les récompenses et les peines de l'autre vie; 2^o les vérités inconnues de l'ordre révélé, telles que la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, l'autorité et l'infaillibilité de l'Église, la grâce et la rémission des péchés, l'institution des sacrements. A cette doctrine nouvelle correspond une langue nouvelle que le monde accepte et parle en acceptant les mystères.

2^e PARTIE. — *Charité* de la doctrine évangélique. Fondement de

cette charité, le renoncement. Deux sortes de devoirs occupent désormais le cœur dépouillé de lui-même : 1^o l'amour de Dieu, qui a pour expression le *Pater*; 2^o l'amour du prochain. Quel est ce prochain? Que lui devons-nous? Quelle est la sanction de ce commandement? Quel en est le principe et le mobile?

CONCLUSION. Vérité et charité, c'est là toute la doctrine, tout l'Évangile, tout l'Homme-Dieu. 212-233

Onzième conférence

DES MIRACLES EN GÉNÉRAL

Il est nécessaire d'examiner la nature et la valeur des miracles, avant d'exposer ceux de Jésus-Christ.

1^{re} PARTIE. — *De la nature et de la possibilité des miracles.* Définition des miracles. Le miracle ne répugne ni à la puissance ni à la sagesse de Dieu, donc Dieu peut en être l'auteur; ni à la nature du monde, donc le monde peut en être le théâtre; ni à l'esprit de l'homme, donc l'homme peut en être le témoin.

2^o PARTIE. — *Des moyens de constater et de discerner les miracles.* 1^o Comment on les constate, d'après les lois de la raison et les règles de la foi, tant pour les faits présents que pour les faits passés; comment l'incrédulité, en proposant d'autres moyens, se montre moins exigeante que la foi. 2^o Comment on discerne les miracles des faits merveilleux, soit de ceux qui appartiennent au démon, soit de ceux qui relèvent du magnétisme ou du spiritisme: différence profonde dans les agents, l'audace, les apprêts, les moyens et les résultats.

3^e PARTIE. — *De l'autorité des miracles.* Le miracle rend sensible l'autorité, et l'autorité commande la foi. Dieu est intervenu dans le monde à deux reprises pour commander la foi par les miracles, à l'origine de la loi de crainte et à l'origine de la loi de grâce.

CONCLUSION. Le miracle est un signe de Dieu, un signe populaire, un signe efficace 234-256

Douzième conférence

DES MIRACLES DE L'HOMME-DIEU

Etude sur les circonstances qui les précèdent, les caractères qui les accompagnent et la critique qui les suit.

1^{re} PARTIE. — *Circonstances qui précèdent les miracles.* Jésus opère dans des lieux où l'on est accoutumé à en voir et où toute la nature en porte la trace; à la vue d'un peuple qui sait les juger; pour ôter aux Juifs une loi qui leur est chère et détruire les espérances de leur avenir temporel.

2^o PARTIE. — *Caractère des miracles évangéliques.* On y trouve la

souveraineté d'un Dieu créateur, la mission d'un Dieu rédempteur, la grâce d'un Dieu sanctificateur : toute la Trinité se manifeste.

3^e PARTIE. — *Critique des miracles évangéliques*. 1^o Par les pharisiens sur le miracle de l'aveugle-né; 2^o par les scribes du xix^e siècle sur la résurrection de Lazare.

CONCLUSION. Les puérides attaques de notre époque contre ces miracles sont encore fort au-dessous de celles du temps de Jésus-Christ, et elles ne servent qu'à prouver mieux que jamais que ces miracles sont ceux d'un Dieu. 257-282

Treizième conférence

DES PROPHÉTIES DE L'HOMME-DIEU

Jésus-Christ est Dieu, et il l'a prouvé par ses prophéties tant personnelles que particulières et générales.

1^{re} PARTIE. — *Ses prophéties personnelles* sur sa naissance, sa vie, sa mort, sa résurrection, son triomphe, sont faites avec l'exactitude qui mesure la parole à la pensée : cette justesse n'appartient qu'à un Dieu.

2^e PARTIE. — *Ses prophéties particulières* révèlent aux Juifs leurs complots; à ses apôtres la trahison de l'un, le reniement de l'autre, les épreuves et les conquêtes de tous; à Madeleine l'assurance de son pardon dans le présent et l'immortalité de sa gloire dans l'avenir : il n'appartient qu'à Dieu de sonder ainsi les reins et les cœurs.

3^e PARTIE. — *Ses prophéties générales* ordonnent, dans les lointaines profondeurs du temps, les destinées de la synagogue, dont il prédit la ruine et la dispersion, et celles de l'Église, à qui il garantit une durée éternelle : Dieu seul peut disposer ainsi du temps et des hommes.

CONCLUSION. Les prophéties déjà accomplies nous assurent que le reste s'accomplira avec la même exactitude. 283-305

Quatorzième conférence

DU TÉMOIGNAGE QUE SE REND L'HOMME-DIEU

Ce n'est plus nous, c'est Jésus-Christ lui-même qui proclame sa divinité : affirmation unique, authentique, démonstrative.

1^{re} PARTIE. — *Affirmation unique dans l'histoire*. Personne, en effet, avant ou après Jésus, ne s'est dit Dieu; on ne trouve cette affirmation ni dans la grossièreté du paganisme, ni dans la sagesse de la politique, ni dans le délire des conquêtes, ni dans l'audace de l'imposture.

2^e PARTIE. — *Affirmation authentique d'après l'Évangile*; Jésus se dit Dieu en se comparant aux autres, en exerçant le ministère de

Dieu, en répondant aux questions qu'on lui fait sur sa nature et en enseignant directement sa divinité.

3^e PARTIE. — *Affirmation décisive d'après les lois de la raison*, car la raison ne peut l'expliquer que par l'imposture, la folie ou la vérité. Les deux premières hypothèses répugnent. La troisième est donc la seule admissible.

CONCLUSION. Jésus est Dieu, ou bien il faudrait renoncer pour Dieu à ses attributs, pour l'homme à l'exercice de sa raison. 306-324

Quinzième conférence

DU TESTAMENT DE L'HOMME-DIEU

Ce testament comprend trois legs, car Jésus a laissé à l'homme l'Eucharistie pour nourriture, l'Église pour patrie et Marie pour mère.

1^{re} PARTIE. — *Le legs de l'Eucharistie* atteste sa divinité, comme on le voit par la promesse qu'il en a faite, l'institution qui a vérifié la promesse, et l'exécution permanente de ce legs, dont toutes les générations réclament le bénéfice et dont tous les prêtres sont constitués les gardiens.

2^e PARTIE. — *La patrie* que Jésus nous lègue est à la fois terrestre et spirituelle : l'une est l'humanité régénérée dans ses lois et chez qui le droit de cité s'étend désormais à tous les hommes ; l'autre est l'Église embrassant toutes les âmes dans ses suffrages et dans ses prières et faisant participer chacun aux mérites de tous.

3^e PARTIE. *Marie donnée pour mère* à tous les hommes est une nouvelle preuve de la divinité de Jésus-Christ. Dieu seul pouvait créer dans l'Église une affection filiale pour Marie, dans Marie une affection maternelle pour l'Église.

CONCLUSION. — Des trois legs faits au monde par Jésus-Christ, qui voudrait en répudier un seul? Confessons sa divinité en recevant l'Eucharistie comme l'aliment de nos âmes, en vénérant l'Église comme notre patrie, en aimant Marie comme notre Mère. 325-344

Seizième conférence

MORT DE L'HOMME-DIEU

Démonstration de la divinité de Jésus-Christ par le spectacle de sa passion et de sa mort.

1^{re} PARTIE. — *Jésus a été trahi en Dieu*. Preuves de sa divinité données au jardin des Oliviers et renouvelées de nos jours contre ceux qui le vendent à l'exemple de Judas.

2^e PARTIE. — *Jésus a été jugé en Dieu*. L'accusation prouve son innocence ; l'interrogatoire atteste sa divinité ; tous les juges s'absentent ; la sentence même fait défaut.

3^e PARTIE. — *Jésus a été mis à mort en Dieu*. Comparaison de la mort de Jésus avec la mort du juste, du héros et du martyr. Sagesse du supplice de la croix; puissance qui éclate au milieu de ce supplice.

CONCLUSION. Jésus est Dieu, et les sociétés qui laissent renouveler sous leurs yeux le spectacle de sa Passion et de sa mort doivent craindre pour elles l'anathème porté contre Jérusalem et ses habitants 345-370

Dix-septième conférence

RÉSURRECTION DE L'HOMME-DIEU

Le mystère de ce jour renferme trois résurrections inséparables l'une de l'autre, parce qu'on ne saurait les expliquer l'une sans l'autre :

1^{re} PARTIE. — *Résurrection physique de Jésus-Christ* démontrée par le témoignage des saintes femmes, des apôtres et des disciples, renouvelée par onze apparitions, attestée pendant quarante jours et entourée de toutes les garanties que l'on peut demander aux temps, aux lieux et aux personnes.

2^e PARTIE. — *Résurrection morale des apôtres*, garantie par le témoignage de l'histoire. Ils parlent au lieu de se taire : c'est la résurrection de la parole ; ils se montrent partout au lieu de se cacher : c'est la résurrection du zèle ; ils meurent au lieu de renier ou d'abandonner leur Maître : c'est la résurrection du courage.

3^e PARTIE. — *Résurrection sociale du monde*, dans la famille, dans la cité, dans la nation, dans l'humanité tout entière. Cette résurrection, qui date du Calvaire et qui dure encore, ne saurait s'expliquer que par celle de Jésus-Christ ; les idées, les mœurs, les lois du monde sont la preuve manifeste et vivante de la vie qu'il a rendue à la société en la reprenant lui-même.

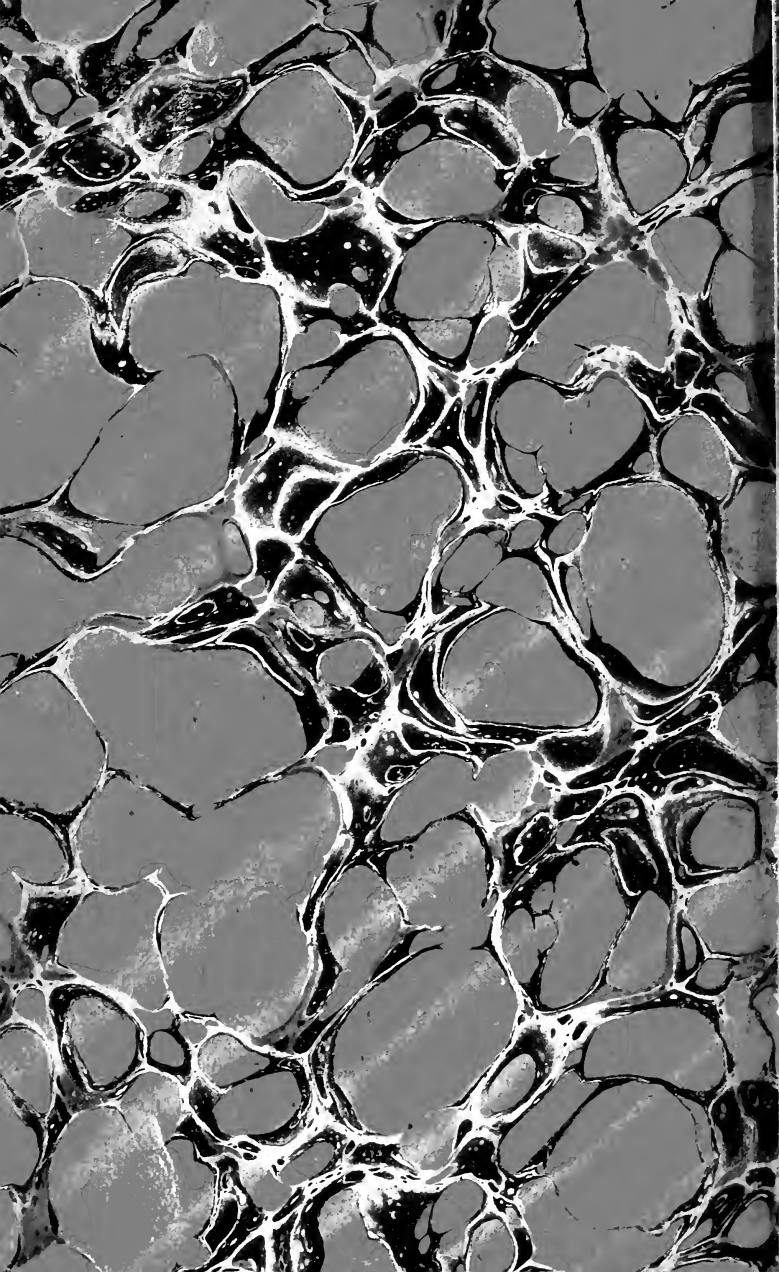
CONCLUSION de toutes les conférences en faveur de la divinité de Jésus-Christ 371-398

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

1. Discours prononcé au collège de Saint-François-Xavier par S. E. M^{sr} le Cardinal Mathieu 399
2. De l'année de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ 404
3. Découverte de plusieurs hosties dans les archives de la justice criminelle du Doubs 406
4. Du mouvement du protestantisme 409







BT 215 .B477 1872 SMC

Besson, Auguste,
l'Homme-dieu : conferences
prechees a la metropole de B
47230901

AWM-0178

